

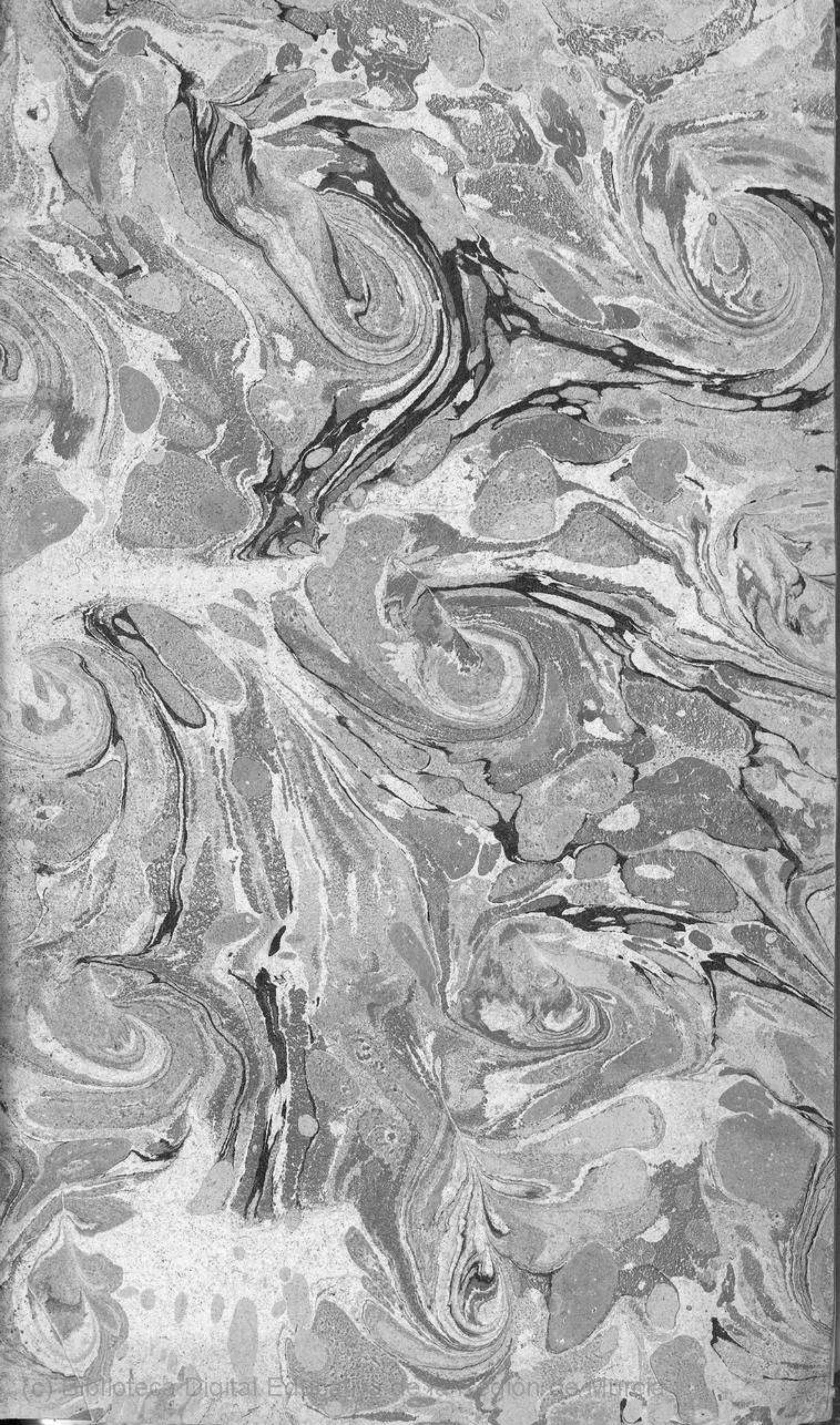




190









~~1110~~



COURS D'ÉTUDE  
POUR L'INSTRUCTION  
DU PRINCE DE PARME.

---

---

TOME DIXIÈME.

---

---

*Pedro Andres*



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE EAST ASIAN LIBRARY

540 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILLINOIS 60637

GOVERNMENT PRINTING OFFICE

1975 O 311-100

FOR SALE BY THE NATIONAL ARCHIVES

BUENOS AIRES

1975 O 311-100

GOVERNMENT PRINTING OFFICE

1975 O 311-100

FOR SALE BY THE NATIONAL ARCHIVES

BUENOS AIRES

1975 O 311-100

GOVERNMENT PRINTING OFFICE

1975 O 311-100

FOR SALE BY THE NATIONAL ARCHIVES

BUENOS AIRES



R- 2230

# COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

SON ALTESSE ROYALE L'INFANT

D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE,  
&c. &c. &c.

Par M. l'Abbé DE CONDILLAC, de l'Académie  
Françoise & de celles de Berlin, de Parme  
& de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.

---

TOME DIXIÈME.

Histoire ancienne.

---

A GENEVE,

Chez FRANÇOIS DUFART, Imprimeur-Libraire.

ET A LYON,

Chez BRUYSET, Frères, Imprimeurs-Libraires.

---

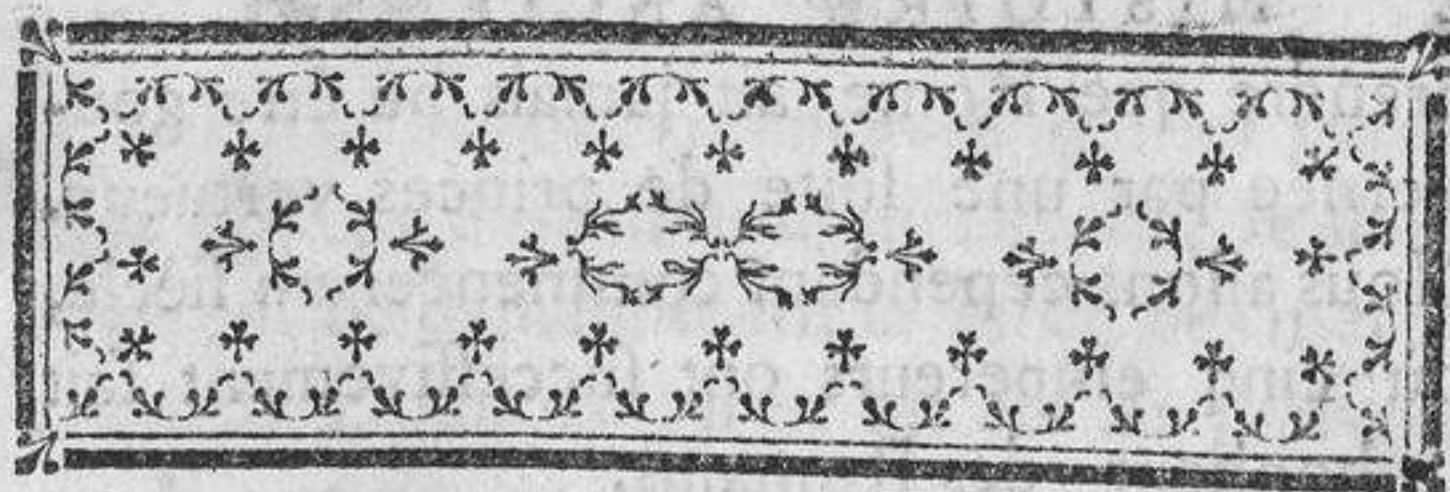
1789.



100







# COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

---

---

HISTOIRE ANCIENNE.

---

---

LIVRE QUATORZIÈME.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Nerva & Trajan.*

ON a de la peine à comprendre que la nature humaine puisse être dégradée au point où elle l'a été sous les règnes de Caligula, Claude, Néron, Domitien. Mais quand on a vu ce que la tyrannie osoit se permettre, on a peut-être plus de peine encore à com-

*Tome X,*

A



## HISTOIRE ANCIENNE.

prendre que Rome ait jamais pu être gouvernée par une suite de princes vertueux. Nous allons cependant commencer un siècle, où cinq empereurs ont successivement fait le bonheur des Romains.

Les conjurés élevèrent à l'empire M. Coccéius Nerva, né à Narni en Ombrie, d'une famille originaire de Crète. C'est le premier empereur qui n'ait pas été romain ou italien d'origine.

Agé de 65 à 70 ans, Nerva, quoiqu'éclairé & vertueux, parut trop foible pour le fardeau dont il s'étoit chargé. On se plaignit que tout fût permis sous son règne, comme tout avoit été criminel sous le précédent.

Il fut allier, dit Tacite, deux choses auparavant incompatibles, la monarchie & la liberté. Il paroît cependant qu'il ne fut pas capable de les maintenir dans un juste équilibre ; un trait prouve tout-à-la-fois sa foiblesse & sa bonté. Dans le tems même qu'il falloit sévir contre les délateurs, il en avoit à sa table. La conversation étant tombée sur un de ces hommes infâmes, *que feroit-il aujourd'hui*, demanda Nerva, *s'il vivoit encore?* quelqu'un lui répondit, *il mangeroit avec nous*, & l'empereur ne s'offensa point de cette repartie.



Les gardes prétoriennes, à qui les mauvais princes étoient toujours chers, se soulevèrent & demandèrent la mort des meurtriers de Domitien ; il ne fut pas au pouvoir de Nerva de les contenir ; & on égorgea sous ses yeux ceux qui lui avoient donné l'empire. Il ne se dissimula pas sa foiblesse ; il adopta & prit pour collègue M. Ulpius Trajanus Crinitus, qui commandoit alors sur le bas Rhin. Il mourut peu après : rien ne lui a fait plus d'honneur que d'avoir choisi, hors de sa famille, un prince tel que Trajan. Il a régné seize mois.

Trajan étoit d'Italica, ville d'Espagne ; il n'y avoit point eu d'illustration dans sa famille jusqu'à son père, qui parvint au consulat ; mais on trouvoit en lui les vertus & les talens qu'on peut desirer dans un souverain.

Grand capitaine, il rétablit la discipline ; & il eut des armées redoutables & victorieuses : il marchoit toujours à pied à la tête de ses troupes, se nourrissant des mêmes alimens que les soldats, supportant comme eux la faim, la soif, la fatigue, & dispensant avec discernement les peines & les récompenses.

Sa première guerre fut contre les Daces :



#### 4 HISTOIRE ANCIENNE.

honteux de payer le tribut auquel Domitien s'étoit assujetti, il fait le premier prétexte que lui fournit Décébale, le vainquit & lui fit la loi.

Quelques années après, Décébale n'ayant pas été fidèle à ses engagements, cette seconde guerre, plus longue que la première, fut terminée par la conquête entière du pays des Daces. La colonne trajane, qu'on voit encore à Rome, est le monument des victoires remportées dans ces deux guerres.

Jaloux d'exécuter le projet de Jules-César, Trajan marcha contre Cosrhoès, roi des Parthes, qui avoit disposé de la couronne d'Arménie; l'empereur, qui regarda cette démarche comme une usurpation sur ses droits, conquit ce royaume, la Mésopotamie, l'Adiabène, l'Assyrie, Babylone, Ctésiphon, capitale des Parthes, & l'Arabie heureuse. Il eût désiré d'être plus jeune, afin de porter ses conquêtes aussi loin qu'Alexandre; mais il avoit alors soixante-trois ans, & c'étoit la dix-neuvième année de son règne. L'empire cependant n'étoit déjà que trop étendu; & la passion des conquêtes est d'autant plus blâmable dans Trajan, qu'il étoit fait pour une gloire plus réelle & plus solide. C'est sous ce point de vue que je vais le considérer.



C'étoit l'usage de donner le consulat aux empereurs le premier Janvier après leur avènement. Trajan le refusa. Il étoit absent : il voulut se conformer à une loi plus ancienne que cet usage. Il vint à Rome l'année suivante. Sa marche ne fut ni à la charge du peuple, ni dispendieuse à l'état ; il fit son entrée à pied, au milieu des acclamations.

Lorsqu'il brigua le consulat, il observa scrupuleusement toutes les formes usitées, quoique ses prédécesseurs eussent dédaigné de s'y soumettre. Il vint aux comices en habit de candidat. Après son élection il se présenta pour faire le serment. Il le répéta debout devant le consul, qui étoit assis. Il ajouta qu'il se soumettoit à la colère du ciel, s'il manquoit jamais à ses engagements. Il voulut même que dans les vœux qu'on faisoit tous les ans pour lui, on insérât cette condition : *s'il gouverne comme il doit la république, & s'il procure le bien de tous.* Il pensoit qu'un souverain qui veut faire respecter les loix, doit les respecter lui-même.

A son avènement il donna, suivant l'usage, une gratification aux soldats. Mais le peuple étoit sur-tout l'objet de ses largesses. On prétend que sous son règne, les



## 6 HISTOIRE ANCIENNE.

distributions qui se faisoient chaque mois nourrissoient deux millions de personnes. Il faisoit élever les enfans dont les parens étoient dans la misère. Il avoit assigné à cet effet des fonds à Rome & dans les provinces. Il fonda des villes. Il en rétablit plusieurs. Il répara la population. Il multiplia les chariots de poste, qu'Auguste avoit le premier établi. Il continua les grands chemins jusqu'aux extrémités de l'empire. Enfin il orna Rome de bâtimens utiles & magnifiques, & il y forma plusieurs bibliothèques.

Il suffisoit à toutes ces dépenses, par une économie sage & par une vigilance éclairée; riche, parce qu'il vivoit avec simplicité, il enrichissoit l'état, parce qu'il veilloit sur tous ceux auxquels il confioit quelque partie de l'administration. Il auroit été difficile de commettre des rapines sous un prince aussi vigilant. *Eurithme n'est pas Polyclète, ni moi Néron*, disoit-il à des personnes qui craignoient l'intérêt que cet affranchi prenoit à une affaire; & un jour que ce même affranchi appréhendoit qu'on le soupçonnât d'abuser de son crédit, *je ne crains pas ce soupçon pour vous*, lui dit Trajan, *je le craindrois plutôt pour moi-même.*

La suite de Trajan étoit modeste. Il n'en-



voyoit pas devant lui des gardes pour écarter le peuple. Il vouloit que les rues fussent également libres pour tous les citoyens, & s'il trouvoit de l'embarras, il attendoit qu'il fût dissipé. *Je veux être pour les autres, disoit-il souvent, ce que je voudrois qu'un empereur fût pour moi, si je n'étois que particulier.*

Il respectoit le mérite. Il l'excitoit par des récompenses. Il aimoit sur-tout à trouver des talens dans les jeunes gens qui portoient un grand nom; & quoique lui-même eût peu de naissance, il cherchoit les occasions de relever les anciennes familles. Il est inutile de remarquer qu'il n'y eut point de délateurs pendant son règne, & que la justice ne fut jamais mieux administrée. Les loix régnoient, parce qu'au lieu de se croire le maître absolu de l'empire, Trajan se croyoit seulement le premier magistrat d'une république libre. En armant un préfet du prétoire, il lui dit : *servez-vous de cette épée pour moi, si je gouverne bien; contre moi, si je gouverne mal.* Le sénat reprit de l'autorité; mais par lui-même, il n'étoit pas capable de la conserver. Elle ne pouvoit plus être que le bienfait d'un prince vertueux.

Sous les mauvais princes, l'amitié étoit



## 8 HISTOIRE ANCIENNE.

bannie , les particuliers même ne la connoissoient pas : Trajan la connut , & la fit connoître. Il vivoit sans défiance avec ses amis, qu'il savoit choisir. Il alloit chez eux sans gardes : il s'entretenoit de leurs affaires, il se mêloit à leurs plaisirs , & il y avoit, en quelque sorte entr'eux & lui, un commerce d'attentions & de devoirs, comme d'égal à égal. Ses vertus ont fait pendant dix-neuf ans le bonheur des Romains. Il mourut âgé de soixante-trois ans, à Sélimonte en Cilicie. On lui donna le nom d'*optimus*, très-bon.

---

## CHAPITRE II.

### *Adrien.*

**P**ÆLIUS Adrianus, originaire d'Italica, étoit parent de Trajan, qu'il eut pour tuteur dans son enfance, & dont dans la suite il épousa la petite nièce. Trajan néanmoins ne l'adopta que quelques momens avant de mourir, si même encore il l'adopta. Il est certain qu'il ne l'aimoit pas : c'est sur cette adoption vraie ou supposée qu'Adrien fut proclamé par l'armée d'Antioche. Il écrivit au sénat, qui ne pouvoit refuser de le reconnoître.



Les Parthes avoient été vaincus , mais ils n'étoient pas soumis ; ils avoient même forcé Trajan à reprendre les armes. Adrien se hâta de leur donner la paix. Il rétablit Cosrhoès , & lui rendit toutes les provinces qu'on venoit de lui enlever. Il eût encore abandonné la Dace , s'il n'eût été retenu par la considération des colonies romaines que Trajan y avoit transportées.

Grand capitaine , Adrien ne craignoit ni les fatigues ni les dangers. Mais les Parthes paroissoient en quelque sorte inaccessibles aux Romains. Défendus par les barrières que la nature avoit élevées entre les deux empires, ils pouvoient toujours le soulever ; & pour les retenir sous la domination, il auroit fallu soutenir des guerres continuelles & ruineuses. C'est un pays dont Rome ne pouvoit s'assurer qu'en exterminant les habitans. Adrien préféra la paix.

Il avoit d'ailleurs à dissiper des troubles qui auroient pu faire des progrès. Les Juifs de Cyrène avoient cruellement ravagé la Libye & l'Egypte : la Lycie & la Palestine se révoltoient : une partie de la Bretagne s'étoit soustraite aux Romains : enfin les Maures & les Sarmates faisoient des irruptions dans les provinces de leurs frontières.



Aussi-tôt après avoir conclu la paix avec les Parthes, Adrien revint à Rome. Il remit tout ce qui étoit dû au fisc depuis seize ans ; il défendit d'en rien exiger ; & il en brûla publiquement les registres, afin que personne ne pût être inquiété à ce sujet. Cette libéralité, sans exemple, fit dire de lui qu'il avoit enrichi toute la terre.

Sa libéralité ne se démentit jamais : il se fit un devoir de secourir les anciennes familles, que des accidens malheureux plutôt qu'une mauvaise conduite avoient mis hors d'état de se soutenir ; & il assigna de nouveaux fonds pour l'éducation des enfans que les parens ne pouvoient pas élever. Il disoit souvent : *l'empire n'est pas à moi, il est au peuple.*

Ce n'est pas assez qu'un prince fasse le bien par lui-même : s'il n'empêchoit pas le mal que d'autres peuvent faire, il ne rempliroit que la moindre partie de ses devoirs. Adrien se proposa d'affurer la paix & d'empêcher les vexations.

Pour remplir ce double objet, il résolut de se porter avec des forces par-tout où sa présence seroit nécessaire, & il visita toutes les provinces de l'empire. Il y en eut même où il se transporta plusieurs fois. Il se faisoit



LIVRE XIV. III

rendre compte de l'administration. Il réprimoit les abus : il réparoît les édifices publics : il en construisoit de nouveaux : il soulageoit les peuples par une diminution d'impôts ou par des largesses. Un tremblement de terre ayant ruiné en Bithynie, Nicée, Nicomédie & plusieurs autres villes, il les rétablit toutes à ses dépens, en sorte qu'il mérita le titre de *restaurateur de la Bithynie* : il rebâtit aussi Jérusalem, qu'il nomma *Ælia Capitolina*.

Il ne vouloit pas que sa présence fût à charge aux provinces. Il voyageoit à pied, à la tête de ses troupes ; exposé à la pluie, à la neige, au soleil ; il campoit avec elles. Sa vie, quoique dans la paix, étoit toute militaire. Il partageoit les fatigues des soldats. Il se nourrissoit comme eux. Il ne paroissoit que le premier soldat de l'empire ; par cette conduite qui le faisoit respecter des troupes, il étoit aussi redouté des ennemis, qu'il étoit chéri de ses peuples ; & son règne fut tranquille & florissant.

Il prenoit rarement les titres d'empereur, de père de la patrie, de souverain pontife. Il n'accepta le consulat que les deux premières années de son règne. Populaire au point qu'il oublioit quelquefois son rang, il alloit volontiers aux bains publics se mêler avec



le peuple , & il paroiffoit importuné des hommages des grands. Ce n'étoit pas lui faire la cour , que de venir le faluer lorsqu'on n'avoit point d'affaires à lui communiquer.

Comme Trajan , il vivoit familièrement avec fes amis ; mais naturellement foupçonneux , il n'étoit pas capable de leur donner la même confiance. Ni le tems , ni les services , rien n'affuroit le fort de ceux qu'il aimoit davantage. Ce fut fans doute par cette raifon que Similis , préfet du prétoire , ayant obtenu de paffer les fept dernières années de fa vie dans la retraite , ordonna d'écrire fur fon tombeau , qu'il étoit mort âgé de foixante-feize ans , & qu'il en avoit vécu fept.

Adrien , dans les commencemens de fon règne , a fait mourir fur de fimples foupçons quatre confulaires qui avoient eu part à la confiance de Trajan. Quoiqu'avec les grands quelquefois porté à la cruauté , il étoit généreux avec ceux qui ne lui pouvoient donner d'ombrage. Si quelqu'un lui avoit déplu , il fe bornoit à lui écrire qu'il étoit mécontent ; & lorsqu'il fe voyoit forcé de punir , il modéroit la peine à proportion du nombre des enfans du coupable. Après fon avènement , il dit à un homme dont il avoit été l'ennemi



déclaré : *ne craignez rien , je suis empereur.*

Il joignoit à une grande mémoire , un esprit vaste & une curiosité qui le portoit à tout ; versé dans les lettres grecques & latines , il écrivoit également bien en vers comme en prose dans l'une & l'autre langue. Il chantoit , il jouoit des instrumens , il gravoit , il peignoit. Il paroissoit avoir fait une étude de toutes les sciences.

Avec ce goût pour les lettres & pour les arts , il recherchoit les savans & les artistes , & il les combloit souvent de ses bienfaits. Mais il avoit la manie de vouloir passer pour supérieur dans tous les genres , & malheur à celui qui auroit affecté quelque supériorité sur lui. Ayant fait bâtir un temple à la fortune de Rome , sur un dessin qu'il avoit fait lui même , il envoya le plan à l'architecte Apollodore , & il lui demanda son sentiment , d'un ton qui paroissoit un défi. Apollodore n'étoit pas flatteur. Du tems de Trajan il avoit écouté avec assez de dédain des raisonnemens d'Adrien sur l'architecture. Il répondit donc que le temple n'étoit pas assez élevé pour le lieu où il étoit placé , & qu'au contraire , les statues de Rome & de Vénus étoient trop hautes pour le bâtiment : car , ajoutoit-il , quand il plaira à



ces statues de se lever & de sortir, elles ne le pourront pas. Adrien ne pardonna pas cette critique : il bannit Apollodore, & la même année il le fit mourir sous quelques faux prétextes.

Après une suite de maladies compliquées qui firent des progrès pendant trois ans, Adrien termina sa vie dans les tourmens les plus cruels. La douleur l'avoit rendu furieux. Il demanda un poignard ou du poison, & dans son désespoir il ordonna la mort de plusieurs sénateurs, se plaignant d'être le maître de la vie des autres & de ne pouvoir disposer de la sienne.

Quelques mois avant sa mort, il adopta T. Aurélius Fulvius Boionius Antonius : *je fais bien*, disoit-il, *qu'Antonin est de tous ceux que je connois, celui qui desire le moins l'empire : mais je sais aussi que personne n'est plus capable de bien gouverner.* Il lui fit adopter L. Commodus & M. Annius Varus. Il étoit dans la soixante-deuxième année de son âge, & dans la vingt-deuxième de son règne.

Adrien a eu des vices dont je n'ai pas parlé. Il est triste d'en trouver dans un prince qui a fait le bonheur des peuples, qui a voulu l'affurer après lui, & qui a choisi des successeurs tels qu'Antonin & Marc-Aurèle,



## CHAPITRE III

*Antonin.*

LES tems les plus heureux sont les moins feconds pour l'histoire. Le règne d'Antonin offre si peu d'événemens, qu'on peut oublier l'empire pour ne s'occuper que du prince. Ce n'est pas que l'administration du souverain éclairé & vertueux ne puisse fournir un grand nombre d'observations intéressantes & instructives : mais ces observations ont précisément ce qui échappe au commun des historiens. D'ailleurs, il faut l'avouer, l'histoire des monarchies est bien aride ; si les monarques sont foibles, on paroît ne faire que des satyres qui se ressemblent ; & s'ils ont des lumières & des vertus, on paroît ne faire que des panégyriques qui se ressemblent encore.

Antonin étoit originaire de Nîmes. Sa famille très-ancienne, mais étrangère à Rome, ne parvint que tard aux magistratures. Il montra sur le trône toutes les vertus. Il n'eut aucun vice ; & il fit son bonheur d'être aimé des peuples. *Que je serois malheureux, si je découvrois que je suis haï d'un*



*grand nombre de mes concitoyens*, dit-il à l'occasion d'une conspiration formée dès le commencement de son règne, & dont il arrêta les recherches.

Sans précipitation & sans foiblesse, il veilloit sur toutes les parties du gouvernement avec une égalité d'ame qui assuroit le bonheur des peuples, & qui le rendoit en quelque sorte invariable. Il réparoit au moins par ses soins éclairés & généreux, les maux que la prudence humaine ne peut ni prévoir ni empêcher. Il y eut des incendies à Rome, à Narbonne, à Antioche, à Carthage; & un tremblement de terre ruina les villes de Cos, de Rhodes, plusieurs encore dans la Lycie & dans la Carie. *Je n'ai rien à moi*, disoit Antonin, *dépuis que je suis empereur*; & sa bienfaisance, qui ne se lassoit jamais, se monroit sur-tout dans les calamités publiques. Alors il n'avoit en effet rien à lui; son patrimoine même étoit employé au soulagement des malheureux.

Simple dans ses mœurs, la nature sembloit l'avoir fait tout ce qu'il étoit. Il jouissoit des avantages attachés à son rang, comme s'il en eût toujours joui; & il s'en passoit plus volontiers, sans s'appercevoir qu'ils lui manquoient. Contre la coutume des autres



empereurs, il voulut n'être servi que par des esclaves.

Avant lui on étoit dans l'usage de récompenser un gouverneur de province en lui donnant un meilleur gouvernement. Au lieu de déplacer ceux qui se conduisoient bien, Antonin les laissoit où ils se trouvoient, & les récompensoit d'ailleurs. Il les choisissoit avec un tel discernement, qu'on eût souvent dit qu'il leur communiquoit ses lumières & son intégrité.

Incapable de jalousie & de soupçons, il donnoit de la considération au sénat, dont il ne paroissoit que le ministre. Il respectoit le peuple; il protégeoit les lettres; il vivoit avec confiance au milieu de ses amis. Il y a un trait de sa vie qui peut faire juger de la douceur de son caractère. Lorsqu'il étoit proconsul d'Asie, il se logea, en arrivant, à Smyrne dans la maison du sophiste Polémon, qui étoit alors absent. Polémon étonné à son retour de trouver sa maison occupée, se plaignit & demanda qu'elle lui fût rendue. Bien des proconsuls auroient prouvé à ce sophiste que sa maison n'étoit pas à lui. Antonin aima mieux la lui rendre; quoique ce fût au milieu de la nuit, il délogea sur-le-champ. Lorsqu'après son avènement



Polémon vint à Rome pour lui faire sa cour, il le reçut comme ancien hôte, voulut le loger dans son palais; & ayant donné des ordres à cet effet, il ajouta : *sur-tout qu'on ne le déloge pas.*

Chéri des Romains, Antonin fut considéré chez toutes les nations. Vologèse, roi des Parthes, marchoit pour se rendre maître de l'Arménie : l'empereur lui écrivit, ce roi se retira. Les barbares le prirent souvent pour arbitre de leurs différends, & les rois s'empresèrent de lui rendre des hommages. Il parut régner sur tous les peuples connus.

Dès la seconde année de son règne, il donna le titre de César & sa fille Faustine à Annius Verus, connu sous le nom de Marc-Aurèle. Il le désigna pour être consul avec lui l'année suivante; & quelques années après il lui assura l'empire, auquel il l'associa. Quant à L. Commodus, il ne paroissoit le souffrir que parce qu'Adrien le lui avoit donné : il ne lui accorda jamais le titre de César, & il ne l'éleva que tard au consulat. Il permit seulement qu'on le qualifiât de *filz d'Auguste.*

Antonin mourut dans la soixante-quatorzième année de son âge, après un règne de vingt-deux ans. Ses vertus lui méritèrent



le surnom de *Pius*, mot pour lequel nous n'avons point d'équivalent; & elles firent du nom d'Antonin un titre auguste, que ses successeurs furent jaloux de porter, ou qu'ils refusèrent par modestie.

## C H A P I T R E I V.

*Marc - Aurèle.*

**L**A famille de Marc - Aurèle prétendoit remonter jusqu'à Numa. Cette chimère pouvoit la flatter; mais il suffisoit d'avoir été adopté par Antonin. Il paroît que son bisayeul est le premier qui se soit élevé aux magistratures. Après son avènement, il donna le nom de *Verus* à L. Commodus, son frère adoptif, & il prit lui-même celui d'Antonin. C'est sous ce dernier nom qu'il est ordinairement désigné dans l'histoire.

Sous les empereurs, la philosophie des stoïciens étoit devenue la secte dominante. Toujours en contraste avec les mœurs publiques, elle affichoit la morale la plus austère dans ces tems où le luxe se portoit au dernier excès. Elle devoit par conséquent former des enthousiastes.



Or, l'enthousiasme est d'autant plus contagieux, qu'on seroit honteux d'échapper à la contagion. On en prend donc au moins le langage. Ainsi un grand nombre se donnoit pour stoïciens, & il leur suffisoit de le paroître.

D'autres l'étoient sincèrement. Le malheur des tems sembloit leur en faire une nécessité: car les vertus stoïques leur offroient des motifs de consolation, & leur ouvroient un asyle contre la tyrannie.

Né sous Adrien, Marc-Aurèle n'avoit vu que deux règnes heureux & florissans, où l'on ne sentoit pas le même besoin de ses vertus. Il les eut toutes cependant; c'est qu'il les trouva en lui: ayant eu dès l'âge de douze ans occasion de connoître la philosophie des stoïciens, il s'attacha principalement à la morale. Cette étude ne fit que lui découvrir les principes qui régloient à son insçu toutes ses actions; & on eût pu remarquer qu'il étoit stoïcien avant d'avoir pensé à l'être. Aussi le fut-il toujours, & il le fut sans ostentation. Les vertus les plus sublimes paroissoient simples comme lui, parce qu'elles prenoient son caractère. Parvenu à l'empire à l'âge de quarante ans, il confirma cette maxime de Platon: *les peis.*



*bles seront heureux quand les philosophes seront rois, ou quand les rois seront philosophes.* Il frémissoit néanmoins lorsqu'il songeoit au fardeau dont il s'étoit chargé.

Antonin l'avoit préféré à L. Verus dont il connoissoit les vices. Cependant Marc-Aurèle se hâta de partager tous ses titres avec ce frère adoptif ; & Rome eut des Augustes. Cette action, quoique généreuse, est inexcusable. Comment ne frémissoit-il pas, lorsqu'il se voyoit un collègue qui n'étoit pas digne de commander, & qui pouvoit lui survivre ?

La mort d'Antonin parut aux ennemis une conjoncture favorable pour attaquer l'empire. Les Parthes entrèrent dans l'Arménie, surprirent l'armée romaine, la taillèrent en pièces, & portèrent le ravage jusque dans la Syrie ; d'un autre côté, les Cattes couroient impunément la Germanie ; & il y avoit encore des soulèvemens dans la Bretagne.

Marc-Aurèle envoya contre les Parthes L. Verus, qu'il se flattoit de retirer de la mollesse, en lui fournissant une occasion de se signaler. Il chargea deux de ses généraux des deux autres guerres, & il resta lui-même en Italie, où plusieurs fléaux rendoient sa présence nécessaire ; un débordement



du Tibre avoit renversé une partie de Rome, & causé de grands dommages dans la campagne; des tremblemens de terre survenus presqu'en même tems avoient ruiné plusieurs villes. L'air étoit infecté d'une multitude d'insectes, & la famine commençoit à se faire sentir. Marc-Aurèle fut présent partout avec une bienfaisance ingénieuse à soulager les peuples, & ses vertus parurent les consoler des maux auxquels il ne pouvoit pas remédier.

Il ne reste aucun détail des campagnes faites en Bretagne & en Germanie. Quant à la guerre contre les Parthes, on fait que L. Verus ne la fit pas. Il s'arrêta dans tous les lieux où il trouva des plaisirs conformes à ses penchans. Il fit son séjour ordinaire à Antioche, allant suivant la saison, à Daphné & à Laodicée, & vécut dans la débauche pendant que ses généraux Avidius Cassius & Martius Verus remportèrent des victoires; ils forcèrent à la paix Vologèse roi de Parthes. Flatté cependant de ses succès auxquels il avoit si peu de part, il commençoit à souffrir impatiemment un collègue qui le gênoit; & on voyoit qu'il eût secoué le joug, si la chose eût été en son pouvoir. Il revint à Rome après cinq ans d'absence.



La peste étoit alors parmi les troupes qu'il ramenoit, & il n'avoit pris aucune précaution pour l'empêcher de se répandre. Elle passa avec lui de province en province, parcourut l'empire pendant plusieurs années, dépeupla sur-tout l'Italie, laissa plusieurs terres sans culture, & occasionna une famine.

Ce fléau continuoit depuis trois ans, lorsque les Marcômans, les Quades, les Suèves, les Sarmates, les Allemands, les Vandales, les Daces, & d'autres barbares prirent les armes en même tems. Ils dévastèrent la Pannonie, firent des courses dans la Grèce, & pénétrèrent jusque dans le Péloponèse.

Cette guerre, une des plus grandes que l'empire eût soutenu jusqu'alors, arriva dans la conjoncture la plus triste : car les secours donnés pendant les calamités publiques avoient absolument épuisé les finances; & la population causée par la peste, ne laissoit pas assez de citoyens pour compléter les troupes. Il fallut enrôler des esclaves & des gladiateurs; & il auroit fallu mettre de nouveaux impôts, si Marc-Aurèle n'eût pas préféré de vendre les meubles de ses palais.

Le sénat ayant arrêté que les deux Augustes marcheroient contre les peuples de Germanie, ils partirent pour Aquilée. Ce



24 HISTOIRE ANCIENNE.  
réglement avoit été fait de concert avec Marc-Aurèle, qui ne vouloit ni laisser Verus à Rome, ni lui confier le commandement; heureusement pour l'empire, la mort enleva ce collègue quelques mois après: plus maître alors de faire le bonheur des peuples, Marc-Aurèle n'en parut que plus grand.

Nous avons peu de détails sur la guerre de Germanie. On voit que les barbares, infidèles à tous leurs engagements, ne connoissoient d'autre droit que celui du plus fort. Ils faisoient la paix lorsqu'ils avoient été vaincus; & lorsqu'ils croyoient avoir réparé leurs forces, ils recommençoient la guerre. On pouvoit prévoir dès-lors qu'ils extermineroient les Romains, ou qu'ils seroient eux-mêmes exterminés.

Après cinq ou six campagnes, Marc-Aurèle les ayant réduits à demander la paix, songeoit à les mettre hors d'état de reprendre les armes de long-tems, lorsqu'il se vit forcé de terminer promptement avec eux, & de leur accorder des conditions plus favorables. Sur un faux bruit de sa mort, Avidius Cassius, qui l'avoit répandu lui-même, venoit de se faire proclamer empereur.

Pendant la guerre des Parthes, ce capitaine avoit déjà paru suspect à L. Verus, qui l'eût condamné



condamné sur de simples soupçons s'il en eût été le maître. Voici la réponse de Marc-Aurèle à son frère, qui l'invitoit à sévir.

« J'ai reçu votre lettre. Elle décèle une inquiétude qui fait injure à notre administration. Si les dieux ont résolu de donner l'empire à Cassius, il n'est pas en notre pouvoir de l'empêcher; & s'ils ne l'ont pas résolu, il se perdra lui-même sans que nous devenions cruels. Vous savez le mot de votre aïeul Adrien : *jamais on n'a fait mourir son successeur.* Ajoutez que nous ne pouvons pas faire le procès à un homme que personne n'accuse, & qui est aimé des soldats. D'ailleurs, dans les crimes de lèse majesté, le public croit presque toujours qu'on fait injustice à ceux mêmes qui en sont visiblement convaincus : avez-vous oublié ce que disoit encore Adrien : *tel est le sort des princes : on ne croit aux conspirations qui se font contr'eux, que lorsqu'on les voit assassiner.* Domitien est le premier qui ait dit ce mot : mais j'ai mieux aimé vous le citer d'Adrien, parce que les pensées des tyrans n'ont pas le poids de celles des bons princes. Servons-nous donc de Cassius, puisque c'est un grand capitaine, nécessaire à la république. Quant à mes enfans, dont vous voudriez



procurer la sûreté par sa mort, qu'ils périssent, si Cassius mérite plus d'être aimé, & si sa vie est plus utile à l'état ».

Quoique l'événement ait confirmé les soupçons de L. Verus, on ne peut qu'applaudir à la conduite de Marc-Aurèle. Il est de la sagesse de ne pas soupçonner légèrement un homme qui a rendu des services, & qui en peut rendre encore. Il y auroit même de la cruauté & de la pusillanimité à le condamner pour des crimes dont on ne peut pas le convaincre.

Marc-Aurèle gémissoit de se voir engagé dans une guerre civile. Mais sans inquiétude sur l'événement, il ne desiroit la victoire que pour rendre Cassius fidèle à force de bienfaits. *Je veux prouver*, disoit-il, *qu'on peut faire un bon usage, même des guerres civiles.* Cassius, trois mois après sa révolte, ayant été tué par un centurion, l'empereur se plaignit qu'on l'eût enlevé à sa clémence, & il ne songea plus qu'à sauver les complices de ce rebelle. Il écrivit au sénat. » Je vous prie, je vous conjure de vous départir de votre sévérité ordinaire, & de ne pas faire ce tort à ma clémence, ou plutôt à la vôtre, de condamner personne à la mort. Rappelez même ceux que vous avez exilés,



& que les pros crits jouissent de leurs biens ; plût à dieu pouvoir encore rendre la vie à ceux qui l'ont perdue. Je ne puis approuver dans un empereur la vengeance de ses injures personnelles : elle paroît toujours trop grande , quelque juste qu'elle puisse être. Pardonnez donc aux enfans de Cassius , à sa femme , à son gendre. Que dis-je ? ils ne sont pas coupables. Qu'ils conservent leurs jours , leurs biens , leur liberté , pour apprendre qu'ils vivent sous Marc-Antonin , & pour être par-tout où ils iront une preuve de votre piété & de la mienne. Ce n'est certainement pas une grande clémence que de pardonner aux enfans & aux femmes des coupables. Je vous demande encore d'exempter de la mort , de la proscription , de l'infamie & de toute injure , les sénateurs & les chevaliers qui ont trempé dans la conspiration. Accordez cela aux tems où je gouverne la république , afin qu'on excuse la mort de ceux qui ont été dans le dernier tumulte. » Quand la vertu se montre avec cette simplicité , quels sentimens touchans & délicieux , elle répand dans les ames honnêtes !

Marc-Aurèle étant allé en Asie , où il rétablit l'ordre , tout l'Orient lui rendit des



hommages. Il parut aux peuples & aux rois, comme une divinité bienfaisante qui assure le calme par sa présence. A son retour à Rome, d'où il étoit absent depuis sept ans, il fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive & la plus sincère; il remit aux provinces de l'empire tout ce qui étoit dû au fisc, pour les quarante-six ans écoulés depuis la remise faite par Adrien.

Cependant les Marcomans, les Sarmates & d'autres peuples de Germanie avoient repris les armes; forcé de marcher contr'eux, Marc-Aurèle demanda au sénat la permission de prendre dans le trésor public les fonds qui lui étoient nécessaires. *Car, disoit-il, rien n'est à moi, le palais même que j'habite vous appartient.* C'est ainsi qu'il saisissoit toutes les occasions de relever le premier ordre de la république; & c'est aussi de lui sur-tout qu'on a pu dire qu'il allioit deux choses, trop souvent incompatibles, la monarchie & la liberté; comme Trajan, il dit au préfet du prétoire : *je vous donne cette épée pour me défendre, tant que je m'acquitterai fidèlement de mon devoir; mais elle doit servir à me punir, si j'oublie que mon devoir est de faire le bonheur des Romains.* Il ne s'oublia jamais. Magistrat plutôt que souverain, il fut le



salut de la république dans des tems malheureux, où les barbares commençoient à devenir redoutables, & où des fléaux de toute espèce paroissoient conspirer la ruine de l'empire. On remarque qu'il a le premier élevé un temple à la bienfaisance. Dans un siècle idolâtre, il étoit fait pour partager le culte avec cette divinité. Rome le perdit lorsqu'il avoit remporté les plus grands avantages sur les barbares, & qu'il se flattoit avec raison de les réduire. Il étoit sur la fin de la cinquante-neuvième année de son âge, & il en avoit régné dix-neuf & quelques jours. Il laissa l'empire à Commode son fils.

---

## C H A P I T R E V.

J'E n'ai pas essayé, Monseigneur, de vous peindre Marc-Aurèle, cette entreprise eût été au-dessus de mes forces. Heureusement il s'est peint lui-même dans ses réflexions morales. Je vais vous en faire connoître le premier livre. C'est celui qui a le plus de rapport à vous : il vous apprendra ce que vous devez être.





## PREMIER LIVRE

*Des réflexions morales de Marc-Aurèle.*

J'AI appris de mon ayeul Vérus à avoir des mœurs simples, honnêtes & toujours bien réglées.

De la réputation que mon père a laissé & de la mémoire que j'en conserve, à être d'un caractère mâle & modeste.

De ma mère, à avoir de la piété, à ne nuire à personne, à ne pas même en avoir la pensée, à éviter toute espèce de luxe, & à vivre d'une manière simple & frugale.

De mon bisayeul, à ne rien épargner pour avoir de bons maîtres.

De mon gouverneur, à ne prendre aucun parti dans les factions qui partagent le peuple aux combats des gladiateurs & aux courses des chevaux, à soutenir le travail, à être patient dans les fatigues, à savoir me servir moi-même, à me contenter de peu, à ne point me mêler des affaires des autres, à ne jamais écouter les délateurs.

De Diognetus, à ne pas m'occuper à des choses vaines & frivoles, à souffrir qu'on



parle de moi avec liberté, à ne pas ajouter foi aux prestiges, aux enchantemens, aux imposteurs.

Je lui ai encore l'obligation de m'être adonné à la philosophie; d'avoir su faire des dialogues dans mon enfance, de m'être accoutumé à coucher sur un grabat, couvert d'une simple peau, & à me conformer en tout aux mœurs austères des vrais stoïciens.

Je dois à Rusticus d'avoir pensé à me corriger de mes défauts, & d'avoir senti le besoin d'y donner mon attention. Il m'apprit à goûter la poésie sans passion, à mépriser les subtilités de la rhétorique & de la dialectique, à ne pas m'étudier à parler avec une élégance qui est toujours vicieuse, quand elle est recherchée; à éviter l'ostentation des sophistes, & toute affectation de savoir & d'austérité. Il me montra comment je devois écrire mes lettres d'un style simple, avec quel soin je devois faire mes lectures, combien il est nécessaire de ne pas se contenter d'entendre les choses superficiellement. Je lui ai l'obligation d'avoir lu les commentaires d'Epictète, dont il m'a fait présent, de vivre chez moi sans faste, & de pardonner facilement les fautes ou les offenses.

J'ai appris d'Apollonius ( de Chalcis ) à me



conserver libre, à ne pas flotter dans mes desseins, à consulter la raison jusque dans les plus petites choses, à être toujours le même dans les douleurs les plus aiguës, dans les longues maladies, dans les adversités de toute espèce. Je voyois en lui un modèle d'un caractère sévère ou indulgent suivant les circonstances, & d'un esprit qui, se communiquant sans contrainte, regardoit ses connoissances & le talent d'en faire part comme le moindre de ses avantages. Enfin j'ai appris de lui comment une ame honnête reçoit des bienfaits, sans être ingrate ni servile.

Sextus m'a montré par son exemple à gouverner ma maison en père de famille, à me soumettre à la providence, à être ferme sans chercher à le paroître, à être attentif envers mes amis, à souffrir les ignorans & les personnes inconfidérées qui ne se conduisent que d'après l'opinion, à m'accommoder à tout le monde. Quoique son commerce eût quelque chose de plus doux que la flatterie même, il inspiroit une forte de vénération à ceux qui l'approchoient. Il avoit sur-tout le talent de mettre dans le meilleur ordre, & dans le plus beau jour, les préceptes nécessaires à la conduite de la vie. Il m'appre-



noit à vaincre mes passions , à me conserver tout entier à l'amitié, à faire du bien sans bruit, & à m'instruire sans en devenir plus vain.

J'ai appris d'Alexandre le grammairien à ne pas relever d'un ton choquant ce qui échappe aux personnes avec qui je m'entretiens : mais à les reprendre avec adresse, soit en ne paroissant que répondre, soit en feignant d'ajouter de nouvelles raisons, soit en m'occupant plus des choses que des mots, soit par d'autres voies indirectes qu'on ne prend pas pour des leçons & qui en sont néanmoins.

J'ai appris de Froton que la cour est le séjour de l'envie, de la fausseté, de l'hypocrisie, & combien il faut peu compter sur l'affection des grands.

D'Alexandre le platonicien, que les affaires, quelles qu'elles soient, ne devoient jamais être un prétexte pour m'exempter de rendre à chacun les services dont l'humanité me fait un devoir, & que *je n'ai pas le tems* est une réponse que la nécessité doit seule m'arracher.

De Catulus, à ne jamais négliger les plaintes de mes amis, lors même qu'elles ne sont pas fondées; mais plutôt à me montrer tel que j'étois lorsque je n'y donnois pas occasion.



De mon frère Sévère, à aimer mes parens, la vérité, la justice. C'est lui qui m'a fait connoître Thrasea Petus, Helvidius, Caton, Dion, Brutus; & qui m'a fait concevoir le plan d'un gouvernement populaire, où l'équité préside, & où le souverain veut & assure la liberté des sujets. Je lui dois mon goût pour la vie simple, mon attachement constant pour la philosophie, mon plaisir à faire du bien, mon habitude à espérer jusque dans les revers, ma répugnance à douter de l'affection de mes amis, & ma confiance à m'ouvrir à eux sur ce que j'approuve ou désapprouve dans leur conduite.

Maximus m'a appris à me rendre maître de moi-même, à ne me permettre ni emportement ni écart, à conserver du courage dans les accidens les plus fâcheux, à me former à la douceur sans me rendre trop facile, & à traiter toutes les affaires sans impatience & sans humeur. Il parloit & se conduisoit lui-même de manière que sa franchise se montroit dans tous ses discours, & sa droiture dans toutes ses actions. Sans jamais s'étonner, il agissoit constamment avec la même modération, toujours exempt de précipitation, de lenteur, d'irrésolution, de découragement, d'humeur, de colère, de dé-



fiance. Il aimoit naturellement à pardonner & à faire du bien. Jamais il n'a donné lieu de croire qu'il méprisât les autres, ou qu'il s'estimât lui-même davantage.

Mon père Antonin m'a appris par son exemple à avoir de la clémence, à être ferme dans les partis pris après une mûre délibération, à n'être pas séduit par les honneurs, à trouver du plaisir dans l'assiduité au travail, à écouter volontiers tous ceux qui peuvent proposer quelque chose d'utile pour la république. Attentif à démêler les talens & les vertus, rien ne pouvoit l'empêcher de rendre ce qui étoit dû au mérite. Incapable d'envie, il cédoit à ceux qui dans quelques genres avoient plus de talens que lui, ou plus de connoissances, & il aimoit à contribuer à leur célébrité.

Son amitié n'étoit pas comme celle des grands, un sentiment qui paroît vif aussi tôt qu'il commence, & qui passe rapidement. Il choisissoit ses amis, & il n'y avoit ni considération dans son choix, ni légéreté dans son attachement. Soigneux à les conserver, il n'exigeoit d'eux aucune complaisance. Soit qu'ils l'eussent prévenu par des attentions, soit qu'ils n'y eussent pas pensé; ils le retrouvoient toujours le même.



Il ne s'avilissoit jamais devant le peuple pour en obtenir la faveur : au contraire , il en réprimoit les acclamations. S'il donnoit des spectacles ; s'il faisoit des largesses ; s'il élevoit des édifices , il ne songeoit point à sa propre célébrité : il ne voyoit dans tout ce qu'il faisoit que la convenance ou l'utilité publique. Jaloux de fournir à tous les besoins de l'empire , il retranchoit sur ses propres dépenses ; & souffrant qu'on lui reprochât son économie , il n'étoit recherché ni dans sa table , ni dans ses habits , ni dans le choix de ses esclaves. La robe qu'il portoit à Lorium avoit été faite dans un village voisin.

D'un commerce facile , il soutenoit la conversation avec un enjouement qui ne fatiguoit point , & qui n'ennuyoit jamais. Aux soins qu'il prenoit de sa personne , il ne paroissoit ni rechercher ni négliger l'élégance , ni s'attacher à la vie , ni s'en dégoûter. Il se conformoit aux anciennes mœurs , sans affecter de s'y conformer. Il s'accommodoit aux tems , aux lieux , aux affaires. Il ne changeoit jamais par inquiétude ni de place ni d'occupation. Il faisoit toujours ce qu'il devoit faire : il étoit toujours où il devoit être , & il paroissoit trouver le loisir au milieu des plus grandes occupations , lors même que



ses soins se portoient jusque sur les plus petites choses. En un mot, dans quelque position qu'il fût, toujours calme, toujours content, il se servoit des commodités de son état avec une modération qui lui permettoit de s'en passer comme d'en jouir : double avantage, dont la plupart des hommes sont privés par foiblesse ou par intempérance.

Je rends graces aux dieux de m'avoir donné de bons ayeux, un bon père, une bonne mère, une bonne sœur, de bons précepteurs, de bons domestiques, de bons amis, & presque toutes les choses qui sont bonnes.

De n'avoir manqué à aucune de ces personnes, quoique j'en eusse été capable. Heureusement mon naturel ne s'est pas décelé, & c'est aux dieux, qui ne l'ont pas permis, que j'en ai l'obligation.

Je dois les remercier encore de n'avoir pas été élevé plus long-tems auprès de la concubine de mon ayeul, d'avoir passé ma jeunesse sans taches, & de m'avoir donné pour père un prince qui devoit m'inspirer de l'éloignement pour le faste, & m'apprendre comme un empereur peut sans luxe, sans pompe, sans gardes, vivre comme un simple particulier, & conserver cependant la dignité nécessaire dans celui qui commande.



Je les remercie d'avoir fait peu de progrès dans l'éloquence, dans la poésie & dans d'autres études de cette espèce, qui m'auroient peut être tenu trop long-tems si j'y avois réussi; de m'avoir fait connoître Apollinus, Rusticus & Maximus; d'avoir fait naître en moi le desir de choisir le genre de vie le plus conforme aux ordres de la providence, & de m'avoir éclairé par leurs inspirations. C'est uniquement ma faute, si ayant été sourd à leurs avertissemens, je ne me suis pas toujours bien conduit.

Je reconnois que c'est par une faveur particulière des dieux, qu'avec une fanté foible, j'ai pu résister long-tems au travail & à la fatigue; que j'ai renoncé de bonne heure à l'amour, auquel je m'étois laissé surprendre; qu'ayant eu de la colère contre Rusticus, il ne m'ait rien échappé dont j'aie dû me repentir; que ma mère, quoique morte jeune, a passé les dernières années de sa vie avec moi; que lorsque j'ai voulu faire du bien, on ne m'a pas répondu une seule fois que les fonds me manquoient; que je n'ai jamais été dans la nécessité de rien recevoir de personne; que j'ai trouvé pour mes enfans des précepteurs habiles; qu'ayant eu la passion de la philosophie, je ne suis pas



tombré entre les mains d'un sophiste , qui ne m'auroit entretenu que des choses subtiles & frivoles. Je ne puis devoir tous ces avantages qu'aux secours que les dieux m'ont donnés.

Voilà , Monseigneur , une idée des réflexions que faisoit Marc-Aurèle pour se rappeler continuellement ses devoirs ; je vous les ai rendues bien imparfaites : cependant vous y trouvez une candeur & une simplicité qui vous charment. Jugez du plaisir que vous auriez à les lire dans l'original.

Il écrivit ce premier livre dans son camp , sur le fleuve Granua , au pays des Quades. Vous voyez donc l'usage qu'il faisoit de quelques momens de loisir. Instruisez-vous par son exemple. Apprenez de lui ce que des précepteurs plus habiles que moi lui avoient appris à lui-même ; & souvenez-vous sur-tout que quoique ce grand prince fût né avec les dispositions les plus heureuses , & qu'il les eût cultivées de bonne heure , avec une attention au-dessus de son âge , il crut devoir travailler tous les jours de sa vie à se former à la vertu.





## CHAPITRE VI.

*Depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Caracalla.*

COMMUNE, né peu après l'avènement de son père, est le premier empereur qui ait été élevé dans la pourpre. Il étoit simple, timide, & par lui-même peu porté au vice, dit Dion, qui a vécu sous son règne: mais, ajoute cet historien, cette simplicité & cette timidité le rendirent plus facile aux impressions des hommes corrompus qui l'entouroient. En effet, la flatterie qui le prit au berceau en fit un monstre.

Faustine, fille d'Antonin & femme de Marc-Aurèle fut sans doute une des premières causes des vices de son fils: car cette princesse s'est elle-même déshonorée par ses dérèglemens. Or, si les caresses & les complaisances d'une mère vertueuse sont dangereuses, parce que ce sont des faiblesses; que pouvons-nous attendre des caresses & des complaisances d'une mère qui donne l'exemple du vice?

Marc-Aurèle qui vit le mal, le vit trop tard, & n'y remédia pas. Il est vrai qu'il



écarta les corrupteurs, qu'il mit auprès de son fils des hommes vertueux, & qu'il sacrifia des momens pour l'instruire lui-même. Mais Commode ne se consoloit pas d'être séparé des personnes qui flattoient ses vices: il s'opiniâtra dans son chagrin, il en tomba malade; & son père trop foible eut la complaisance de les lui rendre. Une plus grande faute qu'il commit encore, c'est qu'il le fit déclarer Auguste, chose jusqu'alors sans exemple. Il falloit ou que la tendresse l'aveuglât, ou qu'il pensât qu'on ne change pas la destinée.

Commode avoit dix-neuf ans lorsqu'il parvint à l'empire. Impatient de se débarrasser de la guerre, il n'eut rien de plus pressé que de faire la paix avec les barbares, & il l'acheta. A son retour à Rome il fut reçu avec toutes les marques de l'amour que le peuple conservoit pour les deux Antonins.

Il parut d'abord avoir quelques égards pour les ministres que Marc-Aurèle lui avoit laissés. Mais bientôt il ne donna sa confiance qu'à des affranchis qui faisoient un trafic des emplois, & il n'eut pas honte de partager avec eux les gains infâmes qu'il leur laissoit faire. Afin même d'avoir plus



de graces à vendre, il désigna pour une seule année jusqu'à vingt-cinq consuls. Il porta l'impudence au point qu'il faisoit écrire sur les registres publics ses actions les plus honteuses.

Aussi odieux que méprisable, il suscita contre lui plusieurs conspirations. La première, dans laquelle entra Lucile sa propre sœur, fut découverte, & coûta la vie à tous ceux que le tyran cruel ou avide enveloppa dans ses proscriptions. Il échappa encore à la seconde : la troisième en délivra l'univers. Marcia sa concubine, Létus, préfet du prétoire, l'affranchi Electe, grand chambellan, découvrirent qu'il avoit résolu leur mort, & ils le prévirent. Ce monstre fut étranglé par un gladiateur, dans la trente-deuxième année de son âge & dans la treizième de son règne.

Létus donna l'empire à Helvius Pertinax, soldat de fortune, âgé de soixante sept ans. Sans naissance, ou plutôt d'une naissance vile, ce vénérable vieillard, né d'une esclave, avoit passé par tous les emplois militaires. Marc-Aurèle, dont il mérita l'estime, lui donna successivement le commandement des armées dans plusieurs provinces, le fit sénateur, & l'éleva au consulat.



Il étoit alors préfet de Rome. En acceptant l'empire, il réunit le vœu du sénat & du peuple.

Pendant quatre-vingt & quelques années les Romains avoient été heureux par les vertus des grands princes qui les gouvernoient. Les armées accoutumées à la discipline avoient oublié qu'elles pouvoient disposer de l'empire, & la sagesse des souverains faisoit régner les loix.

Sous Commode le désordre se reproduisoit tout-à-coup. Occupé à corrompre les troupes, ce prince leur apprit qu'il n'étoit puissant que par elles; & dès-lors les soldats ne voulurent plus sur le trône que des tyrans qui, odieux comme lui, fussent intéressés à les ménager.

Pertinax, occupé à réformer les abus, veilloit sur toutes les parties du gouvernement. Il acquittoit les dettes de l'état, il rétablissoit les finances; il encourageoit l'agriculture; il remettoit la discipline en vigueur, & on voyoit déjà renaître les tems des Antonins. Tant de vertus soulevèrent les gardes prétoriennes. Létus lui-même les arma contre un prince qu'il n'avoit élevé que par des vues d'ambition; & Pertinax fut massacré, après un règne de trois mois.



Flavius Sulpicianus, son beau-père, demanda l'empire aux soldats. Ils lui déclarèrent qu'ils en disposeroient en faveur de celui qui leur donneroit davantage, & aussitôt ils le mirent à l'enchère. M. Didius Julianus osa se présenter. Les deux concurrens enchérèrent l'un sur l'autre, & l'empire fut adjugé à Didius.

Le sénat ne fit aucune difficulté de reconnoître cet empereur. Mais pendant qu'il s'humilioit, le peuple, moins capable de dissimulation, se souleva. Il traita Didius d'usurpateur, de parricide : il fit des imprécations contre lui, contre les soldats; & il se retira dans le champ de Mars, où il passa la nuit & le jour suivant à implorer le secours de tous les généraux, & nommément celui de Niger, qui commandoit en Syrie.

C. Pescennius Niger, d'une naissance médiocre, mais grand capitaine, avoit exercé le consulat avec distinction. Appelé par le peuple de Rome, aimé dans son gouvernement & généralement estimé, il fut reconnu dans toutes les provinces de l'Asie. Mais dans le même tems deux autres généraux furent proclamés par leurs troupes, Decimus Clodius Albinus en Bretagne, & L. Septimus Severus en Illyrie.



Albinus avoit de la naissance & du courage, & Marc-Aurèle qui l'avoit employé avoit paru en faire cas. Il falloit pourtant qu'il eût bien des vices, puisqu'on l'appeloit le Catilina de son siècle.

Sévère étoit un mélange de bonnes & de mauvaises qualités. Actif, vigilant, laborieux, faux, sans probité, sans foi, il étoit capable de tout oser, & de porter dans ses entreprises la hardiesse, la confiance & la promptitude. Il marcha sur le champ à Rome.

A cette nouvelle, les prétoriens abandonnèrent Didius, qui leur avoit promis plus qu'il n'avoit pu leur donner, & le sénat qui le condamna aussi-tôt à mort, le fit exécuter dans le palais même. Sévère, à son arrivée à Rome, reprocha aux gardes prétoriennes le meurtre de Pertinax, l'empire mis à l'enchère, leur infidélité envers Didius, & il les cassa. Il créa ensuite une nouvelle garde, qu'il composa des soldats de tout pays, & qui par cette raison devenoit plus difficile à discipliner. Il paroît qu'il la forma quatre fois plus nombreuse, ce qui fut une nouvelle charge pour l'état, parce que la paie des gardes prétoriennes étoit plus forte que celle des autres troupes.

Cependant cette garde, quelque puissante



qu'elle fût, ne pouvoit plus se promettre de disposer de l'empire. Les armées lui enlevoient ce droit. Le choix d'un empereur devoit être le sujet d'une guerre civile. L'Orient & l'Occident armoient contre Sévère.

Dans l'impuissance de faire face à tous ses ennemis, Sévère, feignant de rechercher l'amitié d'Albinus, le désigna pour son successeur, afin de ne l'avoir pas pour concurrent. Albinus y fut trompé.

Niger perdit trois batailles & la vie. Sévère ne pardonna ni aux provinces, ni aux villes, ni aux particuliers qui s'étoient déclarés pour son ennemi. Il n'eut aucun égard à la nécessité qui avoit pu les engager dans ce parti; & ses proscriptions forcèrent les soldats de Niger à se retirer chez les Parthes, auxquels ils apprirent l'usage des armes romaines.

Les Gaules furent le théâtre de la guerre contre Albinus. Après une bataille sanglante, ce général vaincu s'enferma dans Lyon, où il se tua, & cette ville fut réduite en cendres. Cruel & avare, Sévère poursuivit tous ceux qui avoient eu quelque liaison avec Albinus, & sous ce prétexte il enveloppa dans ses proscriptions un grand nombre de citoyens riches : vainqueur de ses ennemis, il fit déclarer Auguste, par un décret du sénat, son



filz Buscien, auquel il avoit donné le nom d'Antonin, & qu'on nomme Caracalla. Il marcha ensuite contre les Parthes, sur lesquels il remporta de grands avantages.

Il avoit pour maxime d'enrichir les gens de guerre, & de s'embarasser peu du reste des citoyens. Avec cette politique, il acheva de perdre la discipline militaire. Cependant il n'enrichissoit pas les soldats, qu'il rendoit aussi dissipateurs qu'avidés, & il ruinoit l'empire par des vexations de toute espèce. Si cette politique étoit suivie dans ses successeurs, comme on avoit lieu de le présumer, il devoit arriver un tems où les provinces réduites à la misère, ne pourroient plus fournir aux dépenses de l'état, & où cependant il seroit d'autant plus difficile d'enrichir les gens de guerre, qu'on les auroit accoutumés à de plus grandes largesses.

Sévère avoit donné toute sa confiance à Plautien, préfet du prétoire; & cet homme étoit auprès de lui ce que Séjan avoit été auprès de Tibère. Il le gouvernoit entièrement. Plautien cependant, de la plus basse naissance, banni dans sa jeunesse pour des crimes, abusoit insolamment du pouvoir, & s'enrichissoit par les voies les plus odieuses. Cette confiance de la part de Sévère étonnoit



d'autant plus qu'il étoit extrêmement jaloux de son autorité, & que d'ailleurs il favoit discerner les hommes de mérite & les employer.

Il paroiffoit ne manquer au préfet du prétoire que de s'allier de l'empereur. Sévère n'eut pas honte de préférer cette alliance à celle des plus illustres familles, & Caracalla époufa la fille de Plautien, qui lui apporta des richesses immenses. Mais ce mariage prépara la ruine du préfet du prétoire. De tous tems odieux à Caracalla, il lui devint plus odieux encore, parce que ce prince avoit été forcé d'époufer une femme qu'il n'aimoit pas. Il connut aux menaces du fils de Sévère à quoi il étoit exposé. Pour prévenir fa perte, il trama une conspiration; & il perdit la vie lorsqu'il aspiroit à l'empire.

Le commandement des gardes prétoriennes fut donné à Papinien. Comme le prétoire étoit devenu un tribunal, & que le préfet, au nom de l'empereur, jugeoit souverainement, il étoit de la plus grande importance que cette place fut occupée par un homme vertueux, juste & versé dans les loix. Tel étoit Papinien. Ce choix fit d'autant plus d'honneur à Sévère, qu'il devint lui-même plus juste & moins cruel, dès qu'il eut donné sa confiance à ce ministre.



Six ans après, lorsqu'il étoit en Bretagne, où il venoit de terminer heureusement la guerre, son fils Caracalla attenta à ses jours, & il mourut d'une maladie à laquelle le chagrin parut avoir beaucoup de part. Il a régné près de dix-huit ans, & en a vécu soixante-six.

Il laissa l'empire à ses deux fils, Caracalla & Géta, qu'il avoit fait Augustes. De tout tems odieux l'un à l'autre, ces deux princes se haïrent encore davantage lorsqu'ils partagèrent l'autorité : également vicieux & faits pour les mêmes attentats, ils se tendirent mutuellement des embuches, & il en coûta la vie au plus jeune. Caracalla l'égorgea dans les bras même de sa mère. Il fit ensuite mourir Papinien, qui, refusant de justifier ce forfait, lui dit qu'il n'étoit pas aussi facile de justifier un parricide que de le commettre; & pour appaiser les soldats il leur donna une augmentation de paie, & leur prodigua les trésors que son père avoit amassés.

*On pourroit appeler Caracalla, non pas un tyran, mais le destructeur des hommes, remarque M. de Montesquieu. Caligula, Néron, Domitien, bornoient leurs cruautés dans Rome; celui-ci alloit promener sa fureur dans tout l'univers. En effet, il s'abreuva de sang dans les Gaules, en Asie & en Egypte. C'est ainsi*



qu'il régnoit depuis fix ans, lorsqu'Opilius Macrinus, préfet du prétoire, le fit assassiner sur le chemin d'Edesse, à Carres. Il étoit dans sa trentième année.

---

## CHAPITRE VII.

*Jusqu'à l'avènement de Valérien.*

LES désordres, qui avoient commencé à Commode, continuèrent & allèrent même en croissant jusqu'au règne de Dioclétien. Dans cet intervalle, qui est d'un siècle, je n'ai d'autre objet que de considérer comment le despotisme, qui met toute sa confiance dans les soldats, & qui compte pour rien le reste des citoyens, dégénère dans une anarchie militaire, pendant laquelle les despotes, précipités presque aussi rapidement qu'élevés, paroissent monter sur le trône comme sur un échaffaud où ils doivent perdre la vie.

Macrin, né en Mauritanie, dans la condition la plus vile, obtint l'empire. Les troupes, qui regrettoient Caracalla, ignoroient qu'il en fût l'assassin. Mais il ne tarda pas à les aliéner, parce qu'il voulut les assujettir à la discipline, & les réduire à la solde, qu'elles avoient eu sous Sévère. Elles furent vaincues.



cues par les Parthes, & elles rejetèrent sur lui la honte de leurs défaites. Enfin elles découvrirent ou soupçonnèrent au moins qu'il étoit le meurtrier de Caracalla. Une femme profita de ce mécontentement & donna un chef à l'empire.

Sévère avoit épousé une fille de Bassien, pontife du soleil ou d'Elagabal à Emèse en Phénicie; & Mœsa, autre fille de ce pontife, venoit de quitter la cour après la mort de Caracalla, & s'étoit retirée à Emèse avec ses deux filles, Soémie & Mamée, & ses deux petits-fils Bassien & Alexien. Elle fit pontife du soleil le plus âgé de ses petits-fils, connu sous le nom d'Héliogabale; & bientôt après, elle osa tenter de le faire empereur.

On commençoit déjà à croire que la naissance donnoit quelques droits à l'empire. Il falloit même qu'on pensât que le fils naturel d'un Auguste pouvoit y prétendre avec autant de titre qu'un fils légitime; car Mœsa, pour faire réussir son projet, répandit qu'Héliogabale étoit adultère de Caracalla avec Soémie: des foldats qui étoient aux environs d'Emèse, & qu'elle corrompit par des largesses, feignirent d'ajouter foi à ce bruit scandaleux, & saluèrent empereur Héliogabale. Macrin envoya des troupes qui se joi-



gnirent aux rebelles. Vaincu peu après, forcé de s'enfuir, il fut arrêté, & perdit la vie après un an & deux mois de règne.

Héliogabale n'avoit que quatorze ans; Mœsa régna; elle accompagnoit son petit-fils au sénat: elle prenoit place auprès des consuls, & opinoit; une femme sénateur étoit une chose qu'on n'avoit point encore vu, & qu'on ne vit plus depuis.

Sa puissance étoit néanmoins mal affermie, Héliogabale, sans jugement & sans mœurs, se rendoit tous les jours plus méprisable par ses extravagances & par ses sales débauches, & il étoit d'autant plus difficile de le ramener à ses devoirs, que Soémie sa mère l'entretenoit dans le dérèglement. Ce ne fut pas assez pour lui de se livrer stupidement aux vices les plus honteux, il voulut encore insulteur aux dieux que Rome adoroit. Il les chassa des temples, & il offrit au peuple, comme unique objet de culte, le dieu dont il avoit été le pontife. C'étoit une pierre noire, ronde par le bas, & qui s'élevoit en forme de cône. Si d'autres monstres avoient été détestés, on ne pouvoit donc pas souffrir long-tems Héliogabale. Les soldats même, malgré ses prodigalités, étoient toujours au moment de se soulever.



Mœsa chercha un appui, & l'empereur, à sa considération, adopta Alexien. Il lui donna les noms de M. Severus Alexander, le fit César, & le désigna consul pour l'année suivante. Il conçut d'abord de l'amitié pour ce fils adoptif. Il se flattoit sans doute de l'entraîner dans ses désordres : mais quand il ne vit dans ce jeune prince que des inclinations honnêtes, il résolut de le faire mourir, ou de casser au moins son adoption. Il ne s'apperçut pas que les soldats s'intéressoient au sort d'Alexandre, & il lui en coûta la vie. Les gardes prétoriennes l'égorèrent lui & Soémie sa mère ; il étoit âgé de dix-huit ans, & il en avoit régné près de quatre.

L'épuisement des finances, la licence des troupes, l'avilissement de tous les ordres, & les abus sans nombre introduits sous les derniers règnes, paroissoient demander un prince consommé. Cependant les Romains n'avoient pour les gouverner qu'un enfant de seize ans. Ils furent heureux de l'avoir.

Le jeune Auguste se hâta de renvoyer en Syrie le dieu Elagabal, qui étoit pour Rome un objet de scandale, & il chassa les hommes corrompus qui avoient contribué aux dérèglemens du dernier empereur. Ces com-



mencemens donnèrent les plus grandes espérances.

Il se laissa néanmoins séduire lui-même. Mamée sa mère & Mœsa lui avoient formé un conseil de seize sénateurs, choisis parmi ceux qui passoient pour les plus éclairés & les plus vertueux. Alexandre, trompé par des flatteurs qui l'invitoient à gouverner par lui-même, éloigna de lui ces hommes sages. Heureusement il ne fut pas long-tems à reconnoître sa faute. Il chassa ignominieusement ceux qui avoient abusé de sa confiance : il voulut que le sénat les poursuivit comme corrupteurs, & quelques-uns furent punis de mort. Cet exemple réprima la flatterie, & l'empereur devenu plus circonspect, apprit à choisir ses amis, & fit aimer son gouvernement.

La quatrième année de son règne, l'empire des Parthes qui subsistoit depuis 476 ans, finit sous Artaban, le dernier des Arsacides. Autrefois redoutables, les Parthes, alors amollis, avoient préparé leur ruine. Un Perse nommé Artaxerxe, souleva sa nation, vainquit Artaban, & jeta les fondemens d'une nouvelle monarchie.

Les prétextes les plus frivoles furent des titres pour les conquérans. Souvent il ne



leur fallut qu'un mot , & un mot en effet , soutenu par les armes , fut un titre aux yeux des peuples stupides : parce que les Perses s'appeloient encore Perses , Artaxerxe prétendit avoir des droits sur toutes les provinces qui avoient fait partie de la monarchie des successeurs de Cyrus , & il arma pour en faire la conquête.

Alexandre partit pour l'Orient & commanda lui-même ses troupes. On fait qu'il montra du courage & qu'il rétablit la discipline par sa fermeté. D'ailleurs les historiens ne s'accordent pas sur les événemens de cette guerre. Il paroît seulement qu'à son retour à Rome , l'empereur triompha des Perses.

L'année suivante il marcha contre les Germains qui avoient fait irruption dans les Gaules , & il les battit. Cependant il n'avoit pas trouvé dans les légions du Rhin la même docilité que dans les troupes de l'Orient. Il voulut rétablir la discipline : il parla de punir : les soldats murmurèrent , & Maximin , qui entretenoit leur mécontentement , le fit assassiner. Il étoit âgé de vingt-quatre ans , & il en avoit régné treize.

Maximin salué Auguste par l'armée , s'affocia son fils sous le titre de César. De berger devenu soldat , il s'étoit élevé de grades



en grades : & fait sénateur sous Alexandre ; il avoit obtenu le commandement d'une légion. Une taille gigantesque & une force extraordinaire le faisoient sur-tout remarquer. Il étoit Goth. C'est le premier empereur d'origine barbare. Il ne signala son règne que par des cruautés.

Il étoit encore dans les Gaules , lorsqu'en Afrique un de ses intendants , le ministre de ses rapines , ayant été assassiné , les meurtriers, pour s'assurer l'impunité, offrirent l'empire au proconsul de la province, Gordien, qui descendoit des Gracques. Agé de quatre-vingt ans , ce nouvel empereur prit son fils pour collègue. Il écrivit sur le champ au sénat qui le fit reconnoître , & on arma dans toute l'Italie contre les deux Maximins.

Mais lorsqu'à Rome on prenoit des mesures pour assurer l'empire aux Gordiens , ils n'étoient déjà plus. Ils avoient été tués l'un & l'autre quelques jours après leur proclamation. Comme il n'étoit plus possible de revenir à Maximin , le sénat créa Augustes Maxime & Balbin ; & parce que le peuple déclara qu'il vouloit un prince de la famille des Gordiens , il associa à ces deux empereurs un enfant de treize ans , fils du jeune Gordien mort en Afrique.



Pendant que ces choses se passoient à Rome, les deux Maximins, qui assiégeoient Aquilée, furent égorgés par les soldats, & l'armée reconnut les empereurs que le sénat avoit élu. Mais trois mois après les gardes prétoriennes tuèrent Maxime & Balbin, & déclarèrent le jeune Gordien seul Auguste.

Pour être absolus, les empereurs s'étoient mis dans la dépendance des soldats. Ils périssoient s'ils vouloient rétablir la discipline; & s'ils ne la rétablissoient pas, ils périssoient encore. Toujours exposés aux caprices d'une multitude séditieuse, ils n'étoient pas assurés d'un instant de vie. Ils n'avoient que le pouvoir de commettre des crimes.

Gordien n'étoit pas né pour le vice; mais à son âge il avoit besoin d'être éclairé: & cependant il fut livré par sa mère à des affranchis qui régnèrent sous son nom. Il se feroit rendu misérable & odieux, s'il avoit eu la foiblesse de se laisser gouverner long-tems par de pareils ministres. Chose singulière, dans un prince mal entouré! il voulut approcher de lui un homme vertueux & instruit, & il le trouva. Cet homme se nommoit *Misithée*. L'empereur pour se l'attacher, en fit son beau-père: il n'avoit alors que seize ans.



Eclairé par Misithée , qui lui dévoila les iniquités de ses ministres , il se hâta de réparer le mal qu'il avoit laissé faire ; & déterminé à suivre désormais les conseils de cet homme sage , il le fit préfet du prétoire , & lui donna les titres de père des princes & de tuteur de la république.

Vers la fin de la quatrième année de son règne , il ouvrit le temple de Janus , cérémonie qui paroît s'être observée pour la dernière fois. L'empire avoit la guerre avec Sapor , fils & successeur d'Artaxerxès , & les Romains avoient perdu la Mésopotamie. Gordien repoussa les Perses au - delà des frontières de l'empire , mais il perdit son beau-père.

Misithée avoit été tué par la trahison de Philippe. Gordien , qui l'ignoroit , nomma préfet du prétoire Philippe même. Ce traître le fit périr & usurpa l'empire ; il étoit fils d'un Arabe , chef de brigands.

Philippe fit la paix avec Sapor , revint à Rome , & fut égorgé par ses soldats , lorsqu'il marchoit contre Décius , que les légions d'Illyrie avoient salué empereur. Dans cet intervalle périrent encore deux Augustes , qui avoient été proclamés , l'un par l'armée de Syrie , & l'autre par celle de Mœsie.



Décius, d'un bourg d'Illyrie, province qui a donné plusieurs chefs à l'empire, n'a régné que deux ans; ce furent des tems de troubles. Il périt dans la guerre contre les Goths, & vraisemblablement par la trahison de Gallus qui lui succéda, & dont on ignore la famille & la patrie.

Pour obtenir la paix, Gallus se rendit tributaire des Goths, & après un règne de dix-huit mois, pendant lequel la peste ravagea plusieurs provinces, ses soldats le tuèrent pour passer dans le parti d'Emilien, que les légions de Pannonie venoient de proclamer; celui-ci périt au bout de trois mois; & P. Licinius Valerianus, qui étoit venu au secours de Gallus, fut fait empereur; il s'affocia son fils Gallien.

## C H A P I T R E V I I I .

*Jusqu'à l'avènement de Dioclétien.*

L'EMPIRE étoit attaqué de toutes parts; les peuples du Nord pénétrèrent jusqu'en Italie, & les Francs, qui parurent pour la première fois, ravagèrent les Gaules. A ces barbares, Valérien opposa d'habiles généraux. Il les savoit choisir, & on a remar-



qué que tous font parvenus à l'empire ; quant à lui , il marcha contre Sapor.

Ce prince avoit rempli toutes les magistratures avec distinction. Il avoit de la naissance , des connoissances , des mœurs & tant qu'il ne fut que particulier , personne ne parut plus digne de l'empire. Mais dans les circonstances où il se trouvoit , & qui demandoient de la célérité , une lenteur naturelle qui ne lui permettoit ni de déterminer promptement , ni d'agir à propos , rendoit presque inutiles les meilleures qualités qu'on lui connoissoit ; aussi pendant que ses généraux repoussèrent de toutes parts les ennemis , il perdit en Asie des provinces & la liberté. La septième année de son règne il fut livré à Sapor , qui lui fit souffrir toutes sortes d'outrages.

La captivité de Valérien parut être l'avant-coureur de la ruine de l'empire. Sous Gallien son fils , qui régna seul pendant huit ans , Sapor envahit presque toute l'Asie. Les barbares portèrent le ravage dans les Gaules , dans la Grèce , dans l'Italie , & les Francs pénétrèrent en Espagne d'où ils passèrent en Afrique.

Sans défense contre tant d'ennemis , les provinces furent encore dévastées par les



armées romaines , qui se révoltèrent & qui donnèrent chacune des chefs à l'empire ; pendant cette confusion , sur laquelle les historiens jettent peu de lumière , on compta jusqu'à trente tyrans qui prirent le titre d'Auguste , & Gallien se vit à peine maître de l'Italie. L'incapacité de ce prince , plongé dans la débauche , fut la principale cause des calamités publiques.

L'anarchie militaire étoit enfin parvenue à son dernier période ; mais il est inutile de s'arrêter sur ces tems malheureux , & il l'est encore plus d'étudier l'histoire de ces tyrans , qui , dans un espace fort court , périrent presque tous de mort violente ; bornons-nous à observer les circonstances qui retardèrent la chute de l'empire.

Si les barbares n'envahirent pas les provinces qu'ils ravageoient , c'est qu'ils ne songeoient point encore à faire des établissemens ; ils ne vouloient que piller.

Sapor auroit vraisemblablement achevé la conquête de l'Asie , s'il n'avoit eu que les Romains à combattre ; mais Odonat , prince de Palmyre , le vainquit & le repoussa jusque dans la Perse.

Allié des Romains , Odonat leur fut toujours fidèle. Gallien l'associa à l'empire , &



triompha pour les victoires que ce général avoit remportées. Odonat cependant étoit le seul maître de l'Orient.

Enfin Gallien périt dans une conspiration ; & quatre grands hommes , qui par un bonheur inespéré se succédèrent , sauvèrent l'empire. Le premier fut M. Aurelius Claudius, un des généraux de Valérien.

Odonat étoit mort , & Zénobie sa femme , maîtresse de la plus grande partie de l'Orient, avoit conquis l'Egypte , & secoué le joug des Romains. Il restoit encore deux Augustes ; Tétricus , qui tenoit sous sa domination les Gaules & l'Espagne ; & Auréolus, à qui l'Illyrie obéissoit , & qui avoit conduit une armée dans le Milanès. Enfin les Allemands, les Goths & d'autres barbares continuoient leurs irruptions.

Claude marcha contre Auréolus , qui perdit la bataille & la vie ; & il vainquit les Allemands & les Goths. On prétend que ceux-ci laissèrent sur le champ de bataille plus de trois cent mille hommes. Mais la peste qui étoit dans le camp se communiqua aux Romains , & elle enleva Claude sur la fin de la seconde année de son règne.

Aurélien , qui lui succéda , avoit encore été un des généraux de Valérien ; il ne régna



que cinq ans , cependant il fut le restaurateur de l'empire. Non-seulement il recouvra les provinces perdues ; il travailla encore avec succès à rétablir l'ordre , bannissant les brigues , les violences & les délations. Une si grande réforme demandoit sans doute de la fermeté ; mais il est facheux que pour être sévère , il ait quelquefois été cruel.

Les Allemands avoient ravagé le Milanès , & se répandoient dans l'Ombrie. Aurélien , d'abord vaincu près de Plaifance , les vainquit à son tour dans plusieurs combats , & les extermina : ayant ensuite passé les Alpes , il défit les Vandales , qu'il força à demander la paix.

Sa principale guerre fut contre Zénobie. Cette femme célèbre , remplie de connoissances , courageuse & capable même des fatigues de la guerre , paroissoit n'avoir aucune des foibleffes de son sexe , quoiqu'elle en eût la beauté. Elle gouvernoit avec humanité les peuples qu'elle avoit soumis , & faisoit aimer sa domination.

Dans le dessein de recouvrer les provinces qu'elle avoit enlevées à l'empire , Aurélien arma & prit la route de Byfance. Il chassa les barbares qui inondoient l'Illyrie & la Thrace ; passa l'Hellespont , se rendit maître



de la Bithynie sans résistance; & successivement vainqueur à Immes, à Daphné, à Emèse, il mit enfin le siège devant Palmyre. Cette place entourée de déserts, où il étoit difficile qu'une armée subsistât, ne paroïssoit pas devoir être forcée. Les Perses, les Arméniens & les Sarrasins étoient venus à son secours, & elle avoit des munitions pour soutenir un long siège; mais Aurélien ayant vaincu les Perses, engagea les Arméniens & les Sarrasins à se joindre à lui; & par les précautions qu'il prit, son armée se trouva dans l'abondance, lorsque les assiégés commençoient à manquer de vivres. Alors Zénobie ayant tenté d'aller chercher elle-même de nouveaux secours chez les Perses, fut faite prisonnière, & Palmyre ouvrit ses portes.

L'empereur avoit repassé en Europe, quand les Palmyriens révoltés le forcèrent à revenir sur ses pas. Il se vengea cruellement. Palmyre fut rasée, & tous les habitans furent massacrés sans distinction. Il soumit ensuite l'Egypte, où Firmius avoit ramassé les restes du parti de Zénobie.

Il ne restoit plus à l'empereur qu'à recouvrer les Gaules, l'Espagne & la Bretagne: c'est à quoi Tétricus, fatigué des séditions continuelles de ses troupes, l'invita lui-même.



L'empire se trouva donc rétabli dans ses limites, à la Dace près, qui n'en faisoit partie que depuis Trajan : en abandonnant cette province, l'empereur en transporta les habitans dans la Mœsie.

Par la réunion de toutes les provinces sous un seul chef, l'empire paroïssoit rétabli. En effet, il l'étoit autant qu'il pouvoit l'être ; & c'est pourquoi j'ai dit qu'Aurélien en a été le restaurateur. Mais dans l'état où sous les derniers règnes l'anarchie l'avoit réduit, ce n'étoit plus, dans le vrai, qu'un colosse sans forces, & il avoit en lui-même tous les principes de destruction qui naissent du despotisme & de la corruption des mœurs. S'il lui arrivoit par intervalle de montrer encore quelque vigueur, il le devoit uniquement aux talens des chefs qui le gouvernoient.

Maître de toutes les provinces de l'empire, Aurélien voulut venger sur les Perses les guerres que Sapor avoit faites aux Romains ; & il arma. Il étoit dans la Thrace lorsque son affranchi Mnesthée, craignant d'être puni pour ses extorsions, contrefit l'écriture de son maître, & fit une liste des pros crits où il mit les noms des principaux capitaines. Cette liste montrée à ceux qui crurent leurs



jours menacés, fut la cause d'une conspiration qui coûta la vie à l'empereur. Peu après l'imposture ayant été découverte, Mnesthée fut livré aux bêtes, & tous les conjurés furent punis, les uns sur le champ par l'armée, les autres dans la suite par les successeurs d'Aurélien.

Dans la crainte de donner l'empire à un de ceux qui avoient eu part à la mort d'Aurélien, l'armée invita le sénat à nommer lui-même l'empereur; & le sénat, au lieu de saisir cette occasion de rentrer dans ses droits, renvoya le choix à l'armée. Cette modération, à laquelle on ne s'attendoit pas, se soutint & occasionna un interrègne de huit mois, l'armée & le sénat continuant de céder à l'envi l'un de l'autre: ce qui étonna encore, c'est le calme qui régna pendant cet interrègne. Il n'y eut de soulèvement ni parmi le peuple, ni parmi les soldats: aucun général ne tenta d'usurper l'empire: aucun ne brigua pour l'obtenir. Rien ne pouvoit donner une plus grande idée de l'ordre qu'Aurélien laissoit après lui.

Tacite, élu par le sénat, n'accepta qu'à regret. Il étoit âgé de soixante-quinze ans. On ne fait pas ce qu'il avoit fait jusqu'alors; on voit seulement qu'il jouissoit d'une grande



considération. Son règne ne dura que six mois ; il fut assassiné en Cilicie, lorsqu'il venoit de chasser les barbares.

Florien son frère se saisit de l'empire, & le perdit presqu'aussi-tôt avec la vie ; l'armée de Syrie l'ayant donné à Probus, que Tacite avoit proposé lui-même lorsqu'il se refusoit aux instances du sénat.

Probus, né en Pannonie d'une famille obscure, est encore un des capitaines que Valérien avoit employé. Comme il avoit servi dans des tems où l'empire étoit attaqué de toutes parts, il n'y avoit point de provinces où il n'eût laissé des preuves de valeur & de capacité. Homme de guerre, il étoit encore homme d'état, & on estimoit ses mœurs.

Les cinq premières années de son règne furent une suite de guerres & de succès ; & la sixième, il venoit de donner la paix à l'empire lorsqu'il périt dans une sédition. Les troupes se révoltèrent, parce qu'il voulut les employer à des travaux utiles.

Le préfet du prétoire, Carus, né à Narbonne, lui succéda, fit une recherche des séditieux, les punit, & s'associa ses deux fils, Carin, qu'il envoya commander dans les Gaules, & Numérien, qu'il emmena



avec lui contre les Perses. Il défit les Sarmates & il conquit la Mésopotamie ; mais il ne régna qu'un an. Il mourut dans sa tente d'un coup de foudre. Le bruit en courut au moins ; il paroît cependant qu'il fut assassiné par Aper, préfet des gardes prétoriennes, & beau-père de son fils Numérien ; ce qui confirma ce soupçon, c'est que Numérien, qui ramenoit l'armée victorieuse, fut poignardé quelques mois après par ce même Aper.

Dioclétien, alors salué empereur, vengea ces meurtres. Il tua lui-même Aper en présence de l'armée ; & l'année suivante, Carin ayant été tué par ses propres soldats, il resta maître de l'empire.

---

#### C H A P I T R E IV.

*Depuis l'avènement de Dioclétien jusqu'en 325, que Constantin, seul maître de l'empire, donna la paix à l'église.*

**D**IOCLÉTIEN, Dalmate, né à Dioclée, d'où il tiroit son nom, avoit été, suivant quelques historiens, l'esclave d'un sénateur qui l'affranchit. Sous Aurélien & sous Pro-



bus, il parvint par degrés au commandement. Il fut comte des domestiques sous Numérien; & en cette qualité, il commandoit un corps que les empereurs, qui redoutoient les prétoriens, avoient créé pour les garder dans l'intérieur du palais. Il dut sa fortune à ses talens; il montra même des vertus, tout barbare qu'il étoit, ou plutôt parce qu'il étoit barbare: car les Romains, qu'on regardoit comme le seul peuple policé, étoient arrivés au dernier degré de corruption.

Dioclétien prit pour collègue Maximien Hercule, soldat de fortune comme lui, né près du Sirmith, de parens très-pauvres. Il lui donna les provinces occidentales, & il se réserva l'Orient. Mais ces deux Augustes partagèrent moins les provinces que les soins du gouvernement; ils vécurent dans la plus grande intelligence, & l'empire parut n'avoir qu'un chef.

Par le plan que Dioclétien formoit, il se proposoit de détruire l'anarchie militaire. Il pensoit que les deux principales armées, contenues par la crainte de trouver un vengeur, contiendroient encore toutes les autres; & que par conséquent, les deux Augustes se fortifieroient mutuellement contre les séditions des soldats.



Cependant plusieurs chefs de rebelles dans les Gaules , en Bretagne , & en Egypte , entreprirent encore de se faire proclamer empereurs , & ces guerres intestines n'étoient pas seules : les peuples du Nord continuoient les irruptions , & on avoit à se défendre contre les Perses.

Pour faire face à tant d'ennemis , Dioclétien quelque tems après s'être associé Maximien Hercule , imagina de créer deux Césars. Il nomma Maximien Galère , & son collègue choisit Constance Chlore. Ils leur donnèrent le titre de père de la patrie , celui de souverain pontife , la puissance tribunicienne : en un mot , ils les rendirent égaux à eux , au titre d'Auguste près.

Dioclétien confia l'Italie , l'Afrique & les îles de la Méditerranée à Maximien Hercule , les Gaules , la Bretagne & l'Espagne à Constance , la Grèce , la trace & l'Illyrie à Galère , & il continua de commander dans les provinces orientales ; ce partage ne divisoit pas l'empire. Les loix se publioient aux noms des quatre princes ; & l'autorité de chacun d'eux étoit reconnue dans les départemens de ses collègues comme dans le sien.

Ce plan vicieux en lui-même se soutint : mais ce fut uniquement par le génie de Dio-



clétien. C'est une espèce d'anarchie que quatre princes égaux, qui avoient chacun séparément des provinces & des armées, & il en devoit naître des troubles tôt ou tard. Il est vrai que tant qu'ils gouvernèrent de concert & sans jalousie, ils en furent plus puissans pour réprimer les abus; mais cette intelligence ne se maintint qu'autant qu'un d'eux prit sur les autres une supériorité que le caractère assure bien mieux que les titres; tel fut Dioclétien: il parut créer des princes égaux à lui, & dans le fait il ne créa que des lieutenans.

L'ordre se rétablit donc, l'empire déploya toutes ses forces contre ses ennemis, & les quatre Césars signalèrent chacun ce règne par des victoires. C'est dans ces circonstances que Dioclétien abdiqua. Il souffroit d'une maladie longue & dangereuse qui lui laissoit quelques absences; il a régné vingt ans.

On raisonna différemment sur cette abdication; ses partisans admiroient sa grandeur d'ame, & le trouvoient bien sage d'abandonner le gouvernement, lorsque l'empire ne pouvoit plus que tomber. Ses ennemis, au contraire, le représentèrent comme un homme qui avoit cédé aux menaces de



Galère ; il est vrai que celui-ci attendoit ce moment avec impatience : mais il est vrai aussi , que Dioclétien ne se repentit jamais de sa démarche. Il vécut encore près de neuf ans en Dalmatie , cultivant son jardin , & disant qu'il n'avoit commencé à vivre que du jour de sa retraite.

Maximien Hercule, qui abdiqua malgré lui, se retira dans la Lucanie , & tenta plusieurs fois de reprendre la pourpre. Si vous pouviez voir les légumes que j'ai semé, lui écrivoit Dioclétien , qu'il sollicitoit de se joindre à lui , vous ne me conseillerez pas de changer mon jardin contre l'empire.

Depuis Auguste jusqu'à Marc-Aurèle , les Romains se soutinrent sous les bons empereurs , par leurs propres forces bien ménagées ; & sous les mauvais , par l'habitude où l'on étoit de les craindre : on les redoutoit moins parce qu'ils pouvoient vaincre , que parce qu'on se souvenoit de leurs victoires.

Depuis Marc-Aurèle jusqu'à Dioclétien , tout concourut à leur ruine ; les plus grands succès furent sans fruit : il ne leur resta que la gloire de se défendre ; & ils se ruinoient par leurs victoires. Les guerres civiles & les guerres étrangères concouroient à dépeupler



pler les provinces ; les dévastations des barbares les appauvrissent ; les abus qu'on pallioit par intervalles & qui se reproduisoient avec plus de violence , augmentoient continuellement le désordre , & les impôts qui se multiplioient d'autant plus qu'il restoit moins de ressources, achevoient de mettre le comble à la misère.

Sous Dioclétien , quatre princes & quatre grandes armées furent un surcroit de charges , que l'état ne pouvoit supporter qu'en s'épuisant de plus en plus. C'est néanmoins dans ces circonstances que le faste asiatique s'introduisoit à la cour des empereurs , faste qui coûta quelquefois aux peuples autant que l'entretien même des armées.

Alors Rome cessa d'être le centre des richesses de l'empire , parce que les empereurs n'y vinrent presque plus ; elle s'appauvriffoit donc sensiblement , & cependant on continua d'assujettir l'Italie aux mêmes impositions qu'elle payoit auparavant.

Enfin l'empire , dont les richesses s'épuisoient , manquoit encore de bras pour le défendre. Comme avant Dioclétien « la condition des soldats étoit la seule heureuse , depuis que les armées dispofoient de la dignité impériale , & que prendre le parti des armes ,



c'étoit changer sa qualité d'esclave en celle d'oppresser & de tyran, l'empire trouvoit toujours à sa disposition plus de milice qu'il n'en avoit besoin ». Mais lorsque ce prince eut accoutumé les légions à l'obéissance ; « les armées n'étant plus en état de déposer les empereurs, de piller les peuples, & de se faire donner arbitrairement des gratifications, le sort des soldats ne fut plus envié, & personne ne voulut porter les armes ; les citoyens les plus distingués par leur naissance n'ambitionnèrent que les magistratures, ou ne voulurent être que courtisans, sous des empereurs qui s'amollirent sur le trône dès qu'ils ne craignirent plus de le perdre, & qui consommèrent en peu de tems les richesses échappées à l'avidité des barbares ; à l'égard du peuple, quoiqu'accablé sous le poids des impositions & des charges publiques, il préféroit l'oïveté & la pauvreté de ses maisons aux périls laborieux de la guerre. Les légions n'étoient plus composées que d'hommes enlevés avec violence de leur famille ; & sans que j'en avertisse, on doit sentir que les armées perdirent ce reste de courage qu'elles avoient conservé jusque-là.

Dans cette extrémité, les empereurs



pour ne pas laisser l'empire ouvert aux incursions de ses ennemis, traitèrent avec quelques tribus de barbares, qui de leur côté ne subsistoient qu'avec peine, depuis que les provinces romaines épuisées & presque désertes n'offroient plus qu'un butin médiocre à leur avarice. Ces princes les prirent d'abord à leur solde pour quelque expédition particulière; ils les reçurent ensuite sur les terres de leur domination comme auxiliaires, & s'en firent un boulevard contre les autres barbares. Ce n'est qu'avec le secours des Goths que Dioclétien même pacifia l'Egypte, & que Maximien battit les Perses, pénétra dans les états de Sapor, & réduisit ce prince à demander la paix. Il est certain, dit Jornandès, que sans les barbares qui combattirent pour les Romains, jamais les empereurs n'auroient, depuis Dioclétien pu former d'entreprises considérables; mais il est encore plus certain que cette ressource devoit enfin être fatale à l'empire (1). En effet, les barbares qui apprenoient l'art de la guerre, n'avoient qu'à remarquer qu'ils faisoient la principale force des armées ro-

---

(1) Observations sur les Romains, livre VI. p. 358 & suivants.



76 HISTOIRE ANCIENNE:  
maines. Voilà l'état où se trouva l'empire  
sous les successeurs de Dioclétien; on pré-  
voyoit que les barbares feroient la conquête  
des provinces, lorsqu'ils armeroient pour  
former des établissemens.

Galère, Dace & fils d'un payfan, con-  
servoit toute la grossièreté de sa première  
éducation; d'ailleurs il étoit brave & bon  
capitaine. On trouvoit dans Constance le  
même courage & la même connoissance de  
la guerre, & on louoit sa modération &  
sa justice. Il étoit fils de Claudia, nièce de  
Claude II. Ces deux Augustes gouvernèrent  
indépendamment l'un de l'autre, & l'empire  
fut réellement divisé.

Galère créa Césars deux paysans d'Illyrie,  
Sévère & Maximin, qui n'étoient pas connus  
des soldats. Il les avoit choisis comme deux  
hommes qui dépendoient entièrement de  
lui, & auxquels il pourroit tout ôter, lors-  
qu'il auroit dépouillé son collègue.

Sur ces entrefaites, Constance mourut &  
eut pour successeur Constantin son fils, qui  
fut salué empereur par l'armée, & qui se  
maintint, quoique Galère refusa de le re-  
connoître. Il y avoit donc quatre princes:  
il s'en éleva encore deux. Maxence, qui étoit  
à Rome, ayant été proclamé Auguste par



les troupes de la ville, engagea son père Maximien Hercule, à reprendre le même titre.

A cette nouvelle, Sévère ayant eu l'imprudence de marcher à Rome avec les légions qui avoient servi sous Maximien, fut abandonné & perdit la vie. Galère vint aussi-tôt en Italie; mais comme il n'avoit jamais vu Rome, & qu'il n'avoit pas imaginé de prendre des informations sur la grandeur de cette ville, il ne se trouva pas assez de forces pour en former le siège.

Une partie de ses troupes passa même du côté de Maxence, & il fut contraint de se retirer avec le reste. Alors il nomma César à la place de Sévère, Licinius autre payfan d'Illyrie.

Au milieu de ces troubles, Maximien Hercule, qui tendoit des pièges tantôt à son propre fils, tantôt à Constantin, perdit enfin la vie à Marseille. Fausta sa fille, femme de Constantin, découvrit elle-même la conspiration qu'il'avoit tramée contre son mari.

Galère mourut l'année suivante; Licinius & Maximien, qui se partagèrent ses états, armèrent bientôt l'un contre l'autre, & le premier resta maître de tout l'Orient.

D'un autre côté, comme Maxence me-



naçoit de venger la mort de son père ; Constantin passa les Alpes , & Maxence vaincu se noya dans le Tibre lorsqu'il voulut rentrer dans la ville. C'est à cette guerre qu'on rapporte la conversion de Constantin.

Les deux empereurs qui restoient parurent rechercher la paix ; Licinius épousa même la sœur de son collègue. Mais ayant armé quelques années après , il fut vaincu ; & c'est alors que Constantin , seul maître de l'empire , fit cesser la persécution contre l'église.

Arrêtons - nous , Monseigneur , à cette époque , où commence un nouvel ordre de choses. Il s'agit maintenant de mettre sous vos yeux l'histoire de la religion , étude qui demandoit quelques connoissances de l'histoire romaine.





## LIVRE QUINZIEME.

*Considération sur les progrès de la religion  
dans les trois premiers siècles.*

ON est également condamnable lorsqu'on nie les choses, parce qu'on ne les a pas vues, ou parce qu'on ne les comprend pas; & lorsqu'on les croit légèrement, sans avoir examiné l'autorité de ceux qui les rapportent. Un esprit sage évitera donc l'une & l'autre de ces extrémités.

Dieu ne peut ni se tromper, ni me tromper. Il seroit donc insensé de ne pas croire ce qu'il a dit : mais il faut s'assurer qu'il a parlé; car pour éviter l'incrédulité, il ne faut pas tomber dans des erreurs injurieuses à la vérité même, & attribuer à Dieu les mensonges des hommes.

Cependant, comme il n'est pas possible à tous de faire des recherches, Dieu vient au secours des foibles : l'ignorant croit, & sa foi le sauve, parce que la grace lui tient lieu de lumière; tandis que d'autres fois le savant ne croit pas, parce qu'il se refuse à la grace. Il s'aveugle, ou par trop de con-



fiance , ou par l'ambition de se singulariser ; ou par le desir de briser le frein des passions. Mais Dieu confond l'orgueil de son ame , ou le dérèglement de son cœur.

Tous ne sont pas obligés de raisonner sur la religion : mais tous sont obligés de l'étudier avec humilité. C'est ici sur-tout que la confiance est dangereuse. Nous ne saurions être trop en garde contre cette raison, qui ne cherche souvent à nous prouver que ce qu'il nous plaît de croire. Ne permettons pas aux passions de nous séduire : ne murmurons pas contre la morale qui les condamne , aimons la vérité qui nous gêne , adorons la , & soumettons nous.

Plusieurs catéchismes vous ont appris les vérités que vous devez croire , & celui de l'abbé Fleury , comme plus développé , vous a donné aussi plus de lumières. Un abrégé de l'ancien & du nouveau testament vous a fait connoître l'histoire de cette religion , qui remonte à la naissance du monde : vous avez touché , pour ainsi dire , les fondemens solides sur lesquels elle est établie. Enfin le petit carême de Massillon vous a instruit de ce que sa morale a de plus relatif à vos devoirs. Ce sera là des choses sur lesquelles il sera nécessaire de revenir en-



core ; parce que , comme je vous l'ai dit plusieurs fois , lorsque les vérités sont importantes , on ne les connoît pas assez , si on ne se les est pas rendues familières.

Mais cette étude ne suffiroit pas encore. Si Dieu ne commande au commun des hommes que de croire & de pratiquer , il exige plus de ceux qu'il établit pour conduire les autres. L'instruction des peuples & la défense de la religion veulent qu'un théologien ait fait une étude profonde de l'histoire ecclésiastique ; qu'il connoisse les hérésies , les décisions de l'église , les écrits des saints pères , & qu'il saisisse tout le fil de la tradition.

Des recherches aussi vastes ne doivent pas occuper un prince , parce qu'il leur sacrifieroit un tems qu'il doit à des études plus relatives à son état. Il est cependant nécessaire qu'il soit à cet égard plus instruit qu'un simple particulier ; puisqu'il est dans l'obligation de donner l'exemple de la vraie piété & de protéger la religion.

Vous ne sauriez être trop pieux , Monseigneur : mais si votre piété n'est pas éclairée , vous oublierez vos devoirs , pour ne vous occuper que de petites pratiques : parce que la prière est nécessaire , vous croirez de-



voir toujours prier ; & ne considérant pas que la vraie dévotion consiste à remplir d'abord votre état , il ne tiendra pas à vous que vous ne viviez dans votre cour comme dans un cloître. Les hypocrites se multiplieront autour de vous. Les moines sortiront de leurs cellules. Les prêtres quitteront le service de l'autel , pour venir s'édifier à la vue de vos saintes œuvres. Prince aveugle ! vous ne sentirez pas combien leur conduite est en contradiction avec leur langage : vous ne remarquerez pas seulement que les hommes qui vous louent d'être toujours au pied des autels , oublient eux-mêmes que leur devoir est d'y être. Vous prendrez insensiblement leur place , pour leur céder la vôtre ; vous prierez continuellement , & vous croirez faire votre salut ; ils cesseront de prier , & vous croirez qu'ils font le leur. Etrange contradiction qui pervertit les ministres de l'église , pour donner de mauvais ministres à l'état.

Si la piété demande des lumières dans un prince , la protection qu'il doit à l'église en demande encore davantage ; c'est à lui , sur-tout , de contribuer à la propagation de la religion ; de confier l'instruction des fidèles à des pasteurs qui aient les mœurs &



les connoissances de leur état; de pourvoir à l'entretien des temples & du clergé, d'assoupir les disputes frivoles; d'extirper les hérésies par les moyens que la religion & la prudence conseillent; & de faire respecter les ministres des autels sans autoriser toutes les prétentions qu'ils forment, & qui tourneroient à la ruine de l'état. Vous n'imaginez pas combien ces devoirs sont difficiles à remplir: cependant ils ont été jusqu'ici l'écueil des meilleurs princes; & le zèle, pour avoir été trop aveugle, a produit une multitude d'abus, qui subsistent encore.

Il faut vous instruire par les fautes des souverains. Voilà l'objet que je me propose, & je négligerai d'ailleurs tout ce qui ne m'y conduira pas; mon dessein étant moins d'écrire l'histoire de l'église, que de vous apprendre dans quel esprit vous devez l'étudier.

La manière dont la religion s'est répandue est le principal objet qui s'offre dans les trois premiers siècles. Vous verrez d'un côté les obstacles qu'elle a rencontrés, & de l'autre les moyens miraculeux qui l'ont rendue victorieuse. Vous serez bientôt convaincu que sa propagation est une nouvelle preuve de sa divinité. Il ne faudra plus que vous



transporter au tems de Jésus-Christ, & considérer delà les siècles antérieurs & les siècles postérieurs : car ce sera le vrai point de vue, pour saisir l'ensemble de toutes les vérités qui font le fondement ou l'objet de notre foi.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Etat des Juifs sous les princes Asmonéens & sous Hérode.*

UNE suite de victoires miraculeuses ayant soustrait les Juifs à la domination des rois de Syrie, qui les vouloient forcer de sacrifier aux idoles; ils reconnurent les services des Macchabées, confiant à Simon la souveraine sacrificature, le gouvernement de la république, & une autorité suprême en tout. Ce prince est le premier des Asmonéens, ainsi nommé, d'Asmonée, bisayeul de Mathathias père des Macchabées; & c'est sous lui que les Juifs commencèrent à se gouverner par leurs loix, à jouir de la paix, & se faire même respecter de leurs voisins; protégé d'ailleurs par les Romains, avec qui Simon renouvela l'alliance que ses frères avoient déjà faite.

Jean-Hircan, son fils, étendit ses états



par de nouvelles conquêtes , se vit maître de toute la Judée , de la Galilée & de la Samarie , acheva d'affermir sa puissance , & la transmit à ses descendans , exempte de toute sujettion. Mais la haine qui étoit entre les Pharisiens & les Saducéens ne lui permit jamais d'établir la paix au-dedans ; ne pouvant les réunir , il voulut au moins s'attacher les premiers , qui avoient un grand empire sur l'esprit du peuple. Il se flattoit d'y réussir , parce qu'il avoit été élevé parmi eux , & que jusqu'alors il avoit fait profession de leur secte. Cependant ses tentatives furent inutiles. Ils se déclarèrent ouvertement contre lui , & il se jeta dans le parti des Saducéens. Il mourut après un règne de vingt-neuf ans , laissant des troubles qui devoient être funestes à sa famille.

Aristobule , l'aîné de ses fils , prit le diadème & le titre de roi , ce qu'aucun de ceux qui avoient gouverné la Judée depuis la captivité de Babylone n'avoit fait encore. Jaloux de son autorité , il fit mourir de faim sa mère qui vouloit gouverner , mit trois de ses frères en prison , & conserva la liberté à un seul , qu'il sacrifia bientôt à ses soupçons mal fondés. Il mourut dans la seconde année de son règne , tourmenté par ses remords.



Les trois princes sortirent de prison. Alexandre Jannée, qui fut couronné, fit mourir l'un de ses frères, & laissa vivre l'autre, parce qu'il ne le craignoit pas. Il entreprit ensuite des guerres, où, quoiqu'avec des talens, il devint par ses défaites méprisable aux yeux de son peuple, que les Pharisiens soulevoient contre lui, & où il se rendit odieux par sa cruauté dans les succès. Enfin ses sujets s'étant ouvertement révoltés, ce ne fut qu'après une guerre de six ans qu'il vint à bout de les soumettre. Il se vengea en barbare altéré de sang, & après vingt-sept ans de règne, il mourut de ses débauches.

Il laissoit deux fils, Hircan & Aristobule: mais il avoit ordonné qu'Alexandra sa femme gouverneroit le royaume, & qu'elle choisiroit, pour régner après elle, celui de ses deux fils qu'elle jugeroit à propos.

La première démarche d'Alexandra fut de donner aux Pharisiens la principale administration des affaires, voulant s'attacher cette secte redoutable, & s'assurer par elle de la soumission du peuple. Elle témoigna même qu'elle ne faisoit en cela que se conformer aux dernières volontés de son mari.

Elle crut d'abord ne s'être pas trompée



dans son attente : car non-seulement les Pharisiens parurent oublier leur haine pour Alexandre , mais encore ils le comblèrent de bénédictions , & ils lui firent une pompe funèbre des plus magnifiques. Cependant la reine connut bientôt qu'elle s'étoit donnée des maîtres ; & elle ne fut plus que l'instrument de la vengeance des Pharisiens. Ses anciens amis furent exposés à la persécution de ces hommes vindicatifs ; un grand nombre périt ; elle ne sauva les autres qu'en les dispersant dans les places où elle avoit garnison. Enfin , après un règne de neuf ans où elle n'avoit montré que de la foiblesse , elle mourut , & laissa la couronne à Hircan , son fils aîné , foible comme elle , & soumis aux Pharisiens avec le même aveuglement.

Mais Aristobule , qui s'étoit échappé pendant la maladie de sa mère , parcouroit les garnisons , se montroit aux soldats , & à tous ceux qui avoient toujours été attachés à sa famille. Il eut bientôt une armée. Le peuple même accourut de toutes parts , las de la tyrannie des Pharisiens ; & Hircan abandonné de la plus grande partie de ses troupes , fut contraint de céder à son frère la sacrificature & la souveraineté.

Les factions qui divisent le peuple sont



tôt ou tard funestes à l'état , quand les souverains passent alternativement d'un parti dans un autre : car en les affoiblissant & fortifiant tour-à-tour , ils ruinent insensiblement leur royaume ; & ils entretiennent des ennemis domestiques contre lesquels ils sont toujours trop foibles.

Antipas , ou Antipater n'attendoit rien d'Aristobule , & au contraire d'Hircan , auquel il avoit toujours été attaché. Il songea donc à faire remonter sur le trône ce prince, trop lâche pour y songer lui-même. Il s'adressa pour cet effet à Pompée , qui revenoit de son expédition contre Mithridate. Le Romain prit connoissance des prétentions des deux frères , lorsqu'il se présentoit un troisième parti , qui ne vouloit ni de l'un ni de l'autre ; prétendant ne devoir être gouverné que par le souverain sacrificateur , & reprochant aux Asmonéens d'avoir changé la forme du gouvernement & d'avoir pris le titre de roi , pour assurer leur tyrannie.

Pompée , qui eut peu d'égard à ces représentations , parut disposé pour Hircan. Cependant Aristobule , toujours entre l'espérance & la crainte , tenta de le gagner , & tenta aussi de défendre ses droits par la force. Ainsi tout-à-la-fois armé & soumis ,



il tint une conduite peu soutenue , & fit des démarches contradictoires , dont il fut enfin la victime. Pompée, qu'il vint trouver , le mit dans les fers , offensé de la mauvaise foi de ses procédés. Il conduisit ensuite son armée devant Jérusalem.

Cette place auroit pu soutenir un long siège ; mais le parti d'Hircan ouvrit les portes , & ceux qui ne voulurent pas abandonner Aristobule , se réfugièrent dans le temple , où ils furent forcés au bout de trois mois ; ils auroient pu tenir plus long-tems , sans la superstition avec laquelle ils observoient le sabbat : car ils ne croyoient pas qu'il leur fût permis ce jour-là de faire des travaux , ni de ruiner ceux des ennemis. Hircan fut donc rétabli , & Aristobule envoyé à Rome , d'où il échappa , & revint en Judée causer de nouveaux troubles.

Il avoit obtenu deux légions de César : mais Pompée le fit empoisonner ; & son fils Alexandre ayant été saisi , on lui fit son procès , & il eut la tête tranchée. Cependant Antigone , frère de ce dernier , ne renonçant pas à ses prétentions , obtint le secours des Parthes , qui le mirent sur le trône. Il fit couper les oreilles à son oncle Hircan , afin de le rendre incapable du sacerdoce ;



& il le remit aux Parthes pour l'emmener; C'étoit alors le tems du second triumvirat, Hérode, fils d'Antipater, se rendit à Rome dans le dessein d'obtenir la couronne de Judée pour Aristobule, neveu d'Antigone & fils d'Alexandre, qui avoit eu la tête tranchée. Il s'intéressoit pour ce jeune prince, parce qu'il espéroit de gouverner sous lui, comme Antipater sous Hircan. D'ailleurs il en avoit fiancé la sœur, cette vertueuse & malheureuse Marianne que vous connoissez. Antoine à qui il s'adressa, & qui étoit alors tout puissant, lui donna la couronne à lui-même; ce fut le sujet d'une nouvelle guerre, d'où ce nouveau roi sortit victorieux; & Antigone vaincu, traité comme coupable, fut jugé dans les formes, & condamné à mort; c'est le dernier des princes Asmonéens. Tels ont été les troubles de la Judée, pendant trente-deux ans, depuis la mort d'Alexandra.

Hérode fut toujours malheureux; parce qu'il fut toujours impie, soupçonneux & cruel. Il acheva d'exterminer toute la race des princes Asmonéens, se flattant de dissiper par-là toutes ses inquiétudes; mais il en trouva de nouveaux sujets dans ses enfans: & il répandit le sang de ses trois fils, comme



si c'eût été un reste du sang des princes sur qui il avoit usurpé la couronne. Il régna trente-sept ans, toujours odieux à lui-même ; déchiré tour-à-tour par ses soupçons ou par ses remords. Il mourut dans sa soixante-dixième année.

Jacob avoit prédit que le sceptre ne seroit point ôté à Juda, & qu'il y auroit dans sa postérité des conducteurs du peuple, jusqu'à la venue de celui qui devoit être envoyé. L'autorité étant donc passée à Hérode, Iduméen, & par conséquent étranger à la race de Jacob, c'étoit une preuve que le tems du Messie n'étoit pas éloigné. D'ailleurs les septante semaines, marquées par Daniel, étoient sur le point d'expirer, & les Juifs attendoient l'accomplissement des prophéties. Aussi Jésus-Christ est-il né sur la fin du règne d'Hérode, quatre ans avant l'ère vulgaire.

Toutes les prophéties s'accomplirent en Jésus-Christ, & si visiblement qu'il ne paroïssoit pas possible de le méconnoître. Cependant les juifs furent assez aveugles pour ne pas voir en lui le Messie qu'ils attendoient ; ils s'opiniâtrèrent la plus grande partie, dans leur aveuglement, tandis que la vérité prêchée aux Gentils fit des progrès rapides.



Quand on veut juger d'une révolution, il faut auparavant se faire une idée des circonstances où elle s'est faite ; voilà pourquoi je viens de faire un tableau du gouvernement des Juifs sous les princes Asmonéens & sous Hérode ; mais il nous reste encore à faire plusieurs considérations, soit sur ce peuple, soit sur les Gentils ; il faut sur-tout connoître la philosophie qui régnoit.

---

## CHAPITRE II.

*Des opinions des philosophes païens avant Jésus-Christ. Et dans les trois premiers siècles de l'église.*

**L**ES révolutions des opinions suivent les révolutions des empires. Ainsi nous ne pouvons pas douter que les conquêtes d'Alexandre n'aient produit de grands changemens dans ce que les Perses, les Indiens & les Egyptiens appeloient philosophie. Ce fut alors que les sectes de la Grèce se répandirent, & portèrent chez les barbares des systêmes qu'ils ne connoissoient pas, quoiqu'ils en eussent fourni les principes. Sans doute que les mages, les gymnosophistes & les prêtres de l'Egypte, prévenus d'abord



contre les nouveautés de ces opinions, dédaignèrent d'en prendre même connoissance; mais dans la suite, plusieurs causes concoururent à diminuer leur prévention, & à les rapprocher des philosophes grecs.

Vous vous souvenez que les vainqueurs s'allièrent avec les vaincus, & se hâtèrent d'en prendre les mœurs. Les Grecs cessèrent donc bientôt de paroître étrangers. Dès-lors, leurs opinions parurent aussi moins étrangères: on eut la curiosité de les connoître; & les mages qui en firent une étude, s'en rapprochèrent peu-à-peu, lorsqu'ils découvrirent dans la mythologie & dans les systèmes des Grecs des principes qu'ils adoptoient eux-mêmes. Ils se firent en quelque sorte platoniciens, comme Alexandre s'étoit fait Perse; & les sectateurs de Zoroastre s'allièrent avec ceux de Platon. Il faut seulement remarquer qu'en se prêtant aux opinions des Grecs, les mages songeoient plutôt à se concilier avec eux qu'à renoncer aux opinions qu'ils avoient suivies jusqu'alors.

La protection qu'Alexandre donnoit aux lettres, & sa préférence marquée pour les philosophes de la Grèce, dûrent aussi contribuer à cette révolution, qui fut encore plus grande en Egypte qu'en Asie. Ce conquérant,



occupé à peupler la ville à laquelle il donna son nom , y fit venir des colonies de divers endroits , il y transporta même des Juifs ; & voulant y attirer toutes les nations , non-seulement il accorda de grands privilèges aux habitans , il leur permit encore d'exercer librement toute espèce de cultes.

Depuis la mort de ce conquérant , Alexandrie se peupla de plus en plus. Les Grecs , sur-tout , & les savans dans tous les genres y accoururent sous le premier des Ptolémées , soit parce que ce prince ne négligea rien pour les attirer , soit parce que l'Egypte jouissoit seule de la paix , tandis que les autres provinces de l'empire d'Alexandre étoient troublées par la guerre. Ptolémée ayant conquis la Phénicie , saisit encore cette occasion pour augmenter la population de l'Egypte , car il y fit conduire un grand nombre de Juifs ; & comme il leur accorda dans Alexandrie les mêmes droits qu'aux Macédoniens , d'autres vinrent bientôt s'y établir d'eux-mêmes , cherchant dans ce royaume un repos qu'ils ne trouvoient pas en Asie.

Philadelphe suivit la même politique , & protégea les arts & les sciences avec encore plus de passion. Il augmenta la bibliothèque que son père avoit commencée ; & il bâtit



le Musée, cette école célèbre qui devint l'asyle de toutes les sciences & de toutes les sectes. Les Pythagoriciens, qui avoient été chassés de la grande Grèce vers le tems de Philippe & d'Alexandre, se réfugièrent surtout en Egypte, parce que c'étoit le seul lieu où ils étoient soufferts.

Evergète marcha sur les traces de Soter & de Philadelphie : mais depuis, comme je l'ai déjà dit, les rois d'Egypte ne furent plus que des monstres. Physcon, le septième des Ptolémées, fit presque un désert de la ville d'Alexandrie. Les savans, forcés de fuir pour échapper à ses persécutions, se répandirent dans l'Orient. Ils y étudièrent la philosophie de Zoroastre ; & lorsque les circonstances leur permirent de revenir en Egypte, ils y apportèrent ce systême d'émanations, dont j'ai fait le précis.

Ces résolutions doivent nous faire comprendre que l'Egypte devint insensiblement le centre de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les opinions, de tous les cultes & de toutes les superstitions. Péripatéticiens, Stoïciens, Sceptiques, Pythagoriciens, Platoniciens, sectateurs de Zoroastre, Idolâtres, Juifs : tous, en un mot, professoient librement leur religion ou leur systême. Mais



cette multitude de sectes étrangères fit beaucoup de tort aux prêtres égyptiens, qui sous Ptolémée furent toujours moins considérés que les philosophes grecs.

Les disputes qui s'élevoient continuellement parmi tant de sectes donnèrent lieu au Sincrétisme, c'est-à-dire, à un système par lequel on entreprenoit de concilier toutes les opinions, & sur-tout celles des principaux philosophes. Comme la cour prenoit souvent part à ces disputes, on voulut paroître se rapprocher des opinions qu'elle goûtoit davantage, ou du moins on ne voulut pas paroître les combattre. Or, les circonstances étoient en Egypte très-favorables à cette manière de philosopher; c'est ce qu'il faut vous faire comprendre.

Il n'y a point de pays où les nouveaux cultes se soient introduits plus facilement qu'en Egypte, parce qu'il n'y en a point où la superstition ait été plus grande, & où les prêtres aient mieux su s'accommoder aux circonstances: en effet, les Egyptiens, toujours tenus dans une ignorance profonde, n'ont pu manquer de devenir le peuple le plus superstitieux. Ils ont recueilli, pour ainsi dire, les préjugés de toute la terre, parce qu'ils se sont trouvés dans la nécessité de se conformer



former à la façon de penser des différentes nations qui les ont conquis ; & que d'ailleurs le commerce des étrangers , qui abordoient de toutes parts en Egypte , a dû peu-à-peu les familiariser avec des opinions de toute espèce.

Quant aux prêtres, comme ils avoient seuls le secret des sciences & de la religion , rien n'étoit plus aisé que de s'accommoder à l'esprit du gouvernement. Accoutumés de tous tems aux allégories , ils s'en servirent pour se concilier avec les principales sectes : car il leur importoit de ne céder aux Grecs , ni en connoissances , ni en sagesse , ni en crédit. Ils se rapprochèrent d'abord des Pythagoriciens , chez lesquels ils retrouvèrent , à bien des égards , la même doctrine qu'ils avoient enseigné , au chef de cette secte ; c'étoit d'ailleurs de part & d'autre la même manière de vivre : ils aimoient tous également le silence , la retraite , le secret & la méditation. Les Pythagoriciens & les prêtres d'Egypte ainsi réunis , se retirèrent dans les campagnes , fondèrent des collèges , où ils philosophèrent loin du tumulte des villes , & jouirent de toute la confiance qu'on accordoit aux Grecs.

Il leur importoit encore de n'avoir pas

*Tome X.*

E



contr'eux les Platoniciens , dont la philosophie avoit alors beaucoup de partisans. Or, ils se trouvoient déjà d'accord dans les principes que Platon avoit pris de Pythagore; & dans les autres, ils s'en rapprochoient en conciliant par des allégories les opinions les plus contraires. Les émanations de Zoroastre furent aussi employées à cet effet, parce que Platon en avoit lui-même emprunté quelque chose.

Par là, toutes les sectes s'altérèrent. On ne reconnoissoit plus ni Zoroastre, ni Pythagore, ni les anciens prêtres d'Egypte. Le Sincrétisme avoit fait de tous ces systêmes un cahos, où les opinions se confondoient tous les jours de plus en plus. Tel étoit avant Jésus-Christ l'état de la philosophie dans ce royaume. Le Sincrétisme, fondé sur les allégories, y avoit fait de si grands progrès, que les Juifs mêmes entreprirent de concilier Moïse, Pythagore & Platon. Cependant cette méthode absurde ne fut pas sitôt abandonnée. Elle subsista, au contraire, long-tems après Jésus-Christ; & les philosophes du Musée, qui se convertirent, donnèrent lieu à bien des hérésies, pour avoir voulu allier leurs opinions avec les dogmes de la religion chrétienne.



Les disputes qui naissoient du sincrétisme même firent imaginer l'éclectisme, autre méthode qui se propofoit moins de concilier les philosophes, que de prendre ce qu'il y avoit de bon dans chacun. Ce projet eût été louable, si les systêmes dans lesquels on devoit puiser, avoient été faits avec quelque jugement, & si l'on avoit pu se flatter de savoir choisir sans prévention. Mais cette seule considération vous fait prévoir que l'éclectisme ne devoit produire que des absurdités.

L'éclectisme eut pour chef Ammonius Saccas d'Alexandrie, élevé dans la religion chrétienne, & instruit dans le sincrétisme. Il vivoit à la fin du second siècle & au commencement du troisième. La religion chrétienne ne lui laissant pas la liberté de se faire un systême à son choix, il embrassa l'idolatrie comme plus conforme à son dessein; quoiqu'il se crût destiné pour éclairer le monde, il adopta la méthode secrète des Pythagoriciens, & il défendit à ses disciples de publier l'objet & la nature de ses leçons. Ils ne furent pas assez scrupuleux pour observer le silence qu'ils lui avoient juré.

Les Eclectiques avoient pour maxime que l'éclectisme est répandue parmi toutes les sectes;



& que par conséquent, il ne feroit pas raisonnable de s'affujettir à suivre les opinions d'un seul philosophe. Ils se faisoient donc une loi de puiser quelque chose dans tous. Il ne faut excepter que les Sceptiques, avec qui ils ne pouvoient pas s'accorder.

Le platonisme étoit le fond de leur philosophie, non celui de l'académie, mais celui de l'école d'Alexandrie, d'où ils étoient sortis. Ainsi le sincrétisme avoit déjà altéré tout ce qu'ils prirent dans ce système.

Leur ambition étoit sur-tout d'accorder Platon & Aristote, comme les deux philosophes qui avoient le plus de réputation. Pour cela on imagina des distinctions & des subtilités; on fit violence au texte; on l'interpréta arbitrairement, & on parvint à faire dire à tous deux ce qu'ils n'avoient pensé ni l'un ni l'autre.

Si les idées de Platon & de Pythagore conduisoient naturellement à l'enthousiasme, elles y devoient porter avec plus de violence en Egypte qu'ailleurs. Car de la superstition à l'enthousiasme le passage est rapide, & les Egyptiens étoient le peuple le plus superstitieux. Aussi les extases étoient-elles communes parmi les Eclectiques; leurs méditations les élevoient au-dessus du reste des hommes,



& ils voyoient tout ce qu'ils vouloient voir. Quelques-uns pouvoient être de la meilleure foi du monde; car de pareilles extases ne font, dans le vrai, que le délire d'une imagination foible, crédule, échauffée par un soleil ardent. On peut en avoir lorsqu'on est éveillé, comme on a des songes lorsqu'on dort.

Plus enthousiastes que Platon & Pythagore, les Eclectiques croyoient pouvoir dès cette vie s'élever par degrés jusqu'à Dieu, s'abymner dans la divinité, & se défier en quelque sorte eux-mêmes. Les émanations, telles que les Perses les avoient imaginées, étoient le fondement d'une confiance si extravagante : car en ce point, ils préféroient Zoroastre à Platon.

Or, dans ce système, tous les êtres émanans d'un premier principe font plus ou moins parfaits, suivant qu'ils émanent plus ou moins immédiatement. De-là, les choses visibles & invisibles qui se distribuent en différentes classes pour former l'univers. Tout vient de cette première source, les corps comme les esprits; & nos ames en font séparées par une longue suite de génies, de démons & de divinités de toute espèce. Elles font à l'extrémité de la chaîne, & comme elles se font éloignées par degrés du principe de tout, elles peuvent aussi s'en rapprocher



par degrés. Il leur est, par exemple, bien aisé de s'unir aux esprits du dernier ordre, de passer ensuite aux esprits d'un ordre supérieur, & montant de la sorte de divinité en divinité, d'arriver enfin au Dieu suprême. Il ne faut pour cela que des méditations, des retraites, des jeûnes & des mortifications : régime en effet bien propre à donner l'essor à l'ame, parce qu'il exalte d'autant plus les têtes, qu'on a moins de jugement. Mais si par hasard il ne réussissoit pas, ou qu'il ne fût pas du goût de tous ceux qui aspirent à la même perfection, on auroit alors recours à des prières, à des évocations, à des cérémonies extraordinaires & à des superstitions de toute espèce. Car il falloit absolument commercer avec les esprits, soit en s'élevant à eux, soit en les faisant descendre à soi ; c'étoit le vrai moyen d'obtenir tout ce qu'on pouvoit desirer, & de faire des miracles. Ainsi la philosophie, qui se piquoit de prendre avec choix dans tous les systêmes, n'étoit parmi les Eclectiques, que ce qu'elle avoit été parmi les Chaldéens, c'est à-dire, de la magie.

L'objet de ces philosophes étoit sur-tout de s'opposer aux progrès de la religion chrétienne, & d'étayer l'idolatrie, qui penchoit vers sa ruine. S'il eût été possible d'y réussir,



Ammonius, plus qu'un autre, eût pu se flatter du succès. Elevé parmi des Chrétiens, qui pouvoit mieux les combattre ? eût-il ignoré la foiblesse de leurs preuves ? & ne leur eût-il pas porté des coups dont ils ne se feroient pas relevés ?

Mais les Eclectiques se gardèrent bien d'attaquer directement le christianisme : ils s'attachèrent plutôt à défendre l'idolatrie ; il falloit justifier cette mythologie, ces fables monstrueuses qui deshonoreroient la raison, & qui étoient même l'objet de la raillerie des hommes sensés du paganisme. Il falloit répondre aux pères de l'église, qui en montroient l'extravagance, & qui opposoient à ces absurdités l'autorité même des philosophes païens.

L'allégorie vint au secours des Eclectiques ; ils interprétèrent toute la mythologie à leur gré : ils ne virent plus dans Jupiter, dans Junon, & dans les autres dieux, que les divinités qu'ils voyoient émaner du Dieu suprême : en un mot, ils prouvèrent au monde idolâtre, que ce qu'il avoit cru jusqu'alors n'étoit pas en effet ce qu'il avoit cru.

Satisfaits d'avoir trouvé ces subtilités, ils applaudissoient, & ils croyoient pouvoir dire aux Chrétiens : *Nous n'admettons qu'un Dieu ainsi que vous, mais comme vous reconnoissez*



*des esprits, des anges, des démons, nous reconnoissons avec tous les philosophes des divinités qui remplissent l'intervalle entre le Dieu suprême & nous. Elles sont ses ministres : c'est par elles que ses graces descendent jusqu'à nous.*

De-là, ils concluoient qu'il n'y a dans le vrai qu'une religion. Ils la voyoient la même parmi toutes les sectes & parmi tous les peuples. Leurs allégories faisoient disparoître toutes les différences, & paroissoient concilier toutes les opinions, en les renfermant dans le systême qu'ils s'étoient fait; afin même de se rapprocher du christianisme, ils imaginèrent une espèce de trinité, n'abandonnant point la maxime de prendre partout ce qui peut s'allier avec leurs principes. Par ce sincrétisme, ils croyoient prouver que la religion chrétienne n'enseignoit rien de nouveau; qu'elle étoit inutile, & que par conséquent on ne devoit pas la permettre, ou qu'elle devoit elle même souffrir l'idolatrie.

Cependant les Chrétiens renversoient facilement tout cet édifice, parce qu'ils ne se bornoient pas à combattre le culte des idoles par des raisonnemens. Ils prouvoient encore la vérité de leur doctrine par des miracles, que les Eclectiques n'osoient ni nier, ni mettre parmi les prestiges. Le sincrétisme ne



trouvoit point ici de moyen de conciliation ; & les Eclectiques eurent recours aux blasphêmes, aux mensonges & aux impostures. Ils dirent que Jésus-Christ n'étoit lui-même qu'un philosophe, qu'il avoit reconnu la multitude des dieux, qu'il les avoit adorés, que par sa sagesse il s'étoit élevé jusqu'à eux, & qu'il en avoit obtenu le pouvoir de faire des miracles. Afin même de donner quelque fondement à cette opinion impie, ils entreprirent d'attribuer d'aussi grands miracles à des philosophes qui n'avoient pas abjuré le paganisme. Ils choisirent parmi les plus récents, Apollonius de Tyane ; & l'on apprit, pour la première fois, les miracles que ces hommes étoient supposés avoir fait dans des tems où personne n'en avoit été témoin. Les Eclectiques ne se faisoient point un scrupule de ces impostures. C'étoient, selon eux, des fraudes pieuses ; & le mensonge même étoit sanctifié, lorsque la défense de leur doctrine en étoit le motif. Ils avoient pris cette façon de penser des prêtres égyptiens, à qui elle a toujours été chère ; ils l'avoient prise de Pythagore, de Platon, & de presque tous les anciens ; car elle n'a été que trop générale.

Si cependant Jésus-Christ n'eût été qu'un philosophe tel qu'Apollonius ou Pythagore,



il n'auroit pas combattu le polythéisme. Aussi les Eclectiques prétendoient-ils que les Chrétiens lui attribuoient des choses qu'il n'avoit point enseigné ; comme si les Apôtres & les disciples n'avoient pas prouvé par des miracles , qu'ils prêchoient la vraie doctrine de leur maître.

Telle est la philosophie qui dans les trois premiers siècles de l'église s'est répandue d'Alexandrie jusqu'à Rome & dans presque tout l'empire. Quoiqu'on lui donnât le nom d'éclectisme , ce n'étoit dans le fond qu'une branche de ce sincrétisme absurde , qui étoit fort ancien en Egypte. Je me borne à vous en faire voir l'esprit & à vous en indiquer les sources que vous connoissez. Il seroit inutile d'entrer dans de plus grands détails. Il suffit de vous faire remarquer que dans le vrai , les Eclectiques n'avoient point de système , & qu'ils ne pouvoient en avoir. Leur philosophie étoit nécessairement variable & sans consistance , puisque par la nature de l'éclectisme , chacun avoit la liberté de choisir ses principes & d'imaginer des allégories à son gré. D'ailleurs , quand je vous rapporterois leurs différentes opinions , vous n'y comprendriez rien , non plus que moi , non plus qu'eux : car certainement ils ne s'entendoient pas.



## C H A P I T R E I I I.

*Des opinions qui se sont introduites parmi les Juifs 300 ans environ avant Jésus-Christ.*

JUSQU'à la captivité de Babylone, les Juifs conservèrent sans altération la doctrine que Dieu leur avoit donnée par Moïse ; & même encore après leur retour à Jérusalem, tant qu'ils furent éclairés par Esdras, Aggée, Zacharie & Malachie. Mais après la mort de ces hommes inspirés, la prophétie ayant cessé, & les systèmes des philosophes ayant peu-à-peu pénétré en Judée, les mauvais raisonnemens y produisirent, comme ailleurs, des sectes & des absurdités.

Cette révolution répond au tems des premiers Ptolémées. Les Juifs d'Alexandrie ne purent se refuser à la curiosité de connoître une philosophie qui promettoit de pénétrer dans la nature de l'univers, qui d'après Platon parloit de Dieu en termes magnifiques, & qui donnoit une grande considération à ses sectateurs. Ils étudièrent donc ce sincrétisme, qui conciliant Platon, Pythagore, Hermès & Zoroastre, leur fit



concevoir le dessein de concilier encore Moïse avec ces philosophes, & en montra le moyen dans l'usage des allégories. En effet, il ne falloit qu'étendre les expressions, les restreindre, ou leur donner des sens figurés, pour faire dire à tous les mêmes choses. Ainsi frappés de la manière dont les Platoniciens parloient de Dieu, ils se regardèrent dans le Musée comme dans une de leurs écoles; ils crurent entendre Moïse. Cette conformité les flatta; ils en cherchèrent la raison; ils se persuadèrent bientôt que Moïse étoit la source où Pythagore & Platon avoient puisé leurs doctrines: ils en cherchèrent la preuve dans le sincrétisme qui concilioit tout. C'est ainsi qu'ils devinrent partisans outrés de cette méthode ridicule; & qu'ils répandirent comme une chose sûre, que les philosophes païens avoient tiré des livres de Moïse tout ce qu'ils avoient dit de mieux. Ils comptoient par là détruire la prévention où l'on étoit contre leurs lumières.

Tels étoient les Juifs d'Alexandrie. Mais l'Egypte en avoit encore d'autres qui vivoient loin des villes dans la retraite, & qui s'étoient fait une doctrine singulière. Voici ce qu'on en peut conjecturer.

Lorsque Jérusalem fut détruite, & que le



peuple fut amené en captivité à Babylone , ceux qui purent échapper cherchèrent leur salut hors de la domination du vainqueur ; & se réfugièrent en Egypte , c'est-à-dire , dans un pays où leur nom étoit odieux. Afin donc d'y trouver leur sûreté , ils furent forcés d'éviter les villes , & de se retirer dans les lieux les plus reculés & les plus déserts. Telle fut parmi les Juifs l'origine de la vie monastique : car dans de pareilles circonstances , ils ne pouvoient se rassembler qu'en petit nombre , & plusieurs sans doute étoient dans la nécessité de vivre seuls. Sans temple , sans autel , sans sacrifice , ils s'accoutumèrent insensiblement à penser que la religion pouvoit absolument subsister dans ces choses ; & ils songèrent seulement à suppléer au culte par une vie dure & austère. Devenus moines par choix , ils se firent une habitude de la vie ascétique ; il s'introduisit peu-à-peu parmi eux des usages qui devinrent des règles ; & ces règles s'étant multipliées , & ayant été recueillies , formèrent encore un système de morale & de conduite.

Cependant , comme les Juifs étoient d'eux-mêmes peu capables de faire des systèmes , il y a lieu de croire qu'ils vécurent ainsi , moins par principe que par usage , jusqu'au



tems, où les Pythagoriciens, persécutés par-tout, cherchèrent aussi une retraite en Egypte. Or, ceux-ci commencèrent à s'y répandre sous Alexandre & sous Ptolémée Soter, qui protégeant plus particulièrement les sectes grecques, ne paroissent pas leur devoir être favorables. Craignant donc les ennemis qu'ils trouveroient dans les villes, ils furent comme les Juifs dans les déserts.

Ces anachorètes ou cénobites, Juifs & Pythagoriciens, eurent donc occasion de se connoître. Rapprochés par un même genre de vie, ils se lièrent bientôt de plus en plus par le récit de leurs malheurs; & ils se communiquèrent enfin leurs usages & leur doctrine.

Dans ces conversations, les Pythagoriciens, naturellement fanatiques, eurent beaucoup d'avantages sur les Juifs, qui suivoient leurs usages par tradition, & sans avoir encore des principes bien arrêtés. Ils leur apprirent l'art de déraciner les passions, de purger l'ame, de l'élever à Dieu; ils leur montrèrent une piété, qui paroissant excellente, étoit bien capable d'entraîner des hommes disposés à l'enthousiasme par l'ignorance, la solitude & le climat. Les Juifs écoutant donc avec avidité, & toujours



plus curieux , adoptèrent une partie des opinions des Pythagoriciens ; & se familiarisant avec les allégories , ils connurent enfin le secret de concilier Moïse & Pythagore. C'est ainsi que se sont formées les deux sectes qu'on nomme Esséniens & Thérapeutes. Des traces de Pythagorisme , qu'on trouve dans leur doctrine , confirment cette origine , que les circonstances rendent vraisemblable.

Lorsque l'exercice de toutes les religions eut été autorisé par les rois d'Égypte , les moines , Juifs ou Pythagoriciens , ne craignirent plus la persécution. Mais il est à présumer que , pour la plupart , ils gardèrent par habitude le genre de vie qu'ils avoient embrassé par nécessité. Ils ne se rapprochèrent des villes , & ne commercèrent avec les citoyens que dans la vue de faire des prosélites ; à quoi ils réussirent , parce qu'ils étoient enthousiastes , & que les Égyptiens étoient superstitieux.

Enfin Philadelphe accorda une liberté plus grande encore : car voyant que les Juifs venoient d'eux-mêmes s'établir en Égypte , il permit à ceux qui y étoient de retourner en Judée. Il y eut donc alors un commerce libre entre tous les Juifs , & vous prévoyez que la doctrine fut altérée à Jérusalem , & qu'il y alloit naître des sectes.



Les Esséniens qui vinrent en Judée n'y trouvèrent point cette piété sublime, dont ils faisoient profession. Scandalisés de tout ce qu'ils voyoient, ils crurent ne pouvoir communiquer avec les autres Juifs, sans se fouiller eux-mêmes. Le temple leur parut être profané, & ils jugèrent que s'ils prenoient part aux sacrifices qui s'y faisoient, ils se rendroient complices des profanations. Ils continuèrent donc de vivre à l'écart, ne venant jamais au temple, se contentant d'y envoyer leurs offrandes, & faisant des sacrifices par-tout où ils se trouvoient, quoique cela fût contre la loi de Moïse.

Loin des villes, ils vivoient de l'agriculture, dans une grande sobriété, se refusant à tous les plaisirs, se tenant en garde contre toutes les passions, fidèles à leur parole, & observateurs exacts de leur discipline.

Ils étoient tous vêtus de blanc, avoient leurs biens en commun, se regardoient comme frères, observoient entr'eux l'hospitalité. Lorsqu'un Essénien voyageoit dans les pays où ils étoient répandus, il n'avoit pas besoin de rien porter avec lui. Par-tout logé, nourri, vêtu, il trouvoit tout ce qui lui étoit nécessaire. Lors même qu'il se rencontroit parmi des frères qu'il n'avoit jamais vus, il



étoit traité comme s'il eût toujours vécu avec eux.

Ils prioient avant le lever du soleil, & se tournoient alors du côté de l'Orient. Après la prière, ils alloient chacun à leurs occupations. A la cinquième heure du jour, ils entroient dans le bain, & se rendoient ensuite dans un même lieu, où ils dînoient ensemble en observant un profond silence. Un prêtre bénissoit les viandes avant qu'on y touchât; & quand le repas étoit fini, ils rendoient à dieu des actions de grâces. Alors on se séparoit pour retourner au travail: le soir on se rassembloit & on soupoit encore en silence.

Les jeunes montroient une grande vénération pour les plus âgés, & dans les conversations on écoutoit toujours avec respect le maître qui prenoit la parole.

Si quelqu'un vouloit entrer dans cette secte, on l'éprouvoit pendant trois ans: on ne l'admettoit que lorsqu'on s'étoit assuré de sa continence, de son zèle & de sa confiance. Alors il juroit d'observer exactement toutes les cérémonies religieuses, d'être juste, de ne nuire à personne, de rechercher les bons, de fuir les méchants, d'être fidèle à ses supérieurs, sur-tout à son souverain; de



ne point abuser de l'autorité s'il parvenoit aux charges, de veiller au maintien de la règle, de transmettre la doctrine telle qu'il l'auroit reçue, de souffrir plutôt la mort que de la révéler aux étrangers.

Les Esséniens étoient singulièrement attachés à leurs superstitions : les épreuves par où ils passaient, leur genre de vie, leur respect aveugle pour leurs chefs, leurs vertus nourries dans le fanatisme, & l'opinion qu'ils avoient de leur sainteté, devoient naturellement produire cet effet. Aussi Joseph remarque que lors de la guerre des Romains contre les Juifs, les Esséniens mourroient dans les tortures les plus cruelles, plutôt que de rien faire qui fût contraire à leur croyance.

Vous voyez que par la manière dont vivoient les Esséniens, ils avoient beaucoup de rapport avec les sectateurs de Pythagore. On remarque la même chose dans leur doctrine ; car ils croyoient au destin, c'est-à-dire, à une providence, qui enchaînant les causes & les effets, entraînoit tout nécessairement : ils se représentoient l'ame formée d'un éther subtil, & qui, immortelle de sa nature, étoit dans le corps comme dans une prison, d'où elle s'échappoit enfin pour être punie ou récompensée. Quant aux lieux



où elle passoit , ils les avoient imaginés d'après la mythologie, dont les idées s'étoient répandues en Egypte. Selon eux, les ames des méchans étoient précipitées dans des souterrains ténébreux où elles étoient livrées à toutes sortes de tourmens ; & celles des bons étoient transportées au-delà de l'Océan, dans une région où les zéphirs entretenoient un printems perpétuel.

Les Esséniens formoient plusieurs sectes : Il y en avoit , par exemple , qui approuvoient le mariage. Mais le plus grand nombre jugeoient que ce n'étoit pas un état assez saint : ils pensoient d'ailleurs qu'il n'étoit pas prudent de confier à des femmes le secret de leur doctrine. Pline remarque avec étonnement que les Esséniens durassent des siècles, quoiqu'il ne naquît personne parmi eux. Il ne seroit pas si étonné s'il vivoit aujourd'hui.

Les Thérapeutes sont regardés comme une classe d'Esséniens , mais ils tendent à une bien plus grande perfection. Leur vie est toute contemplative ; ils ne se regardent plus comme de ce monde , ils abandonnent leurs biens à leurs parens ou à leurs amis ; ils quittent leurs pères , leurs mères , leurs frères , leurs femmes , leurs enfans ; ils renoncent , en un mot , à tous les attachemens



terrestres : & retirés dans des solitudes, ou ravis par les choses célestes, leur ame s'élanche continuellement vers Dieu; ils rêvent dans le sommeil des sentences admirables, & voient presque toujours les perfections divines.

Ils vivent solitairement, à une petite distance les uns des autres: & pendant six jours, chacun est renfermé dans son hermitage, sans sortir, sans regarder même dehors. Au lever du soleil, ils prient Dieu que leur ame soit remplie de la lumière céleste; & au coucher, ils demandent qu'étant dégagés du corps & du joug des sens, ils soient capables de découvrir la vérité. Tout l'intervalle est employé à la méditation. Ils ne prennent jamais de nourriture que le soir; persuadés que le jour est destiné à l'étude de la sagesse, & qu'on ne doit donner aux soins du corps que quelques momens de la nuit. Ils sont même plusieurs jours sans rien prendre: il y en a qui, le sixième, sentent à peine encore la faim; tant la contemplation qui nourrit leur ame leur fait oublier toute autre nourriture.

Ils méditent au reste sur la loi, sur les prophètes: ils les commentent; ils étudient les commentaires de leurs prédécesseurs. Le



principe qui sert de fondement à toutes leurs fondations est que , dans l'écriture le sens littéral est comme le corps , & que le sens spirituel ou allégorique est comme l'ame. Ils s'écartent donc du premier pour se rapprocher du second ; & à force d'allégories , ils donnent à l'écriture telle ame qui leur plaît.

C'est ainsi qu'ils vivent séparément , pendant six jours. Le septième ils se rassemblent ; & comme ils ont une grande vénération pour le nombre sept , ils font de sept en sept semaines une fête , qu'ils célèbrent ensemble avec solennité. Dans les assemblées , ils sont placés suivant l'âge , les bras cachés sous le manteau , la main droite posée sur la poitrine au-dessous de la barbe , & la main gauche appliquée sur le côté. Au milieu d'eux s'avance un des plus vieux & des plus savans : il disserte avec gravité & modestie ; les autres écoutent dans le silence , montrant d'un mouvement de tête leur approbation ou leur doute.

On ne sert sur la table que du pain , du sel & de l'eau ; toute l'attention qu'on a pour les délicats , c'est de chauffer l'eau , & de leur donner de l'hysope.

Dans les grandes solennités , ils mangent ensemble , mais dans le silence. Un d'eux



seulement propose une question, ou résout celle qui avoit été proposée par un autre. S'il est applaudi, il se lève, chante à la louange de Dieu une hymne qu'il a faite, ou qu'un autre poëte a composée; & lorsqu'il finit, tous chantent avec lui les derniers mots.

Ils ne se séparent pas d'abord après le repas. Ils passent la nuit à chanter des hymnes, jusqu'au moment où l'aurore va paroître. Alors toutes les voix se réunissent; & se tournant ensuite vers le soleil levant, ils demandent à Dieu l'esprit de sagesse. C'est-là que la fête finit. Chacun se retire, & va chercher la sagesse dans son hermitage. Tels ont été les Thérapeutes. Il faut seulement remarquer qu'ils admettoient des femmes dans leur secte, & qu'ils ne paroissent pas s'être répandus au-delà de l'Egypte.

J'ai omis plusieurs détails sur les Esséniens & sur les Thérapeutes: mais c'en est assez pour vous faire connoître ces moines, dont Joseph & Philon admirent la haute sagesse. Il y a certainement des choses louables dans ces solitaires. Cependant il me semble qu'on se fait des idées peu raisonnables, lorsqu'on pense trouver la vertu jusque dans des pratiques qui ne peuvent être ni agréables à Dieu, ni utiles aux hommes. La vraie sagesse



ne consiste-t-elle donc qu'à fuir la société, pour laquelle nous sommes nés, & faut-il appeler vertu ou délire ces allégories où l'esprit s'égaré, ces contemplations où la raison se perd, & ces extases où l'ame s'abyme ? est-ce le servir ? Vous voyez que l'enthousiasme des ascétiques a séduit Joseph & Philon. Il en séduisit beaucoup d'autres ; car le fanatisme, qui ne permet pas de faire des idées exactes, fait admirer tout ce qui étonne.

La philosophie mystérieuse & symbolique causa des désordres en Judée, aussi tôt qu'elle s'y répandit. Elle étoit toute nouvelle : mais les Pharisiens, c'est ainsi qu'on nomma ceux qui l'adoptèrent, imaginèrent que Dieu l'avoit révélée à Moïse, & qu'elle leur avoit été transmise par une tradition orale. Sur ce principe, ils appliquèrent les allégories à l'écriture, & ils la corrompirent.

Surchargeant la loi d'une infinité d'observances frivoles, ils se piquoient sur-tout de faire des œuvres de surérogation. Ils jeûnoient plus souvent que les autres Juifs, faisoient de plus longues prières, couchoient sur des pierres, ou même sur des épines ; & pratiquoient des austérités de toute espèce. Cependant comme chacun observoit ce qu'il



croyoit voir dans l'écriture, chacun aussi imaginoit des mortifications différentes. Les uns, par exemple, marchoient sans lever les pieds, d'autres en marchant se frapportoient la tête contre les murs; & quelques-uns étoient enveloppés dans un capuchon, d'où ils regardoient comme du fond d'un antre. Au reste, s'ils voyoient toutes ces obligations dans la loi, ils y voyoient aussi tout ce qui lui étoit favorable: car ils savoient l'interpréter suivant leurs intérêts.

A cette vaine science & à cette fausse piété qui en impositoit à la multitude, les Pharisiens joignoient encore l'ambition de commander; ils ne négligeoient rien pour s'attacher le peuple. Leur grand art fut de pencher toujours à la douceur dans les jugemens qu'ils rendoient; ne montrant pas moins d'indulgence pour les autres, que de sévérité pour eux-mêmes. Ils acquirent beaucoup d'autorité: ils excitèrent des guerres civiles, ils persécutèrent lorsqu'ils furent les maîtres: ils souffrirent l'exil & la mort, plutôt que d'obéir à leurs souverains.

Ils condamnoient les ames des méchans à demeurer éternellement dans des cachots ténébreux. Ils admettoient la métempychose pour celles des bons, & ils croyoient qu'un  
des



des corps auxquels elles auroient été unies ,  
ressusciteroit un jour.

Ils reconnoissoient la providence , ainsi  
que les Esséniens , & ils lui soumettoient  
tout ce qui ne dépend pas de la liberté.  
Mais ils pensoient que les actions méritoires  
sont , tout-à-la-fois , l'effet du concours de  
Dieu & de l'homme. Voilà ce qu'ils avoient  
de particulier dans leur doctrine. Ils étoient  
d'ailleurs aussi différens des nôtres par leurs  
habits que par leurs pratiques.

Les Pharisiens n'ont pas cessé avec le  
temple. Ils subsistent encore sous le nom de  
Rabbins ; & c'est presque l'unique secte que  
suivent aujourd'hui les Juifs. Toujours atta-  
chés de plus en plus à leur méthode secrète  
& symbolique, ces docteurs ont fait un corps  
d'opinions , où l'on retrouve des idées de  
Zoroastre , de Pythagore , de Platon , &  
qui n'est qu'un amas de contes , de puéri-  
lités & d'absurdités. C'est ce qu'on nomme  
*cabale*.

Ce ne fut pas sans quelque opposition que  
la méthode allégorique & secrète s'introduisit  
parmi les Juifs de Jérusalem ; plusieurs en  
sentirent les abus : ils jugèrent que la loi ne  
pouvoit subsister , s'il étoit permis à chacun  
de l'interpréter arbitrairement ; & s'atta-



chant à la lettre, ils rejetèrent toutes les traditions prétendues des Pharisiens. Mais la dispute, comme il arrive presque toujours, fit tomber dans une extrémité opposée, & produisit de nouvelles erreurs.

Tout ne peut pas être écrit. Il n'est donc pas possible qu'une religion & qu'un corps de loi subsistent, sans laisser quelque chose qui se perpétue par la pratique, suivant les circonstances, par ceux qui gouvernent le peuple. Il faut par conséquent admettre des traditions & des interprétations. Tout consiste seulement à distinguer les vraies des fausses. Cela est difficile. Aussi les Sadducéens, craignant d'accorder un principe dont les Pharisiens pourroient abuser pour appuyer leur doctrine, condamnèrent les traditions & les interprétations de toute espèce, & soutinrent qu'il n'étoit pas permis, en aucun cas, de s'écarter du texte.

Les Pharisiens & les Sadducéens, toujours ennemis, faisoient deux partis dans l'état, comme deux sectes dans la religion. Ils devoient donc se contredire plus par haine que par principe; & tomber, par conséquent, d'erreur en erreur. Ainsi comme les Pharisiens propoisoient des récompenses pour les œuvres de surérogation, les Sadducéens,



qui ne vouloient pas de ces œuvres, dirent d'abord : *ne soyez pas comme des esclaves ; n'obéissez pas à votre maître simplement par la vue des récompenses ; obéissez sans intérêt, sans espérer aucun fruit de vos travaux.*

Cet excès de spiritualité est déjà une erreur : car il n'est pas dans la nature de l'homme de renoncer à tout intérêt ; & Dieu n'exige pas de nous un culte absolument défintéressé, puisqu'il nous offre lui-même des récompenses.

Cependant les Sadducéens, au lieu de reculer, avancèrent encore. Pour prouver que nous ne devons pas agir dans la vue des récompenses, ils assurèrent qu'il n'y en a point après cette vie. En conséquence, ils nièrent l'immortalité de l'ame & la résurrection ; & parce que vraisemblablement on voulut leur prouver que l'ame pouvoit être immortelle, puisqu'il y a des esprits immortels, ils nièrent encore l'existence des anges.

Enfin les Esséniens avoient soumis au destin, jusqu'aux actions des hommes ; & les Pharisiens, convenant de l'influence de la providence, avoient soutenu que nous agissons avec elle comme elle avec nous, puisque nous avons le pouvoir de faire ou



de ne pas faire des actions de justice. Il restoit un troisième sentiment ; c'étoit de dire que le libre arbitre se suffit, & qu'il n'a pas besoin du concours de Dieu. Les Sadducéens l'embrassèrent.

Voilà du moins, autant que je le puis conjecturer, comment les Sadducéens s'engagèrent dans une suite d'erreurs. Les Caraites furent plus raisonnables : car ils s'appliquèrent à s'écarter également de ces deux sectes & à prendre un juste milieu. Condamnant les opinions particulières aux Pharisiens & aux Sadducéens, ils ne connoissoient d'autre règle que l'écriture, sans néanmoins rejeter les explications, lorsqu'elles étoient nécessaires & faites avec sagesse : aussi reconnoissoient-ils la providence, la liberté, l'immortalité de l'ame, les récompenses & les peines de l'autre vie.

Quelque différence qu'il y eût entre ces sectes, & quelles que fussent leurs erreurs, elles n'ont jamais songé à s'accuser d'hérésie. Au contraire, elles étoient unies de communion ; & si les Esséniens ne venoient pas au temple, ce n'est pas qu'ils en eussent été exclus, c'est qu'ils s'en exclurent eux-mêmes. Il falloit par conséquent que les Juifs regardassent la liberté, l'immortalité



de l'ame & l'existence des esprits, comme autant de choses problématiques : c'est-à-dire, qu'ils n'avoient plus d'idées de religion (1).

---

#### C H A P I T R E IV.

*Des obstacles qui s'opposoient à l'établissement de la religion chrétienne.*

**P**OUR juger de la propagation miraculeuse de la religion chrétienne, il faut considérer les obstacles qu'elle a eu à surmonter. Ils ont été en grand nombre.

L'esprit de dissension & de révolte, qui s'étoit répandu en Judée sous les Asmonéens & sous Hérode, est un des premiers. En effet, quoi de plus contraire à une religion de paix, qui prêche l'obéissance aux souverains, & qui commande à tous les hommes de se regarder comme frères ? Devoit-on attendre que les Pharisiens, les Sadducéens & les Esséniens oublieroient leurs querelles & leurs opinions, pour se sou-

---

(1) J'ai tiré de l'histoire de la philosophie de M. Brucker ce que j'ai dit sur les pratiques & les opinions des Esséniens, des Thérapeutes, &c., & j'avertis que je puiserai encore dans cet ouvrage toutes les fois que j'aurai à parler de quelque secte.



mettre à une autorité qui les condamnoit tous également ? étoit-il possible de détruire des préjugés transmis de génération en génération depuis plusieurs siècles, & d'un jour à l'autre, enracinés de plus en plus par des disputes ou par des guerres ? qu'on observe les passions des hommes, & on verra que les sectes contractent un nouvel attachement pour leurs erreurs, à proportion qu'elles se combattent davantage.

Non-seulement le christianisme trouvoit des obstacles dans toutes les opinions, il en trouvoit encore dans le caractère de ceux qui les avoient embrassées ; dans l'orgueil des Pharisiens, qui vouloient dominer sur le peuple & sur le roi même ; dans l'obstination des Sadducéens, qui nioient les plus grandes vérités plutôt que de céder ; & dans l'enthousiasme des Esséniens, qui, n'estimant que leur doctrine & leurs usages, croyoient se souiller en communiquant avec les autres sectes.

Il falloit d'ailleurs abandonner, proscrire un culte établi autrefois par des miracles, renoncer à la qualité de peuple choisi, se confondre avec les Gentils, & avoir désormais avec eux le même Dieu & la même religion. C'étoit là certainement des nou-



veautés, avec lesquelles les Juifs ne pouvoient pas naturellement s'accoutumer.

Il est vrai qu'ayant la connoissance du Messie, ils auroient dû le connoître dans Jésus-Christ. En effet, ils n'ignoroient pas qu'il naîtroit dans la tribu de Juda, de la famille de David, dans la bourgade de Bethléem, & à la fin des septante semaines marquées par Daniel : ils savoient qu'il auroit un précurseur, que sa venue seroit cachée, qu'il demeurerait éternellement, qu'il feroit des miracles, & plusieurs autres circonstances qui se sont toutes accomplies dans notre Sauveur. Mais par-tout dans l'écriture, ils trouvoient le Messie Dieu & homme, grand & abaissé, maître & serviteur, prêtre & victime, roi & sujet, soumis à la mort & vainqueur de la mort, riche & pauvre, puissant & sans forces ; & ces idées, contradictoires en apparence, voiloient à leurs yeux le vrai sens des prophéties. Ils imaginèrent donc, pour la plupart, un Messie au gré de leur ambition. Ils se le représentèrent semblable à ces hommes que Dieu leur avoit envoyés plusieurs fois, pour les tirer de l'oppression & de la servitude : & ils le jugeoient seulement plus grand. Ce devoit être un héros, un conquérant, dont le



royaume feroit de ce monde , qui étendroît son empire sur la terre , & qui combleroit les Juifs de toutes sortes de biens temporels. Ces préjugés flattoient si fort leur amour propre , qu'ils ne voyoient plus les humiliations du Messie , ou qu'ils les expliquoient dans des sens figurés. Aussi étoit-il prédit qu'ils verroient sans connoître , qu'ils entendoient sans comprendre , qu'ils seroient réprouvés ; & qu'un peuple auparavant infidèle & étranger , entreroit dans la nouvelle alliance. C'est cet aveuglement qui leur fit méconnoître le Messie dans Jésus-Christ pauvre , inconnu , méprisé , souffrant , sans éclat , sans suite , sans puissance temporelle.

Les obstacles n'étoient pas moindres du côté des Païens. Il falloit leur persuader que leurs idoles n'étoient pas des dieux ; & que rien n'étoit plus injurieux à la divinité que les fêtes & les spectacles dont ils ne pouvoient se passer , & qui faisoient la principale partie de leur culte. Il falloit ouvrir leurs yeux sur cette multitude de fables qu'ils avoient toujours cru , qu'ils aimoient à croire , parce qu'elles étoient ingénieuses , & dont ils cachotent l'absurdité par des allégories. En un mot , il falloit tout-à-la-fois combattre & les goûts du peuple & ses préjugés.



Les Romains sur-tout étoient difficiles à convaincre. Persuadés que leurs succès étoient l'effet de leur piété, & que les dieux de Rome avoient combattu pour eux, ils ne doutoient pas que la ruine de l'empire ne dût suivre de près le changement de culte; & ils ont été attachés à leurs superstitions plus qu'aucun autre peuple. Aussi étoient-ils intolérans à certains égards. Ce n'est pas qu'ils voulussent forcer les nations d'adorer avec eux les mêmes idoles : ils auroient plutôt été jaloux de conserver les leurs pour eux seuls. Ils ne faisoient donc aucun changement dans la religion des peuples conquis : mais ils ne permettoient pas d'apporter à Rome de nouveaux dieux & d'y introduire de nouveaux cultes. Ils auroient craint d'ébranler l'empire, en offensant les dieux qui l'avoient protégé. C'est pourquoi Alexandre Sévère se hâta de renvoyer Elagabal ; démarche qui fut fort agréable au peuple.

Jamais la Judée, les provinces de l'empire & Rome même n'ont vu plus de magiciens & d'astrologues, que pendant les trois premiers siècles de l'église. Ainsi le peuple séduit de toutes parts, & peu capable de discerner la vérité, confondoit par une ignorance mon-



trueuse Jésus-Christ avec tous ces imposteurs. Les ennemis de la religion ne pouvant nier les miracles, profitoient de cette disposition des esprits; & ajoutant l'impiété à l'imposture, ils ne représentoient le Sauveur que comme un magicien. Enfin les hommes les plus éclairés ne considéroient que les inconvéniens d'un changement de culte: & jugeant du christianisme par toutes les autres religions, ils le rejetoient sans l'examiner.

Il semble néanmoins que le courage des martyrs auroit dû de bonne heure attirer & fixer l'attention de tout le monde; mais il faut remarquer que le Stoïcisme, alors fort répandu, avoit accoutumé les Romains à voir des morts courageuses; & qu'en Judée les Pharisiens, les Sadducéens & les Esséniens avoient souvent montré la même fermeté. Les martyrs n'étonnèrent donc pas. On les voit mourir; & sans chercher les motifs de leur persuasion, les plus modérés des Gentils les accusoient d'être trop obstinés. Tel est l'effet de la prévention; les meilleurs esprits n'examinent pas, & ils condamnent.

Une cause de cette prévention, c'est le mépris qu'on avoit généralement pour les Juifs, dont on supposoit que les Chrétiens n'étoient qu'une secte. Comme on les croyoit



ignorans , crédules , superstitieux , & qu'on avoit toujours négligé de s'instruire de leur culte , on ne songeoit pas à faire des recherches sur les changemens qui arrivoient à leur religion.

Il suffit de lire les écrivains profanes , pour se convaincre de cette vérité , & pour s'affurer que les gens de lettres , trop prévenus , se sont peu occupés des Juifs & des Chrétiens. Les gens du monde ne s'en occupoient pas davantage : plongés dans le vice ou dans le luxe , & tout entiers à leur fortune , ils n'étoient pas disposés pour une religion qui condamnoit les mœurs du tems. C'étoit tout au plus pour eux un sujet de conversation. Chacun en parloit suivant ses prétentions & ses préjugés. C'étoient des contes ridicules , des calomnies , des horreurs ; & tous se faisoient des idées très-fausses. C'est ainsi que raisonnent dans tous les siècles les hommes riches & désœuvrés.

Quand même la prévention eût été moins grande contre les Juifs , elle n'en eût pas été moindre contre les Chrétiens : au contraire , puisque les Juifs en étoient les plus grands ennemis. Il étoit donc naturel qu'on méprisât les Chrétiens , ou parce qu'on les confondoit



132 HISTOIRE ANCIENNE.  
avec les Juifs, ou parce qu'ils en étoient méprisés.

Les philosophes, obstinés dans leurs systèmes, & livrés à leurs disputes, obéirent à la même prévention, & dédaignèrent d'abord de prendre connoissance des commencemens du christianisme. Ceux d'Alexandrie, qui le connurent les premiers, ne purent être favorables à une doctrine, dont l'esprit étoit contraire à leurs opinions, & qui, condamnant l'orgueil & la confiance, ordonnoit de croire avec humilité. C'est pourquoi si quelques-uns se convertirent, le plus grand nombre se déclara contre la religion chrétienne; & n'omit rien pour l'empêcher de se répandre.

Quand on considère la magie, l'astrologie, les oracles, les cérémonies religieuses, les superstitions, les opinions des sectes, & tous les préjugés qui régnoient, on n'imagine pas qu'on pût être plus crédule qu'on l'étoit dans ces siècles. Cependant cette incrédulité étoit opposée à la religion, qui en condamnoit l'objet; car plus on étoit crédule en ces choses, moins on devoit croire en Jésus-Christ.

Tels ont été en général les obstacles à l'établissement du christianisme. Mais il s'en devoit former encore d'autres. Toutes les puissances alloient s'armer pour le détruire.



## C H A P I T R E V.

*Considérations sur le premier siècle de l'église.*

LE peuple ne raisonne pas, il juge par habitude, & il est porté à croire toujours ce qu'il a cru une fois. Il croit par imbécillité & sans réfléchir.

Le philosophe tient encore plus à ses opinions. Il s'imagine être éclairé, parce qu'il raisonne : il compte d'autant plus sur ses lumières, qu'il raisonne plus mal : il s'offense, s'il est contredit : il s'entête par amour propre.

Les gens du monde, qui se piquent d'avoir le plus de jugement, observent les préjugés du peuple, s'amusez des disputes des philosophes ; & finissant par mépriser ce qui se dit de part & d'autre, ils jugent que tout est problématique. Ils considèrent sur-tout, d'un œil indifférent, les questions les plus importantes, lorsque les circonstances détournent leur attention sur de grands intérêts où il s'agit de leur fortune & de leur vie. C'est ce qui a dû arriver dans le premier siècle, sous les règnes de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron & de Domitien.

Dans de pareilles conjonctures, les hom-



mes les plus éclairés ne fauroient faire une révolution subite, quelque science & quelque éloquence qu'on leur suppose. Le peuple ne fera pas capable de suivre leurs raisonnemens, les philosophes les combattront, les gens du monde ne les écouteront pas. Il faudroit des siècles pour éclairer l'univers avec le secours seul de la raison.

Aussi les Apôtres étoient-ils tout-à-fait ignorans. Leurs écrits sont sans art : ils ne montrent que du mépris pour les sciences des Gentils : ils font gloire d'une sagesse qui paroît folie aux yeux du siècle : & ils n'appellent d'abord à eux que les hommes simples, dont l'esprit est mieux disposé, parce qu'il est moins corrompu.

On ne manqua pas de reprocher aux Chrétiens que la plupart de ceux qu'ils convertissoient étoient des hommes sans lettres ; & c'étoit avec fondement, dans le premier siècle de l'église. Mais ces ignorans, une fois convertis, étoient éclairés par une sagesse bien supérieure à la sagesse humaine ; & devenant capables de prêcher eux-mêmes l'évangile, ils devoient enfin convaincre les savans. L'ignorance n'est donc pas un reproche à faire aux premiers Chrétiens. C'est une preuve que la religion ne se répandoit pas



par les mêmes moyens que les sectes des philosophes.

Les miracles de Jésus-Christ , annoncés par les apôtres qui en avoient été témoins , & confirmés par les miracles qu'ils faisoient eux-mêmes : voilà les causes de la propagation du christianisme. Les boiteux qui marchent , les aveugles qui voient , les morts qui ressuscitent , le don des langues communiqué par l'imposition des mains , sont autant de démonstrations à la portée de tout le monde. Elles ne demandent pas que ceux qui les donnent se soient instruits dans les sciences humaines , ni que ceux qui s'y rendent se soient exercés dans l'art de raisonner. On vit , on crut ; & la foi , scellée du sang des martyrs , parvint dans les siècles suivans à ceux qui n'avoient pas vu. En effet , peut-il rester quelque doute , quand des milliers de témoins prouvent la vérité de ce qu'ils attestent en souffrant la mort au milieu des tourmens ?

Saint Etienne fut le premier martyr , & ce fut alors que les fidèles , persécutés à Jérusalem , se dispersèrent dans la Palestine prêchant par-tout l'évangile ; mais ne l'annonçant néanmoins encore qu'aux seuls Juifs. Saint Philippe , un des sept diacres , vint



prêcher à Samarie : car on ne confondoit pas les Samaritains avec les Gentils , quoique les Juifs les jugeassent hérétiques : en effet, ils avoient la circoncision , & faisoient profession d'adorer le vrai Dieu , suivant la loi de Moïse. Plusieurs se convertirent à la vue des miracles , & furent instruits & baptisés. Le saint diacre ne pouvant leur donner lui-même le St. Esprit , Pierre & Jean vinrent consommer son ouvrage ; ils imposèrent les mains sur les nouveaux convertis ; & le St. Esprit , descendu sur eux , donna des marques de sa présence par le don des langues & d'autres grâces sensibles.

Parmi ceux qui embrassèrent la foi , étoit un magicien , nommé Simon ; mais sa conversion n'étoit pas sincère ; il songeoit seulement à se perfectionner dans son art , & il espéroit d'apprendre de Philippe le secret de faire des prodiges. Aussi quand il vit des merveilles opérées par l'imposition des mains, il offrit de l'argent aux apôtres , pour obtenir d'eux le pouvoir de communiquer lui-même le St. Esprit. *Que ton argent périsse avec toi ,* lui dit St. Pierre , *toi , qui penses que le don de Dieu peut s'acquérir avec de l'argent.*

Alors renonçant au christianisme , Simon ne songea plus qu'à se faire chef d'une nou-



velle secte. On le regarde comme hérétique, sans doute, parce qu'il avoit été Chrétien : on devroit plutôt le compter parmi les imposteurs qui se sont donnés pour le Messie. Il n'a rien conservé ni des dogmes, ni de la doctrine de Jesus-Christ. Son système, qui est on ne peut pas plus extravagant, ne mériteroit pas de nous arrêter, s'il ne l'avoit pas puisé dans des sources d'où sont nées plusieurs hérésies.

D'après les principes de Zoroastre, les orientaux se représentoient, au-delà du monde, une lumière immense, qui étant répandue dans un espace sans corps, étoit pure & sans mélange d'aucune ombre. Cette lumière, toujours vivante, étoit supposée donner la vie à tout ; & l'écoulement de ses rayons, qui se répandoient à l'infini, faisoit concevoir comment tous les êtres en venoient par émanation. Car, disoient-ils, ce monde n'est qu'un lieu de ténèbres, où quelques rayons se sont répandus. Or, les ténèbres ne sont qu'une privation de lumière ; elles ne sont rien par elles-mêmes ; il n'y a donc de réel dans ce monde, que ce qui émane de cette lumière première, pure & immense. Voilà, du moins autant qu'on le peut deviner, comment ces philosophes



expliquoient l'émanation de la matière. D'où nous pouvons conclure que, selon eux, les corps ne sont qu'un composé de peu de lumière & de beaucoup de ténèbres, ou autrement d'un peu d'être & de beaucoup de privation.

Mithra, c'est ainsi qu'ils nommoient cette source de lumière, ne pouvoit produire que des dieux comme lui, puisque les ténèbres ne pouvoient approcher de sa substance lumineuse. Les dieux, qui en émanoient immédiatement, participoient donc à toute la plénitude de sa lumière ou de sa divinité. Mais les émanations venant à se succéder, il se trouvoit enfin des dieux qui étoient tout-à-fait hors de cette plénitude. L'essence divine s'affoiblissoit donc en eux à proportion qu'ils s'éloignoient davantage de leur source; & ils devenoient d'autant plus imparfaits, qu'ils se rapprochoient & participoient plus des ténèbres.

Cette suite d'esprits remplissoit l'intervalle qui est entre Dieu & la matière; & ceux qui s'étoient rapprochés des ténèbres, avoient seuls produit le monde. Mais ils n'avoient pu le produire que très-imparfait, parce que des ténèbres naissent nécessairement le froid, les infirmités, les maladies, la mort.



Ces esprits présidoient à tout : ils étoient dans les cieux , dans les airs , dans la terre. Plus puissans que les ames , qui émanoient comme eux , mais qui étoient à une grande distance de la source commune ; ils les avoient forcées de s'unir aux corps , & ils les avoient assujetties à toutes les misères de la vie.

Tout étant donc plein d'anges bons & mauvais , il s'agissoit de se soustraire aux uns , de se rendre les autres favorables , de se dégager des liens du corps , de s'élever au dessus des ténèbres , & de tendre vers la source de la lumière. Voilà sur quels principes on imagina les superstitions & les extravagances de la magie ; & Simon prit toutes ces absurdités dans l'école d'Alexandrie.

Dieu , selon lui , subsiste dans une lumière inaccessible. Les Eons ou Eones sont les substances divines qui en émanent plus immédiatement. I's sont les uns actifs , les autres passifs : ils sont de différent sexe : il n'y en a qu'un certain nombre.

L'intelligence étoit d'abord destinée à former le monde : mais s'étant échappée de la plénitude de lumière , du sein de Dieu , elle avoit engendré les anges , qui ayant usurpé l'empire sur le monde , leur ouvrage , eurent l'ambition d'être reconnus pour les seules di-



vinités. Dans cette vue, ils avoient empêché leur mère de retourner à son principe, la faisant passer de corps en corps, & l'exposant à toutes sortes d'ignominies.

Simon se donnoit lui-même pour un de ces Eons, qui, étant émané immédiatement, avoit plus de puissance que tous les anges ensemble. Il étoit venu pour délivrer l'intelligence, & pour enlever le monde à la tyrannie des démons. Il avoit avec lui une femme débauchée, qu'il avoit acheté à Tyr, & qu'il disoit être cette intelligence même. Il la nommoit Hélène ou Selène, c'est-à-dire, la Lune ou Minerve. Il prétendoit qu'elle étoit descendue en terre, en passant de ciel en ciel; qu'elle étoit cette même Hélène qui avoit été la cause de la ruine de Troye; & il lui donnoit quelquefois le nom de St. Esprit, la représentant comme l'ame du monde, & la source de toutes les ames. Quant à lui, il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit; il n'avoit que la figure de l'homme. Il étoit un Eon, un Sauveur, le Messie; & il vouloit bien être adoré sous le nom de Jupiter. Venu pour rétablir l'ordre, pour détruire les maux produits par l'ambition des anges, & pour procurer le salut aux hommes, il affuroit qu'il



suffisoit de mettre son espérance en lui & en son Hélène, disant d'ailleurs que les bonnes œuvres sont inutiles, & que la distinction du bien & du mal moral n'est qu'une invention des anges, pour tenir les hommes dans la servitude.

Il lui falloit des miracles. Il se vanta donc d'attirer des enfers les âmes des prophètes, d'animer les statues, de changer les pierres en pain, de passer sans résistance au travers des rochers, de se précipiter du haut d'une montagne sans se blesser, de voler dans les airs, de se rendre invisible, de prendre telle forme qu'il vouloit, &c. Ces mensonges, aidés de quelques prestiges, persuadoient le peuple, qui croit volontiers lorsqu'on lui promet des merveilles.

Simon forma donc une secte. Il eut de grands succès à Samarie. Si nous en croyons St. Justin, il fut reçu à Rome comme un Dieu, & on lui éleva une statue, avec cette inscription, *Simoni Deo Sancto*. Ce saint a vu lui-même cette statue, qui subsistoit encore vers l'an 150. St. Clément d'Alexandrie, St. Irénée, St. Cyrille de Jérusalem, Tertullien, Eusèbe & Théodorat assurent la même chose, & St. Augustin ajoute que cette statue avoit été dressée par



autorité publique. Voilà un fait bien attesté, & ce qui me semble le confirmer, c'est qu'il ne paroît pas avoir été jamais contredit par les Païens.

Mais dans l'isle du Tibre, au même endroit où St. Justin croit avoir vu cette statue, on en déterra une en 1574, avec cette inscription qui subsiste encore : *Simoni Deo Sancto*, c'étoit là les noms d'une divinité qui présidoit aux sermens. Cette découverte a fait conjecturer que St. Justin, préoccupé de Simon le magicien, aura lu trop rapidement & sera tombé dans une méprise. Plusieurs raisons viennent même à l'appui de cette conjecture.

Premièrement, l'esprit du gouvernement ne permettoit pas d'introduire à Rome de nouvelles divinités. Si les Romains ont déferé les honneurs divins aux empereurs, c'étoit par crainte ou par flatterie; comment les auroient-ils accordés à un étranger sans naissance, sans crédit & sans autorité ?

En second lieu, les loix condamnoient les magiciens, elles ont plus d'une fois sévi contr'eux : elles punissoient sévèrement ceux qui les consultoient. Que la populace ait donc été séduite par les prestiges de Simon, le sénat se sera-t-il aveuglé lui-même, jusqu'à



diviniser dans cet homme ce qu'il méprisoit dans les autres magiciens ? cette apo-  
théose , si contraire aux loix , se seroit-elle  
faite sans obstacles ? les historiens n'en au-  
roient-ils point parlé & ne se seroient-ils  
pas fait un devoir d'en marquer toutes les  
circonstances.

En troisième lieu , si les Romains avoient  
adoré Simon , ils auroient adopté ses erreurs,  
& on en trouveroit depuis quelques traces  
dans leur religion. Or , cela n'est pas. Les  
pères même , qui leur reprochent de l'avoir  
reconnu pour Dieu , ne leur reprochent pas  
d'avoir embrassé sa doctrine. Les Romains  
ne paroissent seulement pas l'avoir connu :  
ou du moins il faut qu'ils l'aient bien négli-  
gé ; car le nom de cet imposteur ne se  
trouve dans aucun de leurs écrits.

Enfin , quant aux pères qui parlent de la  
statue de Simon , ils n'ajoutent rien au té-  
moignage de St. Justin ; parce qu'ils auroient  
répété le fait d'après lui , d'après les bruits  
populaires auxquels la méprise de ce saint  
avoit donné lieu. Si St. Augustin dit que cette  
apothéose s'étoit faite par autorité publique ,  
c'est que l'ayant supposée vraie , il a jugé  
avec raison qu'elle n'avoit pas pu se faire  
autrement. D'ailleurs quand un fait s'est une



fois répandu, il n'est pas étonnant qu'il s'y joigne de nouvelles circonstances.

Vers l'an 65, sous Néron, Simon étant à Rome, entreprit de voler, & vola, dit-on, quelques momens : mais St. Pierre & St. Paul s'étant mis en prière, il fut précipité & mourut de sa chute. Ce fait est encore bien suspect : car on ne le trouve point dans les écrivains anciens, qui ont recueilli avec plus de soin tout ce qu'ils savoient de cet imposteur, & ceux qui le rapportent ne remontent pas plus haut que le troisième siècle ; encore ne s'accordent-ils pas sur les circonstances. Quoiqu'il en soit, les Apôtres n'avoient certainement pas besoin de ce triomphe.

Je passe sous silence d'autres magiciens moins célèbres. Mais j'ai dû vous faire connoître Simon ; parce que plusieurs hérétiques ont puisé dans la même source que lui, & sont tombés dans des erreurs semblables ; on les nomme *Gnostiques*, mot qui signifie éclairés.

Les Gnostiques ont formé quantité de sectes. Il seroit bien difficile de marquer en quoi elles diffèrent. Il y en a même plusieurs dont on ne fait que le nom. En général, les anciens hérétiques affectoient de se dire Gnostiques, parce qu'ils se flattoient d'être  
venus



venus pour répandre la lumière : mais ceux qu'on nomme plus particulièrement ainsi , sont des philosophes qui se piquoient d'avoir des connoissances supérieures sur Dieu & sur le monde. Leur systême , ainsi que celui de Simon , portoit sur les émanations de Zoroastre. Ils entreprenoient d'expliquer la génération de tous les Etres par une suite de dieux , d'éons , d'anges , d'esprits ; considérant le premier principe comme une mer immense , comme un abîme qui comprenoit tout & d'où ils voyoient sortir des écoulemens qui s'altéroient peu-à-peu , & qui se terminoient à la matière. Enfin ils croyoient rendre raison du mal moral & du mal physique ; parce qu'ils imaginoient que les anges , qui avoient formé le monde , étoient imparfaits , & qu'il s'étoit d'ailleurs répandu dans leurs ouvrages des démons malfaisans. Prévenus pour cette doctrine , ils se précipitoient dans toutes les erreurs qu'elle entraîne. Ils n'étoient occupés que des moyens de se soustraire aux puissances des ténèbres ; & ils se vantoient d'y réussir par des initiations , des sacrifices & des abominations de toute espèce.

Frappés des miracles , ces philosophes embrassèrent le christianisme : mais bien loin



de renoncer à leurs principes, ils crurent pouvoir les allier avec la doctrine de Jésus-Christ; & jugeant même qu'ils étoient destinés pour l'expliquer, ils accusèrent les apôtres de l'avoir mal-entendue.

Ils dirent que le Sauveur n'étoit qu'un de leurs Eons, une de ces premières émanations qui participoient le plus à la divinité; & ils en conclurent qu'il n'avoit pas pu prendre réellement un corps; & que sa naissance, sa vie, sa passion, sa mort, n'étoient que des apparences. En un mot, ils nièrent qu'il se fût incarné, qu'il eût souffert & qu'il fût ressuscité.

Sur les mêmes principes, ils nioient encore la résurrection, n'imaginant pas que les ames pussent tout-à-la-fois retourner à Dieu & être unies à des corps. Ils les condamnoient même à passer successivement dans plusieurs animaux, & ils ne les jugeoient dignes de remonter au principe de toutes choses, qu'autant qu'elles seroient remplies de la doctrine qu'ils enseignoient. Je ne m'arrêterai pas davantage sur les erreurs des Gnostiques: je négligerai même de vous parler des différentes sectes qu'ils ont formées: il me suffit de vous avoir montré la source d'où ils ont tiré toutes les absurdités qu'ils ont pu dire.



L'église troublée par des hérétiques, & combattue par des imposteurs, étoit encore persécutée par les Juifs & faisoit néanmoins de grands progrès. St. Paul, converti miraculeusement lorsqu'il ne songeoit qu'à répandre le sang des Chrétiens, devint apôtre lui même & contribua beaucoup à répandre la foi.

Il vint à Jérusalem trois ans après sa conversion. Les fidèles alors y jouissoient de la paix, marchant dans la crainte du seigneur, & s'édifiant mutuellement. Il n'y avoit point de pauvres parmi eux. Les plus riches vendoient leurs maisons ou leurs terres : ils en mettoient le prix aux pieds des apôtres ; & les biens étoient en commun.

Les fidèles s'assembloient les dimanches dans une maison particulière. Ils lisoient l'écriture, ils écoutoient les exhortations des apôtres, des prêtres ou des prophètes inspirés extraordinairement. Ils chantoient ensuite les psaumes de David, ou d'autres cantiques, & faisoient ensemble un repas, qu'on nommoit *Agape* : mot grec, qui exprime une charité mutuelle. Cet usage s'étoit introduit pour entretenir l'union, & en mémoire de la cène, où Jésus - Christ insti-



tua l'Eucharistie. C'est aussi dans ce repas qu'on donnoit la communion aux fidèles.

Cependant la persécution ayant recommencé, les apôtres se dispersèrent vers l'an 42, au commencement du règne de Claude. Ce fut alors que St. Pierre vint établir son siège à Rome, après l'avoir tenu sept ans à Antioche, & après avoir prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie & la Bithynie.

Beaucoup de Juifs s'étoient convertis; mais le corps de la nation s'étant opiniâtré dans son aveuglement, l'évangile fut porté aux Gentils, & les Apôtres prêchèrent avec fruit dans toutes les provinces de l'empire.

La conversion des païens occasionna quelques divisions: car les fidèles circoncis, se regardant comme le seul peuple de Dieu, ne croyoit pas devoir partager avec d'autres la grace de l'évangile: ils vouloient au moins obliger à la circoncision & aux observances de la loi mosaïque, tous les Gentils embrassoient le christianisme.

Cette question donna lieu au premier concile. Cinq apôtres, St. Pierre, St. Jacques, St. Paul, St. Barnabé, & plusieurs prêtres s'étant assemblés, il fut décidé que



les observances légales n'étoient plus nécessaires. Néanmoins on les toléra encore dans les Juifs convertis ; & les apôtres voulant maintenir la paix , s'y conformèrent eux-mêmes quelquefois. Ils étoient bien éloignés de condamner , comme mauvaises , des cérémonies qui avoient été bonnes pour le tems auquel Dieu les avoit ordonnées.

La charité régnoit entre toutes les églises. Les riches se faisoient un devoir de soulager les pauvres , & on voyoit de toutes parts des aumônes à Jérusalem , pour secourir les fidèles qui étoient en grand nombre dans la Judée. Les Apôtres ne négligeoient rien pour maintenir cette paix & cet amour. Ils ne vouloient pas que les Chrétiens eussent des procès , ou du moins ils vouloient qu'ils prissent d'autres chrétiens pour arbitres. En effet , il y avoit quelque danger d'idolatrie à paroître devant les tribunaux des païens , ne fût-ce qu'à cause des sermens. C'est pourquoi dans la primitive église , les évêques ont été les arbitres des différends qui s'élevoient parmi les fidèles , & cet usage a subsisté long-tems.

La charité des chrétiens excita l'avidité de ces hypocrites , qui font dégénérer en



abus les choses les plus saintes. Il y eut de ces hommes qui prêchèrent l'évangile pour exiger de grosses retributions. Ils pilloient les fidèles : ils les traitoient durement ; faisant un trafic de leurs travaux, & cherchant à s'élever en abaissant les vrais apôtres. C'est ainsi que des imposteurs abusoient de la piété des Chrétiens.

Alors régnoit Néron. Ce prince, voulant détourner sur des innocens la haine qu'on lui portoit, accusa les Chrétiens de l'incendie dont on l'accusoit lui-même. C'est le premier empereur sous lequel ils ont été persécutés, & ils en faisoient gloire. Sur la fin de son règne, St. Pierre & St. Paul souffrirent le martyre à Rome ; St. Marc en Egypte, où il avoit répandu la foi. Il y avoit déjà dans cette province des Chrétiens, qui menaient la vie des Thérapeutes.

Alors Vespasien marchoit contre les Juifs, qui après avoir effuyé bien des vexations, s'étoient enfin soulevés. Divisés entr'eux, pressés par les troupes romaines dont Titus prit le commandement, ils furent réduits aux plus cruelles extrémités. La ville de Jérusalem fut prise & détruite, ainsi que le temple, comme Jésus-Christ l'avoit prédit.

Les Juifs ayant ensuite causé quelques



troubles en Egypte, Vespasien ordonna d'abattre le temple qu'ils avoient bâti, malgré les défenses de la loi, environ cent cinquante ans avant Jésus-Christ. Il craignoit que ce ne fût pour eux une occasion de se réunir, & de se porter encore à la révolte. Ses ordres ne furent pas absolument exécutés : mais ce temple fut au moins fermé, & on ne permit plus d'y faire aucun exercice de religion. Alors les Juifs, restés sans temple & sans sacrifices, cessèrent de former un temple à part ; & depuis, il ne leur a jamais été possible de se réunir. Il semble que Joseph, leur historien, n'ait écrit que pour montrer l'accomplissement des prophéties : témoignage d'autant plus fort, que venant d'un Juif, il ne sauroit être suspect.

Les Juifs souffrirent beaucoup sous Domitien, qui exigea, avec la dernière rigueur, les tributs dont on les avoit chargés ; & qui porta, sur la fin de son règne, des édits cruels contr'eux. Cette persécution enveloppa les Chrétiens, que les païens ne distinguoient pas encore des Juifs ; Flavius Clément, cousin-germain de l'empereur, perdit la vie. Sa femme & sa nièce, toutes deux nommées Domitilla, furent bannies. L'apôtre St. Jean, sorti miraculeusement



d'une cuve d'huile bouillante, fut relégué à Patmos; & plusieurs autres chrétiens souffrirent le martyre. On les accusoit de judaïsme, d'impiété, & d'athéisme. C'étoit en effet les seuls crimes dont ils pussent être coupables aux yeux des Païens. Cependant tous les efforts des puissances devenoient inutiles. L'église s'affermissoit au milieu des persécutions: elle croissoit de plus en plus. Rien ne prouve mieux qu'elle n'est pas l'ouvrage des hommes.

La prévention contre les Chrétiens étoit générale. Les peuples se soulevoient contre eux sans les connoître, & le gouvernement avoit pour maxime de les condamner sans s'informer ni de leurs mœurs, ni de leur doctrine. Si les plus modérés ne les persécutoient pas, ils les abandonnoient au moins comme des hommes peu raisonnables, qui méritoient d'être les victimes de leur entêtement. Les persécutions que St. Paul a souffertes nous font voir avec quelle indifférence les Gentils traitoient également les Chrétiens & les Juifs. Gallion, frère de Sénèque, étant proconsul d'Achaïe, ne voulut pas seulement écouter St. Paul, accusé par les Juifs d'introduire un culte contraire à la loi; *s'il s'agissoit de quelque crime, ou*



*de quelqu'injustice, je vous écouterois, leur dit-il: mais si ce sont des questions de mots sur votre loi, je m'en rapporte à vous, & je n'en veux pas être le juge. Festus, gouverneur de Judée traitoit ces choses avec la même indifférence. Ils ne l'ont accusé, disoit-il, en parlant de St. Paul, d'aucun des crimes que je soupçonnois: mais seulement, ils propoisoient contre lui des questions de leur religion, & parloient d'un certain Jésus mort, que Paul disoit être vivant.*

Si les Gentils confondoient les Chrétiens avec les Juifs, il étoit naturel qu'ils confondissent encore les hérétiques & les catholiques; & que, par conséquent, ils se prévinsent de plus en plus contre l'église. Or, les prêtres du paganisme se prévalurent de cette prévention aveugle. Ils rejetèrent sur la religion les erreurs qu'elle condamnoit: ils la rendirent méprisable & odieuse par leurs calomnies; & ils échauffèrent si fort l'esprit du peuple, que c'étoit assez de s'avouer chrétien pour être jugé digne de mort. Il y eut même des philosophes qui, se joignant à eux, prirent la défense de l'idolatrie, parce que c'étoit la religion du prince. Apollonius de Tyane, Pythagoricien, est le plus célèbre. Je n'en dirai cependant rien, parce



que son histoire, plus de cent vingt ans après sa mort, ne porte aucun caractère de vérité. On voit seulement, que malgré la grande réputation dont il a joui à Rome & dans toute l'empire, il n'a néanmoins laissé après lui ni disciples ni sectateurs. Il mourut fort vieux; on ne s'accorde pas sur son âge.

Combien donc la religion n'a-t-elle pas eu d'obstacles à vaincre dans ce premier siècle! mais quand vous verrez dans l'abbé Fleury ou dans Tillemont le nombre des miracles & des martyrs, vous ne serez pas étonné qu'elle ait enfin triomphé.

## CHAPITRE VI.

*Idée générale des événemens dans le second siècle de l'église.*

**N**ERVA avoit défendu qu'on accusât personne d'impiété ou de judaïsme: il avoit même diminué les tributs dont on accabloit les Juifs: & en rappelant les exilés, il avoit rendu la liberté à ceux qu'on avoit bannis sous prétexte de religion. Ce fut donc un tems de repos pour l'église; mais ce



tems fut court , puisque ce prince ne régna qu'un an & quelques mois.

Trajan défendit les assemblées qui n'étoient pas autorisées par les loix. C'étoit défendre indirectement l'exercice de la religion chrétienne. Ce fut donc une occasion de recommencer les persécutions , & l'église fit de nouveaux progrès , parce qu'elle eut de nouveaux martyrs.

Cependant ceux qui commandoient dans les provinces n'étoient pas peu embarrassés sur la conduite qu'ils devoient tenir : nous en voyons la preuve dans une lettre que Pline le jeune , gouverneur de Bithynie , écrivit à Trajan pour le consulter. Il demande ce qu'on punit dans les Chrétiens ou ce qu'on recherche ; si c'est le nom seulement , ou quelques crimes attachés à ce nom ; si , distinguant les âges , on doit traiter les enfans avec moins de rigueur ; s'il faut pardonner à ceux qui se repentent , ou si c'est assez d'avoir été une fois chrétien pour être censé encore coupable , lorsqu'on est revenu au culte des idoles.

Dans cette incertitude , il envoyoit cependant au supplice ceux qui persistoient ; ne doutant pas que leur opiniâtreté ne méritât au moins d'être punie. Mais le nombre



des accusés l'effrayoit : il en voyoit de tout âge , de tout sexe , de toute condition : cette superstition , ajoute-t-il , avoit infecté les villes & la campagne ; & il avoit trouvé les temples presqu'abandonnés.

Il ne négligea pas de rechercher en quoi les Chrétiens pouvoient être coupables. Mais il ne trouva qu'une superstition excessive ; & tout ce qu'il put apprendre de ceux mêmes qui eurent la foiblesse d'abandonner la foi , c'est qu'ils s'assembloient un certain jour avant le lever du soleil ; qu'ils chantoient un cantique en l'honneur du Christ, leur Dieu ; qu'ils s'engageoient par serment, non à commettre aucun crime , mais à ne faire ni vol , ni larcin , à ne point manquer à leur parole , & à ne point dénier un dépôt ; & qu'ils se rassembloient une seconde fois pour prendre un repas. Pline , ne voyant rien dans tout cela qui fût digne de châtiement , renvoyoit tous les accusés qui désavouoient le christianisme , & qui faisoient des actes d'idolatrie.

On voit par cette lettre combien la religion chrétienne étoit déjà répandue. Mais ce qui étonne , c'est l'aveuglement des Gentils. Comment Pline , après toutes ses recherches , ne trouvoit-il dans les Chrétiens que



de l'opiniâtreté & de la superstition ? comment n'a-t-il pas soupçonné leur culte d'être au moins le plus raisonnable ? & comment n'a-t-il pris aucune connoissance des miracles qui en prouvoient la divinité. Sans doute qu'entraîné par l'esprit du gouvernement, il cherchoit moins à découvrir ce que croyoient les Chrétiens, qu'à les forcer à croire comme lui. Peut-être aussi ceux à qui il fit souffrir le martyre étoient-ils plus faits pour répandre leur sang que pour raisonner sur leur croyance.

Trajan approuva la conduite de Pline, déclarant qu'il falloit punir ceux qu'on accusoit, s'ils s'avouoient chrétiens, & renvoyer comme innocens ceux qui sacrifioient aux dieux, quelque suspects d'ailleurs qu'ils eussent été. Il défendit même de les rechercher, & d'avoir aucun égard aux accusations lorsque c'étoit des libelles sans nom d'auteurs. Mais s'ils sont coupables, pourquoi ne pas les rechercher, & s'ils ne le sont pas, pourquoi les punir ? Voilà des contradictions où l'on tomboit, parce qu'on vouloit empêcher les progrès de la religion ; telle a été dans ce siècle la conduite des Gentils envers les Chrétiens.

Cette prévention aveugle fit durer la per-



fécutation sous le règne suivant. Adrien, à la vérité, ne porta point d'édits contre l'église : mais il étoit si attaché aux cérémonies religieuses des Grecs & des Romains, & si adonné à l'astrologie, à la divination & à la magie, qu'on pouvoit impunément persécuter tous ceux qui se déclaroient ennemis de ces superstitions. D'ailleurs les Juifs devenoient tous les jours plus odieux. Les dernières années du règne de Trajan, ils s'étoient soulevés en Egypte; ils avoient commis les plus grandes cruautés, & on ne les avoit soumis qu'après en avoir exterminé une grande partie. Or, les Chrétiens partageoient la haine qu'on portoit aux Juifs; c'étoit donc là une nouvelle raison pour les persécuter.

Cependant Adrien étant à Athènes pour la seconde fois, la huitième année de son règne, Quadrat lui présenta une apologie pour la religion chrétienne. Disciple des apôtres, il avoit comme eux prêché l'évangile, & fondé plusieurs églises. Dans le même tems Aristide, philosophe athénien, fit aussi une apologie. Ce sont là les premiers écrits pour la défense de la religion. Il n'en reste rien : nous savons seulement qu'on en a fait beaucoup de cas, & que



Quadrat s'appuyoit sur les miracles dont il démontroit la vérité.

Les raisons de ces deux apologistes furent soutenues par une lettre de Sérénus Granianus , proconsul d'Asie , qui représentoit à l'empereur combien il étoit odieux de punir les Chrétiens sur le nom seul. Adrien eut égard à ces remontrances. Il ne voulut plus que les Chrétiens fussent les victimes des plaintes vagues & des cris tumultueux du peuple. Il ordonna qu'on les produiroit devant les tribunaux pour être condamnés s'ils étoient convaincus d'avoir fait quelque chose contre les loix , ou pour voir punir les calomniateurs qui leur supposeroient fausement des crimes. Cet ordre diminua la persécution , sans l'éteindre entièrement : car les assemblées seules étoient un prétexte suffisant pour accuser les Chrétiens.

Adrien avoit envoyé une colonie à Jérusalem , & ayant rétabli cette ville sous le nom d'Aëlia Capitolina , il avoit bâti un temple à Jupiter dans la place même du temple de Dieu ; les Juifs ne pouvant souffrir cette idolatrie se révoltèrent , & ce fut leur ruine. L'empereur , qui réduisit la Judée en solitude , leur défendit d'oser jamais venir à Jérusalem , ou même d'en approcher.



Cet événement est de la dix-huitième année d'Adrien, & de la cent trente-quatrième de Jésus-Christ. C'est l'époque où les restes de l'ancienne servitude de la loi commencèrent à s'abolir, parce qu'il n'y eut plus à Jérusalem que des Chrétiens, Gentils d'origine. Jusqu'alors les hérésies n'avoient été que le systême absurde des Eons, manié & remanié de bien des manières; & Valentin, un des derniers & des plus célèbres de ces hérétiques, avoit donné naissance à bien des sectes. Mais Cerdon ayant imaginé deux dieux, l'un bon & l'autre mauvais, Marcian, son disciple, répandit, quelques années après, cette doctrine, & fit un grand nombre de sectateurs. Il importe peu d'examiner comment ils concevoient l'un & l'autre ce systême. Il suffit de remarquer que, quoiqu'ils rejetassent les Eons, ils étoient cependant Gnostiques à bien des égards. Ils raisonnoient, en effet, sur les mêmes erreurs; & par conséquent, leur hérésie étoit un rejeton de la philosophie orientale.

L'église avoit alors un grand défenseur dans St. Justin, le plus ancien auteur ecclésiastique dont il nous reste des écrits. Né Gentil, & peu satisfait des opinions dans lesquelles il avoit cherché la vérité parmi



les philosophes , il s'étoit enfin livré à la secte des Platoniciens. Déjà la contemplation des idées le ravissoit , & il se flattoit de s'élever bientôt jusqu'à Dieu. Rempli, comme il le dit, de cette folle espérance, il imagina de se retirer dans un lieu, où loin du bruit, il pût être tout entier à la méditation. Il y arrivoit, lorsqu'un vieillard l'aborda, l'entretint, lui fit voir que les platoniciens ne connoissoient ni Dieu, ni l'ame, & lui persuada de lire les prophètes. Il les lut : bientôt frappé de l'accomplissement des prophéties, il reconnut combien la simplicité de ces hommes inspirés étoit au-dessus des raisonnemens subtils des philosophes.

Joignant à la connoissance de la philosophie une étude profonde de l'écriture sainte, il annonça la vérité, il la défendit : il avoit tout pour y réussir. Ainsi que Quadrat & Aristide, il adressa ses apologies à l'empereur. Il montra combien il étoit injuste de punir les Chrétiens sur le nom seul ; il exposa leur doctrine : il ruina les calomnies dont on les noircissoit : il prouva la vérité de la religion par l'accomplissement des prophéties & par les miracles de Jésus-Christ. Cependant la persécution, qui n'avoit jamais cessé entièrement, continua encore, quoi-



qu'Antonin n'ait jamais publié d'ordonnance contre les Chrétiens, & qu'il ait même défendu de les inquiéter au sujet de la religion.

Après la mort de cet empereur, la persécution redoubla. Les loix contre les assemblées particulières & contre toute religion nouvelle étoient autant de prétextes qu'on faisoit; & les crimes imaginaires dont on accusoit les Chrétiens étoient les motifs d'un soulèvement général. Les peuples ne cessent de demander leur sang: les philosophes & les prêtres du paganisme entretenoient cette haine aveugle; & les gouverneurs suivoient cette impression, soit par superstition, soit par foiblesse. Marc-Aurèle lui-même étoit trop prévenu pour résister au torrent. Comme homme d'état, il ne vouloit pas d'un culte qui ne pouvoit s'établir que sur la ruine de l'ancienne religion; & comme stoïcien, il ne croyoit pas aux miracles, & par conséquent, il ne les examinoit pas. Les Chrétiens lui paroissent des enthousiastes qui n'alloient à la mort que par obstination. Cependant, ennemi de la violence ainsi qu'Antonin, il défendit dès la première année de son règne toute persécution contr'eux, & ne permit de les punir que lorsqu'ils seroient convaincus de quelque entreprise contre l'état.



St. Justin lui adressa une de ses apologies, & souffrit le martyre sous son règne. L'église eut encore pour défenseurs Mélicon, Athénagore & Apollinaire. Ils montraient l'absurdité du paganisme, mettoient au jour les erreurs des philosophes. Ils prouvoient la vérité de la religion chrétienne, & ils détruisoient les calomnies. Ils avoient tous le même objet dans leurs écrits, parce que l'aveuglement des peuples étoit toujours le même. Mais on ne les lisoit pas, on défendoit même de les lire, & l'aveuglement continuoit.

Le don de prophétie, que Dieu accordoit encore quelquefois à l'église, & dont on venoit même de voir un exemple dans St. Quadrat, donna lieu à quelques faux prophètes. Moutau est le plus célèbre de ceux qui parurent sous ce règne. Il s'associa plusieurs autres imposteurs ou fanatiques, entr'autres deux femmes, Priscille & Maximille. Prophétesses comme lui, elles avoient d'ailleurs de grandes richesses, dont il se servit pour hâter les progrès de son hérésie.

Toute cette prétendue prophétie n'étoit qu'un vrai délire, pendant lequel des discours sans suite & sans jugement échappoient par accès. Moutau osoit se donner pour le St.



Esprit : il prétendoit au moins que le Paraclet étoit avec lui dans toute sa plénitude ; que la promesse que Jésus-Christ avoit faite de l'envoyer s'accomplissoit en lui, & que les apôtres n'avoient eu qu'une connoissance imparfaite de la vérité.

Jusqu'alors il n'y avoit point d'exemple que la prophétie se fût annoncée par des accès de démence. Il semble donc qu'on auroit dû reconnoître l'imposture. Mais tout ce qui est extraordinaire est fait pour séduire le peuple ; & les vrais prophètes portoient à croire aux faux, parce que tout le monde ne fait pas examiner & discerner. Cette hérésie se répandit donc : dès sa naissance elle infecta plusieurs provinces de l'Orient.

On n'avoit point tenu de concile depuis celui de Jérusalem. A cette occasion les évêques d'Asie s'assemblèrent en plusieurs endroits. Les Moutanistes furent excommuniés, & parurent se séparer volontiers de l'église. Voici les erreurs.

Ils condamnoient les secondes noces : ils rejetoient la pénitence ; & quoiqu'ils accordassent à l'église le pouvoir de remettre les péchés, ils soutenoient qu'elle n'en pouvoit pas donner l'absolution lorsqu'ils avoient



été commis après le baptême. Souvent même ils disoient que ce pouvoir n'appartenoit qu'à leurs prophètes. Ils prétendoient qu'il n'étoit pas permis de fuir dans la persécution, ni même de prendre des mesures pour n'être pas surpris dans les exercices que la religion prescrit; & ils célébroient leur culte si publiquement, qu'ils paroissoient chercher à braver les infidèles. D'ailleurs ils suivoient une discipline rigoureuse; ils multiplioient les jeûnes, & ils pratiquoient plusieurs austérités qu'ils s'imposoient comme autant d'obligations.

Ils pensoient encore que les saints, les patriarches & les prophètes régneroient un jour sur la terre avec Jésus-Christ pendant mille ans; qu'ils commanderoient à toutes les nations; que dans le cours de ce règne ils jouiroient de tous les plaisirs; & que le Sauveur leur rendroit au centuple tout ce qu'ils auroient quitté pour lui. Cette erreur, plus ancienne qu'eux, étoit commune à plusieurs écrivains de l'église, & même à plusieurs martyrs. Tous ceux qui l'ont embrassée ne l'expliquent pas de la même manière. On les nomme *Millénaires*.

Cette erreur venoit d'un passage de l'apocalypse mal entendu, ou de quelque tradition



sans fondement. St. Papias contribua sur-tout à la répandre. Comme il étoit disciple de St. Jean, son suffrage ne pouvoit manquer d'avoir un grand poids. Cependant, si nous en croyons Eusèbe, c'étoit un esprit borné, qui ramassoit sans choix tout ce qu'il croyoit venir des apôtres, & qui débitoit bien des fables.

Sous Marc-Aurèle, il se forma une autre hérésie dont Talien fut l'auteur. Né payen, c'est en étudiant les livres des idolâtres, qu'il avoit appris à mépriser l'idolatrie. Il cherchoit quelque chose de mieux, lorsqu'il trouva (ce sont ses termes) quelques livres des barbares dont la lecture le persuada. Antérieurs, dit-il, à tout ce qui a été écrit, ils sont de la plus haute antiquité.

Le style en est simple, les auteurs en paroissent sincères, on les comprend facilement : plusieurs de leurs prédictions sont accomplies, & leurs préceptes sont admirables. C'est ainsi qu'il rapporte lui-même sa conversion.

Il eut pour maître St. Justin ; & tant que ce martyr l'éclaira, il fut ferme dans la foi : il acquit même de la considération. Mais trop fier des succès, il se livra après la mort de ce saint aux imaginations les plus extra-



vagantes, & se crut fait pour enseigner une nouvelle doctrine. Il ne fit cependant que remanier la doctrine des Marcionites. Il supposa des Eons; il admit deux principes, & condamna le mariage: il défendit l'usage du vin, & il ne permit pas de se nourrir de la chair des animaux. Cette continence outrée fit donner à ses sectateurs le nom d'Eucratites ou de Continens. Cette hérésie poussa plusieurs branches.

Pendant le règne de Commode, qui fut de douze à treize ans, c'est-à-dire, depuis cent quatre-vingt jusqu'à la fin de cent quatre-vingt-douze, l'église jouit d'une paix profonde. Il paroît d'abord étonnant que la persécution ait sur-tout éclaté sous les meilleurs princes; mais quand on y regarde de plus près, on cesse d'être surpris. En effet, Marc-Aurèle, tout entier au gouvernement, devoit punir les Chrétiens, puisqu'il les regardoit comme des perturbateurs du repos public; & Commode au contraire devoit les laisser tranquilles, parce qu'il négligeoit tout soin, & qu'il trouvoit ailleurs de quoi assouvir sa cruauté.

Sous son règne parut l'ouvrage que St. Irénée, évêque de Lyon, fit contre les hérétiques. Il y expose leurs erreurs; il les dé-



truit par les fondemens : il leur oppose la foi & la tradition de toutes les églises : il les combat par les miracles que les catholiques faisoient encore.

Après la mort de Commode, l'église jouit encore de la paix ; parce que les guerres civiles, qui durèrent cinq à six ans, firent en quelque sorte oublier les Chrétiens ; & que d'ailleurs Sévère commença par leur être favorable. On voit aussi qu'en 195 & 196 on tint plusieurs conciles en Orient & en Occident : ce qui n'auroit pu se faire, si l'église eût été persécutée. Mais pendant cette paix, il s'en fallut peu qu'il ne se formât un schisme. Il s'agissoit de la célébration de la pâque ; les églises d'Asie, conformément à leur tradition, la fixoient au jour qu'il avoit été commandé aux Juifs d'immoler l'agneau, c'est-à-dire, le 14 de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât. Les autres, ayant reçu de St. Pierre & de St. Paul une tradition différente, vouloient qu'on la renvoyât au dimanche, jour où le Sauveur est ressuscité.

Cette question avoit déjà été agitée. Polycarpe, évêque de Smyrne, étant à Rome en 160, l'avoit même traitée avec le pape Anicet ; n'ayant pu renoncer à leur coutume ni l'un ni l'autre, ils se séparèrent, & con-

vinrent



vinrent cependant qu'on ne devoit pas rompre la paix pour un sujet si léger.

Le pape Victor en jugea tout autrement ; car en 196 il excommunia les évêques d'Asie, parce qu'ils ne voulurent pas se conformer à l'usage de l'église romaine, mais cette conduite fut généralement désapprouvée : les évêques mêmes de son parti lui écrivirent pour le faire entrer dans des sentimens plus conformes à la paix, ils y réussirent.

Sous le pontificat de Victor, il parut de nouveaux hérétiques. Les uns nioient la divinité de Jésus-Christ ; les autres soutenoient qu'il n'est pas différent du père, & qu'il n'y a qu'une personne en Dieu ; quelques-uns enfin enseignoient que la matière est éternelle, & que Dieu n'a fait que l'arranger.

Malgré les persécutions & les hérésies, l'église a fait dans ce siècle des progrès surprenans. Les fidèles étoient répandus partout, dans les villes, dans les campagnes, dans le sénat, dans les armées ; en un mot, ils étoient en si grand nombre, que s'ils se fussent retirés, l'empire, dit Tertullien, n'eût plus été qu'une vaste solitude.



## CHAPITRE VII.

*Considérations sur le second siècle.*

LES Apôtres se formèrent sur le modèle du maître divin qui les avoit instruits. Cherchant à se rapprocher des plus ignorans, ils exposèrent l'évangile avec simplicité, ils l'annoncèrent avec courage, ils le scellèrent de leur sang. Ils n'avoient besoin ni des artifices de l'éloquence, ni des raisonnemens subtils de la philosophie. Ces arts, plus nécessaires au mensonge qu'à la vérité, leur étoient tout-à-fait étrangers. En un mot, ils n'étoient ni rhéteurs, ni philosophes : ils étoient pieux, simples, courageux. Leurs disciples prirent leur exemple pour règle, s'attachant à la même simplicité, & ne cherchant pas dans les sciences humaines de quoi orner les vérités de l'évangile.

Telle fut la religion pendant le premier siècle. Simple, pure, sans aucune couleur étrangère. Elle se conservoit dans cet état, parce que le plus grand nombre des fidèles étoit des hommes du peuple, qui ne pouvoient altérer cette simplicité apostolique ; & les autres, quoique plus versés dans les lettres,



trouvoient que les vérités chrétiennes, exposées sans ornemens, étoient bien supérieures à toutes les sciences qu'ils avoient étudiées.

Mais dès le commencement du second siècle, l'évangile répandant sa lumière sur tout l'empire, les yeux des savans & des philosophes commencèrent à se dessiller. Ils virent quelque chose de divin dans une doctrine dont le caractère étoit tout-à-la-fois la sublimité des dogmes, la simplicité du langage & la pureté de la morale. S'ils y trouvoient des mystères qu'ils ne pouvoient comprendre, ils étoient au moins forcés d'avouer qu'ils ne pouvoient ni les combattre, ni substituer quelque chose de mieux. Ils découvroient enfin le moyen d'arriver à cette tranquillité, à ce bonheur qu'on cherchoit depuis tant de siècles, & qui avoit fait naître tant de systêmes.

Dans le même tems que l'évangile attiroit l'attention des hommes éclairés, c'est alors que la philosophie commençoit à perdre beaucoup dans l'esprit même des Païens. On reconnoissoit la futilité de toutes ces disputes, qui divisoient les sectes, & les détruisoient les unes par les autres. On les méprisoit même si fort, qu'on se faisoit un jeu de les



172 HISTOIRE ANCIENNE.  
tourner en ridicule , & qu'on ne daignoit  
presque plus les examiner sérieusement.

L'hypocrisie , la magie , l'imposture furent  
les moyens que les philosophes employèrent  
pour se relever ; & ils devinrent aussi mépri-  
sables par leur conduite que par leurs opinions.  
Il arriva donc que ceux qui cherchoient sin-  
cèrement la vérité , se dégoûtèrent enfin de  
toutes les sectes ; & que portant la vue sur  
le nouveau culte qu'on leur annonçoit , ils le  
comparèrent avec ce qu'ils avoient connu jus-  
qu'alors. Quand ils n'auroient regardé la  
religion chrétienne que comme l'ouvrage d'un  
homme , cette comparaison eût encore été à  
son avantage. Ils l'étudièrent , & ils se con-  
vainquirent de sa divinité , parce qu'ils furent  
convaincus de la vérité des miracles & de  
l'accomplissement des prophéties. Voilà quels  
sont en général les motifs qui firent embrasser  
le christianisme à plusieurs philosophes. St.  
Justin en est un exemple sensible.

Ce n'étoit donc plus le peuple seul qui se  
convertissoit : les esprits les plus éclairés  
commençoient à croire ; & c'est ce qui sou-  
levoit les philosophes , qui persistoient dans  
leurs erreurs. Ils ne pouvoient souffrir de se  
voir vaincus par une secte , à laquelle ils  
reprochoient de n'avoir pour auteurs que des



hommes grossiers & ignorans. Ils l'attaquèrent, & parce que leurs raisons s'émoussoient contre les armes de l'église, ils forgèrent des calomnies, & ils soulevèrent les puissances contre les Chrétiens.

Ce fut alors que les philosophes convertis écrivirent pour la défense de l'église; ils opposèrent aux absurdités des philosophes grecs, à leurs questions vaines, à leurs inconséquences, à leur fausse sagesse, la simplicité de la foi chrétienne, la sublimité des dogmes, la sainteté de la morale, la sagesse de l'évangile. Ils ne faisoient grace à aucune secte, parce qu'elles étoient toutes favorables à l'idolatrie, & qu'elles pouvoient servir à l'étayer; en effet, elles ne négligeoient rien pour s'accommoder aux superstitions vulgaires, puisque les Epicuriens mêmes admettoient plusieurs dieux.

Cependant les philosophes avoient enseigné des vérités, sur-tout en morale: on croyoit même entrevoir dans le platonisme des choses qui pouvoient se rapprocher de nos dogmes. Il sembloit qu'il n'y eût qu'à corriger le langage des philosophes & qu'à interpréter leurs assertions, pour trouver dans leurs écrits des traces du christianisme même.

Quelques écrivains ecclésiastiques reven-



diquèrent donc ces vérités, disant, que les philosophes les avoient tirées de l'écriture sainte, ou qu'elles leur avoient été révélées. Ils pensoient que, comme le Verbe depuis l'incarnation s'étoit manifesté aux plus sages des Païens, c'est-à-dire, qu'ils croyoient que quelques philosophes, tels que Socrate & Platon, avoient connu Jésus-Christ, & que par conséquent ils pouvoient être sauvés. St. Justin, entr'autres, pensoit ainsi : les pères, qui étoient dans cette opinion, jugeoient seulement que les philosophes n'avoient pas exposé ces vérités avec assez d'exactitude ; & qu'ils les avoient confondues parmi bien des erreurs.

Lors donc qu'ils condamnent ouvertement toutes les sectes, ils ne rejettent pas absolument tout ce qu'elles enseignent, ils veulent seulement combattre les absurdités qu'ils y découvrent en grand nombre. Dans d'autres occasions, ils parlent de quelques-unes avec les plus grands éloges, parce qu'ils les considèrent alors par les vérités communes à la philosophie & à la religion chrétienne. C'est ce qu'il faut remarquer, si l'on ne veut pas se méprendre à leur langage, & y trouver des contradictions qui n'y sont pas. Ils rejetoient, sur-tout, Aristote ; &



parce que ce philosophe ne reconnoît pas la providence, & parce qu'ils regardoient la dialectique comme le bouclier des hérétiques, ils croyoient que la manie de raisonner d'après la méthode des Péripatéticiens étoit la vraie cause des hérésies. Ce jugement sur Aristote l'a rendu odieux pendant plusieurs siècles.

Au contraire, on faisoit cas du platonisme à certains égards : mais c'étoit le platonisme d'Alexandrie, on ne connoissoit même guère l'académie ; & Alexandrie étoit alors la première école de philosophie. Or, ce platonisme pouvoit quelquefois se rapprocher en apparence de nos dogmes, puisque le sincrétisme avoit déjà tenté de concilier Platon avec Moïse. D'ailleurs, Platon lui-même parle si magnifiquement de Dieu, qu'on croit souvent entendre un Chrétien ; quoique ses expressions soient bien éloignées de porter des idées saines, lorsqu'on les interprête d'après le système entier, & qu'il faille les en séparer pour leur trouver un sens orthodoxe.

On a beaucoup agité si les premiers pères de l'église ont été platoniciens. Cette question est cependant facile à résoudre. Ils ne l'ont point été, puisqu'ils n'ont admis ni tous les



principes du platonisme , ni toutes ses conséquences , puisqu'ils n'ont pas embrassé le système entier , & , qu'au contraire , ils l'ont combattu , & même souvent avec mépris. S'ils en ont tiré des choses qu'ils ont approuvées avec éloge , ils les revendiquoient , parce qu'ils les regardoient comme des plagiats faits aux Juifs , ou comme des vérités , qui avoient été révélées à Platon. En un mot , en pensant quelquefois comme ce philosophe , ils ne se faisoient pas platoniciens : ils le considéroient en quelque sorte comme chrétien lui-même.

Il est vrai que ces plagiats & cette révélation étoient deux suppositions bien fausses ; & si on les adoptoit , c'étoit sans trop les examiner , & parce qu'elles paroissoient favorables à la propagation du christianisme ; après avoir refuté les erreurs des philosophes , il étoit juste de reconnoître qu'ils avoient enseigné des vérités. Par-là , on se rapprochoit d'eux , on se les concilioit. Lors qu'ensuite on faisoit voir que toutes ces vérités appartenoient au christianisme , on diminueoit leur prévention contre l'église , & on les dispoisoit à se convertir.

Ces motifs étoient pieux : mais cette conduite commençoit à s'éloigner de la simplicité



cité apostolique ; & il étoit à craindre qu'en voulant se concilier les philosophes , on ne prît chez eux des erreurs , lorsqu'on y cherchoit des vérités. Ce danger devint d'autant plus grand , que les philosophes , ayant remarqué les avantages que la religion avoit sur tous les systêmes , s'approprièrent insensiblement les principales vérités qu'elle enseigne ; comme ils voyoient que les Chrétiens se prévalaient de ces vérités , il leur importoit de faire croire que la philosophie , dans les points essentiels , ne cédoit point au christianisme. Ce rapprochement réciproque de la philosophie & du christianisme ne pouvoit que répandre beaucoup de confusion.

Il seroit à souhaiter qu'on se fût moins mis en peine de démêler ce qu'il y a de bon dans les philosophes ; & qu'on se fût fait un devoir de ne chercher la vérité , que dans les écrits que les apôtres & leurs disciples avoient laissés. Mais lorsque les philosophes eux-mêmes se convertissoient , il n'étoit pas naturel qu'ils renonçassent à toutes les études qu'ils avoient fait jusqu'alors ; & il y auroit de quoi s'étonner , s'ils n'avoient pas conservé les opinions qu'ils croyoient pouvoir s'accorder avec la foi ; ils formèrent donc le projet de recueillir les vérités épar-



ses parmi les sectes, & d'en faire un corps de doctrine chrétienne. Ils virent même de l'utilité dans l'exécution de ce projet, parce qu'ils y trouvèrent des armes contre les ennemis du christianisme. En effet, pourquoi se soulever contre cette religion sainte, si ce qu'elle enseigne s'accorde avec ce que les philosophes ont dit de mieux, & si elle ne les combat que lorsqu'ils tombent dans l'erreur?

N'étoit-ce pas la confirmer, que de faire voir que les meilleurs esprits en avoient connu les principales vérités, & qu'elle seule étoit exempte des erreurs dont ils n'avoient pu se garantir? N'étoit-ce pas démontrer que, pour éclairer les hommes, il falloit une autre sagesse qu'une sagesse humaine? & l'événement ne venoit-il pas à l'appui, quand on remarquoit que douze pêcheurs ignorans avoient fait ce que les plus habiles législateurs & les plus grands philosophes n'avoient osé tenter?

Ainsi, bien loin d'abandonner tout-à-fait les philosophes, les pères en conseillèrent l'étude, & en donnèrent eux-mêmes l'exemple. Il est vrai qu'ils avertissent des précautions qu'il faut prendre; qu'ils recommandent d'avoir toujours la foi pour guide; & qu'ils exhortent sur-tout à l'étude de l'écri-



ture. Ils se servent même à ce sujet d'une comparaison, représentant la philosophie comme une esclave qui doit obéir, & la foi comme une maîtresse qui doit commander.

Cependant ils se rapprochoient des philosophes, & se confondoient même avec eux, autant qu'il étoit possible : car ceux qui l'avoient été, en conservoient d'ordinaire l'habit & la profession, & ne parloient quelquefois de la religion chrétienne que comme d'une philosophie plus saine. Par là, ils paroissoient moins étrangers, & ils pouvoient se flatter qu'en s'accoutumant à vivre avec eux, comme avec des philosophes, on s'accoutumeroit encore insensiblement à vivre avec eux comme des chrétiens. Mais ils ne prenoient plus le mot de philosophie dans toute son étendue : puisqu'eux-mêmes ils ne s'occupoient que du culte dû à la divinité, & qu'ils négligeoient d'ailleurs toute autre recherche. En un mot, ce qu'ils entendoient par philosophie, n'en étoit que la partie que nous nommons théologie.

Malgré les précautions qu'ils conseilloient de prendre, il y avoit des inconvéniens à se confondre avec les philosophes, & à chercher dans leurs systêmes les vérités de la religion chrétienne. Etoit-il possible que ceux



qui dès leur jeunesse avoient été prévenus pour quelque secte , fussent toujours en état de bien discerner le vrai du faux ? pouvoit-on s'en flatter , sur-tout dans un siècle où le sincrétisme avoit appris à concilier les opinions , & où l'abus des allégories étoit plus répandu que jamais. Il est vrai que les allégories , si l'on en faisoit un usage sobre , seroient propres à rendre la vérité sensible , & à la mettre à la portée des esprits les plus grossiers. C'est ainsi qu'elles sont employées dans l'écriture sainte. Il n'en est pas de même des allégories des orientaux , & sur-tout de celles des Egyptiens ; pendant long-tems leurs prêtres ne les ont prodiguées , que parce qu'ils vouloient faire un mystère de leur façon de penser , & pouvoir toujours s'accommoder à l'esprit du gouvernement ; & dans la suite , leurs philosophes les trouvèrent commodes pour allier toutes les opinions. De cet abus , cependant , il ne pouvoit naître que de l'ignorance & des erreurs.

De pareils philosophes ne pouvoient donc se convertir que la doctrine chrétienne ne fût en danger d'être corrompue. Aussi le second siècle de l'église est-il l'époque où les hérésies ont commencé à se multiplier davantage. C'est alors que les Gnostiques ;



qui auparavant avoient eu à peine quelques partisans , produisirent un grand nombre de sectes ; les philosophes se convertissoient , mais ils ne renonçoient pas à leurs anciennes opinions. Ils entreprenoient de les concilier avec les dogmes de l'église ; ils vouloient même qu'elles servissent à les expliquer ; & ils rejetoient quelquefois ceux qui ne pouvoient pas quadrer avec leurs systêmes.

Les hérésies n'ont pas peu contribué à rendre odieuse toute la philosophie , & les pères , qui les ont refutées , se sont plus d'une fois élevés contre les philosophes , & leur ont reproché d'être les patriarches de tous les hérétiques. En effet , la philosophie devoit produire bien des erreurs , ou mettre au moins beaucoup de confusion dans les idées. Un philosophe , pour être converti , ne cessoit pas toujours d'être philosophe. Il conservoit souvent & ses principes & son langage , & il ne cherchoit qu'à pouvoir concilier son ancienne façon de penser avec la nouvelle doctrine qu'il embrassoit. Il ne faut donc pas s'étonner si quelques pères de l'église se sont fait des idées peu saines de la spiritualité ; s'ils se sont représentés les ames & les anges comme formés dans une matière plus subtile , & si Tertullien paroît même



donner un corps à Dieu ; il ne faut pas non plus s'étonner si ceux qui sont sortis de l'école d'Alexandrie ont quelquefois adopté le langage des platoniciens ; soit qu'ils aient voulu allier les dogmes de l'église avec une philosophie pour laquelle ils étoient trop prévenus ; soit que plutôt ils aient jugé pouvoir se servir d'un langage qui leur étoit familier , & qui n'étant pas étranger aux Gentils , les disposoit en faveur de la religion chrétienne. Mais il n'est pas nécessaire que j'expose toutes leurs erreurs , parce qu'il vous est très-permis de les ignorer ; & que vous les trouverez , si jamais vous en avez la curiosité , dans Fleury , Tillemont , du Pin , Brucker , &c. Il suffit de remarquer que les pères ne se sont point égarés sur les principaux articles de notre foi ; & que le platonisme , qu'on découvre quelquefois dans leur langage , prouve seulement qu'on ne s'exprimoit pas encore avec assez de précaution. La doctrine a toujours été la même. Elle a été transmise de Jésus-Christ aux apôtres , des apôtres à leurs disciples , & elle s'est conservée par tradition jusqu'à nous. Seulement il a fallu du tems pour déterminer avec précision la manière dont chacun devoit parler des mystères ; les disputes auxquelles les hérétiques



ont donné lieu ne pouvoient manquer de répandre d'abord beaucoup de confusion dans le langage ; ils étoient trop intéressés à brouiller toutes les idées. Cependant de ces disputes mêmes devoit naître un choix d'expressions mieux déterminées. L'église, qui en étoit le juge infailible, ôtoit les équivoques ; & en montrant ce qui avoit toujours été cru, elle apprenoit comment il falloit parler. C'est ainsi qu'elle profitoit des hérésies mêmes, pour ôter tout prétexte à l'erreur. Elle ne faisoit pas des dogmes : elle proposoit ceux qu'elle conservoit par tradition ; elle empêchoit qu'on ne s'égarât par l'abus du langage.

---

## CHAPITRE VIII.

*Depuis le commencement du troisième siècle jusqu'en 325, que Constantin donna la paix à l'église.*

**C'**EST sur tout dans le troisième siècle que la philosophie devint l'étude des écrivains, qui prirent la défense de la religion chrétienne ; l'usage de recueillir les vérités éparées par-tout fut même si général, qu'il prit alors le nom d'Eclectisme. Les ennemis



de l'église s'attachèrent plus particulièrement à cette méthode : ils s'approprièrent souvent nos dogmes , afin que le christianisme n'eût point d'avantages sur eux ; & ils ne conservèrent de la philosophie , que ce qui leur paroissoit propre à le combattre.

Les Eclectiques aimoient à se dire platoniciens , parce qu'en effet , le platonisme dominoit dans leurs systêmes ; cependant ils s'accordoient peu les uns avec les autres , parce que chacun prenoit par - tout à son choix , & que la première règle de ces philosophes étoit de ne s'affujettir aux opinions de personne. Au reste , ce platonisme s'écartoit en bien des choses des sentimens de Platon : car il s'allioit , comme je l'ai déjà remarqué , avec les opinions des Orientaux & des Egyptiens , en sorte que les émanations de Zoroastre en étoient comme la base. Cette philosophie ténébreuse n'étoit certainement pas capable de conduire dans le choix des vérités. Aussi vous verrez naître de nouvelles erreurs , dont les Chrétiens eux-mêmes eurent souvent bien de la peine à se garantir. La tradition conserva les dogmes : mais les mauvais raisonnemens , & le desir de se concilier les philosophes , répandirent une obscurité que les meilleurs esprits eurent bien de la peine



à dissiper. Il fallut que l'église s'assemblât ; & jusqu'à ce qu'elle eut donné son jugement , chacun crut pouvoir adopter les opinions qu'il ne jugeoit pas contraires à l'évangile. Delà , plusieurs hérésies. Je remarquerai que dans les trois premiers siècles , elles sont presque toutes venues des lieux où les platoniciens étoient le plus répandus ; c'est-à-dire , de l'Asie & de l'Afrique.

Les Eclectiques ne se bornoient pas à la philosophie ; ils s'appliquoient encore à tous les genres de littérature , & sur-tout à l'éloquence ; plus jaloux de persuader que de convaincre , ils dissertoient en orateurs plutôt qu'en philosophes ; & souvent ils accumuloient les preuves au lieu de les choisir ; c'étoient des sophistes , qui , sans critique & sans logique , abusoient étrangement des allégories.

Ce fut une occasion de s'éloigner encore de la simplicité avec laquelle les apôtres avoient exposé la doctrine. Comme les pères du second siècle avoient voulu être philosophes , ceux du troisième voulurent être philosophes & orateurs. On crut que les ornemens du discours étoient nécessaires pour se rendre favorables jusqu'aux esprits les plus délicats , & qu'il importoit de vaincre , autant



par l'éloquence que par la force de la vérité; cette façon de penser devoit naturellement prévaloir, quoiqu'il fût à craindre qu'en cherchant les images qui séduisent l'imagination, on ne s'écartât de l'exactitude qui fait la solidité des raisonnemens. Mais si les ennemis de la religion avoient eu seuls les avantages du style, ils n'en auroient que plus facilement répandu leurs erreurs. Les pères s'appliquèrent donc à toutes les études des Grecs, & l'église eut des orateurs du premier ordre. Tel est l'esprit qui distingue ce siècle des deux précédens. Il nous reste à le parcourir.

Vers le commencement du troisieme siècle, il s'éleva une persécution plus cruelle que les précédentes, & à laquelle Sévère donna lieu, en défendant de prêcher l'évangile. Elle excita le zèle de Tertullien, qui s'étant déjà distingué dans le siècle précédent, prit alors la défense de l'église. Sa première profession avoit été le barreau : il avoit fait une grande étude des différentes sectes de la Grèce, & il joignoit l'éloquence à la philosophie; comme son apologie est la plus célèbre & aussi la plus complète, je vous ferai connoître une partie des raisonnemens qu'elle contient.

Il montre d'abord combien il est injuste



de punir les Chrétiens, uniquement parce qu'ils s'avouent chrétiens, & sans examiner les crimes dont on les accuse : il montre combien il est absurde de les mettre à la question, pour les forcer à défavouer ce nom seul ; & de les absoudre, lorsque les tourmens leur ont arraché un mensonge. Il insiste sur ce renversement des loix : il fait voir que celles qu'on a porté contre les Chrétiens devoient être abrogées, comme tant d'autres l'ont été, puisqu'elles sont injustes, & il relève sur-tout la contradiction où tomboit Trajan, lorsqu'il défendoit de rechercher les Chrétiens, & qu'il ordonnoit de les punir, si on les trouvoit ; comme si le crime ne consistoit qu'à ne pas savoir cacher son crime.

Il vient ensuite aux calomnies : car on reprochoit des horreurs aux Chrétiens ; entr'autres, d'égorger des enfans, & de se nourrir de leur chair. Après avoir montré que ces abominations sans preuves sont contraires à l'esprit de la religion & aux mœurs des fidèles, il fait voir qu'elles n'appartiennent qu'au paganisme, & que les Romains avoient eux-mêmes immolé des hommes à leurs dieux.

Il fait des recherches sur ces dieux ; & il



trouve des hommes qui sont morts, après avoir vécu dans le crime, qui protègent le vice, qui en donnent l'exemple, & qu'on tourne en ridicule sur les théâtres, tant ils sont méprisables aux yeux mêmes des païens.

A ce culte absurde, il oppose celui des Chrétiens, dont on se faisoit des idées fausses : car quelques-uns leur attribuoient d'adorer le soleil, parce qu'ils prioient tournés vers l'Orient ; d'autres, des croix ; d'autres, une tête d'âne. Il montre donc que le Dieu des Chrétiens est unique ; qu'il a créé le ciel & la terre ; qu'il punira les méchans ; qu'il récompensera les bons ; que ses ouvrages prouvent son existence ; que nous ne pouvons l'ignorer ; que la nature nous le révéla. C'est lui, dit-il, que nous invoquons, lorsque nous nous écrions, *mon Dieu, plût à Dieu*, &c. ; expressions qui font le témoignage d'une ame naturellement chrétienne.

Dès le commencement, ajoute Tertullien, ce Dieu a envoyé des hommes dignes de le connoître. Il les a remplis de son esprit ; il leur a manifesté l'avenir, & leurs prophéties se sont accomplies. Il démontre toutes ces choses par les faits & par l'autorité des livres de Moïse, & il vient ensuite au culte dû à Jésus-Christ.



Il remarque l'état déplorable où étoient alors les Juifs, auparavant le seul peuple agréable à Dieu ; mais c'est un malheur dont ils avoient été menacés. Il avoit été prédit que Dieu se choisiroit enfin des adorateurs parmi toutes les nations ; qu'il enverroit son fils pour les éclairer, & qu'il leur accorderoit une grace abondante.

Ce fils, c'est la parole, la raison, la puissance. Vos sages, dit Tertullien, conviennent que *Logos*, c'est-à-dire, le Verbe, la parole semble être l'ouvrier de l'Univers. Or, nous croyons encore que la propre substance de ce Verbe, de cette raison, par laquelle Dieu a proféré cet esprit ; qu'en le proférant, il l'a engendré ; & c'est pourquoi il est nommé fils de Dieu. Quand le soleil pousse un rayon, la substance n'est pas séparée, mais étendue. Ainsi le Verbe est un esprit d'un esprit, Dieu de Dieu, comme une lumière allumée d'une autre lumière. Ainsi ce qui procède de Dieu est Dieu, fils de Dieu, & les deux ne sont qu'un. Ce Verbe, comme il a été prédit, est descendu dans le sein d'une vierge ; il s'est fait chair, & il est né Homme-Dieu. Voilà Jésus-Christ.

Il démontre que le Sauveur est ce Verbe :



Dieu, & par l'autorité des prophètes, & par les miracles qu'il a fait, & par les ténèbres qui se répandirent au moment de sa mort. A ces preuves, il ajoute l'établissement miraculeux de l'église, & le pouvoir que les Chrétiens avoient sur les mauvais anges. Faites venir, dit-il, aux païens, devant vos tribunaux un possédé : si un Chrétien pris au hasard l'interroge, l'esprit, qui se dit ailleurs un Dieu, avouera qu'il n'est qu'un démon. Il en est de même de ces dieux, que vous croyez inspirer vos prêtres & vos prêtresses. Si en présence d'un Chrétien, ils ne s'avouent pas pour ce qu'ils sont, répandez le sang de ce chrétien téméraire. Voilà cependant l'objet de votre culte. Chaque province, chaque ville a de pareilles divinités. On peut adorer chez vous, hors le vrai Dieu; & il n'y a que les Chrétiens auxquels vous ne permettez point de culte particulier. A cette occasion, Tertullien réfute l'erreur des païens, qui attribuoient à leurs dieux la grandeur de l'empire; il fait voir encore avec combien peu de fondement on accusoit les Chrétiens de sacrilège & de lèze-majesté, parce qu'ils n'adoroient pas de pareils dieux, & qu'ils ne leur offroient pas des sacrifices pour l'empereur. Il tourne



en ridicule la piété des païens , qui croyoient honorer le prince & les divinités , lorsqu'ils se livroient à des désordres de toute espèce , dressant des tables dans les rues , faisant de la ville un cabaret , & courant par troupes pour commettre des insolences. A cette conduite , il oppose la modestie des Chrétiens , qui invoquent le seul vrai Dieu , & qui demandent pour l'empereur une longue vie , un règne tranquille , un sénat fidèle , de braves soldats , un peuple soumis , & tout ce qu'un peuple peut desirer. Nous prions , dit-il , & parce que l'écriture sainte nous le commande , & parce qu'étant persuadés que le monde finira avec l'empire romain , nous voudrions retarder les maux dont nous sommes menacés ; nous le détruirions cet empire , si nous voulions armer : car nous remplissons vos villes , vos isles , vos châteaux , vos bourgades , vos champs , vos tribus , vos palais , le sénat , les troupes , tout en un mot , excepté vos temples. Et combien ne serions-nous pas redoutables , nous qui affrontons la mort avec tant de fermeté ? mais notre loi nous ordonne de souffrir.

On n'a donc rien à craindre des motifs qui nous unissent. Nous faisons un corps ,



parce que nous avons la même religion, la même morale, la même espérance. Nous nous assemblons pour prier, & pour lire l'écriture; nous nous exhortons, nous nous corrigeons, nous nous jugeons avec équité, comme Dieu nous jugera: & tout est à craindre pour celui qui a mérité d'être privé de la participation aux choses sacrées. Ceux qui président à nos assemblées sont des vieillards éprouvés. La vertu seule les élève à cet honneur. Les choses saintes ne se vendent pas; & si nous avons une espèce de trésor, c'est le fruit d'une contribution volontaire. Chacun apporte ce qu'il veut, quand il veut; les biens sont communs entre nous, & nous les employons à entretenir les pauvres, les orphelins, les vieillards, les infirmes; à secourir les fidèles relégués dans les isles, condamnés à travailler aux mines, ou renfermés dans les prisons pour avoir confessé Jésus-Christ. Nous nous regardons comme frères; nous faisons en commun des repas de charité: nous prions avant de nous mettre à table, nous prions après; & nous nous séparons sans désordre & avec modestie. Telles sont nos assemblées. Cependant si le Tibre inonde & si le Nil n'inonde pas, on crie, *les Chrétiens au lion.*

On



On veut que nous foyons la cause de tous les malheurs, comme si avant la venue de Jésus-Christ, il n'étoit pas arrivé de semblables calamités.

Que trouve-t-on en nous; sinon des vertus supérieures à celles des plus sages philosophes? j'ajoute même, & plus de science à certains égards: car si Platon disoit qu'il est difficile de trouver l'auteur de l'univers, & encore plus difficile d'en parler devant le peuple; parmi nous le moindre artisan connoît Dieu, & le fait connoître. Mais quand nos opinions seroient fausses, au moins sont-elles utiles, puisqu'elles nous rendent meilleurs: certainement elles ne nuisent à personne, & s'il les falloit punir, ce seroit par le ridicule, & non par le fer, le feu, les croix, les bêtes. Ces persécutions produisent un effet contraire à celui qu'on attendoit. Le mépris de la mort se montre bien mieux dans notre conduite que dans les discours des philosophes: on est étonné de notre courage: on en veut pénétrer la cause, & bientôt on desire de souffrir comme nous. Ainsi le sang des Chrétiens devient une semence féconde.

On ne voit pas que cette apologie ait produit aucun effet. La persécution continua,



& fut grande à Carthage même , où il paroît que Tertullien avoit écrit & publié son ouvrage. Ce qui est plus étonnant , c'est que quelques années après , cet écrivain embrassa l'hérésie des Montanistes : croyant reconnoître le Paraclet dans un visionnaire , & trouvant les nouvelles prophéties de Montan bien supérieures à celles de Jésus-Christ. Tant qu'il défendit la vérité , il montra du génie : dès qu'il écrivit pour l'erreur , on ne vit plus en lui qu'un esprit foible , faux & crédule. Son imagination bouillante ne lui permit jamais de revenir sur ses pas. Il tomba de précipice en précipice ; & finissant par se séparer des Montanistes , il devint le chef d'une secte nouvelle.

Caracalla , Macrin & Héliogabale ne persécutèrent pas les Chrétiens : Alexandre Sévère leur fut même favorable , & mit Jésus-Christ parmi les dieux , auquel il rendoit un culte en particulier. Les fidèles commencèrent donc à respirer. Cependant la paix ne fut pas entière , & il y eut encore quelques martyrs. C'est que l'église avoit des ennemis déclarés dans les jurisconsultes , auxquels Alexandre avoit donné une grande part dans le gouvernement. Ces hommes , attachés aux anciennes loix , res-



gardoient la religion chrétienne comme une nouveauté qui ne pouvoit causer que des troubles.

Le zèle des prêtres & des évêques ne se rallentissoit point, soit dans la persécution, soit dans la paix; ils travailloient avec la même ardeur à la conversion des païens: il y avoit des écoles pour instruire ceux qui se préparoient au baptême; & c'est par ce moyen que la doctrine se conservoit dans la plupart des églises. On écrivoit peu encore: l'instruction se faisoit par la parole & par l'exemple, & l'usage d'écrire ne s'introduisoit que dans les provinces, où les lettres étoient cultivées; l'école chrétienne d'Egypte dut donc produire, & produire en effet, les plus grands écrivains.

Un des plus illustres est St. Clément d'Alexandrie, qui appartient à la fin du second siècle, & qui avoit vécu jusqu'au règne d'Alexandre. Ecrivain élégant & d'une érudition immense, il combattit l'idolatrie, & montra l'excellence de la religion chrétienne. Il s'attachoit sur-tout à la morale; & lorsqu'il parloit des mystères, il affectoit quelque confusion, afin de ne les pas découvrir ceux qui n'étoient pas encore initiés.



Cette conduite pouvoit avoir des inconvéniens.

St. Clément étoit né païen , & il avoit eu plusieurs maîtres ; un de Cèle Syrie, un autre d'Egypte , un troisième d'Assyrie & un quatrième de Palebine , Hébreu d'origine. Ce dernier étoit Pantenus , Stoïcien converti , qui enseignoit dans l'école chrétienne d'Alexandrie. St. Clément se fixa en Egypte pour l'entendre , le préférant à tous les autres , & mérita dans la suite de lui succéder.

Quand on considère tous ces différens maîtres , & les pays d'où ils étoient , on a lieu de craindre qu'il ne se soit pas assez tenu en garde contre les opinions , alors répandues en Orient & en Egypte. En effet, on peut lui reprocher de s'abandonner trop aux allégories, & d'avoir, pour un chrétien, fait trop de cas des sectes de la Grèce , bien loin de trouver du danger dans la philosophie de son tems , il en recommande l'étude : aussi le sincrétisme a-t-il été son écueil. Voulant , par exemple , conseiller Moïse & Platon , il fait dire à tous deux que le monde a été engendré de Dieu , comme fils du père : quoique Moïse enseigne que la matière a été créée , & que Platon prétende qu'elle est éternelle , & que



Dieu n'a fait que l'arranger. Il avoit, sans doute, pris cette génération du monde dans les émanations, qui faisoient alors partie du platonisme. Il peignoit encore quelquefois le vrai Chrétien avec les mêmes couleurs que les Stoïciens peignoient leur sage, voulant qu'il fût impassible, disant que Jésus-Christ avoit été insensible à la douleur & au plaisir, & qu'il en avoit été de même des apôtres, après la résurrection du Sauveur. Je ne parle pas de son livre des institutions, où le platonisme se montre sensiblement avec plusieurs erreurs des Gnostiques. Il faut qu'il ait fait cet ouvrage dans un tems où il étoit encore mal instruit; car, dans tous les autres, il enseigne une doctrine toute différente.

Lors de la persécution de Sévère, plusieurs s'enfuoient d'Alexandrie, & St. Clément, qui fut de ce nombre, abandonna son école; pensant avec raison que si un Chrétien ne doit pas craindre la mort, il ne peut pas non plus s'y exposer témérairement, sans se rendre coupable. Origène, l'un de ses disciples, lui succéda, & commença d'enseigner en 203, quoiqu'il n'eût encore que dix-huit ans. Il tint cette école plusieurs années, avec une grande réputa-



198 HISTOIRE ANCIENNE.  
tion, non-seulement, dans l'église, mais  
encore chez les païens. En 216, étant venu  
en Palestine, les évêques de cette province  
le chargèrent d'expliquer publiquement l'é-  
criture, & d'instruire le peuple en leur pré-  
sence; & en 228, dans un second voyage,  
ils l'ordonnèrent prêtre. Démétrius, évêque  
d'Alexandrie, jaloux peut-être de l'hon-  
neur fait à Origènes, & sur-tout irrité d'une  
ordination faite sans participation, assembla  
un concile, dans lequel il lui fit défendre  
d'enseigner à Alexandrie & même d'y de-  
meurer. Origènes, s'étant retiré en Pales-  
tiné, établit son école à Césarée, où Dé-  
métrius le poursuivit encore; l'ayant fait  
excommunier dans un nouveau concile, &  
ayant écrit à tous les évêques pour le faire  
rejeter de la communion de toutes les égli-  
ses. Or, en pareil cas, une condamnation  
étoit reçue par-tout: car ceux qui ne con-  
noissoient pas celui qu'on avoit condamné,  
le devoient supposer coupable; & ceux qui  
le connoissoient trouvoient moins d'incon-  
véniens à consentir à une excommunica-  
tion même injuste, qu'à violer l'ordre de  
la discipline. Origènes, excommunié, n'eut  
pour lui que les évêques de Palestine, &  
quelques autres qui conservoient une estime



singulière pour sa personne. Il continua d'enseigner à Césarée, fit quelques voyages, fut pris & persécuté pour la foi; & ayant recouvré sa liberté, il mourut à Tyr, vers l'an 252. Il avoit fait un grand nombre de disciples, dont le plus illustre a été Grégoire Thaumaturge, évêque de Néocésarée, également célèbre par sa piété & par ses miracles. Il sortit d'ailleurs de son école une quantité de docteurs, d'évêques, de confesseurs & de martyrs. Elle fut toujours florissante. La persécution même qu'il essuya, ne diminua pas le concours: non-seulement, les catholiques s'empressoient pour l'entendre; mais encore les hérétiques & les païens mêmes. On le jugeoit capable d'enseigner toutes les sciences; & il les avoit en effet toutes étudiées. Il vouloit les rapporter à la religion, attirer à l'église les savans du siècle, & faire une moisson abondante des vérités répandues par tout. Cet eclétisme, qu'il professoit & qu'il avoit appris d'Ammonius l'un de ses maîtres, fut un écueil, contre lequel il échoua.

Les anciens ne parlent qu'avec étonnement du nombre de ses ouvrages, & de la facilité avec laquelle il travailloit. Il a surtout écrit sur l'écriture sainte, & il a com-



battu avec succès toutes les hérésies, qui avoient paru jusqu'à lui; un de ses derniers livres & le plus utile de ceux qui nous restent, est contre Celse, philosophe épicurien, qui avoit écrit contre la religion chrétienne. Origènes détruit parfaitement toutes les objections, & présente avec une nouvelle force les preuves que les autres apologistes avoient déjà apportées. Je dois vous faire remarquer que Celse reconnoissoit les miracles de Jésus-Christ; & que ne pouvant les nier, il n'avoit d'autres ressources que de les attribuer à la magie.

Les anciens pères sont fort partagés sur Origènes; les uns lui ayant reproché des erreurs dont les autres le disculpent. Il est au moins certain qu'il paroît peu d'accord avec lui-même, & qu'il seroit bien difficile de déterminer ce qu'il pensoit. Si d'un côté il fait profession de croire la doctrine de l'église; de l'autre, il établit des principes philosophiques, avec lesquels elle ne peut se concilier. Cette contradiction a pu avoir pour causes la promptitude avec laquelle il composoit ses ouvrages, le plan qu'il s'étoit fait de trouver toujours dans l'écriture des sens cachés, son goût pour les allégories qu'il préféroit à la lettre, & le dessein de puiser



dans les différentes sectes tout ce qu'il croyoit pouvoir s'accorder avec les dogmes de la religion chrétienne. Etoit-il possible que toutes les allégories, & tous ces principes philosophiques, saisis à la hâte, lui permissent de combiner toujours ce qu'il pensoit avec ce qu'il avoit pensé, & de former un systême bien suivi? Il devoit flotter entre les opinions les plus contraires, les adopter & les rejeter tour-à-tour, parce que dans des circonstances différentes son imagination étoit frappée différemment.

Il reconnoît par exemple avec l'église, l'éternité des peines & des récompenses dans une autre vie; & cependant il dit, avec les platoniciens, qu'elles auront une fin. Cette erreur est une conséquence du systême des émanations, suivant lequel tout étant sorti de Dieu, tout y doit retourner, pour en ressortir, & cela par une suite éternelle de révolutions. Aussi croit-il qu'il y a plusieurs mondes; que les ames ont été envoyées dans les corps, comme dans une prison; qu'elles passeront de corps en corps, qu'elles se purifieront; qu'elles deviendront anges; & que les diables mêmes seront un jour délivrés de leurs tourmens. Il donne des ames aux astres: il confie le soin des choses inani-



animées aux anges, qu'il multiplie & qu'il répand au gré de son imagination. En un mot, il semble vouloir confondre le platonisme & le christianisme. Sa conduite est un exemple sensible de l'abus de l'eclectisme ; elle fait voir combien il étoit dangereux de s'écarter de la simplicité des apôtres, & de vouloir se concilier les philosophes, en cherchant à parler & à penser comme eux. Vous en seriez encore plus convaincu, si j'exposois toutes les erreurs d'Origènes.

En 235, Maximin, ayant fait assassiner Alexandre, fut reconnu empereur par l'armée ; & bientôt, sous prétexte d'une conspiration, il fit mourir plus de quatre mille personnes, parmi lesquelles il se trouva plusieurs chrétiens ; ce fut le commencement d'une persécution. Cet empereur néanmoins n'ordonna de sévir que contre les chrétiens qui enseignoient : mais c'étoit assez qu'il se déclarât ennemi de la religion, pour rallumer la haine des païens contre tous les fidèles.

Il y eut alors des tremblemens de terre, sur-tout dans la Capadoce & dans le Pont, où des villes entières furent abymées. Le peuple ne manqua pas, suivant sa coutume, d'en rejeter la cause sur les Chrétiens. La



persécution fut donc grande dans ces provinces, & plusieurs églises furent brûlées. C'est la première fois qu'il est fait mention des églises des chrétiens : non qu'ils n'eussent auparavant des lieux consacrés à leurs assemblées, mais ils avoient été obligés de les tenir cachés. La paix dont ils avoient joui pendant vingt-quatre ans, c'est-à-dire, depuis la mort de Sévère, & la protection, sur-tout d'Alexandre, les avoit sans doute enhardis à élever de pareils édifices sous les yeux des infidèles.

La persécution finit avec Maximin. Elle n'avoit été qu'une irruption d'environ deux ans à la paix, qui dura ensuite jusqu'à la mort de Philippe, c'est-à-dire, jusqu'en 249 : comme elle n'a pas été générale, il se trouve que le calme a régné dans la plupart des églises pendant 38 ans. Une si grande tranquillité amena le relâchement dans les mœurs & dans la discipline. Il y avoit, à la vérité, plusieurs grands hommes respectables & par leur science & par leur sainteté : mais la corruption gaignoit le cœur des fidèles. Les calomnies, les haines, les divisions avoient pris la place de la charité chrétienne : la simplicité & l'humilité avoient disparu : on cherchoit la pompe, le luxe, les plaisirs : on



amassoit des richesses par toutes sortes de moyens : ce n'étoit qu'artifice , infidélités & parjures. L'intégrité ne se trouvoit pas même dans les ministres de la religion. Les plus saints étoient les plus méprisés ; & les autres , dédaignant les choses de leur ministère , se mêloient dans les affaires du siècle , abandonnoient leurs diocèses , alloient de provinces en provinces , s'enrichissoient par toutes sortes de trafic , & souvent par des fraudes. Au lieu d'assister les pauvres , ils abusoient de la simplicité des riches : ils les dépouilloient de leurs biens , & ils en frustroient les héritiers légitimes. De pareilles ames n'étoient pas faites pour résister à la persécution , & le moment approchoit où elles devoient succomber.

Décus , maître de l'empire , voulant défendre les anciennes superstitions , entreprit d'arrêter les progrès de la religion chrétienne , & publia un édit sanglant , qu'il envoya à tous les gouverneurs. On s'arma de toutes parts , comme pour exterminer jusqu'au nom des Chrétiens. La prison , le fer , le feu , les bêtes , les supplices de toute espèce étoient employés. On essayoit sur-tout de lasser la patience des confesseurs par la longueur des tourmens ; & on offroit des récompenses à



ceux qui renieroient Jésus-Christ pour sacrifier aux idoles.

Le désordre fut grand dans l'église ; souvent les Chrétiens , épouvantés à la vue des supplices , n'attendoient pas d'être interrogés : ils couroient d'eux mêmes à la place publique , se présentoient aux magistrats , & demandoient avec empressement de pouvoir prouver qu'ils renonçoient à Jésus-Christ. Ceux qui étoient tombés , invitoient les autres à se précipiter avec eux , ou dénonçoient leurs parens & leurs amis ; les pères & les mères entraînoient leurs enfans aux pieds des idoles : & la lâcheté , autorisée par l'exemple , augmentoit tous les jours le nombre des apostats.

Il semble que la fuite étoit l'unique ressource pour conserver sa foi. La plupart des fidèles n'étant pas assez forts pour une persécution si violente , les plus saints évêques leur conseilloient la retraite , & leur en donnoient l'exemple. Ainsi les Chrétiens fuyant de toutes parts , abandonnoient leurs biens , leur patrie , & cherchoient un asyle au fond des déserts , chez les barbares , ou dans les pays où chacun croyoit n'être pas connu. Au reste , il y eut différens degrés de chute. Les uns sacrifièrent aux idoles : d'autres leur



offrirent de l'encens : d'autres donnèrent de l'argent aux magistrats pour n'être pas inquiétés ; & ils obtinrent des billets , par lesquels ils paroissoient avoir renoncé au christianisme , quoiqu'ils n'en eussent rien fait. On nommoit ceux-ci *libellatiques*.

Quelque grande que fût la multitude des apostats dans toute l'église , cette lâcheté cependant ne fut pas universelle. Il y eut par-tout beaucoup de fidèles , qui confessèrent Jésus-Christ avec courage , & qui subirent le martyre. Enfin cette persécution cessa. Elle n'a duré que deux ans dans toute sa force, Décius n'ayant régné que trente mois.

La tranquillité ayant été rétablie , les apostats demandoient à rentrer dans le sein de l'église , & cependant plusieurs ne vouloient pas se soumettre à la rigueur de la pénitence. C'est ce qui occasionna des troubles & des schismes.

L'église étoit alors dans l'usage d'accorder le pardon à la prière des confesseurs , lorsque celui qui étoit tombé , se présentoit avec un billet d'indulgence, écrit de leur main. Or, cet usage dégénéra en abus par la facilité de quelques confesseurs , & la discipline étoit en danger. Cependant cet abus même eut en



Afrique des partisans qui furent excommuniés par St. Cyprien, évêque de Carthage.

Il semble que dans les disputes on passe presque toujours d'une extrémité à l'autre. Ainsi Novatien, à Rome, soutint que l'église ne devoit jamais accorder de pardon à ceux qui étoient tombés dans l'apostasie, que même elle ne le pouvoit pas; qu'ils n'avoient point de salut à espérer; & que la pénitence, le martyre même leur seroient inutiles. Il en disoit autant de tous les péchés mortels, & il refusoit à l'église tout pouvoir de lier & de délier.

Tout à la fois schismatique & hérétique, il eut l'ambition d'occuper le premier siége. Il accusa le pape St. Corneille d'avoir acheté un billet du magistrat pour se soustraire à la persécution, & d'avoir communiqué avec des évêques qui avoient sacrifié aux idoles. Sur ce fondement, il sépara plusieurs confesseurs & quantité de fidèles de la communion de Corneille, & il se fit ordonner évêque de Rome. C'est le premier anti-pape.

Dans toutes les provinces on fut d'abord partagé entre ces deux papes; plus la discipline étoit alors sévère, plus Novatien en imposoit par son faux zèle; & comme il trouva des esprits disposés en sa faveur,



son hérésie se répandit beaucoup. Elle dura jusque dans le cinquième siècle.

Cependant sa doctrine étoit évidemment contraire à la tradition. Il fut condamné dans deux conciles, l'un tenu à Rome, l'autre à Antioche. Bientôt ceux qu'il avoit séduits ouvrirent les yeux. Il ne lui resta de sectateurs que dans quelques provinces.

L'église fut encore persécutée sous Gallus, & sous Valérien, quoique celui-ci eût été favorable aux Chrétiens les premières années de son règne. Lorsqu'il fut pris par les Perses en 259, Gallien son fils rétablit la paix, & l'église en jouit jusqu'en 302, la dix-huitième année de Dioclétien. Il est vrai que vers 274 Aurélien publia des édits contre les Chrétiens : mais ils produisirent peu d'effets, parce que ce prince fut assassiné l'année suivante. La persécution ne se fit presque sentir que dans les Gaules.

Au commencement du règne de Valérien, il s'éleva une grande dispute, qui partagea toute l'église. Il s'agissoit du baptême des hérétiques. St. Cyprien soutenoit qu'il étoit nul, sur ce principe que la grace ne se donne point & ne se reçoit point hors de l'église catholique; & il en concluait que les hérétiques qui rentroient dans l'église doivent



être baptisés, comme s'ils ne l'avoient pas été. Il entraîna dans son sentiment beaucoup d'évêques, & il fut appuyé des décisions de plusieurs conciles.

Le pape St. Etienne, au contraire, étoit pour la validité du baptême des hérétiques. Il jugeoit que la grace dépendoit uniquement du sacrement, quelle que fût d'ailleurs la façon de penser du ministre : & comme il se fondeoit sur la tradition, il accusoit St. Cyprien de vouloir innover.

On ne fait pas quelle fut alors la fin de cette contestation. Mais quelque tems après l'église a déclaré qu'on ne devoit point renouveler le baptême donné en invoquant les trois personnes divines, quoiqu'il eût été administré par des hérétiques : cet usage étoit en effet le plus universel.

On reproche à St. Etienne, d'avoir mis de la passion dans cette dispute, jusqu'à traiter durement ceux qui ne pensoient pas comme lui. St. Cyprien se conduisit avec beaucoup de modération & de sagesse. Il avoit trop peu de vertu & trop de zèle pour songer à faire un schisme, & s'il se trompa sur une question, qui paroissoit alors problématique, on ne peut lui reprocher d'ailleurs aucune des erreurs du second & du



troisième siècle. Il est le premier des auteurs ecclésiastiques qui ait été véritablement éloquent. Le caractère de son esprit est la facilité, la fertilité & la netteté; & il a été une des plus grandes lumières de l'église. Il souffrit le martyre à Carthage, lors de la persécution de Valérien.

C'est vers ce tems, ou peu après, que parut en Perse l'hérésiarque Manès, dont la secte fit des progrès rapides: elle étoit déjà fort répandue sur la fin du troisième siècle. Ce Manès étoit un esclave qu'une femme avoit fait instruire dans les sciences des Perses, & auquel elle avoit laissé des écrits de Buddas, où il puisa sa doctrine; & c'est d'un nommé Seithien, Sarrazin, établi à Alexandrie & fort instruit dans la philosophie égyptienne, que Buddas avoit lui-même emprunté ses principes. Vous voyez que si le Manichéisme naquit en perse, il tiroit cependant son origine d'Alexandrie.

Cette hérésie étoit un ramas de ce que les Gnostiques & d'autres ont dit de plus absurde, & elle admettoit une multitude d'esprits de toute espèce. Ce qui lui appartient plus particulièrement, c'est de reconnoître pour principe de tout, deux dieux éternels, indépendans, l'un bon, l'autre mauvais, &



essentiellement ennemis. De leur concours, ou plutôt de leurs combats est sorti le monde. Par tout leurs substances se répandent & se mêlent ; en sorte que chaque homme a deux ames, dont l'une est une parcelle du bon principe, & l'autre est une parcelle du mauvais. C'est d'après ces absurdités que les Manichéens prétendoient rendre raison du bien & du mal. On s'est long-tems occupé de ce systême extravagant : il ne mérite cependant pas de nous arrêter. Vers l'an 290, Dioclétien ordonna que les chefs des Manichéens seroient brûlés avec leurs écrits ; & que les autres, suivant leur condition, auroient la tête tranchée, ou seroient dépouillés de leurs biens & condamnés aux mines. Il paroît que les empereurs suivans, lors même qu'ils toléroient les hérétiques, ont tous traité les Manichéens avec la même rigueur.

La persécution à laquelle Dioclétien fut porté par Galère, dura depuis 302 jusqu'en 310, que Galère lui-même rendit la paix à l'église, dans une maladie dont il mourut. Elle produisit une quantité étonnante de martyrs dans tout l'empire, excepté dans les Gaules, qui en furent exemptes. Constance n'y fit mourir aucun chrétien, & permit seulement d'abattre les églises.



La persécution ne fut nulle part plus violente qu'en Afrique. Dioclétien avoit ordonné de faire mourir, sans distinction, tous les chrétiens qui persistoient, & de brûler publiquement les livres de l'écriture. Il vouloit qu'on fît une recherche exacte de ces livres; & il y alloit de la vie des magistrats, s'ils étoient convaincus de négligence ou d'indulgence à cet égard. Cette recherche troubla sur-tout l'Afrique, où beaucoup de fidèles aimèrent mieux périr dans les tourmens que de livrer les saintes écritures. Mais après une longue paix, dont le relâchement est une suite ordinaire, on ne pouvoit pas se flatter que tous les Chrétiens auroient le même zèle. Il y eut donc des ames assez lâches pour livrer les livres saints, & ce crime ne fut pas seulement celui de quelques laïques, ce fut encore celui de plusieurs prêtres & de plusieurs évêques. Les coupables furent nommés *Traditeurs*.

La paix donnée par Galère ne dura que six mois, & dans cet intervalle, il se forma un schisme.

Mensurius, évêque de Carthage, étant mort pendant la persécution, Cécilien, élu par le suffrage du peuple & ordonné par un évêque voisin, redemanda aux anciens



des vases d'or & d'argent que son prédé-  
cesseur leur avoit confiés. Ceux-ci, ne vou-  
lant pas les rendre, formèrent un parti au-  
quel se joignirent Botrus & Beleufius, irrité  
qu'un autre leur eût été préféré, & Lucilla  
femme riche & puissante.

A leur sollicitation, des évêques de Nu-  
midie vinrent à Carthage, au nombre en-  
viron de 70; & sous prétexte que ç'eût été  
à eux d'ordonner l'évêque de cette ville, ils  
se déclarèrent contre Cécilien. On ne fait  
pas si cette raison avoit quelque fondement,  
parce que nous ignorons les usages qu'on  
suivoit en Afrique. Il est certain qu'ailleurs  
un métropolitain étoit ordonné par un évê-  
que de sa province : celui d'Ortie, par exem-  
ple, ordonnoit celui de Rome. Quoiqu'il en  
soit, ils condamnèrent Cécilien, parce qu'il  
ne s'étoit pas présenté à leur concile, par-  
ce qu'il avoit été ordonné par des tradi-  
teurs, & parce qu'étant diacre, il avoit  
empêché de porter de la nourriture aux  
martyrs qui étoient en prison. Aucune de  
ces allégations n'étoit prouvée; & ce qu'il  
y a de plus singulier, c'est que la plupart de  
ces évêques étoient traditeurs eux-mêmes.  
Ils ordonnèrent cependant un nommé Ma-  
jorin, domestique de Lucilla, qui dans cette



occasion leur ouvrit sa bourse. Cécilien fut reconnu dans toutes les autres églises : mais ses ennemis aimèrent mieux se séparer de communion que de se désister, & toute l'Afrique fut divisée en deux partis. Telle fut l'origine de ces schismatiques, qui prirent le nom de Donatistes, de Donat un de leurs chefs.

Depuis Galère jusqu'en 325, que Constantin, seul maître de l'empire, fit triompher l'église, il y eut encore trois persécutions, dont la première fut ordonnée par Maximin, les deux autres par Licinius ; & il naquit une hérésie, qui devoit troubler la paix. C'est l'Arianisme, ainsi nommé de l'hérésiarque Arius, qui, ayant été condamné dans deux conciles tenus à Alexandrie, se retira en Palestine, où il entraîna plusieurs évêques dans son parti. Il nioit la divinité de Jésus-Christ. Nous en parlerons.

---

## CHAPITRE IX.

*De la discipline des trois premiers siècles.*

**L**A doctrine de l'église a été la même dans tous les tems & dans tous les lieux. La discipline, au contraire, dans les trois premiers



siècles, sans plan général & uniforme, a varié suivant les lieux, & quelquefois dans le même lieu d'un tems à un autre.

Le premier soin des apôtres fut d'établir la doctrine. Il n'est pas à présumer qu'ils aient négligé les cérémonies : mais ils s'y appliquèrent moins, parce qu'elles sont, en effet, moins nécessaires. C'est sous leurs successeurs qu'on régla peu-à-peu celles qu'il falloit observer dans l'administration des sacremens, dans les assemblées, dans le gouvernement des églises, dans la forme des jugemens ecclésiastiques ; en un mot, dans tout ce qui concerne la discipline. Ces choses devoient souffrir quelques variétés, soit parce qu'elles ne sont pas toutes de nature à être les mêmes, en tout tems & en tout lieu ; soit parce que les évêques, toujours traversés, ne pouvoient agir avec assez de concert pour adopter les mêmes usages. Chacun faisoit ce qu'il croyoit convenir aux circonstances, ou ce qu'elles lui permettoient. Mais quand sous la protection de Constantin, l'exercice de la religion fut libre dans tout l'empire ; alors les évêques, assemblés sans obstacles, firent des réglemens généraux, & la discipline fut bientôt la même dans toute l'église : voici quelle étoit à-peu-près celle des trois premiers siècles.



Les Chrétiens s'appeloient frères dans les assemblées. Ils se donnoient le baiser de paix, & ils faisoient souvent le signe de la croix. Ils s'assembloient particulièrement le dimanche : ils faisoient leurs prières, étant tournés vers l'Orient ; ils les prononçoient d'une voix modérée, sans chanter : ils ne prioient point à genoux, le dimanche, ni depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte. Ils faisoient des oblations pour les morts, & célébroient le sacrifice de la messe en leur mémoire. Ils prioient les saints & les martyrs, persuadés qu'ils intercédèrent auprès de Dieu pour les vivans.

Les lieux où l'on s'assembloit étoient simples & sans ornemens, plus ou moins secrets, suivant les conjonctures. On ne leur donnoit point le nom de temple. C'étoient des maisons où l'on conservoit des reliques, ou des cimetières dans lesquels reposoient les corps des martyrs.

La table sur laquelle on célébroit l'Eucharistie, étoit appelée quelquefois autel & quelquefois table. Il ne paroît pas que l'usage des croix & de l'encens fût fort commun : les lumières n'étoient employées que pour éclairer les fidèles, & elles ne faisoient pas encore partie des cérémonies.

On



On célébroit avec solennité les fêtes de Noël, de Pâques & de la Pentecôte. L'évêque, ou en son absence, le prêtre présidoit à l'assemblée. On y lisoit l'écriture, & souvent l'évêque prêchoit la parole de Dieu.

Les Gentils qui vouloient se convertir n'étoient pas aussi-tôt admis parmi les Chrétiens; ils étoient d'abord faits cathécumènes par l'imposition des mains de l'évêque ou du prêtre, qui les marquoit au front du signe de la croix. Un catéchiste les instruisoit d'ordinaire pendant deux ans; tems qui se prolongeoit ou s'abrégéoit, suivant les progrès qu'on faisoit dans la doctrine, & surtout dans les mœurs.

On baptisoit, en plongeant trois fois dans l'eau, au nom de la trinité; & ce sacrement ne s'administroit solennellement qu'aux fêtes de Pâques & de Pentecôte. On faisoit aux baptisés une onction d'huile, qu'on croyoit leur servir intérieurement: en quelques églises, on leur donnoit du lait & du miel à goûter. Enfin on leur imposoit les mains pour faire descendre sur eux la plénitude du St. Esprit; & on considéroit cette imposition, réservée ordinairement à l'évêque, comme un sacrement différent du baptême.

On ne réitéroit jamais le baptême, si ce

*Tome X.*

K



n'est dans les églises où l'on croyoit que celui des hérétiques étoit nul. Il falloit subir une pénitence publique pour obtenir la rémission des crimes commis après avoir été baptisé. Le pénitent, privé de la communion, chassé des assemblées, étoit obligé de jeûner, de s'humilier, de se mortifier à la porte de l'église. Cette pénitence ne s'accordoit qu'une fois; & ceux qui retomboient n'étoient jamais réconciliés à l'église, & n'attendoient le pardon que de Dieu seul.

Elle étoit communément de plusieurs années : suivant que les églises étoient plus indulgentes ou plus sévères, elles en abrégèrent la durée ou l'étendoient. Il y en avoit où ceux qui étoient tombés dans l'idolatrie, ou qui avoient commis un homicide, ne pouvoient jamais obtenir le pardon de ces crimes : mais elles se relâchèrent dans la suite; & elles l'accordèrent à la mort, ou après une longue pénitence. Cependant on étoit en général dans l'usage d'abrégé les pénitences en faveur de ceux qui étoient recommandés par des confesseurs ou par des martyrs.

Ceux qui avoient subi une pénitence publique n'étoient jamais admis dans le clergé. On ne soumettoit pas les clercs à cette pé-



nitence, si ce n'est dans quelques églises; & ceux qui tomboient dans des crimes étoient seulement privés pour toujours de leur ministère. Mais on avoit grand soin de ne choisir pour ministres que des hommes dont les mœurs fussent irréprochables; habillés comme le reste des fidèles, ils ne devoient se distinguer que par la sainteté de leur vie. On ne vouloit pas qu'ils se mêlassent des affaires temporelles : on leur défendoit tout gain sordide : ils administroient les sacremens, sans rien exiger; le peuple les nourrissoit volontairement. Si les prêtres étoient mariés avant leur ordination, il leur étoit permis de garder leurs femmes : mais dès qu'une fois ils avoient été ordonnés, ne leur étoit plus permis de se marier. On permettoit cependant le mariage aux diacres.

L'évêque étoit ordinairement élu par les suffrages du peuple, & ordonné par plusieurs évêques qui lui imposoient les mains. C'étoit le chef de son clergé : rien ne se faisoit sans lui, ou du moins sans les pouvoirs qu'il accordoit. Le baptême même lui étoit réservé. Les diacres étoient les trésoriers : ils distribuoient les oblations aux pauvres, & en cas de nécessité, ils pouvoient, dans



quelques églises , imposer les mains aux pénitens.

On croyoit qu'il n'y avoit proprement qu'un épiscopat , dont chaque évêque gouvernoit une partie. C'étoit une conséquence que toutes les églises fussent dans l'obligation de se secourir mutuellement. Aussi tous les évêques vivoient-ils dans une grande union. Il s'établit cependant une subordination entr'eux : car ceux des grandes villes eurent des prérogatives dans les ordinations & dans les conciles , & celui de Rome fut considéré comme le premier de tous. On ne le jugeoit pourtant pas infallible : la dispute sur le baptême des hérétiques en est la preuve. Le sentiment de l'église universelle étoit l'unique règle de la foi ; & on croyoit qu'il n'y avoit point de salut pour ceux qui ne s'y soumettoient pas.

On veilloit sur les mœurs , & on excommunioit , non - seulement , les hérétiques , mais encore ceux qui troubloient la discipline , ou qui menaient une vie déréglée. Dès qu'un homme avoit été excommunié par son évêque , il étoit rare qu'il trouvât une église qui le reçût à sa communion.

Le sacrifice des Chrétiens étoit la célébration de l'Eucharistie. Il se faisoit d'une



manière simple, & avec peu de cérémonies. La matière en étoit un pain ordinaire & du vin mêlé d'eau. Les fidèles l'apportoient : le prêtre ou l'évêque qui présidoit à l'assemblée la consacroit : les diacres la distribuoient : & on communioit sous les deux espèces. Il semble qu'il y ait eu des églises où chacun s'approchoit de la table, & prenoit la portion de l'Eucharistie. On la donnoit aux enfans sous l'espèce du vin. On la recevoit souvent, & ordinairement toutes les fois qu'on se trouvoit aux assemblées, quelquefois le matin, quelquefois au milieu du repas. Mais parce qu'en approchant de ce sacrement, on protestoit recevoir le corps & le sang de Jésus-Christ, on croyoit n'y pouvoir participer qu'autant qu'on vivoit saintement, & on le recevoit avec le plus grand respect. Afin même de ne pas l'exposer à être profané, on prenoit la précaution de se cacher des cathécumènes & des infidèles. C'étoit assez l'usage de ne pas s'ouvrir à eux sur les mystères.

Les Chrétiens jeûnoient ordinairement les mercredi & vendredi jusqu'à la neuvième heure seulement : plusieurs passoient même ces jours en prières, ce qu'ils appeloient station. Ils jeûnoient encore, & se mortifi-



foient sur-tout dans les tems de calamités, & quand ils étoient en pénitence. Le jeûne le plus solennel étoit avant Pâques, plus ou moins long, suivant les différentes coutumes des églises. D'ailleurs les Chrétiens pensoient qu'il étoit défendu de jeûner le dimanche, & depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, ils ne mangeoient ni viandes étouffées, ni sang, ni aucune des choses qui avoient été offertes aux idoles. Ils condamnoient la coutume où l'on étoit de brûler les morts, & ils les ensevelissoient.

Le mariage se célébroit en présence des prêtres. On jugeoit le célibat plus saint. C'est pourquoi quelques-uns ont condamné les secondes noces. Il y a même eu des hérétiques qui regardoient le mariage comme un état criminel. Quelques églises permettoient de répudier sa femme, & d'en épouser une autre pour cause d'adultère seulement.

Il y avoit quantité d'hommes & de femmes qui vivoient dans le célibat & dans l'austérité. Les opinions qu'on avoit sur le mariage invitoient à ce genre de vie. Souvent les persécutions mettoient dans la nécessité de l'embrasser, parce que les Chrétiens, forcés de fuir, n'avoient pas de retraite plus sûre que les déserts. L'Egypte offroit



sur-tout cette ressource. Les esprits n'étoient nulle part plus portés à une solitude austère : nous en avons déjà vu des exemples. C'est aussi là qu'on trouve les premiers hermites, & les commencemens de l'ordre monastique.

Sous la persécution de Décius, une des plus cruelles, les Chrétiens d'Egypte s'enfuirent dans les déserts. La faim, la soif, les maladies, les bêtes, les voleurs en firent périr un grand nombre ; & plusieurs, pris par les Sarrasins, tombèrent en esclavage. Un jeune homme de vingt trois ans, nommé Paul, échappa, entr'autres, à tous ces dangers, & se retira dans une caverne où il vécut quatre-vingt-dix ans. C'est le premier hermite dont l'histoire fasse mention. Cependant il y en avoit déjà dès le tems de St. Marc, soit que des Thérapeutes se fussent convertis, soit que les Chrétiens eussent cherché la solitude pour vivre plus saintement.

Si quelques-uns, comme Paul, prirent d'abord ce genre de vie par nécessité, d'autres l'embrassèrent par choix ; & dans les tems de paix, ils s'établissoient volontiers aux environs des bourgs. Le plus célèbre de ces solitaires égyptiens, est St. Antoine, qui, à l'âge de vingt ans, se retira en 170



auprès de Coma , village où il étoit né. Il demeura quinze ans dans cette retraite , visitant tous les hermites dont il entendoit parler , & s'exerçant à toutes les vertus. Enfin son zèle ardent lui fit chercher une plus grande solitude ; il se retira dans un désert ; & la réputation de sa sainteté lui ayant attiré des disciples , il fut le fondateur de plusieurs monastères chrétiens. Je dis *chrétiens* ; parce qu'il y avoit long-tems que les Thérapeutes avoient les leurs : ils donnoient même ce nom à leurs cellules. Quoiqu'il en soit , St. Antoine est regardé comme l'instituteur de la vie monastique. Les monastères se multiplièrent beaucoup en Egypte , sur-tout depuis la persécution de Dioclétien. C'est de ces moines , d'abord épars & solitaires , que se formèrent dans la suite des communautés , qui suivirent une même règle , sous la conduite d'un supérieur , nommé abbé ou archimandrite.

Les moines gardoient le célibat , vivoient dans l'obéissance & dans la pauvreté , faisoient des jeûnes excessifs , pratiquoient les plus grandes austérités : en un mot , ils renonçoient entièrement au monde , pour être uniquement à Jésus-Christ. Tels sont à-peu-près les usages qui se sont établis dans les trois premiers siècles de l'église.



## C H A P I T R E X.

*Conclusion de ce livre.*

QUAND la religion chrétienne n'auroit point trouvé d'obstacles, ce seroit encore une chose merveilleuse, que la rapidité avec laquelle elle s'est répandue. Cette révolution seroit l'unique dans son espèce. Que penserons-nous donc, si tout se trouvant contraire à sa propagation, elle a eu à combattre les mœurs, les préjugés, les superstitions des peuples? quel projet que celui des apôtres! annoncer une religion, qui se déclare l'ennemi de tous les cultes: l'annoncer, non-seulement dans l'empire, la porter encore au delà, & chez des nations dont ils ne favoient pas les langues. Ce projet pouvoit-il s'exécuter sans des secours extraordinaires? pouvoit il seulement se former? considérons sur-tout qu'ils sortoient d'un peuple généralement méprisé, qu'ils étoient méprisés eux mêmes: or, ce mépris n'étoit certainement pas le moindre obstacle. Comment donc ces ignorans réussissent-ils, tandis que tant d'imposteurs, qui paroissent dans le même siècle échouent, & des imposteurs



parmi lesquels on trouve des philosophes instruits & considérés, tels qu'Apollonius & Tyanes? ont-ils voulu eux-mêmes en imposer? pourquoi donc combattent-ils tous les vices? pourquoi enseignent-ils une morale si pure & si sainte? le caractère de l'imposture est-il de sacrifier tout intérêt humain, & de souffrir les tourmens & la mort pour le mensonge? reconnoissons donc que les apôtres étoient convaincus, & voyons sur quel fondement.

Il n'est pas douteux que les Juifs n'attendissent le Messie, dans le tems même de l'avénement de Jésus-Christ. Quantité de prophéties l'avoient annoncé; & ce n'est point après coup qu'on les interpréta. L'espérance des Juifs, à cet égard, étoit si connue, que le bruit s'en étoit répandu jusque chez les païens: *pluribus persuasio inerat*, dit Tacite, *antiquis sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, præfectique Judæa rerum potirentur.* Et Suétone: *percrebuerat Oriente toto vetus & constans opinio esse in fatis, ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur.* Voilà le Messie, d'après l'idée que la plupart des Juifs s'en formoient.

Or, les apôtres avoient les prophéties,



sous les yeux ; ils étoient témoins des actions de Jésus-Christ ; & ils l'ont reconnu pour le Messie prédit. L'accomplissement des prophéties a donc été le premier fondement de leur foi.

Lorsque deux disciples de St. Jean-Baptiste vinrent demander à Jésus-Christ s'il étoit le Messie , il répondit par des miracles. *Les aveugles voient , dit-il , les boiteux marchent , les lépreux sont guéris , les sourds entendent , les morts ressuscitent.* Les miracles que les apôtres voyoient , & dont les plus simples & les plus ignorans étoient à portée de se convaincre , ont été le second fondement de leur foi.

Jésus-Christ fit plusieurs prédictions , dont les unes s'accomplirent pendant sa vie , & d'autres après sa mort. Il prédit la trahison de Judas , le reniement de St. Pierre , & le lâche abandon de tous ses disciples. Ce sont les évangélistes mêmes qui ont publié ces circonstances , aveu humiliant , que l'amour de la vérité pouvoit seul arracher.

Il falloit de nouveaux prodiges pour rallumer la foi des apôtres & des disciples. Le voile du temple se déchira : la terre trembla : elle se couvrit de ténèbres : Jésus-Christ ressuscita le troisième jour : il apparut plu-



seurs fois pendant quarante jours ; il monta au ciel à la vue des apôtres : & il leur envoya le St. Esprit. Convaincus une seconde fois , ils se reprochèrent leur lâcheté ; ils se rappelèrent qu'elle avoit été prédite , ils devinrent inébranlables.

Or , comment ces hommes si lâches sont ils devenus si courageux ? c'est qu'ils ont été convaincus ; & ils l'ont été , parce qu'ils ont vu. Toutes les circonstances des apparitions de notre Seigneur prouvent qu'ils n'ont pas cru légèrement.

Si je ne parlois que des motifs que nous avons de croire , l'incrédule pourroit dire que les évangélistes ont inventé ces faits. Mais les apôtres n'auroient pas pu croire sur des faits que les évangélistes auroient inventé depuis. S'ils ont cru , ils ont donc vu , & les faits n'ont pas été inventés. Or , il n'est pas douteux qu'ils n'aient cru.

Jésus Christ fit des prédictions qui s'accomplirent après sa mort. Il a prédit que ses disciples seroient conduits en présence des gouverneurs & des rois , à cause de lui , pour lui servir de témoignage devant eux & devant les nations. Il est vrai qu'il n'étoit pas impossible de prévoir qu'il s'élèveroit des ennemis contre une religion qui vouloit



s'établir sur les ruines de tous les cultes. Cependant avant qu'elle attirât l'attention des gouverneurs & des rois, il falloit qu'elle fût des progrès considérables; car les souverains ne s'en feroient pas occupés, si elle fût restée dans l'obscurité où elle étoit encore lorsque Jésus-Christ faisoit cette prédiction. Or il n'étoit pas facile de prévoir ces progrès: quiconque ne fera attention qu'aux obstacles, conviendra qu'il eût été bien naturel de juger que la religion chrétienne seroit étouffée dès sa naissance. Cependant Jésus-Christ ne craint point d'en prédire la propagation, assurant que son évangile seroit prêché par toute la terre, & que ses disciples instruiroient toutes les nations. Il montre bien quelle est sa confiance lorsqu'il dit: *quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon père qui est dans les cieux; & quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon père qui est dans les cieux.*

C'est sur-tout par les apôtres que cette prédiction devoit s'accomplir. Plus ils étoient ignorans, plus ils avoient de peine à le comprendre; & si elle s'accomplissoit, c'étoit pour eux un nouveau motif de conviction.

Mais la prophétie sur la ruine de la ville



& du temple de Jérusalem, & sur la dispersion des Juifs est bien étonnante encore. Dans le tems où Jésus-Christ disoit qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre, cet événement ne paroissoit pas vraisemblable. Il ne le paroissoit pas même, lorsque Titus formoit le siège de Jérusalem, car rien n'étoit moins dans le caractère de ce prince. En effet, il prit des mesures pour sauver au moins le temple; ses efforts furent inutiles. Quel motif de conviction pour les apôtres & pour les disciples qui vivoient encore! pour S. Jean, par exemple, & pour S. Siméon, qui vécurent jusqu'au second siècle. Celui-ci, qui gouvernoit alors l'église de Jérusalem, se retira lorsqu'il vit les aigles romaines; & il suivit en cela le conseil que Jésus-Christ avoit donné.

J'ai prouvé d'un côté que les apôtres étoient convaincus, & de l'autre qu'ils l'étoient avec fondement. Il faut donc croire sur leur autorité que la religion qu'ils ont prêchée est toute divine; & quand il n'y auroit point d'autres preuves pour nous, il ne resteroit pas de doute. Voyons cependant quels ont été les motifs de ceux qui ont cru sans avoir été témoins des miracles de Jésus-Christ.



Quand les apôtres & les disciples n'auroient fait qu'attester ce qu'ils avoient vu, l'affurer au milieu des tourmens, le confirmer en mourant, & se trouver heureux de mourir pour l'évangile, cette raison eût été suffisante pour déterminer tout esprit sage : car une pareille conduite ne pourroit pas s'allier avec le mensonge. Mais par ce moyen la foi seroit répandue trop lentement. Les apôtres prouvèrent donc les miracles de Jésus Christ, en faisant des miracles eux-mêmes, en rendant la vue à des aveugles, en guérissant des paralytiques, des boiteux, en chassant les démons, en résuscitant des morts, en faisant des prédications. Ils firent plus, ils communiquèrent ce pouvoir à plusieurs de leurs disciples. De tous les miracles celui qui dut sur-tout accélérer la conversion des gentils, c'est le don des langues : car par ce moyen l'évangile se portoit facilement chez toutes les nations. Tel a donc été le premier siècle de l'église ; des miracles par-tout, & par-tout aussi des témoins qui les attestoient.

Cependant le plus grand nombre de ceux qui se convertissoient n'étoit encore, comme je l'ai dit, que des hommes du peuple ; & j'ai dit *le plus grand nombre*, parce que



dès-lors il y en eut plusieurs qui ne doivent pas être mis dans cette classe. Tels sont Joseph d'Arimatee, du grand sanhedrin des Juifs; Nicomede, un des principaux parmi les Pharisiens; Denys de l'Areopage, & Flavius Clement, sénateur, consul & parent de l'empereur. Mais c'est sur-tout dans le second siècle qu'il faut rechercher les motifs de conversion des savans & des gens du monde, parce que c'est alors qu'ils sont venus en foule dans l'église.

Ce siècle a été un des plus éclairés. On s'occupoit des arts & des sciences; on cherchoit la vérité avec ardeur, & on ne peut pas présumer que les gens du monde & les savans qui se convertirent, aient embrassé sans examen une doctrine qui les exposoit à la haine, au mépris, aux tourmens, à la mort. Si vous demandez pourquoi tous ne se convertirent pas; je vous répondrai qu'on étoit en général ou trop prévenu, ou trop occupé d'autres soins, pour apporter à cet examen toute l'attention nécessaire.

Les plus sages furent d'abord frappés de la patience courageuse des martyrs. Ils en voyoient des exemples dans toutes les provinces: ces exemples se renouveloient sans cesse;



& ils n'imaginoient pas, comme Pline, que ce pût être l'effet d'une obstination aveugle. Ils jugeoient au contraire qu'une conviction éclairée pouvoit seule inspirer dans tout l'empire le même courage aux Chrétiens qui s'y répandoient. Il semble même que ce n'eût pas été assez pour les martyrs d'être convaincus; car si l'on considère la longueur & la cruauté des tortures employées pour les faire succomber, on conviendra que leur foi avoit besoin d'être soutenue par des secours extraordinaires, & que leur constance peut être mise au nombre des miracles.

Après avoir été frappé du courage des Chrétiens, il étoit naturel d'en considérer les mœurs. Or, on trouvoit un renoncement aux plaisirs, aux richesses, à la pompe; en un mot, à tout ce qui excite la cupidité. On trouvoit des âmes pures, qui se défendoient jusqu'à la pensée d'un crime. On trouvoit une charité sans bornes, & on reconnoissoit qu'un païen baptisé devenoit un nouvel homme, qu'il étoit comme régénéré, comme né une seconde fois dans un état plus saint.

Quelle étoit donc la doctrine qui inspiroit tant de courage & tant de vertu? Ici l'exa-



men devenoit un nouveau triomphe pour la religion chrétienne. Supérieure par sa théologie & sa morale à tout ce que les plus grands philosophes avoient enseigné, elle élevoit l'ignorant à la connoissance de son créateur, & elle le remplissoit des maximes les plus pures.

Ces considérations suffisoient sans doute pour entraîner les Gentils qui examinoient sans prévention. Cependant ils pouvoient encore demander aux Chrétiens; mais pourquoi courir à la mort? pourquoi vous obstiner à combattre les cultes établis? vous est il donc nécessaire de les détruire pour exercer toutes vos vertus? A ces questions les Chrétiens répondoient par les miracles de Jésus-Christ, par ceux des apôtres, par ceux des hommes apostoliques, & par les prophéties.

Ces réponses étoient les mêmes par-tout où il y avoit des Chrétiens: par-tout on attestoit les mêmes miracles ou de semblables: par-tout on professoit la même doctrine & avec le même courage. Ajoutons à cet accord, qui ne peut se trouver avec l'imposture, que les évangiles avoient été écrits avant la ruine de Jérusalem, & que les livres de l'ancien testament ne pouvoient être sus-



pects, puisqu'ils étoient conservés par les Juifs, ennemis de la religion chrétienne. Voilà par quels motifs des savans se convertirent en grand nombre dans le second siècle. En effet, c'étoit assez qu'il existât encore plusieurs témoins des miracles faits dans le premier, & que d'ailleurs les prophéties fussent absolument accomplies.

Les œuvres de Jésus Christ, disoit Quadrat, dans l'apologie qu'il osa présenter à l'empereur Adrien, ont toujours été vues & connues, parce qu'elles étoient réelles. Elles n'ont certainement point été douteuses aux malades guéris & aux morts ressuscités. Or, ceux-ci ont été vus, non seulement dans le tems de leur résurrection & de leur guérison, mais long tems après : non-seulement, dans le tems que notre Seigneur demeuroit sur la terre, ils ont encore survécu de beaucoup à son ascension, & quelques-uns vivoient même de nos jours.

Si Quadrat parloit ainsi dans ce morceau, le seul qui nous reste de son apologie, vous pouvez juger combien il trouvoit de témoins existans des miracles des apôtres, & de ceux des hommes apostoliques. Il est un des premiers exemples des savans convertis. La religion, répandue par-tout, étoit déjà



suffisamment prouvée, & les miracles devenoient tous les jours moins nécessaires. Aussi paroissoient-ils avoir été plus rares dans le second siècle que dans le premier, & plus rares encore dans le troisième. Cependant ils ne cessèrent pas entièrement. Après avoir donc été converti sans le témoignage des autres, on se confirmoit dans la foi par les miracles dont on étoit témoin soi-même: car ils ont été encore fréquens, tant qu'il y a eu des hommes apostoliques, c'est-à-dire, pendant le cours du second siècle.

Si nous passons au troisième, les preuves de la religion acquerront une nouvelle force par les nouveaux miracles, quelque rares qu'on les suppose. D'ailleurs, nous verrons la tradition, conserver dans toutes les églises ceux qui se sont faits auparavant: nous verrons la cendre des martyrs les attester par-tout; & les ennemis mêmes du christianisme en reconnoître la vérité. Ni Celse, ni Porphyre ne les ont révoqués en doute.

Je me suis borné à mettre sous vos yeux les motifs qui ont convaincu les païens dans les trois premiers siècles, parce que si la religion étoit démontrée alors, elle l'est encore aujourd'hui, & elle le sera dans tous



les tems. Cette matière mériteroit, sans doute, de plus grands éclairciffemens, & j'y suppléerai dans nos conversations. Mais je ne devois pas transcrire tout ce que d'autres ont dit avant moi; & j'aurai assez fait pour le présent, si l'ordre que j'ai suivi, peut vous guider dans les lectures que vous devez faire.





---



---

 LIVRE SEIZIEME.
 

---

## CHAPITRE PREMIER.

*La conduite de Constantin par rapport à l'église.*

JE ne suivrai point l'ordre des tems , parce que je veux abréger , & que d'ailleurs je crois plus instructif pour vous de considérer d'abord Constantin par rapport à l'église , & ensuite par rapport à l'état. Il faut pour cela reprendre les choses à l'année 312 , époque de sa conversion.

Après la défaite & la mort de Maxence , le premier soin de Constantin fut de faire triompher la croix , & de manifester par des monumens qu'il devoit la victoire à Jésus-Christ. Il fit bâtir des églises , accorda des privilèges aux ecclésiastiques de Rome , montra beaucoup de respect pour les ministres de la religion , & abolit le supplice de la croix.

Il reconnut la protection divine dans la défaite de Licinius ; & voulant réparer les maux que la persécution avoit fait en Orient , il ordonna de restituer aux églises & aux



catholiques les biens qu'on leur avoit enlevés, de rendre la liberté à ceux qui avoient été condamnés pour la foi à l'exil, aux mines ou à la prison, & de rétablir dans les emplois ceux qui en avoient possédé.

C'est la même conduite qu'il avoit déjà tenu avec les églises qui s'étoient trouvées dans le même cas que celles d'Orient: telles étoient sur-tout celles d'Afrique. Il voulut même que les ecclésiastiques fussent exempts de toutes espèces de charges, & que les terres de l'église ne fussent sujettes à aucune imposition. Son dessein étoit, sur-tout, que les ministres de la religion ne fussent pas détournés du service des autels, persuadé qu'ils contribueroient plus à la prospérité de l'état par des prières, que par des fonctions civiles. C'est pourquoi il les exempta des offices honorables, mais qui obligeoient à des soins & à des dépenses. Ceux qui les exerçoient étoient, entr'autres choses, chargés de lever les impositions dans le district de leur cité, & d'en faire les deniers bons.

Il étoit sage de ne pas donner ces offices au clergé: mais les autres exemptions qu'on lui accordoit devenoient préjudiciables au reste des citoyens, sur qui toutes les charges retomboient. Elles nuisoient encore au



clergé même, parce que c'étoit lui faire oublier sa première destination pour lui donner l'amour des richesses; & on remarqua bientôt qu'il se remplissoit de quantité de gens riches encore, en jouissant des exemptions.

Quand on ne considère que le zèle de Constantin, on peut l'excuser de n'avoir pas vu que ces exemptions étoient contraires au vrai bien du clergé: mais il auroit dû prévoir qu'elles le seroient au bien de l'état. Il s'en apperçut enfin; cependant il ne les révoqua pas. En considérant que c'étoit aux riches à porter les charges, il ordonna qu'on ne recevroit dans le clergé que des personnes qui auroient peu de bien. Ainsi, d'un côté, il combloit l'église de faveurs; de l'autre, il en bleffoit la liberté, & la privoit de tout bon sujet qui seroit riche. En croyant donc remédier à un inconvénient, il en produisoit un autre: telles sont les suites d'une fausse démarche. Malheureusement les princes ont souvent tort, & ce qui est plus malheureux, c'est qu'ils sont rarement capables de s'en appercevoir; ou que s'ils s'en apperçoivent, ils ne croient pas de leur dignité de l'avouer. Ils tombent donc de fautes en fautes.

Constantin, voulant que le dimanche fût consacré



consacré à la prière , défendit toute occupation pour ce jour-là ; & il se conduisit d'autant plus sagement , qu'il fit une exception en faveur de l'agriculture. Les soldats chrétiens passoient le dimanche à l'église ; les autres étoient conduits dans une plaine , où on leur faisoit réciter une prière au vrai Dieu.

Les empereurs avoient employé les peines & les récompenses , pour engager les citoyens à se marier , & à donner des enfans à l'état. Quelques-uns croient que Constantin laissa subsister les récompenses : il est au moins certain qu'il supprima les peines , & qu'il abrogea en partie la loi *papia*. Son motif étoit d'entrer dans l'esprit de l'église , & de faire respecter la virginité , que l'évangile honore comme une vertu. Cependant abroger la loi *papia* , c'étoit autoriser le célibat , & il y a une grande différence entre le célibat & la virginité. D'ailleurs , Constantin auroit dû craindre d'entretenir dans l'erreur les hérétiques , qui jugeoient le mariage criminel. Enfin les païens , qui étoient en grand nombre , pouvoient se prévaloir de la loi de cet empereur : ce qui étoit nuisible à l'état , sans être utile à la religion. Il est vrai que , suivant la remarque de St. Ambroise , les pays où il y avoit le plus de vierges , étoient aussi les plus



peuplés : mais si cela est, certainement ce n'étoit pas qu'il y avoit plus de vierges.

Les affranchissemens se faisoient devant les premiers magistrats; & il y falloit tant de formalités, qu'il étoit quelquefois bien difficile à un maître de donner la liberté à son esclave. Constantin leva toutes ces difficultés, en permettant d'affranchir dans l'église, & en déclarant que l'attestation des évêques ou des prêtres suffisoit pour faire un citoyen romain.

Il convenoit d'affurer à chaque église de quoi entretenir son clergé. Mais il faut qu'un prince sache toujours ce qu'il donne; car il ne devroit jamais donner ni trop ni trop peu: si cette réflexion est juste, vous ne trouverez pas assez de sagesse dans la loi par laquelle Constantin permit à chacun de laisser par testament à l'église, telle part de son bien qu'il jugeroit à propos; vous aurez de la peine à concilier cette loi avec celle qui ne permettoit l'état ecclésiastique qu'à ceux qui avoient peu de bien; & vous voyez qu'ouvrant la porte à l'avidité & à la réduction, elle ruinera bien des familles.

Il permit par une loi à tous ceux qui auroient des procès de recuser les juges civils, pour appeler au jugement des évêques: or



donnant que les sentences rendues dans un tribunal ecclésiastique seroient considérées comme s'il les avoit rendues lui-même ; & en joignant aux gouverneurs de les faire exécuter ( 1 ).

Jusqu'alors les évêques avoient été en possession d'être les arbitres des procès qui s'élevoient parmi les Chrétiens. Cet usage auroit pu s'abolir peu-à-peu, parce que les raisons qui l'avoient introduit ne subsistoient plus. Il n'y avoit pas même d'inconvénient à le conserver ; & il étoit juste de permettre aux parties de préférer des arbitres à des juges. C'est à quoi Constantin, ce me semble, auroit dû se borner.

En effet, étoit-il raisonnable de confier l'administration de la justice au clergé ? il y avoit, à la vérité, dans ce corps quantité d'évêques remplis de sainteté & de lumières. Cependant on peut présumer qu'en général leurs connoissances se bornoient aux choses de la religion, & que la jurisprudence, qui étoit un cahos pour les meilleurs jurisconsultes étoit un plus grand cahos pour eux. On ne

---

(1) Il y a des critiques qui pensent que cette loi est supposée : mais elle sera bientôt portée par un des successeurs de Constantin, Honorius.



peut donc pas supposer qu'ils soient devenus des juges éclairés par la seule force d'une loi qui les déclaroit juges. On dira, sans doute, que Constantin a voulu montrer son respect pour l'église : je réponds qu'il en pouvoit donner toute autre preuve. Il n'étoit pas sage d'anéantir les tribunaux civils, dont les magistrats sont au moins censés avoir appris leurs métiers pour confier l'administration de la justice à des juges qu'on doit présumer n'avoir pas étudié les loix. Ajoutons que cette prérogative pouvoit rendre le clergé trop puissant.

La suite de l'histoire vous fera connoître les abus de ces exemptions & de ces privilèges accordés inconsidérément. Je vous prie seulement de remarquer que le clergé n'en jouissoit pas avant Constantin : c'est une chose que la plupart des princes ignorent, & que le clergé oublie volontiers.

Constantin ne cessoit de s'élever contre l'aveuglement des païens, & d'exhorter tous les peuples à se convertir. Cependant sa conduite à cet égard a été différente suivant les tems ; lorsqu'il n'étoit pas encore seul maître de l'empire, il a permis de sacrifier aux idoles dans les temples & en public. Il étoit alors si éloigné de persécuter les idolâtres, qu'il invie



toit les Chrétiens à n'employer que la douceur, la persuasion & l'exemple. Dans la suite, il usa de violence. Il y eut des temples qu'on ferma; d'autres qu'on découvrit afin qu'ils tombassent en ruine, d'autres qu'on abattit. On les dépouilloit de toutes leurs richesses : on enlevoit les statues auxquelles l'art donnoit du prix; on brisoit toutes les autres.

Cette conduite étoit tout-à-fait contraire à l'esprit de la religion : car la violence ne fait que des hypocrites & des sacrilèges, & cependant la persuasion fait seule les Chrétiens. Il ne falloit donc rien négliger pour éclairer les peuples; il ne falloit pas se lasser de les exhorter. Comment des Chrétiens pouvoient-ils eux-mêmes employer des persécutions dont ils avoient éprouvé & démontré tant de fois l'injustice ?

Constantin voyant avec douleur les divisions qui troubloient l'église, entreprit de concilier les esprits & de rapprocher les partis contraires; mais il eût été à souhaiter qu'il se fût conduit avec autant de prudence que de zèle.

Comme il avoit ordonné aux proconsuls d'Afrique de rechercher ceux qui troubloient dans cette province la paix de l'église catho-



lique, les Donatistes, qui craignirent qu'on ne fût contr'eux, se hâtèrent de lui demander des juges, & lui adressèrent un mémoire à cet effet; la chose n'étoit pas sans difficulté; car à quel titre l'empereur pouvoit-il nommer les juges dans une affaire ecclésiastique, lui sur-tout qui n'étoit encore ni baptisé ni même catéchumène? Il est vrai qu'il ne s'agissoit pas du dogme, mais seulement des accusations faites contre Cécilien; & que par conséquent cette affaire étoit de nature à pouvoir être jugée par des laïques. Cependant Constantin avoit un prétexte pour ne s'en point mêler, & il l'auroit dû saisir: car dans ces fortes de disputes les princes ne font souvent qu'irriter les partis, & leurs fausses démarches sont toujours dangereuses. Les donatistes étoient déjà condamnés, puisque Cécilien avoit pour lui tous les évêques catholiques; cependant l'empereur convoque lui-même à Rome un concile, & nomme pour juges le pape Miltiade, trois évêques des Gaules, & quelques-uns d'Italie.

Les Donatistes furent condamnés & ne se soumirent pas. C'étoit le cas de regarder cette affaire comme décidée; puisqu'on pouvoit facilement prévoir que ceux qui avoient été rebelles à un premier concile,



le feroient encore à un second. L'empereur néanmoins eut la foiblesse d'en accorder un nouveau aux plaintes importunes des Donatistes. Il le fit tenir à Arles, & il reconnut bientôt ce qu'il n'avoit pas prévu, c'est-à-dire, l'obstination des schismatiques.

Ils appelèrent du concile à lui-même; il en fut irrité: il regarda cette démarche comme une impiété de leur part. Quoi, disoit-il, *on est dans l'usage d'appeler d'une moindre autorité à une plus grande, & ces méchans appellent du ciel à la terre, de Jésus-Christ à un homme?* Il rejeta donc leur appel avec horreur; & voulant punir tous ces rebelles, il ordonna de les lui amener. Ils vinrent, & contre l'attente de tout le monde, il reçut leur appel, & les jugea.

Sa décision fut conforme à celle des deux conciles, & les Donatistes, bien-loin de se rendre, l'accusèrent de s'être laissé prévenir. Alors il en condamna à mort & au bannissement: il leur ôta les basiliques, & les lieux où ils s'assembloient: il confisqua même les biens de plusieurs: & ils firent plus de progrès que jamais. Lorsqu'ils furent tombés dans de nouvelles erreurs, & que devenus plus audacieux ils se croyoient tout permis, Constantin saisit ce moment



pour prendre avec eux une conduite modérée ; rappelant les exilés, exhortant les catholiques à les vaincre par douceur, & disant qu'il falloit laisser à Dieu le soin de les punir. Telle fut la conduite de cet empereur, & quelques années après il y eut en Afrique une si grande quantité de Donatistes, qu'on y trouvoit à peine des Catholiques.

En 324, Constantin, maître de tout l'empire par la défaite de Licinius, fit quelque séjour à Nicomédie, qui étoit en Orient la résidence ordinaire des empereurs ; il y apprit la division que les Ariens caufoient en Egypte ; & il écrivit à l'évêque Alexandre & au prêtre Arius pour les porter à la paix. Comme il n'étoit instruit de ces disputes, que par un partisan d'Arius (Eusèbe, évêque de Nicomédie) il les traitoit de questions frivoles & de vaines subtilités, qui ne faisoient rien au fond de la religion. Il en jugeoit mal, puisqu'il s'agissoit de savoir si Jésus-Christ est Dieu ou créature. C'est ainsi qu'un prince est exposé à se tromper, quand il en croit le premier qui lui parle.

Sa lettre n'ayant produit aucun effet, il résolut d'assembler un concile composé des évêques d'Orient & d'Occident. Il le cons



voqua lui-même en 325 à Nicée, ville de Bithynie. Ce concile est le premier qu'on a nommé *œcuménique*, pour marquer qu'il y avoit des évêques de toutes les parties de la terre, c'est-à-dire, dans le langage du tems, de toutes les parties de l'empire romain. Arius fut condamné; mais les pères s'étant servis du mot *consubstantiel*, pour exprimer avec précision que le fils est de même substance que le père; ce mot, parce qu'il étoit nouveau, & qu'on ne le trouvoit point dans l'écriture, servit de prétexte aux Ariens pour ne pas se soumettre au dogme; il fut d'ailleurs généralement adopté, & tous les évêques signèrent la formule de foi, à l'exception de deux; ce même concile ordonna qu'on célébreroit la pâque le dimanche, & fit encore plusieurs réglemens sur la discipline.

Constantin bannit Arius, & trois mois après, il rélégua dans les Gaules, Eusèbe de Nicomédie & Théognis de Nicée, parce qu'ils favorisoient l'arianisme. Il ordonna aux fidèles de ces deux églises de choisir d'autres évêques. Il écrivit à ce sujet une lettre dans laquelle, après quelques discours obscurs sur la divinité du Verbe, il accusoit Eusèbe de l'avoir surpris, d'avoir abusé de



sa confiance, & même d'avoir été complice des cruautés de Licinius. Cependant il le rappela, ainsi que Théognis, au bout de trois ans; & il fut assez foible pour rendre sa confiance à l'un & à l'autre. Ces deux hommes ayant autant de crédit qu'ils en avoient eu auparavant, rentrèrent dans leurs évêchés, & en chassèrent ceux qui y avoient été mis en leur place.

Il ne manquoit plus que de rappeler Arius: Constantin le rappela. Il le fit venir à sa cour, l'interrogea, le trouva orthodoxe, & jugea qu'il pouvoit être admis à la communion de l'église.

Dès que les Ariens furent protégés, ils tinrent aussi des conciles; & ce fut le tour des évêques catholiques d'être déposés & bannis; c'est ce qui arriva à St. Eustache, évêque d'Antioche; à St. Athanase, évêque d'Alexandrie, & à plusieurs autres.

Le même sort attendoit St. Alexandre, évêque de Constantinople: Constantin le fit venir, lui ordonna de recevoir Arius à sa communion, rejeta avec colère les excuses que ce saint voulut alléguer, & tout se dispofoit pour faire violence à cet évêque, lorsqu'Arius mourut subitement.

Cette conduite de l'empereur étoit d'au-



tant plus extraordinaire , que quelque tems auparavant il avoit entrepris de refuter lui-même l'hérésie d'Arius ; nous avons encore la lettre qu'il écrivit à ce sujet. Elle est longue ; il y parle du ton d'un déclamateur emporté ; il dit des injures , il raille , il tourne en ridicule l'extérieur d'Arius , & il tâche quelquefois de raisonner. Peut-être cependant doit-on seulement lui reprocher d'avoir adopté cette lettre : il y a tout lieu de présumer qu'il ne l'a pas faite , quoiqu'il eût la vanité de se croire théologien , & de prononcer publiquement de longs discours sur la religion. Il eût mieux fait de la protéger avec plus de jugement. Je ne crains pas de dire qu'il a fait plus de mal à l'église , qu'aucun des empereurs qui l'ont persécutée.

## C H A P I T R E II.

*La conduite de Constantin par rapport à l'empire.*

**A**PRÈS la défaite de Maxence , Constantin fut reçu à Rome comme un libérateur ; il se montra libéral & généreux. Entre plusieurs loix , qui en font la preuve , il en fit une qui ordonnoit de prendre sur le



trésor public ou sur son domaine de quoi nourrir les enfans, lorsque les pères seroient trop pauvres pour les entretenir. Il s'appliqua, sur-tout, pendant trois ans, à rétablir l'ordre.

Mais il ne savoit pas que la générosité doit s'étendre jusque sur ses ennemis : car il fit livrer aux bêtes un grand nombre de prisonniers qu'il avoit fait sur les Francs : il avoit déjà donné un spectacle de cette espèce avant sa conversion : si pour lors cette cruauté faisoit déjà horreur, que dirons-nous de la retrouver encore en lui lorsqu'il est chrétien ? La politique même ne sauroit excuser cette barbarie : elle la condamne au contraire. Si les ennemis sont foibles, ce moyen est inutile ; & s'ils sont puissans, il ne les contient pas : il leur fait prendre, au contraire, des mesures pour user un jour de représailles : pendant ce règne, les Goths & les Sarmates furent défaits plusieurs fois ; & on abolit les tributs que les autres empereurs avoient payés à ces barbares.

Il n'appartient pas à tous les princes de faire de grands changemens ; tandis que les plus sages ne s'y hasardent qu'avec beaucoup de circonspection, d'autres osent exécuter tous les projets qu'ils imaginent ; comme



fi changer , c'étoit toujours réformer. Con-  
sidérons Constantin dans les changemens  
qu'il a faits.

Aussi-tôt qu'il fut maître de Rome , il cassa  
les gardes prétoriennes. Au lieu de deux  
préfets , il en fit quatre , auxquels il ôta tout  
commandement sur les troupes : il ne leur  
laissa que les fonctions civiles.

Vous avez vu quelle étoit la puissance des  
gardes prétoriennes , & vous jugez quelle  
étoit celle des chefs qui les commandoient ;  
il est vrai que les préfets cédoient le pas aux  
consuls , parce que le gouvernement con-  
servoit la forme , au moins extérieure , de la  
république : mais par l'autorité qu'ils acqui-  
rent insensiblement , ils devinrent les se-  
conds après les empereurs ; aussi désignoit-  
on leur puissance par ces mots , *imperium se-*  
*cundum* , *imperium sine purpura* , & d'autres  
semblables ; ils étoient au prince , ce qu'étoit  
auprès du dictateur le général de la cavalerie.

Leur autorité s'étendoit dans tout l'em-  
pire , leurs édits avoient force de loix dans  
toutes les provinces : c'est par eux que les  
ordres du prince passoient aux magistrats : ils  
s'étoient arrogés de choisir , de rejeter les  
juges , de les punir : on appeloit à eux des  
jugemens des autres : ils jugeoient en dernier



ressort : ils pouvoient infliger toutes sortes de peines : ils avoient droit de vie & de mort : en un mot , ils présidoient à tout , & paroissent les dépositaires de toute l'autorité : le symbole de leur puissance étoit un glaive , que l'empereur mettoit lui-même entre leurs mains ; vous vous rappelez les paroles de Trajan : *recevez ce glaive : si je gouverne bien , servez-vous-en pour ma défense , & si je gouverne mal , servez-vous-en contre moi.*

Les empereurs n'ont élevé leurs préfets que pour abaisser les magistrats de la république ; jugeant qu'ils seroient bien plus maîtres , lorsque l'autorité seroit dans des hommes à eux ; mais telle est la nature des moyens qui tendent au despotisme ; c'est qu'ils tendent à renverser le despote même. La vie des empereurs fut entre les mains de leurs préfets : elle eût été mieux entre celles du peuple , s'ils eussent toujours été capables de bien gouverner. Il est beau de voir Trajan livrer le glaive à ses préfets , pour s'en servir contre lui : mais s'il ne les eût pas trouvés en possession de cette puissance , il ne la leur eût pas donnée ; il eût mieux aimé confier sa vie aux magistrats de la république.

La confiance de Trajan est celle d'un



homme que la supériorité des talens met au-dessus des dangers. Quel qu'ait été Constantin, il n'a pas eu la même confiance; & pour se défendre contre une autorité qu'il redoutoit, il n'a su que l'abolir: il eût été plus grand de savoir la régler.

C'est envain que pour l'excuser, on exagéreroit les désordres causés par les gardes prétoriennes. Ces désordres ne sont point arrivés sous les princes faits pour être respectés, où ils n'ont été qu'une suite du gouvernement des mauvais princes qui avoient précédé. Pertinax n'auroit pas été égorgé, si Commode n'avoit pas régné avant lui. C'est toujours la faute du général, quand la discipline n'est pas dans les troupes; & certainement l'habileté n'est pas à les casser, mais à s'en faire obéir.

Cependant, comme le remarque M. de Montesquieu, la vie des empereurs fut plus assurée; ils purent mourir dans leur lit; mais cette sécurité enfantera la mollesse. Les princes se montreront moins aux gens de guerre: ils seront plus oisifs, plus ignorans, plus livrés à leurs domestiques, plus attachés à leur palais, plus séparés de l'empire. Les valets, les femmes, les hypocrites les gouverneront. Ils flatteront leurs passions, ils les dé-



goûteront de leurs devoirs, ils ne les occuperont que d'amusemens frivoles, ils épuiseront tout ce que l'art imagine pour chasser l'ennui qu'ils ne chasseront pas, & ils leur diront sans cesse : *commandez, vous êtes maîtres.*

Les plus honnêtes gens n'auront plus d'accès à la cour; les plus sages représentations paroîtront des crimes: les meilleurs ministres & les meilleurs capitaines seront à la discrétion des intrigans, qui ne peuvent ni servir l'état, ni souffrir qu'on le serve. Malheur aux ames honnêtes qui surprendront le prince pour l'engager dans des entreprises utiles à l'empire, si ces entreprises exigent des soins de sa part, ou des fonds qu'il destinoit à ses plaisirs. En effet, il ne manquera pas de s'en plaindre à ses favoris. Forcé de faire le bien, il en rejettera la faute sur ceux qui le lui auront conseillé, & il s'en repentira à tems. On verra des disgraces: toute la cour applaudira; *il faut amuser le prince*, ce sera la maxime à laquelle on croira devoir sacrifier le salut des peuples; & cependant on ne l'amusera pas.

Le ministère, les armées, les provinces offriront des changemens continuels, parce que l'intrigue disposera de tout. Ce sera le



règne de la flatterie , de l'hypocrisie , de l'artifice en un mot. La tyrannie n'agira plus avec audace : elle se montrera avec les vices des ames foibles : elle sera sourde ; elle minera l'empire insensiblement ; elle le détruira.

Voilà, Monseigneur, ce qui doit arriver, parce que Constantin a cassé les gardes prétoiriennes ; c'est en partie les observations de M. de Montesquieu ; je me serois borné à copier, si mon dessein n'étoit pas de vous faire lire son ouvrage.

Avant Constantin, l'autorité des deux préfets du prétoire s'étendoit indistinctement sur toutes les provinces. Cet empereur, qui l'avoit affoiblie, en leur ôtant tout commandement sur les troupes, l'affoiblit encore, en faisant quatre préfets au lieu de deux, & en leur donnant des départemens séparés. L'empire fut partagé en quatre grands gouvernemens, celui d'Orient, celui d'Illyrie, celui d'Italie, & celui des Gaules. Vous trouverez ailleurs les provinces que chaque gouvernement renfermoit.

Vous vous souvenez du partage fait par Auguste. Il a subsisté jusqu'à Dioclétien, époque où les deux Augustes & les deux Césars partagèrent l'empire entr'eux, sans avoir égard aux provinces qui appartenoient



au sénat. Constantin ne les rendit pas parce qu'il n'aimoit pas qu'il y eût une autre puissance que la sienne : d'ailleurs il étoit occupé du projet d'avilir le sénat. Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle n'auroient pas pensé comme lui.

Jusqu'alors les dignités avoient toujours été des charges ; & cela étoit raisonnable, parce que les honneurs devoient toujours être joints aux services. Lorsque les plus grands titres n'exigent rien, on les donne à ceux qui ne méritent rien. Dès-lors l'émulation s'éteint, & les dignités s'avilissent. Qu'est-ce en effet, qu'un grand, qui n'a que des titres, & qui d'ailleurs ne peut rien par lui-même ?

Il semble que Constantin n'eût voulu donner que des dignités sans pouvoirs, soit qu'il craignît de partager sa puissance, soit qu'il aimât à se voir entouré de grands inutiles. C'est dans cette vue qu'il créa des patrices. Espèce bien nouvelle dans l'empire, puisqu'ils étoient sans fonctions, & cependant ils avoient le rang au-dessus des préfets du prétoire.

On nommoit *comites*, d'où nous avons fait le mot *comte*, les sénateurs qui formoient le conseil des empereurs, & qui les accom-



pagnoient quelque part qu'ils allassent. Cet emploi étoit considéré avec fondement. Constantin imagina de donner la considération en accordant le titre, fans accorder l'emploi ; & on eut des comtes , comme nous en avons encore.

Il créa le titre de *nobilissime* pour deux de ses frères ; voulant vraisemblablement les consoler de les avoir tenus long-tems loin des affaires , loin même de la cour , & comme en exil. Les vains titres se font multipliés à mesure qu'on est devenu plus barbare.

Depuis seize ans , Constantin étoit maître de Rome ; il n'y avoit fait aucun séjour considérable. On peut conjecturer qu'il n'aimoit pas à se trouver dans une ville qui avoit été le centre de la liberté , dans laquelle au moins on se souvenoit d'avoir été libre , & où l'empereur , si l'on en jugeoit par des restes des anciens usages , ne paroïsoit que le dépositaire des pouvoirs que le sénat lui confioit.

Mais ce n'étoit pas assez pour lui de s'absenter souvent. Jaloux du pouvoir arbitraire , il desiroit de ruiner tout-à-fait une puissance , qui , quelque foible qu'elle fût déjà , lui donnoit encore de l'ombrage. Le moyen le plus prompt étoit d'établir ailleurs le siège



de l'empire ; la paix , dont on jouissoit , étoit une circonstance favorable à l'exécution de ce projet , & il fonda Constantinople. Tel est vraisemblablement le motif de cette entreprise : à quoi on peut ajouter la petite vanité de donner son nom à une nouvelle ville.

Il est vrai cependant qu'il a publié dans une loi , qu'en cette occasion , Dieu l'avoit éclairé , & lui avoit ordonné de bâtir à Byfance.

Mais cette révélation est au moins l'ouvrage d'une imagination crédule : car la suite de l'histoire vous fera voir que cette seconde capitale n'a pas été moins funeste à l'église qu'à l'empire.

L'empereur y fit bâtir des palais , des fontaines , des cirques , des places , des églises & des édifices de toute espèce. Il dépouilla les autres villes , & Rome même pour l'enrichir : il transporta tout ce qui avoit orné les temples des idoles ; ce qui étonna davantage , c'est la promptitude avec laquelle tant de bâtimens furent achevés. On revint cependant de cette surprise , lorsque leur peu de durée fit connoître qu'ils avoient été faits avec peu de solidité ; & on blâme Constantin de les avoir trop précipités. Il étoit si impatient dans ces occasions que , lorsqu'il



avoit commandé un édifice, il vouloit presque aussitôt apprendre qu'il étoit achevé. Cette impatience est l'effet d'une vanité peu raisonnable. Il ne négligea rien pour peupler la nouvelle ville aux dépens de toutes les autres. Les bleds d'Egypte y furent portés : Rome en fut privée, & ce fut une nécessité de l'abandonner. Les plus riches citoyens passèrent à Constantinople avec leurs biens & leurs esclaves, c'est-à-dire, avec la plus grande partie du peuple; & l'Italie resta presque déserte.

Cette ville jouit de tous les privilèges dont Rome jouissoit. Le peuple y fut divisé par tribus. Elle eut un sénat & deux proconsuls; en un mot, ces deux villes se gouvernèrent sur le même plan : l'une fut la capitale de l'Orient; l'autre, de l'Occident.

Il semble que, pour les rendre égales; Constantin ait cru devoir transporter à Constantinople jusqu'aux abus de Rome. Il y établit sans nécessité des distributions de bleds, d'huile, &c. Il ne vit pas que cet usage étoit à Rome un inconvénient que les circonstances avoient introduit, & qu'elles n'avoient pas permis de corriger.

Constantin mourut avec le surnom de grand, dans la soixante-quatrième année de



son âge & dans la trente-unième de son règne. Il avoit reçu le baptême quelque tems auparavant.

Si nous n'avions pas des faits, il ne nous seroit pas possible de nous faire une idée de cet empereur : car les écrivains en portent des jugemens bien différens, suivant qu'ils le trouvent favorable ou contraire à la secte qu'ils suivoient. Mais ses panégyristes mêmes l'accusent d'avoir donné sa confiance avec trop de facilité, & de n'avoir pas eu la force de punir ceux qui en abusoient; ce qui a produit bien des désordres. Cependant il lui arrivoit quelquefois de punir trop légèrement. Je n'en donnerai qu'un exemple. Fausta, sa seconde femme, jalouse de voir au-dessus de ses enfans Crispus, né d'un premier lit, calomnia ce prince, & l'accusa de rebellion & d'autres crimes. Constantin, sans examiner, condamna son fils à mort, & ayant reconnu quelque tems après son innocence, il fit mourir, avec la même précipitation, Fausta & avec elle un grand nombre de personnes, innocentes & coupables. Sa piété, qui se soutint toujours, occasionna même de grands maux; parce qu'il n'eut pas assez de discernement pour se garantir des hypocrites qu'elle attiroit auprès de lui.



## CHAPITRE III.

*De l'état de l'empire vers les tems de Constantin.*

IL seroit difficile de se faire une idée de l'épuisement de l'empire. Depuis long-tems les provinces se ruinoient par les incursions des barbares, ou par des guerres civiles; les succès les plus brillans étoient des victoires funestes: les pertes se renouvelloient sans cesse, & ne se réparoitent jamais.

La misère étoit générale; & cependant les impôts se multiplioient à mesure que les peuples s'appauvrissent. L'empire ne pouvoit se soutenir, & les efforts qu'on faisoit pour l'étayer l'affoiblissoient de plus en plus. C'est ce tems d'épuisement, que Constantin choisit pour bâtir Constantinople, c'est-à-dire, une ville qu'il voulut tout-à-coup égaler à Rome. Falloit-il donc, pour satisfaire son ambition ou sa vanité, se jeter dans des dépenses immenses, qui lui faisoient une nécessité de fouler encore les peuples? n'avoit-il pas assez de charges, & lui restoit-il tant de ressources?

Il fit plus: il porta le luxe dans sa nou-



velle capitale. Il regarda la magnificence comme un attribut de sa grandeur. Son front étoit ceint d'un diadème : son habit étoit chargé de perles , sa suite étoit nombreuse : il n'eût pas cru ses fils dignes de lui , s'il ne leur eût pas donné un attirail, qu'il jugeoit dû à leur naissance , & qu'il disoit propre à leur élever l'ame. En un mot, il se fit grand par tout ce qui l'entouroit ; & il parut grand , parce que le vulgaire croit que les princes font ce qu'ils affectent de paroître : Il est vrai qu'on pourroit faire en partie ces reproches à quelques-uns de ses prédécesseurs , mais Constantin devoit moins rechercher le luxe que l'abolir : il l'augmenta cependant.

Les vains titres, dont il introduisit l'usage , ajoutèrent encore à ce désordre , car les grands auroient paru moins que rien , s'ils avoient été sans extérieur comme sans emplois , & ils n'étoient dans le vrai qu'une partie du luxe de la cour de Constantin.

D'autres maux naissoient de la différence des religions & de la multitude des sectes. Elles se persécutoient mutuellement , & elles armoient les princes contre les sujets , comme si pour établir le culte il falloit détruire les peuples. Les hypocrites remplirent la cour :  
de



de faux Chrétiens flattèrent les vices du souverain : l'autorité des préceptes disparut : la morale de l'évangile fut prostituée, & l'empereur se persuada que l'unique chose nécessaire à son salut étoit de protéger la secte qu'il avoit embrassée & de persécuter toutes les autres.

Jusqu'à Constantin, l'Italie avoit été comme la maîtresse de l'empire. Dans les guerres civiles mêmes, on paroissoit moins prendre les armes pour la dominer, que pour lui soumettre toutes les autres provinces. C'est pourquoi on la laissoit toujours au sénat, & c'étoit en apparence lui laisser tout. En effet, il sembloit que les empereurs ne commandoient dans les autres parties de l'empire, que comme ministres ou généraux de ce corps. Dans les partages que firent les triumvirs Antoine, Auguste & Lepidus, aucun d'eux ne s'attribua l'Italie. Cette politique, qui subsista jusqu'à Dioclétien, étoit un aveu que la souveraineté résidoit de droit dans la nation seule; & que les empereurs n'exerçoient la puissance qu'en vertu des titres qu'ils recevoient du sénat, comme aujourd'hui les ministres l'exercent sous les rois.

Il est vrai que le sénat, forcé de céder à la force, étoit rarement maître du choix :



mais enfin les généraux n'ont jamais cru que les soldats eussent le droit de conférer l'empire ; & quoiqu'à la tête des armées qui les avoient élus , ils demandoient encore au sénat les magistratures & les titres qui donnoient l'exercice de la puissance. Une observation confirme encore les droits dont ce corps jouissoit , c'est qu'il ne communiquoit pas toujours les pouvoirs dans la même étendue. Il permettoit , par exemple , à chaque empereur de proposer des affaires dans chaque séance ; mais il en fixoit le nombre à une , à deux , à trois , à quatre , & jusqu'à cinq , & les pouvoirs des empereurs , à cet égard , n'ont pas toujours été les mêmes.

L'empereur n'étoit proprement qu'un membre du sénat : il ne paroissoit dans les séances que comme le premier entre ses égaux. Le droit d'y présider n'étoit pas attaché à sa personne ; il ne présidoit que lorsqu'il étoit consul annuel. Alors il proposoit les affaires : il recueilloit les voix : & il exerçoit toutes les fonctions du consulat. Mais son collègue les exerçoit alternativement , & avec la même autorité.

Lorsqu'il étoit consul désigné , il n'avoit que le droit d'opiner , comme tout autre sénateur l'auroit eu , & le rang où il devoit



opiner, lorsqu'il n'étoit pas en charge, ne paroît pas avoir été déterminé; on fait seulement que sa voix n'étoit comptée que pour une, & qu'elle n'a jamais été prépondérante. Il ne faut donc pas se représenter l'empereur au milieu du sénat, comme un souverain qui, dans son conseil, sans avoir égard au nombre des suffrages, prend de lui seul le parti qu'il juge à propos. C'est le sénat qui décideoit; & les décrets étoient en son nom, & jamais au nom du prince. Il est seulement vrai que l'empereur, en vertu de sa puissance tribunicienne, pouvoit arrêter les délibérations.

Telle est l'idée que les princes se faisoient de leur autorité, & telle est celle que nous devons nous en faire nous-mêmes: il seroit peu raisonnable de chercher les droits de la puissance impériale dans les abus que les tyrans en ont fait. Il ne faut donc pas regarder comme des séditeux, les sénateurs qui s'élèvent contre ces monstres. Puisque la souveraineté vient d'eux, ils ont droit de juger ceux à qui ils en ont confié l'exercice; & lorsque, tous en corps, ils condamnent Néron, ce ne sont pas des rebelles, ce sont des souverains qui jugent leur ministre.



Aussi à quelque excès que la flatterie ait été portée sous les mauvais princes, on n'a jamais osé leur dire qu'ils étoient la source de leur autorité, & que le sénat n'avoit que les pouvoirs qu'ils vouloient bien lui communiquer. Cette proposition, contraire aux opinions reçues, eût été trop contredite par la forme même de l'administration. Seulement il y a eu un tems où l'on a dit aux successeurs de Constantin, & peut-être à Constantin lui-même, que toute la puissance du peuple avoit été transférée aux empereurs, & réunie en leur personne seule. Si cette proposition étoit alors vraie, elle confirmoit les droits du peuple, & montrait les usurpations faites sur lui.

J'ai cru, Monseigneur, devoir choisir le règne de Constantin, pour vous donner une idée plus précise des droits du sénat & de ceux de l'empereur. Ces réflexions se seroient moins fixées dans votre esprit, si je vous les avois fait faire plutôt, & j'ai jugé que le tems où l'ancien gouvernement finit & où le nouveau commence, est la circonstance la plus favorable pour vous faire comprendre l'un & l'autre. Voyons comment le sénat a peu-à-peu perdu, je ne dis pas ses droits, mais sa puissance.



Gallien lui porta le premier coup, par la loi qui défendoit aux sénateurs le service militaire, & qui les bornoit aux fonctions civiles. C'étoit les défarmer tout-à-fait, & achever de ruiner le peu de considération qu'ils conservoient encore dans l'esprit des soldats.

Le sénat étant avili, il ne fut pas difficile aux empereurs de se saisir de toutes les provinces, en y comprenant même l'Italie. Dioclétien, Maximien, Galère & Constance n'eurent donc aucun égard au partage qui avoit été fait, & qu'on avoit respecté jusqu'alors. Auparavant les tyrans avoient abusé de leur pouvoir en insensés; mais les abus pouvoient au moins être corrigés par leurs successeurs. Le plan réfléchi de Dioclétien ne laissoit pas la même espérance, & c'étoit le commencement du despotisme. Sa conduite est donc une usurpation manifeste. Une chose seule pourroit l'excuser, c'est qu'il n'usurpa que pour défendre l'empire, & qu'il l'a gouverné avec gloire pendant vingt ans.

Mais rien n'excuse Constantin, qui a mis le sceau à l'usurpation, en transportant le siège à Constantinople. L'Italie dépeuplée se ruina de plus en plus, parce que toutes les richesses passèrent en Orient, & que ces



pendant les empereurs continuèrent d'exiger de cette province les mêmes impôts, ne comptant que celle qu'elle avoit toujours payé, & ne considérant pas la misère où ils l'avoient réduite. C'est alors que Rome perdit tout son éclat; & les droits du sénat ne parurent plus que des vieilles prétentions, que les courtisans traitoient de chimères. On cessa de le consulter, & s'il continua de conférer les magistratures aux empereurs, ceux-ci dédaignèrent de prendre des titres qui faisoient voir d'où leur puissance émanoit. Afin même d'effacer jusqu'aux plus légères traces du gouvernement républicain, Constantin enleva du Labarum les quatre lettres initiales, qui désignoit le sénat & le peuple romain. Il prit, à la vérité, pour prétexte d'y mettre le monogramme de Jésus-Christ: mais son respect pour la religion n'excluoit certainement pas celui qu'il devoit à un corps de qui il tenoit toute sa puissance. Au contraire, la religion étoit un motif de plus pour ne pas usurper, pour craindre même une autorité sans bornes, & pour reconnoître les droits du sénat.

Le siège de l'empereur pouvoit changer de lieu: le siège de l'empire ne le pouvoit pas. Celui-ci restoit de droit là où étoit la



souveraineté , c'est-à-dire , dans le sénat ; & celui-là devoit être par-tout où la présence de l'empereur , comme général , étoit nécessaire ; par conséquent , il y a toujours eu une différence essentielle entre les deux capitales & les deux sénats.

Le sénat de Constantinople tenoit tous les pouvoirs des empereurs , & les empereurs tenoient les leurs du sénat de Rome. Quand Constantin eût pu les rendre parfaitement égaux , en les faisant participer aux mêmes droits , il ne l'eût pas fait : car il se fut donné deux maîtres.

Le sénat de Constantinople n'avoit donc qu'un pouvoir emprunté. On n'y trouvoit point cette majesté dont il restoit au moins l'ombre dans le sénat de Rome , & qui auroit pu reprendre une partie de son éclat , si le prince n'eût pas préféré le despotisme au pouvoir légitime.

Cependant la présence de l'empereur & quantité de privilèges donnoient au sénat de Constantinople une espèce de grandeur qui l'égaloit en apparence au sénat de Rome ; la flatterie affecta de ne point voir de différence entre l'un & l'autre , soit parce qu'elle vouloit élever l'ouvrage de Constantin , soit parce qu'en supposant les deux sénats égaux ,



elle ôtoit les droits de souveraineté à celui de Constantinople, l'ignorance adopta le langage de la flatterie. Tout fut confondu, & cette confusion se voit encore dans les historiens. On oublia donc tout-à-fait les usurpations qui avoient été faites. Le despotisme fit des progrès : il passa en habitude. Il se conserva sous les meilleurs princes. Ce gouvernement, mauvais par lui-même, l'étoit sur-tout pour un empire épuisé. Si Constantin a cru ne pas usurper, s'il n'a pas vu l'injustice de ce despotisme, s'il n'en a pas prévu les abus, il faut convenir qu'il a manqué de lumières.

Il y avoit déjà eu plusieurs empereurs à la fois. Mais l'empire, qui n'avoit pas été divisé sous Marc-Aurèle & sous Dioclétien, le fut réellement lorsque Galère & Constance devinrent Augustes. Constantin auroit prévenu les maux dont il avoit été témoin, s'il n'eût donné qu'un seul maître à l'empire. Il aima mieux le partager entre ses enfans, & il en disposa comme de son patrimoine. Vous verrez naître de là des guerres civiles & la ruine de sa famille. Voilà les fruits du despotisme.





## C H A P I T R E IV.

*Digression sur les grands empires & sur les peuples qui environnent l'empire romain après la mort de Constantin.*

J'AI remarqué, Monseigneur, qu'il faut souvent recommencer : je vais donc encore revenir sur mes pas.

Il y a eu de grandes révolutions dont j'ai à peine parlé, & qu'il ne faut cependant pas ignorer tout à fait. Vous demanderez peut-être pourquoi j'ai si peu suivi l'ordre des tems ; & vous ferez étonné que je me sois mis dans la nécessité de suspendre, en quelque sorte, le cours de l'empire romain pour vous ramener à des évènements que j'aurois pu vous expliquer plutôt. Mais, Monseigneur, comme on ne s'instruit que par des comparaisons, je crois qu'il faut souvent rapprocher les choses les plus éloignées. Voilà pourquoi j'ai jugé que l'époque où l'empire romain menace ruine est le moment favorable pour vous faire considérer les grands empires qui ont été & qui ne sont plus. Lorsque vous les verrez passer rapidement,

M 5



vos yeux s'accoutumeront à voir leur chute ; votre imagination n'en fera plus étonnée ; vous concevrez qu'ils tombent plus facilement qu'ils ne s'élèvent ; vous apprécierez enfin la grandeur des souverains , & vous reconnoîtrez qu'elle ne se mesure pas par le nombre des provinces. Vous vous garantirez, en un mot, des fausses idées qui éblouissent le vulgaire ; & qui, confondant la puissance avec l'étude de la domination, ne permettent pas d'imaginer ce qu'on a vu si souvent ; je veux dire la chute des grands empires. Alors, revenant sur vous-même, vous vous trouverez heureux de n'avoir que de petits états. Vous sentirez que, moins à craindre à vos voisins, vous serez moins exposé à leurs injustices, & que vous pourrez être tout entier au bonheur de vos sujets. La considération que vous acquerez fera votre puissance : ce sera une batterie qu'aucun ennemi n'osera franchir. Car, quel souverain, pour une aussi petite & aussi facile conquête que celle de Parme, voudroit s'attirer le reproche odieux d'avoir enlevé le meilleur des princes au peuple dont il feroit le bonheur ? L'ambition n'est pas aveugle à ce point. Les monarques les plus puissans, retenus aujourd'hui par la



considération de l'estime publique, n'osent pas toujours tout ce qu'ils peuvent. Mais, Monseigneur, si vous êtes sans vertus, on envahira vos états; & personne ne songera qu'on vous a fait une injustice.

Les Romains se croyoient maîtres du monde : cependant leur empire, trop grand en lui-même pour se soutenir, étoit bien petit par rapport aux vastes régions qui l'environnoient. Condamnés à ne découvrir que les lieux où ils portoient les armes, ils comptoient pour rien tout ce qui étoit au-delà. Ils ne connoissoient pas les peuples qui les devoient conquérir; & ils s'imaginoient que leur empire ne finiroit qu'avec le monde, jugeant de sa durée aussi fausement que de son étendue. Vous n'êtes pas dans les mêmes préjugés : mais comme il importe de vous faire connoître les causes extérieures qui vont achever la ruine des Romains; c'est le moment de vous donner quelque'idée de ces nations : je crois même que le tableau que j'en vais faire sera plus intéressant aujourd'hui pour vous que si je m'étois hâté de le mettre plutôt sous vos yeux.

L'empire d'Assyrie, le plus ancien que nous connoissions, a été encore un des



plus étendus. Il étoit borné à l'Occident par la mer Méditerranée ; à l'Orient par l'Indus ; au midi par l'Arabie , le golfe persique & la mer Erythréene ; au nord par le Pont-Euxin , la mer Caspienne , & une chaîne de montagnes qui s'étend depuis la mer Caspienne jusqu'au nord du fleuve Hermandus. C'est ce qu'on voit par une inscription qui avoit été faite pour conserver le souvenir des conquêtes de Sémiramis.

Au-delà , entre l'Indus & le Gange , est l'Inde proprement dite ; & plus à l'Orient est la Chine. Il paroît que , plus de deux mille ans avant Jésus-Christ , des colonies avoient déjà pénétré dans ces deux contrées de l'Asie. Si même nous en croyons Ctesias, Sémiramis échoua contre un roi de l'Inde auquel il donna une armée plus grande que celle qu'il a donné à cette reine. Mais nous ne connoissons les anciens peuples que par des traditions vagues. Il en est de même des Egyptiens , dont on prétend que le royaume étoit déjà florissant dans les tems les plus reculés. Il en est de même de l'empire des Titans , qui , si nous en croyons des traditions grecques , régnoient sur une grande partie de l'Europe. Si les anciens écrivains avoient moins ignoré les autres



parties de la terre, ils y auroient trouvé des traditions, & ils y auroient sans doute créé des empires. Leur silence nous permet au moins de conjecturer qu'elles étoient ou désertes ou barbares.

Il faut cependant remarquer, que les anciennes traditions ne se trouvent que dans une région qui s'étend de l'Occident de l'Europe, à l'Orient de l'Asie, avec plus ou moins de largeur : car cette observation paroît prouver que ce climat est le plus favorable à la population & aux progrès de l'esprit humain, dont les commencemens ont été par-tout des fables. La vérité ne se montra que chez un seul peuple, & il fallut que Dieu la conservât lui-même.

L'empire d'Alexandre & celui des Romains s'étant formé de plusieurs royaumes, nous jugeons qu'il en a été de même de celui d'Assyrie ; & nous imaginons une multitude de royaumes qui existoient auparavant, ce qui supposeroit bien des révolutions & bien des siècles. C'est que nous employons toujours les mots de *royaumes* & *d'empire*, quoique les choses que nous exprimons par ces mots doivent avoir été bien différentes, suivant les tems & les lieux. Il est certain que du tems d'Abraham, l'agriculture n'é-



toit pas si généralement répandue en Asie ; qu'il n'y eût encore des troupes de pasteurs qui erroient de province en province. Or, sur de pareils peuples, il n'est pas possible d'avoir la même domination que sur des hommes qui labourent chacun leur champ ou qui cultivent les arts dans les villes. Toutes les fois au moins qu'ils pourront s'éloigner, ce qui doit arriver souvent, il leur sera facile de conserver leur liberté. Ils fuiront jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par des mers, des fleuves, des montagnes ; & forcés de fuir encore pour se conserver libres, ils franchiront même ces obstacles. En effet, telles ont été les bornes de l'empire d'Assyrie.

Les rois d'Assyrie avoient donc pour sujets des troupes fixées qui cultivoient la terre, & des troupes errantes de pasteurs. Qu'on se représente à-peu-près la puissance qu'ils avoient sur les premières par celle dont jouissent nos souverains, nous ne pouvons pas supposer qu'ils aient eu la même puissance sur les autres. Pour assujettir également toutes ces troupes errantes, il faudroit qu'ils eussent été toujours partout avec des forces supérieures. Cela ne se pouvoit pas. Ils étoient donc exposés à



perdre leur domination sur une province , tandis qu'ils l'étendoient sur une nouvelle. En conséquence , je me représente Ninus comme un chef qui porte la terreur devant lui , & qui ne sauroit assurer toutes ses conquêtes. On subit le joug par - tout où il passe : dès qu'il a passé , on le secoue , ou , si on hésite encore , c'est qu'on appréhende qu'il ne revienne. Ainsi il est plutôt craint qu'il n'est obéi. Une raison cependant pouvoit contribuer à sa puissance , c'est que sous sa protection les troupes foibles étoient à l'abri de toute insulte.

Je crois même que lorsque nous parlons des anciens peuples , nous attachons des idées fausses aux mots *guerres & conquêtes* , comme aux mots *empire & royaume*. Car il me semble qu'il a fallu bien des siècles avant qu'on imaginât de subjuguier de grandes armées. En effet , les anciennes traditions ne font pas de Bacchus un conquérant semblable à ceux qui ont paru depuis , lorsqu'elles le font marcher à la conquête des Indes , ayant pour soldats des femmes pêle-mêle avec des hommes ; & pour armes des thyrses & des tambours. Voilà , je pense , les premiers conquérans. C'étoient des chefs qui , marchant à la tête d'une



peuplade, avec plus de bruit & avec plus de spectacle, étonnoient plus qu'ils n'effrayoient. S'ils ont paru acquérir quelque autorité sur d'autres peuplades, c'est qu'au lieu de fuir, on venoit à eux par curiosité, & qu'on les suivoit ensuite pour apprendre d'eux les commodités de la vie. Je ne vois pas que dans ce tems, où une partie des peuples erroient encore, les hommes aient eu besoin de s'exterminer. Alors on devoit penser que les troupes sont naturellement indépendantes; & ce préjugé les invitoit plutôt à se donner mutuellement des secours, qu'à imaginer ce que nous appelons *empire & domination*. Je crois donc que la bienfaisance a été la première arme de ces hommes que l'on dit avoir été conquérans. Quoiqu'il en soit, un empire tel que celui de Ninus se détruit par lui-même, & s'il survient un prince pacifique, il se resserrera dans des bornes bien étroites: c'est ce qui dut arriver sous Ninias, quoique les historiens ne le remarquent pas.

Environ seize siècles avant Jésus-Christ, Sésostris, après s'être fait craindre dans la Libye, dans l'Ethiopie, dans l'Arabie, se fit craindre encore jusqu'au Gange, jusqu'au Tanais, jusqu'au Danube; & les historiens



ont l'exactitude de remarquer que le défaut des vivres l'arrêta dans la Thrace. Je suis étonné qu'ayant su s'en pourvoir dans tant de pays, il n'ait pas su s'en pourvoir dans celui-là; ou qu'en ayant manqué en Thrace, il n'en ait pas manqué ailleurs. On donna le nom de conquête à cette course rapide; & l'empire égyptien, qui finissoit d'un côté lorsqu'il commençoit d'un autre, passa, comme une ombre, sur la surface que Sésostris avoit parcourue. Vous voyez que ce conquérant confirme l'idée que je me suis faite des empires de ces siècles reculés. Il paroît que le seul fruit qu'il retira de son expédition fut de transporter en Egypte beaucoup de richesses & beaucoup de prisonniers. Voilà donc ce qu'on appeloit alors conquérir; il s'agissoit moins d'acquérir de nouvelles provinces que d'augmenter les richesses & la population des anciennes; & les malheurs de la guerre ne tomboient que sur les nations étrangères. Aujourd'hui nous nous faisons des idées bien différentes, & bien moins raisonnables. Car vous verrez qu'on appellera conquérans des princes qui ruineront leurs états pour acquérir quelques places, qu'ils rendront même à la paix; en sorte qu'ils paroîtront avoir pris les armes pour dévaster leurs provinces.



La course conquérante de Sésostris affoiblit, sans doute, la monarchie des Assyriens, & fut favorable aux peuples qui voulurent se couer le joug. C'est alors que se formèrent plusieurs royaumes, tels que ceux de Phrygie, de Lydie & de Troye. Il faut même que la Palestine se soit soustraite, alors ou quelques tems après, à la domination des Assyriens, quoiqu'ils ne s'opposèrent point aux Hébreux qui s'y établirent vers 1440 avant Jésus-Christ.

La domination des rois d'Assyrie a dû faire souvent échapper les troupes errantes par les passages que les gorges des montagnes du Nord offroient à la liberté. Elles refluèrent donc de ce côté, mais avec le regret de quitter des campagnes plus fertiles, & n'attendant que le moment où elles pourroient y revenir. Elles communiquèrent vraisemblablement à d'autres le desir de les suivre : elles parurent, lorsque Sésostris eut passé ; & c'est alors qu'elles s'établirent, sous le nom de Parthes, aux environs de la mer Caspienne.

Cette irruption des peuples du Nord étant la plus ancienne dont l'histoire ait conservé le souvenir, il est à-propos de faire, à cette occasion, quelques observations sur



ces peuples , afin de n'être plus obligé d'y revenir.

Les anciens confondoient , sous le nom de Scytes , toutes les nations du nord de l'Asie , peut-être parce que c'étoit là le nom de quelque une des plus voisines & des plus connues.

Ils est certain que les peuples d'Asie , qui se sont policés les premiers , habitoient au midi du Pont-Euxin , de la mer Caspienne & des montagnes qui partagent ce continent d'Occident en Orient. Au nord de cette barrière , tous les peuples étoient chasseurs , pêcheurs , & sur-tout pasteurs. C'étoient des hordes qui , errant de contrée en contrée , se pouffoient les unes les autres , se divisoient , se mêloient , & se confondoient continuellement. Attirés vers les campagnes les plus fertiles , ces barbares ont souvent fait des irruptions dans le midi de l'Asie. Ils ont soumis plusieurs fois la Chine , subjugué les Indes , la Perse , la Syrie ; parcouru l'Europe & achevé la ruine de l'empire romain.

Mais ces grandes révolutions ont été précédées de beaucoup d'autres. Tantôt les nations policées ont été forcées d'abandonner des terres aux barbares , & d'autres fois elles les ont repouffés , & elles ont établi des colonies dans les pays qu'elles leur



avoient enlevés. Vous concevez que par les établissemens que ces peuples faisoient tour-à-tour les uns chez les autres, la barbarie qui se répandoit au midi arrêtoit souvent les progrès des arts, & que les loix qui se portoient au nord poliçoient insensiblement de nouvelles nations.

Il y a eu bien des migrations, & par conséquent bien des mélanges, avant que les hommes aient su se fixer. On voit encore des traces de ces migrations dans le midi de l'Asie au tems d'Abraham, puisqu'il y avoit alors des troupes errantes de pasteurs: quant aux peuples du nord, ils ne connoissoient que la vie errante, & les troupes y étoient plus barbares, parce qu'elles n'erroient pas parmi les nations policées.

De cette manière de vivre, il résulte une confusion qui ne permet pas de remonter à l'origine des anciens peuples: il seroit surtout impossible de déterminer quelles sont les familles qui se sont établies les premières au nord de l'Asie. Tous ces barbares ont été ignorés, tant qu'ils ne sont pas sortis des lieux où ils se sont multipliés; & lorsqu'ils se sont fait connoître par des irruptions, leurs différentes troupes s'étoient sans doute déjà mêlées de bien des manières, & avoient



changé de nom bien des fois. Tantôt on aura désigné les troupes qu'on ne connoissoit pas par le nom de celle qu'on aura connue la première ; tel est celui de Scytes. D'autrefois par un nom plus relatif à leur origine ; tel est celui de Nomades. Car ce dernier signifie des peuples qui changent continuellement de lieux , pour chercher de nouveaux pâturages.

Il paroît que les Chinois ont été plus à portée de connoître quelques-unes de ces nations barbares. M. de Guignes , qui en a cherché l'origine dans leurs écrivains , croit que les uns , qui étoient au nord de la Chine , sont une des plus anciennes , & que c'est d'eux que sont sortis les Turcs , les Tartares , les Mogols & d'autres peuples dont nous aurons occasion de parler. On voit dans l'histoire qu'il en donne des guerres , des conquêtes , des royaumes , des empires & des révolutions fréquentes , qui n'ont pas permis aux Chinois de démêler tous ces peuples barbares , quelque critique qu'on leur suppose : encore cette histoire ne remonte-t-elle pas bien haut. Ces recherches d'ailleurs seroient peu instructives pour nous , & demanderoient plus d'érudition que nous n'en avons l'un & l'autre. Bornons-nous



à ce qu'on fait de la manière de vivre de ces peuples.

Le nord du Pont-Euxin, de la mer Caspienne, de l'Oxus, de l'Inde & de la Chine, est aujourd'hui habité par des nations que nous confondons sous le nom de Tartares. On nomme Khans les chefs qui les conduisent, & dont l'autorité dépend, sans doute, beaucoup plus de leur habileté que d'aucune règle fixe. Il n'est donc pas possible de rien déterminer à cet égard.

Ce vaste pays est coupé par des déserts, des fleuves, des montagnes; & les peuples, toujours divisés, y sont continuellement en guerre les uns avec les autres. Ce sont là des obstacles qui ne permettent pas au commerce de s'introduire parmi eux & d'adoucir leurs mœurs. Ceux qui habitent sur les frontières des nations policées sont un peu moins barbares. Tantôt ils se font craindre, tantôt ils dépendent: mais l'autorité qu'on a sur eux est fort bornée, & on est forcé de les ménager.

Le genre de vie qu'ils ont embrassé est conforme à la nature des lieux: ils errent avec leurs troupeaux dans les campagnes, qui étant arrosées par des grands fleuves & par quantité de rivières, leur offrent des



pâturages abondans : toujours en guerre , ils sont soldats autant que pasteurs , parce qu'ils ne sont maîtres nulle part qu'autant qu'ils sont les plus forts. C'est ainsi qu'une troupe venant à se faire craindre dans une certaine étendue de pays , en force plusieurs autres à reconnoître sa supériorité ; & qu'un Khan se fait un empire , qui peut être puissant pour un tems , mais qui ne peut pas être durable.

Ils sont tous cavaliers , soit parce que le pays abonde en chevaux , soit parce qu'ils sont dans la nécessité de faire souvent de grandes courses. Ils ont des chars qui sont comme des maisons ambulantes , avec lesquelles ils transportent leurs femmes , leur enfans , leurs bagages , & dans lesquelles ils se retirent. Il y en a qui ensemencent des terres , & cependant ils ne se fixent pas , parce que les bestiaux faisant encore la principale partie de leur subsistance , ils sont forcés de quitter une contrée , aussitôt qu'ils en ont consommé les pâturages. D'autres se sont établis à demeure : mais ils n'en sont guère moins barbares. Leurs cabanes ressemblent plus à des tentes qu'à des maisons ; & préférant le butin à l'agriculture , ils font continuellement des incursions chez leurs



voisins, & ne sont contenus que par la crainte.

Tels sont encore aujourd'hui les Tartares, & vous pouvez juger quelle a été la barbarie des Huns & de Scytes. En effet, on retrouve à-peu-près les mêmes usages & les mêmes mœurs chez les uns & chez les autres; soit parce qu'ils ont tous une origine commune; soit plutôt parce qu'ils ont habité successivement les pays, ou des pays semblables. Car les hommes se font des besoins suivant les lieux, & ils choisissent un genre de vie d'après leurs besoins. Ils pourront donc avoir des mœurs différentes, quoique l'origine soit la même; & avoir les mêmes mœurs, quoique l'origine soit différente.

Or, si nous considérons que cette partie de l'Asie, coupée par ces pays stériles & par des montagnes, est séparée des nations policées par des barrières que les arts peuvent difficilement affranchir, nous jugerons que les hommes y doivent contracter naturellement un caractère féroce. Si d'ailleurs nous y trouvons des pâturages abondans, nous ne ferons pas étonnés que les habitans y cherchent leur subsistance dans des troupeaux, auxquels ils donnent tous leurs soins. Ils seront tous soldats, parce que la vie errante est un état de guerre; & ils mettront  
toute



toute leur force dans la cavalerie , parce que les vastes déserts qu'ils ont à traverser leur font une nécessité d'être presque toujours à cheval. La guerre deviendra donc leur principale occupation ; ce sera l'étude favorite de la jeunesse , le seul moyen d'acquérir de l'estime , & souvent l'unique moyen de subsister. Il n'est pas étonnant que de pareils peuples aient fait de grandes révolutions , lorsqu'ils ont reflué sur l'Asie & sur l'Europe , c'est-à-dire , sur des nations pour qui la guerre est toujours un fléau , & qui se ruinent même avec des succès soutenus. Pourquoi n'en feroient-ils pas encore ?

Il est vrai que s'ils faisoient des irruptions pour s'établir dans les provinces qu'occupent aujourd'hui les nations policées , ils échoueroient d'abord contre deux écueils : l'art de la guerre & les places fortes. Mais des barbares , accoutumés à une vie errante , ne pensent pas à se fixer. Ils sont incapables des soins que demande un établissement ; ils craindroient de les prendre ; ils n'ont besoin que du butin. Ils se borneroient donc à faire des courses dans les pays fertiles dont ils seroient voisins : ils en feroient jusqu'aux portes mêmes des places fortifiées. Il est vrai qu'ils seroient souvent exterminés ; mais



les victoires seroient ruineuses pour des nations chez qui l'argent est le seul nerf de la guerre ; pour des nations que le luxe amollit , où le gouvernement , toujours plus vicieux , offre toujours moins de ressources , qui ne connoissent ni leurs intérêts ni leur foiblesse , se détruisent mutuellement par des entreprises sans objet & sans succès ; & qui , après bien des revers , doivent enfin se trouver sans fortifications & sans soldats.

Cependant les hordes continuoient leurs irruptions , soit parce qu'elles sont attirées par le butin , soit parce que la trop grande population des pays qu'elles habitent les met dans la nécessité de refluer. Alors les peuples policés commencent à leur céder des terres : ils s'allient de quelques-uns pour se défendre contre d'autres. Bientôt c'est leur unique ressource dans les guerres qu'ils se font : ils n'ont plus d'autres forces ; & il vient un tems où les barbares remplissant les armées , les campagnes , les villes , s'aperçoivent qu'ils sont les maîtres. Voilà à-peu-près comment ils ont envahi les provinces de l'empire romain.

Six cent trente & quelques années avant J. C. les Scythes se répandirent dans l'Asie , la ravagèrent pendant vingt-huit ans , pé-



nétrèrent dans la Judée , s'avancèrent jusque sur les frontières d'Égypte , & forcèrent Psamméticus à se racheter du pillage : les circonstances étoient favorables à leur invasion ; car les Assyriens , fort affoiblis , étoient en guerre avec les Mèdes , qui s'étoient révoltés. Cependant , par les soins que ces deux peuples donnèrent à la défense de leurs provinces , une partie des barbares fut repoussée dans la Scythie occidentale sur les bords du Tanais.

Bientôt après Cyaxare , roi des Mèdes & petit-fils de Déjocès , fit alliance avec Nabopolassar , roi de Babylone & père de Nabucodonosor. Ils assiégèrent Ninive , la prirent , la rasèrent & partagèrent entr'eux l'empire d'Assyrie.

Le royaume des Mèdes & celui des Babyloniens furent détruits par Cyrus , qui fonda la monarchie des Perses cinq cent soixante ans avant Jésus-Christ , & qui subjuga les Lydiens , les Hyrcaniens , les Syriens , les Assyriens , les Saques ( 1 ) , les

---

( 1 ) Les Perses donnoient le nom de *Saques* aux peuples que les Grecs nommoient *Scythes* , & que nous nommons *Tartares*. Mais les Saques , proprement dits , habitoient sur les bords du Jaxartes , au pied du mont Imaüs. Il paroît qu'avant Cyrus une de leurs colonies s'étoit établie



Arabes, les Bactriens, les Indiens, les Cappadociens, les Phrygiens, les Cariens, les Ciliciens & beaucoup d'autres nations.

Vous savez avec quelle facilité cette vaste monarchie fut renversée par Alexandre, & ce que devint l'empire de Macédoine après la mort de ce conquérant. Vous avez vu Séléucus régner avec gloire dans la Syrie. Mais ce royaume s'affoiblit bientôt. Vers la soixantième année de l'ère des Séleucides, sous Antiochus II, surnommé Dieu, Arsace souleva les Parthes, & jeta les fondemens d'une nouvelle monarchie. Théodore, à son exemple, prit le titre de roi de la Bactriane dont il étoit gouverneur; & les principaux peuples de l'Orient s'étant soulevés les uns après les autres, Antiochus perdit toutes les provinces situées au-delà de l'Euphrate.

Comme il y avoit toujours eu de grands empires en Asie, il étoit difficile que tous ces nouveaux souverains fussent capables de se renfermer dans les bornes de leurs états. L'ambition fut donc une seconde source de

---

au midi de la Babylonie; & que depuis ils envahirent la Bactriane, une partie de l'Arménie, & qu'ils se répandirent jusques dans la Cappadoce. Mais nous sommes bien loin de connoître toutes les invasions des peuples du Nord.



guerres. Mais les Arfacides furent les plus habiles ou les plus heureux ; de sorte que Mitridate , cinquième roi des Parthes , étendit sa domination sur tous les pays qui sont entre le mont Caucafe , l'Euphrate & le Gange. Ayant borné ses conquêtes à ces barrières, que la nature sembloit lui prescrire, il fit régner la paix & l'abondance , & il montra des vertus qui le firent regretter de ses sujets.

Phraate I, son fils, vainqueur du roi de Syrie, eut la guerre avec les Scythes, qu'il avoit appelés à son secours ; & perdit la bataille & la vie. Les Scythes ravagèrent ses états, & Artabane, son oncle & son successeur, qui marcha contr'eux, reçut une blessure dont il mourut.

Enfin sous Pacore II, fils d'Artabane, les Parthes & les Romains commencèrent à s'observer. Ce roi envoya même des ambassadeurs à Sylla pour s'allier de la république ; & depuis il renouvela cette alliance avec Lucullus. Deux peuples aussi belliqueux ne pouvoient être long-tems alliés, puisqu'ils étoient voisins. La guerre s'éleva souvent entr'eux ; les bornes des deux empires varièrent, & ils s'affoiblirent mutuellement sans pouvoir se détruire. Cependant les



Parthes furent toujours redoutables aux Romains.

Les vastes monarchies sont foibles en elles-mêmes, lors même qu'elles paroissent plus puissantes au dehors; & cette foiblesse est l'effet des vices du gouvernement, & quelquefois des guerres dont les souverains s'applaudissent. Elles s'épuisent par leurs succès.

Artabane avoit vaincu les Romains, & l'empereur Macrin avoit été forcé d'acheter la paix. Il sembloit donc que les Parthes & leur roi n'avoient rien à craindre. Cependant Artabane, contraint de marcher bientôt contre les Perses qui s'étoient révoltés, tombe entre les mains des rebelles, est mis à mort & son armée est entièrement défaite. Les Parthes restent assujettis; un nouvel empire des Perses recommence, & cette révolution est l'ouvrage d'un soldat de fortune. L'épuisement où les guerres précédentes avoient mis les Parthes, fut pour lui une circonstance favorable. Il prit le nom d'Artaxerxès.

Il étoit à peine sur le trône, qu'entreprenant d'étendre sa domination sur toutes les provinces qui avoient appartenu aux Perses, il ordonna aux gouverneurs romains d'évacuer la Syrie & l'Asie mineure; ce qui fut le sujet de la guerre qu'il eut avec



Alexandre Sévère. Plusieurs de ses successeurs eurent les mêmes prétentions ; & Sapor II se disposoit à les faire valoir , lorsque Constantin mourut.

Vous avez vu en Europe des peuples jaloux de leur liberté , & toujours difficiles à vaincre : tels ont été les Grecs , les Italiens , les Espagnols , les Germains , les Gaulois & les Bretons. Vous remarquerez encore que vous n'y avez vu pendant long-tems que de petits états , & que vous n'y comptez que deux vastes monarchies , l'une formée lentement par un peuple libre , & l'autre dont les conquêtes n'ont été rapides que lorsqu'elles se sont faites hors de l'Europe. En Asie , au contraire , le despotisme règne : les peuples y sont dans une espèce d'esclavage : les révolutions fréquentes s'y font presque sans obstacles , & il s'y forme toujours de vastes monarchies. Si vous êtes curieux de connoître la raison de cette différence , elle vous sera facile à trouver : il suffira presque de jeter les yeux sur la carte.

En considérant le nord de l'Asie , vous avez compris pourquoi les peuples y ont toujours été barbares , & le sont encore. Vous comprendrez qu'il en doit être de même de l'Arabie , presque isle formée par le golfe



296 HISTOIRE ANCIENNE.  
perfique & par la mer rouge. Comme on  
y trouve de grands déserts, des montagnes  
& des pâturages; les peuples qui l'habitent,  
au lieu de se fixer, erreront par troupes,  
& seront pasteurs & brigands. C'est ce  
qu'ont été les Arabes & ce qu'ils sont au-  
jourd'hui. Je remarquerai seulement qu'ils  
sont moins à craindre que les Tartares,  
parce que le climat n'est pas propre à pro-  
duire d'aussi bons soldats.

Il y a encore de grands déserts dans la  
Syrie, dans le cœur & au midi de la Perse.  
Or, ce sont là autant de retraites pour les  
brigands qui veulent se soustraire à toute  
domination. Il ne faudroit pas s'étonner,  
si un de leurs chefs faisoit quelque révolu-  
tion en Perse ou en Turquie.

Des Tartares, qui se sont établis depuis  
six à sept siècles au midi de la mer Caspienne  
dans les montagnes d'Arménie, prouvent  
combien les peuples du nord de l'Asie sont  
difficiles à policer. Ils vivent à-peu-près  
comme ils vivoient sur les bords de l'Oxus  
& du Jaxartes, d'où ils sont venus. Il est  
vrai que ceux qui sont au midi de la mer  
Caspienne cultivent la terre; mais comme  
leur principale richesse est dans les troupeaux,  
ils passent l'été sous des tentes, changent



continuellement de lieu, & ne se retirent dans leurs villages que lorsque l'hyver les y contraint. Les autres plus barbares, ne connoissant pas l'agriculture, subsistent uniquement de leurs troupeaux. Ils campent toujours, se répandent l'hyver dans les campagnes arrosées par l'Euphrate, & se retirent l'été dans les vallons que forment les montagnes d'Arménie. Ces peuples se nomment *Turcomans*.

Comme il y a des parties de l'Asie où les hommes ont toujours été barbares, il y en a d'autres où ils paroissent déjà policés dans les siècles les plus voisins du déluge; & ce sont l'Asie mineure, la Syrie, la Perse, les Indes & la Chine. On y trouve des pays riches où l'agriculture a dû être connue de bonne heure, parce que les productions naturelles, qui ne pouvoient manquer de s'observer, indiquoient les moyens de rendre les terres encore plus fertiles. Or, de l'agriculture naissent successivement la police, l'abondance; la douceur des mœurs, les arts, le luxe & la mollesse. L'histoire des Assyriens prouve combien ce progrès est rapide.

De pareilles nations sont aisées à conquérir. Par conséquent, s'il s'en trouve une



moins amollie que les autres, elle en subjuguera facilement plusieurs. Il ne faut que lui supposer un chef ambitieux, qui, pour son siècle, ne soit pas sans talens. Mais le vainqueur s'amollissant à son tour, offrira bientôt une conquête facile. Ainsi les Assyriens ont été subjugués par les Mèdes, les Mèdes par les Perses, les Perses par les Macédoniens, les Macédoniens par les Parthes, les Parthes par les Perses; & de pareilles révolutions ne pouvoient manquer d'être fréquentes, puisqu'il y avoit toujours en Asie des nations nées pour la servitude, & des peuples nés pour l'indépendance.

Ces monarchies ont été nécessairement vastes, parce que les nations étant peu capables de résister, les mers, les déserts & les montagnes sont les seules barrières qui pouvoient arrêter le vainqueur.

Le gouvernement en a été despotique tout aussi nécessairement; car, d'un côté, les peuples vaincus étoient trop foibles pour ne se donner qu'à certaines conditions; de l'autre, le peuple conquérant, aimant à se croire seul libre, croyoit ajouter à sa gloire en les assujettissant davantage; & le monarque, profitant de cette disposition des esprits, étendoit insensiblement sur les vainqueurs le



pouvoir absolu qu'ils lui avoient laissé prendre sur les vaincus.

Vous concevez donc pourquoi les monarchies dans l'Asie doivent être vastes, despotiques & sujettes à de grandes révolutions. Aucune de celles que vous connoissez n'eût été capable de résister à des voisins tels que les Gaulois & les Germains. Que deviendra donc l'empire, dont Artaxerxès a été le fondateur, si les barbares qui sont aux frontières font jamais une irruption dans la Perse ? mais passons en Europe, & suivons les peuplades qui s'y sont transportées de proche en proche.

Elles ont eu deux chemins, l'un par l'Hellespont, l'autre par les pays qui sont au nord de la mer Caspienne & du Pont-Euxin. Peu auront pris le premier, parce que la partie la plus étroite de l'Hellespont aura été long-tems un obstacle insurmontable, & parce qu'il n'est pas naturel que les peuples de l'Asie mineure aient quitté des établissemens assurés, pour se hasarder dans des pays qu'ils ne connoissoient pas. Quelques aventuriers auront les premiers tenté ce passage, & se seront répandus le long des côtes de la Thrace & de la Grèce.

Ils ont trouvé dans ces contrées des mon-



tagnes & des bois, des plaines plus petites que celles de l'Asie, & quelques-unes sujettes à des inondations qui ne permettoient pas de s'y fixer. Enfin les pâturages étoient rares. Les habitans n'ont donc pas eu la ressource d'y nourrir des troupeaux. Réduits à n'être que chasseurs & pêcheurs, ils auront vécu en petites troupes, & auront été plus barbares encore que les Scythes.

Les plus grandes migrations se feront faites par le Nord, où les peuples chassés par d'autres trouvoient toujours des terres devant eux. Ils se feront répandus entre le Tanais & le Boristhène, delà jusqu'au Danube, & ainsi de suite, avançant toujours au Midi tant qu'ils ne trouvoient pas d'obstacles, & ne se rejetant au Nord que lorsqu'ils y étoient forcés.

Comme ces peuples étoient pasteurs en Scythie, ils l'auront été dans les nouvelles contrées, par-tout où ils auront trouvé des pâturages abondans. Ils y auront encore apporté l'amour de l'indépendance; & ils auront eu pour préjugé, qu'il est moins glorieux de labourer la terre, que d'être libre & de vivre de butin.

L'Europe, moins grande que l'Asie, en diffère encore par la forme & par le sol. Les



parties occidentales paroissent comme resser-  
rées par les mers. Plusieurs font même des  
presqu'isles. On n'y trouve pas des plaines  
immenses , dont la stérilité fait des déserts.  
Elles sont toutes propres à la culture. Enfin,  
elles sont séparées par des barrières difficiles  
à franchir.

Par conséquent , à mesure qu'elles se peu-  
pleront davantage , il sera moins facile d'y  
mener une vie errante. Il arrivera enfin qu'il  
n'y aura plus de terres qui puissent être au  
premier occupant. Chaque peuple sera en-  
touré d'autres peuples. Aucun n'aura la li-  
berté de changer de lieu pour subsister. Ce  
fera donc une nécessité de s'appliquer à  
l'agriculture.

Ces nations se fixent donc peu-à-peu.  
Les guerres étendent ou resserrent leurs fron-  
tières : les rivières & les montagnes en mar-  
quent les limites , & l'Europe se divise en  
plusieurs cités. Vous savez que le mot cité  
comprend tous les citoyens qui vivent sous  
les mêmes loix & sous les mêmes magistrats.

Ces cités étant voisines , elles apprennent  
à s'observer. Elles s'occupent des moyens  
de se défendre : elles cherchent l'occasion  
d'empiéter les unes sur les autres : elles con-  
tractent des alliances : elles s'appliquent à



chercher le gouvernement qui leur convient davantage : & elles se polissent mutuellement. C'est ainsi que les mêmes hordes , qui erroient en Scythie dans les pâturages , séparées par de vastes déserts , deviennent des corps de citoyens , lorsqu'en Europe elles sont resserrées dans des pays fertiles.

Cependant elles conserveront toujours des restes de leur premier caractère. Si elles s'adonnent à l'agriculture , ce ne sera qu'autant qu'elles y seront forcées par le besoin. Elles ne cultiveront qu'une partie de leurs terres , si elles ne sentent pas la nécessité de les cultiver toutes. Il n'y aura pour elles de gloire que dans les armes. Elles aimeront à vivre du butin : elles seront toujours portées à faire de nouveaux établissemens : & elles feront des irruptions fréquentes.

Tous ces peuples auront donc en Europe le même amour pour la liberté qu'ils avoient dans le nord de l'Asie ; & comme ils auront de plus une patrie à défendre , ils y seront encore meilleurs soldats.

Tous les législateurs ont consenti que l'égalité seule peut conserver la liberté , & prévenir le luxe & les abus qui en naissent. Cependant , dès que les citoyens ont des champs en propre , l'inégalité ne peut s'in-



roduire. Les riches feront jaloux de jouir des avantages qu'ils ont sur les pauvres : l'intérêt particulier sera préféré au bien public : bientôt le luxe & la misère rendront les citoyens peu propres ou peu intéressés à défendre l'état.

Pour prévenir ces inconvéniens, les Germains imaginèrent d'exercer l'agriculture, sans donner des champs en propriété. Dans cette vue, les magistrats faisoient tous les ans une nouvelle distribution de terres. Par-là, celui qui une année avoit cultivé un champ, en cultivoit un autre l'année suivante. Il ne s'attachoit donc à aucun ; & cependant tous les citoyens ensemble s'intéressoient également aux terres, qui appartenoient à la cité. Ce moyen, qui n'est praticable que dans de petits états ; fait voir combien les Germains s'étudioient à maintenir l'égalité & la liberté.

Pendant que la Germanie, les Gaules, l'Espagne & l'Italie se peuploient, & qu'il s'y formoit un grand nombre de petites cités ; les Grecs commençoient à cultiver les arts, qui leur avoient été apportés par des colonies étrangères. Dès qu'ils les conquirent, ils en sentirent d'autant plus l'utilité, qu'ils habitoient des contrées peu fer-



tilles. Mais nés libres, ils continuèrent d'être jaloux de leur liberté; & en prenant des mœurs plus douces, ils ne prirent pas des chaînes, comme les peuples du midi de l'Asie. C'est cet amour de la liberté, concilié avec les arts, qui les rendit si long-tems invincibles. Ils l'avoient puisé dans le premier état où ils avoient vécu, & ils le conservoient parce que les barrières, que la nature & les circonstances avoient mises entr'eux, ne laissoient à aucun peuple le pouvoir de subjuguier les autres, & donnoient à tous les mêmes droits à l'indépendance.

A peine remarquons-nous des traces de l'amour de la liberté dans les monarchies de l'Asie, parce qu'elles sont déjà policées lorsque l'histoire nous les fait connoître. C'est parmi les hordes errantes que cet amour se trouve dans toute sa force: il s'affoiblit aussi-tôt qu'elles se fixent, & il est éteint lorsque les arts de luxe ont amolli les mœurs. Vous avez déjà vu qu'à mesure que nous nous sommes policés au Midi, nous avons été moins libres; & vous verrez dans la suite que la liberté nous sera apportée par les Nations du Nord, parce qu'elles feront moins policées que nous. Il est impossible de concilier, sur-tout dans de grands



états, le progrès des arts & l'amour de la liberté.

Mais cet amour de la liberté ne produit chez des barbares qu'un courage aveugle & téméraire; au lieu que chez des peuples qui cultivent les arts sans en connoître encore les abus, il ajoute continuellement des ressources au courage. Les Scythes ne se défendent que par les montagnes & les déserts, qui permettent rarement de pénétrer jusqu'à eux; & ils ne peuvent vaincre que des nations amollies. Les Européens, au contraire, se défendent moins par la nature des lieux, que par la forme du gouvernement, & par une valeur plus éclairée. Voilà pourquoi ils ont été si difficiles à subjuguier.

Pendant long-tems les Romains ont été aussi barbares que les autres peuples d'Italie; & d'abord ils l'ont même été plus que les Toscans. Dans la suite, leur empire a frayé le chemin aux arts: les nations vaincues se sont éclairées: la lumière a pénétré plus ou moins au-delà même des provinces romaines.

Telle devoit être la route des arts: d'Asie en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie dans les Gaules, en Espagne, &c. Ils ne pouvoient se répandre de proche en proche, qu'en s'établissant chez des peuples fixés &



policés jusqu'à un certain point. Il n'étoit pas possible que des hordes errantes les apportassent en Europe à travers les déserts de la Scythie.

Mais les arts arrivoient avec les abus qu'ils entraînent. Les peuples s'accoutumoient tout-à-la-fois au joug & à la mollesse ; leur courage s'énervoit ; ils connoissoient moins la liberté & l'usage des armes. Les Gaulois, par exemple, n'étoient plus au tems de Constantin, ces mêmes Gaulois qui avoient fait trembler Rome.

Comme les arts suivoient la route des Romains, ils n'avoient pu s'établir où les Romains ne s'étoient pas établis eux-mêmes. C'est pourquoi les Germains conservoient leurs anciennes mœurs : ils n'avoient pas dégénéré comme les Gaulois, parce qu'ils n'avoient pas été conquis. Car la Germanie supérieure & la Germanie inférieure, où les Romains ont été maîtres, n'étoient qu'un démembrément de la Belgique, auquel Auguste avoit donné lui-même le nom de Germanie, parce que les habitans en étoient Germains d'origine. La Germanie proprement dite étoit au-delà du Rhin, bornée au midi par le Danube, à l'orient par la Vistule, & au nord par la Mer. C'est un



pays que les Romains ont ravagé ; mais ils n'y ont jamais fait d'établissement considérable & solide.

Je ne m'arrêterai pas sur les Germains ; quoiqu'il soit important de les étudier , pour vous préparer aux révolutions que l'histoire va mettre sous vos yeux. Je compte que vous ferez en état de lire Tacite ; & vous jugerez que je fais bien de ne pas écrire , quand je puis vous donner un pareil maître. Pour le présent , un seul passage de cet historien vous fera connoître combien ces peuples étoient redoutables.

L'an de Rome , dit-il , 640 , sous le consulat de Cécilius Métellus & de Papirius Carbo , le bruit de l'armement des Cimbres se fit entendre pour la première fois. Deux cent dix années se sont écoulées depuis jusqu'au deuxième consulat de l'empereur Trajan ; & les Germains sont si difficiles à dompter , que ce long intervalle n'a été pour eux & pour nous qu'une alternative de revers. Les Samnites , les Carthaginois , les Espagnols , les Gaulois , les Parthes mêmes , ne nous ont pas donné de si fréquentes allarmes. Car les Germains défendent tout autrement leur liberté , que les Arsacides



leur empire. Par la défaite de Carbo, de Cassius, d'Aurelius-Scaurus, de Servilius Cepio, de C. Manlius, ils ont enlevé cinq armées consulaires à la république; & depuis, à l'empereur Auguste, Varus avec trois légions. Ce ne fut pas sans de grandes pertes que Marius les vainquit en Italie, Jules-César dans les Gaules, Drusus, Tibère & Germanicus dans leur pays. . . Pendant nos guerres civiles, ils ont chassé nos légions des quartiers d'hyver, & ont osé entreprendre la conquête des Gaules. Nous les avons repoussés: mais dans les derniers tems, nous avons plutôt triomphé d'eux que nous ne les avons vaincus.

Depuis Tacite, la Germanie a montré aux Romains de nouveaux peuples & de nouveaux ennemis, ou plutôt des nations germaniques avec des noms auparavant inconnus: car les Allemands, les Goths, les Francs, &c. étoient Germains; des savans ont tenté de découvrir la première origine de ces peuples: quelques-uns même font remontés de génération en génération jusqu'à Noé. Pour nous, nous remarquerons seulement que les Allemands, les Goths, les Francs & d'autres font sortis de la Ger-



manie. Je joins en note une réflexion de M. Freret (1).

Le résultat de ce que j'ai dit dans ce chapitre, c'est que pendant que l'empire romain & celui des Perses se craignoient

(1) Les plus grandes difficultés, qui arrêtent les critiques, lorsqu'ils traitent des migrations des anciens peuples, viennent de ce qu'ils n'ont pas fait assez de réflexion aux lignes dans lesquelles plusieurs peuples différens prenoient un nom commun, qui faisoit disparoître les noms particuliers. Lorsque la ligue venoit à se détruire, le nom général cessoit d'être employé; & les différens peuples paroissoient sous des noms particuliers, ou prenoient celui de la nouvelle ligue, lorsqu'il s'en formoit une. C'étoit cependant toujours la même nation, qui occupoit le même pays. C'est ainsi que les noms des Marcomans & des Quades s'éteignirent, lorsqu'ils entrèrent dans la ligue des Goths; & que ceux des Gépides, des Vandales & des Lombards commencèrent à devenir célèbres, lorsque la ligue des Goths, ayant été détruite par l'invasion des Huns, les peuples, qui en avoient fait partie, formèrent des cités particulières, & se firent connoître sous leurs noms. Ces Gépides restèrent dans la Hongrie au nord du Danube, & aux environs du Sirmium & de Belgrade: au temps de l'invasion des Avars, ou de la seconde colonie des Huns, ils se retirèrent dans la Transylvanie, où ils sont encore aujourd'hui. L'extinction d'un ancien nom n'est point une marque de la destruction du peuple qui le portoit; elle montre seulement qu'il a été forcé de se joindre avec un autre peuple plus puissant, & de faire partie d'une nouvelle cité. Par une raison semblable, de ce qu'on trouve un nouveau nom de peuple dans l'histoire d'un pays, il ne faut pas conclure qu'une nouvelle nation est venue l'habiter, à moins qu'on n'en ait des preuves; car il a pu se faire que ce soit seulement le nom d'une nouvelle ligue qui s'étoit formée dans le pays.



réci-proquement, & qu'ils avoient l'ambition de se détruire fans en avoir la force, les peuples barbares, qui les environnoient, se préparoient à les envahir, & les envahirent. Ces révolutions font un tableau, dont je dois vous montrer les principales parties : car mon dessein n'est pas d'entrer dans les détails dont les histoires particulières vous instruiront.

Vous prévoyez que la barbarie va peu-à-peu couvrir la surface de la terre : mais les lettres renaîtront en Europe, & se répandront chez les principales nations, où elles feront des progrès surprenans. Quant à l'Asie, elle restera dans l'ignorance, ou ne fera que de vains efforts pour en sortir. Vous en sentirez la raison, lorsque vous connoîtrez les peuples qui l'auront subjuguée.

---

## CHAPITRE V.

*Depuis la mort de Constantin jusqu'à celle de Jovien.*

LA prospérité & les revers d'un état durent encore après le souverain qui le gouverne. Aurélien n'étoit plus, & l'empire,



sans troubles quoique sans chef, se soutint par l'ordre qu'il avoit établi. Probus le défendit avec gloire tant qu'il vécut ; & continua de le défendre en quelque sorte après sa mort, parce qu'il laissa pour généraux des hommes de mérite, qu'il fut discerner, & qu'il ne craignit pas d'employer. Constantin hâta la décadence de l'empire.

Il laissoit dans l'église des divisions qu'il avoit fomentées : & il en sema encore dans l'empire par la manière dont il en disposa.

A Constantin, l'aîné de ses fils, il donna les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne ; à Constance, le second, l'Asie, la Syrie & l'Egypte ; & à Constant, le dernier, l'Illyrie, l'Italie & l'Afrique. Il fit encore un partage à deux de ses neveux : Delmace eut la Thrace, la Macédoine & l'Achaïe ; & Annibalien eut l'Arménie mineure, le Pont & la Capadoce.

Si Constantin se flatta que sa volonté seroit respectée après sa mort, il se trompa ; & c'est une erreur où tombent les souverains qui aiment à régner avec faste. Accoutumés à voir tout plier devant eux, ils s'imaginent qu'on pliera encore devant leur ombre. Mais le partage de Constantin étoit trop extraordinaire, pour être généralement



approuvé. On demandoit de quel droit il dispofoit ainfi de l'empire. On prévoyoit des guerres civiles ; & tant de fouverains , nés dans la pourpre , n'étoient certainement pas d'un heureux préfage. Il fuffifoit de fe rappeler Commode , qui feul jufqu'alors étoit né d'un père déjà empereur.

Le fénat eût été en droit de rejeter tous ces princes , & de choifir un Augufte dans une autre famille : le droit cède à la force, & les trois fils de Conftantin furent reconnus & proclamés. Les deux neveux , comme plus foibles , périrent : les foldats leur ôtèrent la vie. Ils égorgèrent encore deux frères de Conftantin , Jule-Conftance & Annibalien , & cinq autres de fes neveux dont on ignore les noms. Gallus , âgé d'environ douze ans , fut menagé , parce qu'il ne paroiffoit pas devoir vivre ; & Julien , âgé de fix , dut fon falut à Marc , évêque d'Aréthufe , qui le déroba aux affaffins. Ils étoient l'un & l'autre fils de Jule-Conftance , mais de deux lits différens. On n'attribue ces massacres qu'à Conftance feul. Il eft au moins certain qu'il ne s'y eft pas oppofé ; & il eft très-vraifemblable qu'il a contribué à la fureur des foldats ; il y gagna la Thrace & les états d'Annibalien. Conftant acquit la Macédoine



cédoine & l'Achaïe ; & Constantin conserva des prétentions sur l'Italie & sur l'Afrique. Les trois frères s'étoient assemblés en Pannonie pour faire eux-mêmes ce partage, sur lequel il reste d'ailleurs beaucoup d'obscurité.

Les écrivains de ce tems, sacrifiant chacun la vérité aux intérêts de sa secte ou de sa religion, paroissent n'avoir voulu faire que des panégyriques ou des satyres. Les uns ne voient que des vertus où les autres ne voient que des vices ; & comme ils ont souvent altéré jusqu'aux faits, il est bien difficile d'asseoir un jugement ; on voit seulement que les princes qu'ils louent ou qu'ils blâment méritent peu d'être connus.

On dit cependant que les enfans de Constantin avoient eu la meilleure éducation qu'on puisse donner à des princes. Peut-être le croyoit-on, parce qu'ils avoient eu un grand nombre de maîtres. Ce nombre néanmoins en devoit faire juger différemment. J'avoue d'ailleurs que je ne conçois pas comment, au milieu de la cour de Constantin, des princes pouvoient être bien élevés.

Constance, attaqué par Sapor, roi de Perse, ne reçut aucun secours de ses frères. Cette guerre, ruineuse pour les deux peuples,

*Tome X.*

O



dura autant que son règne & au-delà. Elle fut seulement suspendue de tems en tems, parce que Sapor avoit à se défendre contre les barbares du Nord. Quoiqu'on en connoisse peu les détails, on voit que Constance se fit mépriser, & que Sapor acquit peu de gloire.

Il y avoit environ deux ans & demi que Constantin étoit Auguste, lorsqu'il arma contre Constant, passa les Alpes, tomba dans une embuscade, fut défait, & perdit la vie; Constant se trouva maître de tout l'Occident.

Constantin n'est connu que par son panégyriste. Jamais les panégyristes n'ont été si communs que sous ces derniers règnes; & cela n'est pas étonnant, puisque les empereurs se piquoient d'être théologiens. Car dans ce siècle, où les différentes sectes avoient chacune intérêt de ménager les souverains qui les protégeoient, des princes théologiens ne pouvoient manquer de panégyristes.

Les sources où ces docteurs puisoient n'étoient pas toujours bien pures. Souvent, en croyant prendre un parti avec connoissance, ils ne faisoient que suivre les impressions de quelqu'hypocrite, ou les scrupules de quelque dévot. Il y avoit alors à Constantinople un prêtre arien, qui s'étant introduit



auprès de Constantia, sœur de Constantin le grand, gagna peu-à-peu la confiance de cette princesse, & lui persuada que la condamnation d'Arius étoit une injustice criante. Constantia, au lit de la mort, communiqua ses scrupules à son frère, en lui recommandant le prêtre par qui elle croyoit avoir été éclairée. Aussi-tôt le grand Constantin se crut éclairé lui-même; & quoiqu'il eût en horreur de se donner pour juge en matière de religion, il ne balança pas entre l'autorité du concile de Nicée & les scrupules d'une femme trompée par un prêtre. Ce fut alors qu'il rappela d'exil Arius, & persécuta les Catholiques.

Le prêtre arien conserva sur l'esprit de Constantin le même crédit qu'il avoit eu sur celui de Constantia. Il fut même le dépositaire du testament de cet empereur, avec ordre de ne le remettre qu'entre les mains de Constance. Cette confiance lui ayant donné beaucoup de considération, il entraîna dans son parti tous ceux qui gouvernoient le prince, c'est-à-dire, les femmes & les eunuques. Vous voyez que Constantin le grand, pour avoir partagé les foiblesses de sa sœur, a été la première cause des progrès de l'arianisme.

Constance favorisa donc les Ariens; mais Constantin prit avec zèle la défense des Catho-



liques, & menaça de rétablir par les armes les évêques déposés : c'eût été la première guerre de religion. L'église cependant qui ne fait pas les évêques par les armes, n'autorisoit pas à les rétablir par cette voie. Quoiqu'il en soit, la crainte eut plus de pouvoir sur l'ame de Constance, que la religion, & même que les intrigues de la cour. Il consentit donc au rappel de St. Athanase & des autres évêques exilés.

Constant néanmoins n'étoit pas à redouter. Il y avoit à peine deux ans qu'il avoit effrayé son frère, lorsque Magnence fut proclamé auguste dans la ville d'Autun. A cette nouvelle, généralement abandonné, il prit la fuite, & perdit la vie dans les Pyrénées, lorsqu'il étoit sur le point de passer en Espagne. Il étoit âgé de trente ans, & en avoit régné douze.

On doit sans doute des éloges à la protection qu'il a donnée à l'église. Cependant s'il a pensé, comme bien des princes, que cette protection tient lieu de toute vertu, il ne mérite certainement pas le titre de bienheureux, que des pères lui ont donné. On sait qu'il préféroit ses plaisirs à ses devoirs, ce qui seul suffit pour déshonorer un prince. Ainsi, sans se donner la peine de démêler ce



qu'il étoit, c'est assez de considérer la manière dont il a perdu l'empire & la vie, pour juger combien il étoit haï & méprisé.

Magnence, né au-delà du Rhin, avoit été fait captif & transporté dans les Gaules. Avec beaucoup de vices, peu de talens, point de vertus, il s'éleva par la faveur de Constantin le grand. Son règne, qui fut court, dévoila son avarice & sa cruauté.

Maître des Gaules & de l'Espagne par la mort de Constant, il le fut bientôt de l'Italie, de la Sicile & de l'Afrique. L'Illyrie cependant se déclara pour Vétranion, qui commandoit l'infanterie dans la Pannonie. On dit même que ce fut Constantine, sœur de Constance, qui revêtit ce général de la pourpre, afin de l'opposer à Magnence. On ajoute qu'elle croyoit avoir le droit de faire un empereur, parce que Constantin, son père, lui avoit donné à elle-même le diadème & le titre d'Auguste. Cette prétention de la part d'une femme paroît fort singulière, quand on se rappelle les siècles précédens. Il falloit, en effet, que les enfans de Constantin eussent des idées bien étranges. Vous voyez avec quelle facilité le despotisme fait disparoître les droits des peuples.

Vétranion, né dans les pays incultes de la



haute Mœsie, étoit un vieux soldat, si ignorant qu'il ne sentit le besoin d'apprendre à lire que lorsqu'il fut empereur. Quoique grossier, il ne manquoit ni de probité ni d'expérience. Il étoit même généralement aimé. Il écrivoit à Constance qu'il ne se regardoit que comme son lieutenant, & qu'il n'avoit pris la pourpre que pour arrêter les progrès de Magnence; il étoit bien simple s'il croyoit que Constantin voulût pour lieutenant un second empereur.

Sur ces entrefaites, Népotien, proclamé auguste par une troupe de bandits ramassés de toutes parts, se rendit maître de Rome, & livra cette ville au pillage. Il prit alors le nom de Constantin. Quelques jours après, vaincu par Marcellin, général de Magnence, il le perdit avec la vie. Fils d'Eutropie, sœur de Constance, il avoit échappé, on ne fait comment, au massacre de sa famille.

Magnence, qui avoit pros crit tous ceux qu'il soupçonnoit avoir été attachés à Constantin, fit de nouvelles proscriptions après la victoire de Marcellin. Il ordonna, sous peine de mort, à tous les Romains d'apporter au trésor la valeur de la moitié de leur bien, & il offroit des récompenses aux esclaves qui dénonceroient leurs maîtres. On lui prodigua



pendant les titres de libérateur de l'empire, de réparateur de la liberté, de conservateur de la république. Plus la servitude est grande, plus elle cherche de nouveaux moyens pour flatter le despote, & ils sont quelquefois si grossiers, qu'on les prendroit pour une satyre. Magnence se préparant à la guerre, appela les barbares d'au-delà du Rhin, auxquels il offrit l'empire à piller.

Constance étoit alors en Asie, où la guerre avec les Perses l'avoit retenu. Heureusement pour lui, Sapor se retira, ne sachant ou ne pouvant pas profiter d'une circonstance qui lui étoit si favorable.

Il se prépara donc à passer en Occident. En dix mois, dit Justin, il équipa une flotte plus considérable que celle que Xerxès avoit équipée en dix années. Il exhorta les idolâtres qui étoient dans ses troupes à se convertir : il permit de se retirer à ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême ; quoiqu'il ne voulût combattre qu'avec des soldats chrétiens, il ne s'étoit pas lui-même fait baptiser encore.

Il venoit d'arriver dans la Thrace, lorsque Vétranion & Magnence, qui se préparoient à réunir leurs forces, lui firent des propositions de paix qui l'ébranlèrent. Il paroissoit



320 HISTOIRE ANCIENNE:  
disposé à les accepter quand son père, qui  
lui apparut en songe, lui promit la victoire  
& le rassura. Ayant donc continué de mar-  
cher, il passa le pas de Sucques, défilé étroit  
qui est entre les monts Hémus & Rhodope,  
& par lequel la Thrace communique avec  
l'Illyrie.

Vétranion, qui n'étoit pas arrivé à tems  
pour défendre ce passage, fut obligé d'entrer  
en négociation. Mais pendant qu'il traitoit,  
on débaucha ses troupes, & il tomba entre  
les mains de l'empereur, qui le relégua à  
Pruse en Bithynie. Heureux d'être redevenu  
particulier, il ne concevoit pas pourquoi  
Constance ne partageoit pas un bonheur qu'il  
savoit procurer aux autres.

Magnence traversa les Alpes juliennes, &  
Constance s'occupoit d'un concile qu'il fai-  
soit tenir à Sirmich. Cependant les deux ar-  
mées arrivèrent dans la haute Pannonie. Après  
avoir eu tour-à-tour des avantages l'une sur  
l'autre, elles engagèrent une action générale  
dans les campagnes de Murse sur la Drave.  
On prétend que plus de cinquante mille  
hommes y périrent.

Constance, loin du danger, étoit dans  
une église lorsque Valens, évêque de Murse,  
& Arien, qui avoit pris ses mesures pour



être des premiers instruit de l'événement, s'écria tout-à-coup, que l'ennemi étoit en fuite, & qu'un ange venoit de lui en apporter la nouvelle. L'empereur conçut la plus grande idée de la sainteté de cet évêque, & crut lui devoir la victoire.

Magnence se retira en Italie. Forcé de reculer encore, il se réfugia dans les Gaules; il perdit une seconde bataille dans les Alpes cotiennes; & il s'enfuit à Lyon, où voyant ses soldats prêts à le livrer, il se donna la mort. Il a régné trois ans & demi.

Naturellement soupçonneux & sanguinaire, Constance le devint encore davantage lorsqu'il fut seul maître de l'empire; & sa puissance ne parut s'accroître que pour donner à ses vices un plus libre cours. Jaloux de proscrire tous ceux qui avoient suivi le parti de son ennemi, il répandit ses délateurs dans tout l'empire. Un d'eux, Paul, surnommé *la chaîne*, parce qu'il tramoit mieux qu'un autre des accusations, parcourroit les provinces, & entroit d'autant plus dans la confiance de l'empereur, qu'il enveloppoit dans ses calomnies, un plus grand nombre d'innocens. Cependant, parce qu'une vengeance soutenue demande une fermeté que Constance n'avoit pas, il pardonnoit



quelquefois aux plus coupables; & parce que la flatterie faifissoit cette occasion d'applaudir à sa clémence, il croyoit avoir acquis le droit de ne plus pardonner. En général, c'étoit assez d'être accusé pour être puni.

Le caractère soupçonneux de ce prince le rendit le jouet de tous ceux qui l'entouroient. En feignant de trembler pour ses jours, on exagéroit les moindres fautes, on envenimoit les actions les plus indifférentes, on diminueoit, on tournoit en ridicule les succès des uns, on supposoit une action criminelle aux autres, & on lui reprochoit continuellement à lui-même de n'être pas assez en garde, ou d'être trop indulgent. Mais afin que vous puissiez mieux juger des intrigues qui faisoient agir Constance, il faut vous faire connoître ce que c'étoit que sa maison & sa cour.

Il semble que, depuis Constantin, les empereurs ne se crussent grands que par la multitude des valets qui remplissoient le palais. Or, parce que, sous les princes foibles, les valets ont toujours du crédit, on rechercha l'honneur de l'être au point qu'on l'acheta; & il arriva qu'au lieu d'en régler le nombre sur les besoins du service, on en reçut autant qu'il s'en présenta avec de l'argent ou



avec de la protection. Il y avoit dans la maison de Constance mille officiers de cuisine, autant de barbiers; beaucoup plus d'échançons, & les eunuques étoient en si grand nombre qu'on ne les comptoit pas.

Ces ames intéressées n'avoient donné que pour reprendre avec usure. Souvent le concours leur avoit fait acheter un emploi qui rapportoit peu; pour se dédommager, ils prirent lorsqu'ils eurent occasion de prendre; & dès qu'ils eurent pris une fois, ils se crurent autorisés à reprendre toutes les fois que les mêmes occasions se présentoient. Ils se firent donc un droit de chaque abus qu'on toléra. Enhardis par des protecteurs, qui ne leur manquoient jamais, ils eurent continuellement de nouvelles prétentions; & ils les firent si bien valoir, que les plus gros gages n'étoient rien, comparés à ce qu'ils appeloient les profits de leur place. Un barbier, par exemple, avoit par jour vingt rations de pain, de quoi nourrir vingt chevaux, une grosse pension & des gratifications fréquentes. On a jugé qu'il en coûtoit plus pour les domestiques du palais que pour la subsistance des armées, & ce n'est pas une exagération.

Les mêmes abus régnoient parmi ceux qui



occupoient les grandes charges : ils avoient aussi leurs profits. Ces valets, qu'on prenoit pour les grands seigneurs de l'état, ne permettoient à leurs inférieurs de se faire des droits que parce qu'ils vouloient s'en faire eux-mêmes, & ils s'en faisoient d'énormes. On n'imagine donc pas ce que coûtoit la maison du prince.

Quand le souverain est vain, foible, ignorant, les derniers de ses valets sont ceux qui lui plaisent davantage, parce qu'il n'est jamais plus à son aise qu'avec eux. Aussi les eunuques, qui jusqu'alors avoient été la partie la plus vile de la maison des empereurs, commencèrent sous Constance à s'élever aux premiers emplois. Un d'eux, nommé Eusèbe, arien, faux, avare, cruel, étoit son grand chambellan, & gouvernoit l'empire. Je remarquerai encore que les femmes avoient beaucoup de crédit dans sa cour, & qu'elles prenoient toujours quelque part au gouvernement.

Des milliers de valets désœuvrés, des favoris sans vertus, des ministres sans talens, des femmes qui affichoient la coquetterie, l'esprit ou la dévotion, voilà donc ce qui entouroit l'empereur. L'argent étoit l'unique mobile de ces ames, qui ne s'occupoient qu'à



tramer des intrigues. Tout se vendoit , les plus grandes charges & les plus grands emplois ; on s'enrichissoit à force de bassesses , on se ruinoit à force de dissipations. On s'élevoit rapidement encore ; & l'état étoit gouverné par le même esprit qui faisoit & défaisoit les fortunes des particuliers : les entreprises du gouvernement n'étoient souvent que l'effet d'une intrigue de cour.

Constance , au milieu de cette foule qui le pouffoit en sens contraire , ne jouoit le souverain qu'en affectant une gravité ridicule. En public , immobile comme une statue , il n'osoit ni tourner la tête , ni faire un geste , ni se moucher , ni cracher. C'est ainsi qu'il croyoit conserver toute sa dignité.

Telle étoit la cour de Constantinople ; il y en avoit une autre en Orient , où Gallus , neveu de Constantin le grand , avoit été envoyé lors de la guerre de Magnence.

Ce prince , à qui Constance avoit donné le titre de César & une de ses sœurs ( cette même Constantine dont nous avons parlé ) se regardoit comme l'héritier de l'empire , & gouvernoit en maître absolu. On voyoit dans sa cour les mêmes abus que dans celle de son beau-frère. La flatterie sur-tout s'y monroit , s'il est possible , avec plus d'impudence



encore. Comme il forçoit les sophistes à faire son panégyrique & à le prononcer devant lui, la manie de le louer devint si contagieuse, que quoiqu'il fût arien, les écrivains catholiques lui prodiguoient des éloges. Il est vrai qu'il paroissoit avoir quelque zèle pour le christianisme: mais il étoit gouverné par Aëtius, son théologien, homme sans principes & sans mœurs qui, après avoir fait toutes sortes de métiers, s'étoit arrêté à celui d'hypocrite, comme le plus lucratif dans son siècle, & qui étoit en horreur aux Ariens, quoiqu'il professât l'arianisme.

Constantine, haute & ambitieuse, entretenoit la confiance de son mari, lui donnoit des conseils pernicioeux, & l'enhardissoit au crime. Ce n'étoit pas assez pour Gallus de répandre des délateurs dans les provinces qu'il gouvernoit: il se déguisoit pour découvrir lui-même ceux qui parloient mal de lui. Je ne parlerai pas de ses cruautés: je me lasse d'entrer dans de pareils détails; & je vous cacherois volontiers les vices des mauvais princes, si c'étoit assez de les cacher pour vous en garantir.

Gallus, ainsi que Julien, avoit d'abord été la victime des défiances de Constance, qui les avoit fait conduire l'un & l'autre au



château de Marcelle , près de Césarée en Cappadoce. Là , ces deux princes , toujours observés comme des prisonniers , & privés de tout commerce avec les personnes qui pouvoient leur être attachées , furent d'ailleurs entretenus avec magnificence. On les élevoit dans la religion chrétienne , ou , pour parler avec plus de précision , dans l'arianisme. On les ordonna même *lecteurs* , & ils en firent les fonctions : mais les exercices pieux , auxquels on les forçoit , ne leur donnoient que du dégoût pour la vraie piété. Cette contrainte irritoit sur-tout Gallus , qui étoit dans un âge où les passions font desirer la liberté. Il ne soupiroit donc qu'après le moment qu'il ne sentiroit plus le poids des chaînes ; & quand il eut été fait César , il ne connut plus de frein.

Il gouvernoit l'Orient depuis près de quatre ans , lorsque l'empereur , qui prit de l'ombrage , lui ôta , sous différens prétextes , une partie des troupes , & l'invita par des lettres d'amitié à venir à Milan , afin de traiter ensemble des affaires de l'empire. Gallus hésita. Cependant , soit qu'il osât se flatter , soit qu'il ne lui fût pas possible de désobéir , il partit d'Antioche : ce fut sa perte. Constance le fit mourir dans une ville de Dalmatie , où il l'avoit fait conduire.



Silvain, fils d'un Franc qui avoit servi sous Constantin, commandoit alors dans les Gaules. Ce général, qui avoit donné des preuves de capacité & de fidélité, excita la jalousie des courtisans, qui l'accusèrent de penser à l'empire. Forcé d'y penser en effet, ou d'être condamné sans avoir été entendu, il se fit proclamer.

Urficin, qui avoit commandé la cavalerie en Orient, & qui, sous de fausses accusations, venoit d'être rappelé avec Gallus, étoit à Milan, où les courtisans, qui lui faisoient un crime de sa réputation, tentoient de le perdre; il eût été sans doute immolé à leur jalousie, si la révolte de Silvain ne l'eût pas rendu nécessaire. Il fut donc envoyé dans les Gaules. Cependant il ne réussit que par une trahison. Il fit assassiner Silvain.

Constance, à qui les moindres talens faisoient ombrage, retira les troupes qu'il avoit dans les Gaules, & ne laissa à Urficin que le titre de général. Les Francs néanmoins, les Allemands & les Saxons avoient ruiné quarante cinq villes le long du Rhin. Maîtres d'une grande étendue de pays, ils portoient encore le ravage au-delà. Plusieurs villes de l'intérieur étoient abandonnées, & il y en avoit d'autres dont les habitans n'osoient semer



que dans l'enceinte des murs. Eusébie, femme de l'empereur, saisit cette occasion pour lui persuader d'envoyer dans les Gaules Julien avec le titre de César.

Agé de vingt-quatre ans, Julien ne paroïssoit pas devoir être suspect. Jusqu'alors il n'avoit eu que la passion des lettres, recherchant les sophistes de réputation, & allant à toutes les écoles qui avoient de la célébrité. Appelé à la cour, il y parut avec la barbe & le manteau de philosophe. On en plaisanta, & on en plaisanta encore davantage quand on le vit avec tout l'attirail de sa nouvelle dignité; son embarras fit juger aux courtisans qu'il seroit, à la tête d'une armée, plus ridicule que redoutable. Ils se trompèrent. Il est vrai que Julien n'avoit jamais vu la guerre, mais il en avoit fait une étude; & les courtisans ne l'étudient pas, même lorsqu'ils la voient. Il lui étoit néanmoins difficile de réussir, parce qu'il ne pouvoit qu'être traversé par ceux dont on l'avoit entouré: c'étoient des espions qui devoient l'observer, & des capitaines qui devoient moins lui obéir que le conduire lui-même. En un mot, on vouloit que les troupes ne vissent en lui qu'un fantôme



330 HISTOIRE ANCIENNE:  
choisi seulement pour représenter l'empereur.

Constance, qui se piquoit d'être théologien, lisoit ou feignoit de lire tout ce qu'on écrivoit sur la religion. C'étoit un malheur pour l'état, comme pour l'église : car par la confiance avec laquelle il jugeoit de ce qu'il n'entendoit pas, il ne produisoit que des scandales & des troubles. Sa cour suivoit son exemple ; le mot *consubstantiel* étoit le sujet de toutes les conversations : les eunuques, les femmes, les gardes, les valets, tout le monde enfin dissertoit sur le dogme. Les Ariens entretenoient cette manie par des brigues qui tendoient à ruiner les catholiques. Mais à force de disputer, ils ne s'entendirent plus eux-mêmes : ils se divisèrent & formèrent plusieurs sectes.

Les conciles leur devenant aussi nécessaires pour se concilier que pour porter de nouveaux coups aux catholiques, Constance leur en accorda autant qu'ils en demandèrent. Il en fit tenir un si grand nombre qu'il ruina les voitures publiques. Dans ces voyages les évêques étoient défrayés, & les voitures qu'on avoit établies pour le service de l'état n'y pouvoient plus suffire.

Cependant l'arianisme, qui avoit infecté



sout l'Orient , commençoit à peine à se répandre dans les provinces occidentales , lorsque l'empereur fit tenir à Milan un nouveau concile , la même année que Julien partit pour les Gaules. Il y vint. Il déclara qu'il vouloit rétablir la paix de l'église : il affura que Dieu lui en avoit révélé les moyens : il rappela les succès dont le ciel l'avoit comblé , & les regardant comme un gage sûr de ses lumières & de sa foi , il proposa lui-même un formulaire rempli des erreurs de l'arianisme. Les évêques catholiques , qui étoient en plus grand nombre dans ce concile , l'ayant rejeté , il les menaça de l'exil , & l'effet suivit les menaces.

La persécution fut générale. Les Ariens employèrent les intrigues , les calomnies , les séductions , la violence ; & l'empereur ordonna aux magistrats de toutes les provinces de bannir tous les évêques qui refuseroient de signer son formulaire. Les Ariens qu'on établissoit dans les sièges vacans faisoient naître de nouveaux désordres : car lorsque les peuples qui n'en vouloient pas se soulevoient , ce qui arrivoit souvent , il falloit égorger une partie des brebis pour donner des pasteurs à l'autre.

On employoit auprès des catholiques exilés



lés, les carettes, les promettes; & lorsqu'on ne pouvoit pas les séduire, on leur faisoit souffrir les plus cruels traitemens. Plusieurs succombèrent; l'église gémit sur-tout de la chute d'Osius, évêque de Cordoue, & de celle du pape Libère. Tous deux jusqu'alors avoient beaucoup de courage: le premier, âgé de cent ans, avoit été l'ame de plusieurs conciles.

Les violences dont on usoit, dit M. de Tillemont, pouvoient faire des hypocrites, qui par lâcheté déguisoient leurs sentimens pour plaire aux puissances du siècle: mais elles étoient aussi peu capables de convaincre les esprits, que de gagner les cœurs. Car on ne persuade point quand on fait retentir par-tout les menaces du prince; & on ne laisse point lieu à la raison lorsque le refus est suivi du bannissement & de la mort. Telles ont été les maximes des Chrétiens, tant qu'ils ont été persécutés; & il seroit bien à souhaiter qu'ils ne les eussent jamais oubliées lorsqu'ils ont été dans le cas de pouvoir persécuter eux-mêmes (1).

---

(1) Dieu, disoit St. Hilaire à l'occasion des persécutions de Constance, nous a enseigné à le connoître. Il ne nous y a pas contraints. Il a donné de l'autorité à ses



Comme la vraie religion n'a pas d'autres armes que la persuasion, elle ne doit pas avoir d'autres boucliers que la douceur & la patience. Souffrir & prier pour les persécuteurs, voilà l'esprit de l'évangile. Ce fut aussi en général la conduite des catholiques. Mais quelques-uns oublièrent ce qu'ils se devoient à eux-mêmes & à l'église. Ils se permirent les invectives les plus fortes dans une cause qui pouvoit se défendre par la raison seule; ils parurent autoriser les violences du tyran qu'ils irritoient.

Les catholiques ont néanmoins donné quelquefois des louanges à Constance; c'est qu'il a accordé de nouvelles exemptions au clergé, & qu'il a sévi contre l'idolatrie. Il fit fermer des temples, il en fit abattre plusieurs, il condamna au dernier supplice ceux qui sacrifieroient aux idoles. Cependant la crainte de causer des soulèvemens fut cause qu'on n'exécuta pas toujours ses ordres. Il y

---

préceptes, en nous faisant admirer ses opérations divines. Il ne veut point d'un consentement forcé. Si l'on employoit la violence pour établir la vraie foi, les évêques s'élèveroient contre cet abus & ils s'écrieroient: Dieu est le Dieu de tous les hommes; il n'a pas besoin d'une obéissance sans liberté, il ne reçoit pas une profession que le cœur désavoue; il ne s'agit pas de le tromper, mais de le servir.



avoit des villes où l'on professoit publiquement l'idolatrie : l'empereur en étoit témoin lui-même dans Antioche, où il faisoit souvent son séjour ; & il ne cessa pas d'élever aux emplois des païens déclarés. Si un prince chrétien ne doit pas employer contre l'idolatrie les mêmes armes que les idolâtres avoient employées contre l'église, il doit encore moins, en contradiction avec lui-même, condamner à mort les païens & les tolérer tout-à-la-fois. Avant de publier des loix, il faut être sûr de pouvoir les faire observer.

Cette conduite peu conséquente rendoit l'empereur si méprisable aux yeux des Ariens mêmes, qu'ils osoient souvent lui résister en face. Il proposoit un jour des réglemens ecclésiastiques, & quelques évêques applaudissoient déjà, lorsque Léonce, évêque de Tripoli en Lydie, l'interrompit tout-à-coup. *Je m'étonne*, lui dit-il, *que chargé des affaires de l'état, vous vous ingériez encore à faire des réglemens sur des objets qui sont uniquement de notre compétence.*

Une autre fois que les évêques d'un concile s'empressoient de faire la cour à l'impératrice Eusébie, ce même Léonce fut le seul qui s'en dispensa. Eusébie lui en fit faire des



reproches, l'invita à le venir voir, offrit de le combler de présens, & promit de lui bâtir une basilique. *Dites à l'impératrice, répondit-il, qu'en exécutant ce qu'elle promet, elle ne feroit rien pour moi : ses bienfaits tourneroient à l'avantage de son ame. Si elle veut une visite de ma part, qu'elle la reçoive avec les égards dus aux évêques. Quand j'entrerai, qu'elle se lève aussi-tôt, qu'elle vienne au-devant de moi, qu'elle s'incline profondément pour recevoir ma bénédiction ; & lorsque je me serai assis, elle se tiendra debout dans une contenance modeste, jusqu'à ce que je lui aie fait signe de s'asseoir. A ces conditions je l'irai voir : autrement elle n'est ni assez puissante, ni assez riche pour me faire trahir la majesté du caractère épiscopal.*

L'impératrice porta ses plaintes à Constance, qui, bien loin d'oser blâmer Léonce, donna le nom de liberté apostolique à l'orgueil de cet évêque. Les Ariens ne lui avoient pas appris que le véritable esprit apostolique est éloigné de la vanité comme de la flatterie. Aussi étoient-ils avec lui intolens & flatteurs tout-à-la-fois.

Toujours mobile au gré des eunuques, des femmes & des évêques de sa cour, il changeoit d'opinion, suivant que les diffé-



rens partis prévalaient tour-à-tour par leurs intrigues. Il persécutait la secte qu'il avait favorisée, & bientôt après il la favorisoit pour persécuter celle qu'il avait fait triompher. Les sectes s'excommunioient réciproquement : aucune ne cherchoit la vérité : toutes briguoient la faveur : elles ne tendoient qu'à se détruire.

Ces divisions déterminèrent l'empereur à convoquer un concile général. Nicomédie avait été choisie, lorsque cette ville fut détruite par un tremblement de terre qui s'étendit dans l'Asie, dans le Pont, dans la Macédoine, & qui ébranla cent cinquante villes & plusieurs montagnes. Les fléaux de cette espèce furent fréquens sous ce règne.

Alors les Ariens, qui n'ignoroient pas que si toute l'église se réunissoit, ils ne seroient pas le plus grand nombre, proposèrent de tenir deux conciles, l'un en Orient, l'autre en Occident, persuadés qu'il leur seroit facile de prévaloir dans l'un des deux. On choisit Rimini & Séleucie, capitale de l'Isaurie. Les ordres de l'empereur étoient qu'après les séances, les conciles lui enverroient chacun dix députés pour lui rendre compte des décrets ; & en attendant leurs décisions, il fit lui-même un formulaire avec  
huit



huit évêques, qu'il avoit assemblés à Sir-  
mich.

Le concile de Rimini, composé de quatre cent évêques dont quatre - vingt seulement étoient ariens, confirma la foi de Nicée, & fit partir ses députés, dix jeunes évêques sans expérience, qui, intimidés ou séduits, signèrent le contraire des décisions qu'ils avoient apportées. Ce qui est plus surprenant encore, c'est que le concile qui le désapprouva, succomba lui-même bientôt après. Soit foiblesse, soit surprise, tous les pères, sans exception, signèrent une profession de foi, qui cachoit l'arianisme sous des expressions équivoques. *Le monde chrétien*, dit à cette occasion St. Jérôme, fut étonné de se voir arien.

Les évêques catholiques étoient simples & peu exercés aux subtilités. Il n'en étoit pas de même des Ariens, qui avoient fréquenté les écoles trop célèbres de l'Orient. Les artifices de ceux-ci trompèrent les plus zélés pour la foi, tandis que les autres, intimidés par les menaces de Constance, se crurent heureux d'avoir trouvé un moyen de conciliation.

Les Ariens triomphèrent : mais leur triom-

*Tome X.*

P



phe ouvrit les yeux aux catholiques. Ils reconnurent leur faute, ils la désavouèrent; & l'erreur se dissipa d'autant plus rapidement, qu'elle n'avoit pas été volontaire.

Quant aux évêques de Séleucie, ils ne purent s'accorder. Les Ariens & les demi-Ariens se séparèrent, firent deux professions différentes, & s'anathématisèrent mutuellement. Pour les rapprocher malgré eux, Constance fit signer la formule arienne de Rimini aux députés des deux partis, & il envoya des ordres dans toutes les provinces pour forcer les évêques à la recevoir. Ce fut le sujet d'une nouvelle persécution. Telles étoient les occupations de ce prince, pendant que Sapor menaçoit l'empire, & que Julien le défendoit contre les barbares.

Le jeune César, par les victoires & par la sagesse de son gouvernement, avoit rétabli la sûreté & l'abondance dans les Gaules. Les ennemis, en fuite au-delà du Rhin, n'étoient plus pour lui qu'une occasion d'élever de nouveaux trophées; chaque campagne avoit ajouté à sa réputation. Enfin respecté des soldats, chéri des peuples, il étoit devenu, pour achever son éloge, l'objet de la jalousie de Constance, & des railleries des courtisans. Ils l'appeloient *Victo-*



rin, froide allusion à un tyran, qui, du tems de Gallien, avoit usurpé dans les Gaules le titre d'Auguste. L'empereur, par une contradiction bien digne de lui, applaudissoit au mépris que sa cour affectoit pour Julien, & s'approprioit en même tems tous les succès de ce général. Il ne le nommoit seulement pas lorsqu'il en publioit les victoires; mais il se représentoit lui-même, rangeant les troupes, combattant aux premiers rangs, donnant tous les ordres, renversant les ennemis. Il parloit, en un mot, comme s'il eût été à la tête de l'armée, & que Julien eût présidé à un concile.

Les préparatifs qu'il faisoit contre les Perses furent un prétexte qu'il faisoit pour enlever à Julien l'élite des troupes. Il ne daigna pas seulement adresser ses ordres à ce général: il ne lui écrivit que pour lui dire qu'il eût à ne pas s'opposer à ses volontés. Julien ne s'y opposa pas: ce furent les soldats qui refusèrent d'obéir; & malgré toutes ses résistances, ils le proclamèrent auguste à Paris.

Il passa les Alpes, après avoir repoussé les Allemands qui s'étoient jetés sur les Gaules, à la sollicitation de l'empereur. L'Italie, l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce se dé-



clarèrent aussitôt pour lui, & il n'eut pas besoin de combattre : Constance, qui étoit parti d'Antioche, étant mort sur ces entre-faites en Cilicie, dans sa quarante-cinquième année ; reconnu dans tout l'empire, Julien continua sa marche, & fut reçu à Constantinople au milieu des acclamations.

La vie de Julien mérite d'être étudiée, Monseigneur. Elle vous apprendra combien il est dangereux pour les princes de se prévenir & de s'aveugler ; & vous verrez qu'ils font alors d'autant plus de maux, qu'ils veulent davantage faire de bien, & qu'ils ont plus de talens pour le produire. Je ne ferai pas néanmoins l'histoire de ce règne. La vie de Julien, écrite par M. l'abbé de la Bletterie, m'en dispense, & je vous la ferai lire.

Je remarquerai seulement que son éducation fut la principale cause de ses erreurs. Séduit par des sophistes, il se prévint contre l'église, parce qu'il jugea de tous les Chrétiens par la secte des Ariens, dans laquelle il avoit été élevé. Il vit les travers de Constance, il vit les maux que les hérésies avoient produites, & confondant le mensonge & la vérité, il ne pensa plus qu'à détruire la religion chrétienne. Il se rendit odieux ; il mérita sur-tout d'être plaint.



Pendant un an & huit mois que dura son règne, il s'occupa des moyens d'abolir le christianisme. Il employa à cet effet la politique, & il fit plus de mal à l'église que s'il l'eût persécutée ouvertement. La guerre qu'il fit aux Perses mit fin à ce projet. Il fut blessé dans un combat qu'il livra au-delà du Tigre, & il mourut âgé de trente-deux ans. En lui finit la maison de Constance-Chlore, si florissante sous Constantin.

Julien, qui lui succéda, fit une paix honteuse; repassa le Tigre, & perdit dans sa retraite une partie de ses troupes. Quoique jeune encore, & qu'il eût des défauts, il avoit des vertus que l'âge auroit pu mûrir: mais il n'a régné que sept à huit mois. Arrivé à Antioche, il donna des preuves de sagesse par la conduite qu'il tint pour rétablir la paix dans l'église. Il mourut dans la Galatie, lorsqu'il alloit à Constantinople. M. l'abbé de la Bletterie a encore écrit sa vie.

Pendant le règne de Constance, les Francs, les Allemands, les Saxons & les Perses ne furent pas les seuls ennemis de l'empire; les Romains eurent encore à se défendre contre les Quades, les Sarmates & d'autres peuples du Nord. Les Ismaures, qui se re-



tiroient dans les rochers du mont Taurus, firent de grands ravages en Asie; & les Sarrasins, dont les Romains n'avoient appris le nom que du tems de Marc - Aurèle, pillèrent plus d'une fois la Mésopotamie. Tant que ces barbares ne forment point d'étab'issemens, ils ne méritent pas de nous arrêter.





---

---

*LIVRE DIX-SEPTIEME.*

---

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose.*

DE tous les maux qui préparoient la ruine de l'empire romain, les disputes sur la religion n'étoient pas les moindres : c'étoit la source d'une guerre intestine qui devoit durer plus que cet empire. L'erreur s'armoit, parce qu'elle n'avoit que la violence pour se propager ou pour se défendre, & quelquefois la vérité s'armoit encore, parce qu'en matière de religion le zèle ne se contient pas toujours dans de justes bornes. Ces différens partis cherchoient à se rendre les princes favorables. Trouvant tour-à-tour des protecteurs, ils devenoient tour-à-tour plus puissans, & les désordres croissoient d'un règne à l'autre.

Vous avez vu jusqu'où ils étoient montés. Il étoit tems de protéger l'église sans lever le glaive sur ses ennemis, & de reconnoître que la persécution, qui ne suffit pas pour



convaincre, ne suffit pas pour convertir. On venoit de voir les temples se remplir aussi-tôt que Julien les avoit ouverts, & ce prince apostat avoit démasqué les faux Chrétiens que la persécution avoit faits.

Jovien avoit été confesseur. On ne pouvoit donc pas douter de son zèle; mais il étoit convaincu, comme le dit M. l'abbé de la Bletterie, que la foi se persuade & ne se commande pas. En quoi, remarque le même écrivain, il pensoit comme St. Athanasé; on peut ajouter, comme tous les pères de l'église pendant plus de trois siècles.

Cet empereur forma donc le projet d'une tolérance, qui, ménageant les préjugés, ramena peu-à-peu tous les peuples à la vraie religion. Mais cette tolérance n'étoit rien à la protection qu'il devoit à l'église. Vous avez vu qu'il l'a protégée de tout son pouvoir.

Le terme où cette tolérance doit s'arrêter est bien difficile à déterminer; car elle est entre deux extrémités, la persécution & l'indifférence. C'est aux circonstances où se trouve un empire, à marquer au prince ce qu'il peut permettre, ce qu'il peut défendre, & l'usage qu'il doit faire de son autorité. Je ne vois pas qu'il y ait des règles assez générales; c'est un écueil où les meilleurs princes



peuvent échouer. Tantôt pour être tolérans ils paroîtront indifférens ; & d'autres fois pour ne pas être indifférens ils deviendront persécuteurs. Une situation si délicate demandoit dans ceux qui parvenoient à l'empire plus de lumière que les tems ne le permettoient. Ce n'étoit pas ici un cas où ils pussent se conduire sans dangers par les conseils des autres. Car ceux qui les entouroient avoient intérêt de leur persuader ou l'indifférence sous le nom de tolérance , ou la persécution sous le nom de zèle. Comment éviter également ces deux écueils ? Je voudrois que Jovien eût vécu plus long-tems ; quelle qu'eût été sa conduite, il nous instruiroit au moins par ses fautes.

Bien plus ; il est encore fort difficile de nous instruire parfaitement, en observant la manière dont les premiers empereurs se sont conduits ; pour en juger sûrement, il faudroit connoître toutes les circonstances où ils se sont trouvés. Si Constantin, par exemple, n'eût démoli que les temples où le culte étoit contraire aux bonnes mœurs ; s'il n'eût fait taire que les oracles où la fourberie étoit manifeste ; enfin, s'il n'eût défendu que les enchantemens, la magie & toute les pratiques grossières, qui étoient plutôt



l'abus que l'essence de la religion païenne ; on ne pourroit que le louer. Les idolâtres les plus raisonnables n'auroient osé le défapprouver : il n'eût même fait que ce que les souverains pontifes avoient droit de faire ; & cependant il se préparoit à pouvoir un jour entreprendre davantage. Il ne lui falloit donc que de l'adresse pour obtenir par douceur & peu-à-peu ce qu'il ne pouvoit emporter de force & tout-à-coup. Mais jaloux comme il l'étoit de son autorité, pouvoit-il user de ces ménagemens ?

Nous voyons donc ce qu'il pouvoit absolument faire. S'il lui a été permis de passer quelquefois les bornes que je viens de prescrire, il est au moins évident qu'il a été trop loin, puisqu'il a porté des loix qu'il n'a pu faire exécuter. Lorsque ses fils défendirent généralement à tout le monde de sacrifier, ils déclarèrent qu'ils ne faisoient qu'ordonner l'exécution des loix que leur père avoit faites. Cependant Constance fut témoin qu'on ne les observoit pas, & il fut obligé de le souffrir. Tous ces empereurs s'étoient donc trop hâtés de porter ces loix.

Si nous remarquons l'abus que Constantin a fait de son autorité ; de l'autre, nous connoissons l'usage qu'il en pouvoit faire sans



être taxé d'imprudenc. Cependant nous ne saurions apprécier exactement tout ce qu'il y a de bien & de mal dans sa conduite , parce que les circonstances des tems où il a régné ne nous sont pas assez connues. Nous serons dans le même cas par rapport aux règnes suivans.

Quelques jours après la mort de Jovien , l'armée élut empereur Valentinien , fils de Gratien , qui de simple soldat étoit devenu comte d'Afrique. L'empire trouvoit dans ce prince un catholique qui avoit été confesseur sous Julien.

Protecteur de sa communion , Valentinien laissa aux hérétiques & aux païens une entière liberté de conscience. Il défendit seulement , comme source de désordre , les pratiques magiques & les sacrifices nocturnes. Il se fit sur-tout une loi de ne se porter jamais pour juge en matière de religion , & de conserver aux évêques seuls le droit d'en décider. Il pouvoit avoir pris ce parti à l'exemple de Jovien , & plus encore à la vue des maux que Constance avoit causés.

Malgré les preuves qu'il avoit données de sa foi sous Julien , sa tolérance le rendit suspect d'indifférence. Il semble néanmoins que Constantin & Constance auroient dû faire



remarquer combien les princes tolérans sont dangereux pour l'église ainsi que pour l'état. Que les souverains gouvernent leurs peuples avec justice, qu'ils leur donnent l'exemple de la piété, qu'ils fassent enfin chérir la religion qu'ils professent, & ils auront rarement besoin d'employer l'autorité. Voilà, surtout, la protection qu'ils doivent à l'église. Mais si livrés au vice, ils persécutent pour faire croire ce qu'ils ne pratiquent pas, quel fruit attendroient-ils de leur prétendu zèle ? Que l'on compare les progrès des Ariens avec ceux des autres hérétiques dans les siècles précédens, & on fera convaincu que les hérésies n'ont jamais été plus funestes que depuis que l'autorité s'est mêlée des disputes de religion.

Valentinien avoit des qualités qui le rendoient digne du trône. Il aimoit la vérité, il soulageoit les peuples, il donnoit les emplois au mérite : mais parce qu'il comptoit trop sur ses lumières, il en étoit plus facile à tromper, & on le trompa.

Il songeoit à prendre un collègue, & c'étoit même le vœu de l'armée. *Si vous préférez l'état, lui dit un de ses généraux, vous choisirez : si vous préférez votre famille, vous avez un frère.* Valentinien préféra sa famille,



& s'associa Valens son frère, homme peu instruit, sans expérience dans la guerre & protecteur des Ariens. Il lui céda l'Orient, c'est-à-dire la Thrace, l'Asie & l'Egypte, & il se réserva l'Occident. Il semble qu'il ne vouloit qu'assurer l'empire dans sa famille : car trois ans après, au sortir d'une maladie, il déclara Auguste Gratien son fils, âgé de huit ans.

Valens, dès la seconde année de son règne, devenu si odieux qu'on le comparoit à Tibère, se vit menacé de perdre l'empire. Un parent de Julien, Procope, profita de cette disposition des esprits, fut proclamé Auguste par quelques cohortes, & se fit reconnoître à Constantinople pendant que Valens étoit en Galatie. Il ne régna qu'un an. Peu digne de commander lui-même, il fut trahi par ses généraux, & livré à Valens, qui lui ôta la vie.

Les barbares, que Julien avoit contenus, recommençoient leurs hostilités. Les Gaules étoient exposées aux courses des Francs, des Allemands & d'autres peuples de Germanie. Les Saxons venoient par mer porter la désolation sur les côtes. Les Sarmates & les Quades pilloient la Pannonie. Les Pictes & les Ecoissois ravageoient la Bretagne. Les



Asturiens & d'autres nations maures ne cau-  
soient pas de moindres désordres en Afri-  
que. Enfin l'Orient avoit pour ennemis les  
Goths, les Isaures, les Perfes, les Sarrasins  
& les Blemmies qui se jetoient souvent sur  
l'Égypte.

L'Occident fut défendu par les victoires  
de Valentinien, & par celles de deux de ses  
généraux, Jovien & Théodose. Cependant  
ce règne est l'époque où les Romains, de-  
venus perfides, commettent ouvertement  
les trahisons les plus noires. Ils égorgent les  
Saxons qui se retiroient sur la foi d'un traité.  
Ils font assassiner Vithicabe, roi des Alle-  
mands; Gabinus, roi des Quades; & Para,  
roi d'Arménie. Rome idolâtre avoit eu des  
Fabricius: pourquoi faut-il que les trahisons de-  
viennent si fréquentes sous des princes chré-  
tiens? Valentinien sans doute, quoique con-  
fesseur, n'étoit pas assez instruit de ses de-  
voirs. On ne voit pas qu'il ait fait aucune  
recherche sur les trahisons de ses généraux;  
& il paroît avoir trempé lui-même dans la  
mort de Vithicabe.

C'est encore à ce règne qu'on voit com-  
mencer dans l'église des troubles qui se  
renouvellèrent dans la suite, & qui produi-  
sirent des grands maux. Le siège de Rome



étoit déjà devenu l'objet de l'ambition, parce que les pontifes avoient mille moyens de s'enrichir, & qu'ils pouvoient vivre dans l'opulence & dans le luxe. Damase, successeur du pape Libère, avoit été élu canoniquement; & cependant Ursin, diacre de l'église romaine, forma un parti, & se fit élire. Ce fut le sujet d'une guerre. L'anti-pape soutint un siège dans une basilique. Il fallut que Prétextat, préfet de Rome, célèbre par sa sagesse & par son équité, armât pour chasser les schismatiques, & ce schisme dura plusieurs années.

Valentinien mourut en Illyrie dans la douzième année de son règne & dans la cinquante-cinquième de son âge, l'an 375, époque où les Huns commencèrent à pénétrer en Europe (1). Les hordes de ces barbares, les plus puissantes de toutes celles qui erroient dans le nord, toujours armées les unes contre les autres, avoient causé plusieurs révolutions; & celles qui avoient été vaincues, forcées de céder, s'étoient retirées sur les bords de la mer Caspienne & du Pont-Euxin, & tombèrent sur les

---

(1) Il faut consulter sur les Huns les mémoires de M. de Guignes.



Alains , qui habitoient ces contrées. Ces deux peuples , après une guerre longue & sanglante , se réunirent , & passèrent ensemble le Palus méotide.

Les Goths s'étendoient alors depuis le Tanaïs jusqu'au Danube , & leur roi Ermanéric se faisoit redouter jusqu'à la mer Baltique , & paroïssoit avoir conquis toute la Germanie. Cette nation étoit formée de plusieurs peuples , auxquels une peuplade , originaire de Scandinavie , paroît avoir donné son nom. On distinguoit en général les Ostrogoths , qui habitoient l'Orient , & les Visigoths , qui habitoient l'Occident. On met parmi les nations gothiques , les Gépides , les Hérules & les Vandales : quelques-uns ajoutent les Lombards & les Alains. Mais la plupart de ces origines sont peu certaines. Je remarquerai qu'il n'est pas possible que la Scandinavie ait produit tous les peuples qu'on en fait sortir.

Les Goths succombèrent sous les efforts des Huns. Ils abandonnèrent leur pays au vainqueur ; & s'étant reculés jusque sur les bords du Danube , deux cent mille demandèrent à Valens la permission de s'établir dans la Thrace , & offrirent de servir dans les armées romaines. Leur proposition fut



acceptée, à condition néanmoins qu'ils n'entreroient dans les terres de l'empire qu'après avoir quitté les armes : condition qui fut mal observée, parce que les officiers de l'empereur furent plus occupés à les dépouiller qu'à les désarmer. D'autres Goths firent encore la même demande, & furent refusés, parce qu'il parut dangereux de recevoir un si grand nombre de barbares. Ils passèrent malgré les Romains.

Valens comptant que les Goths lui fourniroient désormais assez de soldats, licencia une partie des anciennes troupes, & exempta de la milice les citoyens romains. Son avarice lui fit voir un avantage à imposer une somme sur chaque village pour chaque soldat dont il l'exemptoit. Il ne vit pas qu'il surchargeoit les peuples déjà trop foulés, & qu'il ruinoit les armées.

Cependant la Thrace ne pouvant suffire à la subsistance de ses anciens habitans & des nouveaux peuples qui l'inondoient, éprouva une grande famine, dont les Goths surtout ressentirent les effets. Maxime & Lapidinus, qui commandoient dans cette province, ne pensèrent point à les soulager : au contraire, ils les irritèrent par des injustices & par des trahisons. Forcés à prendre



les armes, les Goths invitent les Alains & les Huns à venir à leur secours. Ces peuples se joignent à eux, & toute la Thrace est exposée au pillage des barbares.

Valens, qui étoit à Antioche, se pressa de faire la paix avec les Perses, & vint combattre les Goths près d'Andrinople, avec une armée levée à la hâte. Il perdit la bataille & la vie; les deux tiers de ses troupes restèrent sur la place. Il a régné quinze ans.

Gratien, depuis la mort de son père, régnoit en Occident, avec son frère Valentinien, que l'armée lui avoit donné pour collègue, & qu'il chérissoit comme son fils. Il n'avoit que seize ans lorsque son père mourut, & son frère en avoit quatre.

La jeunesse de Gratien & la foiblesse de son caractère rendoient presqu'inutiles les qualités estimables qu'on remarquoit en lui: quoiqu'élevé dans la piété & dans le goût des lettres par le poëte Ausone, il ne fut jamais capable de s'appliquer aux affaires du gouvernement, & on abusa de sa facilité.

Il y avoit eu bien des abus sous le dernier règne. On lui persuada d'en punir les auteurs, parce qu'on vouloit perdre Théodose; & ce général, qui avoit servi l'état avec autant de fidélité que de talens, fut



exécuté à Carthage. Son fils , disgracié , se retira en Espagne sa patrie : il portoit le même nom. Un prince sage doit moins penser à punir les abus qui se sont commis avant lui , qu'à prévenir ceux qui pourroient se commettre. Les recherches qu'il fait sur le règne qui a précédé font toujours périr des innocens.

Gratien marchoit contre les Goths. Valens, qui craignoit de partager avec lui l'honneur de la victoire , n'ayant pas voulu l'attendre , tourna ses forces contre les Allemands , qui s'étoient jetés dans les Gaules. Il les joignit près de Colmar , les défit & les poursuivit au-delà du Rhin. Ils perdirent plus de trente mille hommes. Gratien se distingua par son courage.

Après la mort de Valens , ce prince , âgé de vingt ans , & n'ayant qu'un enfant pour collègue , commandoit depuis l'Euphrate jusqu'aux isles britanniques , & depuis la Numidie jusqu'au Danube. Cependant l'empire avoit toujours ses anciens ennemis. Les Huns venoient d'en augmenter le nombre. Les Goths, vainqueurs , ravageoient la Thrace : ils avoient forcé le pas de Sucques : ils se répandoient dans l'Illyrie , dans la Macédoine , dans la Grèce. Sur leurs



356 HISTOIRE ANCIENNE:  
traces, se pouffoient comme des flots les Sarmates, les Quades, les Alains, les Huns, les Vandales, les Marcomans. Ces barbares n'avoient plus qu'à franchir les Alpes juliennes, pour porter la désolation dans toute l'Italie.

Le jeune Théodose, rélégué en Espagne, paroiffoit l'unique reffource de l'empire. On ne présumoit pas néanmoins que Gratien l'employât, parce que les princes pardonnent rarement à ceux qu'ils ont offensés. On se trompa. Théodose fut rappelé, eut le commandement des armées, & défit les Goths & les Sarmates, qui s'étoient rassemblés sur le Danube. L'année suivante, Gratien le prit pour collègue, & lui céda l'Orient.

---

## CHAPITRE II.

*Théodose.*

APRÈS avoir été vaincus par Théodose, les Goths n'avoient plus de retraite, puisque leurs anciens pays étoient occupés par les Huns. Il falloit, par conséquent, les exterminer, ou leur céder des terres. Il eût été cruel & dangereux de les réduire au



désespoir , & d'ailleurs la Thrace avoit besoin d'être peuplée. On leur abandonna donc une partie de cette province, on leur donna les droits de cité , on les exempta de tout impôt , & on en fit des soldats pour la défense de l'empire.

Les circonstances , qui sont quelquefois plus fortes que toute autre considération , paroissent demander qu'on prît ce parti. Cependant cette faveur accordée aux Goths , pouvoit armer d'autres barbares , dans l'espérance d'obtenir la même grace , & il eût été plus prudent de les distribuer dans différentes provinces. Vraisemblablement ils ne voulurent pas se séparer , parce qu'ils se feroient livrés à la discrétion des Romains , dont la mauvaise foi leur étoit connue. Ils obtinrent même de ne servir dans les armées que sous des chefs de leur nation. Il en naquit bien des troubles.

On auroit tort néanmoins de faire des reproches à Théodose. Quand le désordre est à un certain point , on ne peut pas tout-à-la-fois corriger le présent & pourvoir à l'avenir. Il paroît que ce prince fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un courage éclairé. L'empire eût succombé sans lui : il en a retardé la chute.



Les maux de l'église, de nature à n'attendre des remèdes que du tems, étoient grands sur-tout dans les provinces orientales, où Valens, persécuteur des catholiques, avoit été favorable à toutes les sectes & même à l'idolatrie. Les Ariens, maîtres dans la plupart des grandes villes, s'arrogérent une espèce de domination : d'autres hérétiques, & il y en avoit de bien des espèces, briguoient à la faveur de la multitude, & semoient la division parmi les peuples. Enfin l'idolâtrie avoit encore des temples célèbres.

Trop de sévérité pouvoit causer des troubles. Théodose le jugea, & se conduisit d'abord avec réserve. Mais sa douceur ne fut pas approuvée par tous les catholiques. Les plus ardens se plaignoient qu'il voulût attirer les ames à la vérité par la persuasion, au lieu de les forcer par la terreur à quitter extérieurement leur hérésie ; comme si quitter extérieurement l'hérésie, c'étoit devenir catholique. Ils ne savoient si cette conduite de l'empereur étoit de sa part, défaut de zèle, timidité ou prudence. C'est ainsi qu'en parloit, remarque Tillemont, St. Grégoire de Naziance, quoiqu'un des plus modérés ; & cela n'est pas étonnant, puisque ce saint blâmoit Constance d'avoir laissé la vie à Julien.



Il seroit difficile de représenter combien la situation de Théodose étoit embarrassante. Tout lui tendoit des pièges , le zèle des catholiques comme le fanatisme des hérétiques. Si ceux-ci vouloient le tromper, ceux-là s'aveugloient quelquefois eux-mêmes. St. Grégoire de Naziance en est une preuve. *Il y a eu des tems , dit-il aux Païens , que nous avons eu l'autorité , mais qu'avons-nous fait à ceux de votre religion qui approche de ce que vous avez fait souffrir aux Chrétiens ? vous avons-nous ôté votre liberté ? avons-nous excité contre vous une populace en fureur ? avons-nous établi des gouverneurs pour vous condamner au suplice ? avons-nous attenté à la vie de quelqu'un ? avons-nous même éloigné personne des magistratures ? en un mot , avons-nous fait contre vous aucune des choses que vous nous avez fait souffrir , ou dont vous nous avez menacés ?* Je ne conçois pas , dit Dupin , comment St. Grégoire peut accorder toutes ces maximes avec ce qu'il vient de dire , que Constance avoit très-mal fait de laisser l'empire & la vie à Julien. On ne conçoit pas non plus comment il faisoit toutes ces questions avec tant de confiance , lui qui blâmoit la modération de Théodose. Avoit-il oublié



la loi qui condamnoit au dernier supplice ceux qui sacrifieroient aux idoles ? & ignoroit-il ce qui s'étoit passé sous Constance & sous Constantin ? Par ce discours de St. Grégoire, on peut juger du langage que tenoient aux empereurs les catholiques que le zèle aveugloit.

Théodose ne tarda pas à porter des loix contre les hérétiques. La première est de la seconde année de son règne, l'an 380. Elle ordonne, à tous les peuples de son obéissance, de suivre la foi du concile de Nicée ; déclarant que ceux qui n'obéiront pas seront traités comme infâmes, & subiront les peines qui leur seront infligées par la justice divine & par l'autorité impériale.

Une autre loi, portée l'année suivante, défend à ceux qui ne suivent pas la foi du concile de Nicée, de tenir des assemblées dans les villes, sous quelque prétexte que ce soit. Elle ordonne que toutes les églises de l'empire soient remises aux évêques catholiques, & qu'on chasse des villes tous les hérétiques qui feront quelque résistance.

Les Ariens, qu'on entreprit de chasser, excitèrent des séditions parmi le peuple. Cependant cette même loi fut renouvelée  
quelques



quelques mois après, avec deux nouvelles clauses : une défense aux Ariens de bâtir des églises, soit dans les villes, soit dans les campagnes, & une déclaration que tous les lieux, où ils auroient fait quelque fonction, seroient acquis au fisc. Enfin, par une loi de 388, Théodose défend aux hérétiques de demeurer dans les villes & ordonne de les chasser dans les déserts.

L'idolatrie, relevée par Julien, avoit pris sous Valens de nouvelles forces. Théodose tenta de la détruire par des loix. En 381, il défendit les sacrifices sous peine de proscription, soit dans les temples, soit ailleurs. En 385, il menaça des plus grands supplices ceux qui cherchoient l'avenir dans les entrailles des victimes. En 392, il publia une loi qui défendoit toute immolation, sous peine de mort ; & tous les autres actes d'idolatrie sous peine de confiscation des lieux où ils auroient été faits. Enfin, il ordonna de fermer, ou même de démolir les temples ; & Cinège, un des préfets du prétoire, fut entr'autres chargé de cette commission.

De pareils ordres ne pouvoient pas être exécutés sans quelque résistance de la part des païens. Alexandrie fut pendant plusieurs jours le théâtre d'une guerre qui coûta la



vie à beaucoup de chrétiens, & le sang coula dans plusieurs provinces.

Il faut, dit-on, qu'il n'y ait qu'une religion dans l'état. Il le faudroit sans doute : rien ne seroit plus à desirer. Mais quand il y en a plusieurs, est-ce une raison de chasser une grande partie des sujets, parce qu'ils ne pensent pas comme le prince, de les égorger ou d'en faire des hypocrites & des sacrilèges ? car enfin, c'est tout ce que peut la violence. Elle démolit les temples, elle ôte les églises : l'hérésie & l'idolatrie restent. Si les loix de Théodose eussent été exécutées, on eût peuplé les déserts & dépeuplé bien des villes.

Au reste, on se feroit une fausse idée de la conduite de cet empereur, si on en jugeoit par les loix qu'il a portées. *Il espéroit, dit Tillemont, que sans qu'il fût besoin de punir, la foi orthodoxe se répandroit assez d'elle-même, quand l'église auroit la liberté entière de prêcher la vérité. Il avoit sans doute plus de compassion que d'indignation pour ceux qui aimoient leur aveuglement, & il pouvoit juger que moins les hérétiques seroient persécutés, plus ils se diviseroient & se persécuteroient eux-mêmes, ce qui ne manquera pas d'arriver. Les loix mêmes, ajoute cet écri-*



vain ; dont il ne pressoit pas l'exécution , les retenoient dans la crainte ; parce que l'église pouvoit s'en servir , & s'en servoit effectivement lorsqu'elle le jugeoit nécessaire pour arrêter leur audace.

Les premiers empereurs chrétiens s'imaginèrent qu'il suffisoit de menacer , pour ramener à l'église les hérétiques & les idolâtres , & ils portèrent des loix sanglantes. Ils se trompèrent , l'événement le prouva : mais ils ne voulurent pas avouer qu'ils s'étoient trompés. Ils continuèrent donc de porter les mêmes loix , & cependant ils n'en pressoient pas l'exécution , parce qu'ils voyoient l'impossibilité où ils étoient de les faire exécuter. Cette contradiction sauva la dignité du prince.

Cette conduite des empereurs accoutuma peu-à-peu à penser que les peines portées par les loix n'étoient que cominatoires , & il en résulta deux inconvéniens. D'un côté , ces loix ne pouvoient être un frein pour les peuples , qui s'accoutumoient à regarder comme de simples formules les peines dont elles menaçoient ; de l'autre , l'exécution de ces loix devenoit une chose arbitraire , qu'on abandonnoit au fanatisme , au faux zèle & aux intérêts particuliers de tous ceux qui



avoient quelque autorité dans les provinces : car si les empereurs ne la pressoient pas , il est certain qu'ils ne l'empêchoient pas. Les loix mêmes de Théodose permettoient les voies de fait contre les hérétiques ; elles armoient donc les uns contre les autres , tous les citoyens qui voudroient se servir du prétexte de la religion. Depuis Constantin , il y a bien peu de sagesse dans la législation ; & il y en aura encore moins , parce que l'ignorance se répand tous les jours davantage.

Les désordres , au commencement du règne de Théodose , n'étoient pas les mêmes dans toute l'église. En Occident , s'il s'élevoit quelques troubles , elle jouissoit en général de la paix. En Orient , au contraire , déchirée par une multitude de sectes , elle étoit encore troublée par les divisions même des catholiques. Un concile paroissoit l'unique moyen de rétablir l'union : on le crut au moins , & Théodose en convoqua un à Constantinople , où cent cinquante évêques de ses provinces se rassemblèrent ; l'Occident n'y prit point de part. St. Méléce , évêque d'Antioche , y présida.

Le concile commença par déposer Maxime le cynique , qui s'étoit établi sur le siège de Constantinople , & dont l'ordination étoit



nulle ; cette place fut donnée à St. Grégoire de Naziance.

Sur ces entrefaites, St. Méléce étant mort, il s'éleva dans le concile des dissensions au sujet de l'élection à l'évêché d'Antioche. Les esprits s'échauffèrent : on se souleva contre St. Grégoire, dont l'avis n'étoit pas celui du grand nombre ; & on parla de le déposer, sous prétexte que son intronisation étoit contraire aux canons. Ce saint aima mieux se démettre que d'être l'occasion d'un schisme. Il étoit beau de renoncer à un siège qui étoit le second de l'église, & qui paroissoit le disputer au premier ; il eût été plus beau de le quitter sans regret ; & on est fâché de voir St. Grégoire se plaindre durement des évêques qui l'avoient forcé à cette démarche. Il les représente comme des gens ignorans & grossiers, comme des superbes & des ambitieux, comme des avares qui ne songent qu'à amasser par toutes sortes de voies, comme des hypocrites qui sous l'apparence des vertus cachent de grands déréglemens. C'est, dit-il, une assemblée d'oisons & de grues, qui se battent & se déchirent sans discrétion ; une troupe de geais, un essaim de guêpes qui sautent au visage ; il paroît, en effet, que les pères de ce concile mon-



trèrent beaucoup de passion , & que St. Grégoire avoit raison d'en être scandalisé.

Après avoir fait des réglemens sur la discipline & sur la juridiction des églises, le concile fit des canons sur le dogme. Les Macédoniens , qui nioient la divinité du St. Esprit , & les Apollinaristes, qui avoient différentes erreurs sur l'incarnation, furent anathématisés, ainsi que les Ariens; & comme il importoit de s'expliquer sur la divinité du St. Esprit avec plus de précision qu'on n'avoit fait jusqu'alors, on ajouta au symbole de Nicée, que le St. Esprit procède du Père. On ajoutera dans la suite *& du fils*, ce qui fera le sujet d'une longue dissension.

Ce concile, le second œcuménique, n'a été reconnu en Occident que long-tems après, & quoique reçu en Orient, sans obstacles de la part des évêques catholiques, il ne fit pas cesser les disputes. A Constantinople sur tout, elles dégénéroient en manie, on dogmatisoit dans les places publiques, comme à la cour, & il n'y avoit point d'artisan qui ne se donnât pour théologien. *Si vous voulez changer une pièce de monnoie*, dit St. Grégoire de Nyffe, *on vous fait de grands discours sur la différence du fils engendré & du père non engendré : si vous*



*demandez combien vaut le pain , on vous répond que le père est plus grand , & que le fils lui est soumis : & si vous demandez quand le pain sera chaud , on vous assure bien sérieusement que le fils a été créé.*

Théodose invita les chefs des différentes sectes à conférer ensemble , & il les rassembla à Constantinople. Il se flattoit qu'ils s'expliqueroient , qu'ils s'entendroient , & qu'ils se rapprocheroient : il se trompa ; la dispute les aigrit , & ils en devinrent plus opiniâtres ; c'est ce qu'on devoit attendre des passions , de la mauvaise foi & du fanatisme qui divisoient les partis.

Il est pardonnable de se tromper , quand on fait le premier une tentative ; on peut donc excuser Théodose. Mais cette faute sera souvent répétée. On diroit que les souverains sont condamnés à ne pas s'instruire par l'expérience.

En Occident , Gratien publioit les loix de Théodose , & quelquefois il en pressoit l'exécution. Il fit abattre dans le sénat l'autel de la victoire , monument auquel la superstition attachoit le sort de l'empire : il confisqua les revenus des pontifes : il supprima les privilèges des prêtres païens & des vestales : & il refusa le titre de souverain pontife que les empereurs,



même chrétiens, avoient porté jusqu'alors; ce refus, qui parut aux catholiques un acte de piété, offensa les Romains, qui le regardèrent comme une marque de mépris.

Pendant qu'il aliénoit ses sujets, il attiroit à la cour les barbares, dont les hommages flattoient sa vanité: il ruinoit son épargne par des profusions, & il négligeoit tous les soins du gouvernement. Sa conduite lui fit perdre l'estime des troupes & l'amour des peuples.

Maxime, qui avoit été valet dans la maison de Théodose, & qui pour lors commandoit en Bretagne, profita de ce mécontentement, se fit proclamer auguste & passa dans les Gaules. Grätien marche contre lui: mais son armée l'abandonne: les villes mêmes s'opposent à sa fuite; elles lui ferment les portes; & lorsqu'il croit échapper à la faveur d'un déguisement, il est arrêté, & perd la vie.

Valentinien II, alors âgé de douze ans, reconnut Maxime, qui promet de ne pas passer les Alpes, & Théodose dissimula. Les Huns & les Perses, qui étoient entrés dans la Mésopotamie, lui faisoient une nécessité de porter ses forces en Orient, & ne lui permettoient pas de s'engager dans une guerre civile. Il parut donc aussi reconnoître Maxime; il songea néanmoins à le repousser, s'il formoit



quelque nouvelle entreprise, & il faifit la première occasion de faire la paix avec la Perse.

Quelques années après, Valentinien n'eut que le tems de s'enfuir, & de se jeter entre les bras de Théodose, qui arma & qui vainquit Maxime. Cet usurpateur eut la tête tranchée; d'ailleurs on ne fit aucune recherche de ceux qui avoient suivi son parti. Théodose publia même une amnistie pour les rassurer; & il rétablit Valentinien dans l'empire d'Occident.

Son armée étoit presque toute composée de Huns, d'Alains & de Goths, c'est qu'il eût eu peu de troupes, s'il n'eût pas soudoyé des barbares. Il étoit même nécessaire de s'en servir, parce qu'incapables de goûter la paix, ils auroient attaqué l'empire, s'ils ne l'avoient pas défendu. Cependant cette politique avoit l'inconvénient de leur apprendre l'art de la guerre, & de leur faire appercevoir toute la foiblesse des Romains.

Théodose, qui s'arrêta quelques années en Italie, étoit à Milan lorsqu'il apprit que des chrétiens avoient brûlé une synagogue à Callinique en Mésopotamie; il ordonna de punir les incendiaires, & de réparer les dommages faits aux Juifs. Cet ordre, quoique juste, fut



un sujet de scandale pour St. Ambroise, évêque de Milan; il écrivit à l'empereur, que l'évêque de Callinique seroit prévaricateur, s'il lui obéissoit: il lui représenta que les Juifs avoient souvent brûlé des églises, sans qu'on les eût punis, ni condamnés à les rétablir: & il ajouta qu'il étoit indigne d'un prince chrétien de prendre le parti d'une synagogue contre l'église. Sa lettre, comme le remarque Dupin, tenoit plus de la déclamation que du raisonnement; & cependant il menaçoit l'empereur de le priver de la communion, s'il ne révoquoit ses ordres. Théodose les révoqua; il eut lieu de s'en repentir: car les Chrétiens, impunis, se portèrent dans la suite à de tels excès qu'il fut obligé de sévir, & de porter une loi pour réprimer leurs violences.

Il me semble que, sans manquer au respect qu'on doit au zèle de St. Ambroise, on peut dire que les noms de Juifs & de Chrétiens lui ont fait prendre pour une affaire de religion une affaire de pure police; qu'il a eu tort, par conséquent, de se porter pour juge de la conduite de l'empereur, & encore plus de le menacer d'excommunication.

Pendant le séjour que Théodose fit en Italie, il prit en quelque sorte sous sa tutelle le jeune Valentinien, & il gouverna l'Occident.



C'est alors sur tout qu'il parut se flatter de pouvoir porter les derniers coups à l'idolatrie : c'est alors aussi que ses loix occasionnèrent plus de soulèvemens. Il vint à Rome, où quoique ferme dans ses principes, il parut se conduire avec plus de modération. Il exhorta les sénateurs à embrasser la religion chrétienne : il n'accorda rien à leurs instances pour le maintien de l'ancien culte : au contraire, il supprima les fonds destinés pour les sacrifices. Mais il témoigna de la considération aux païens qui avoient servi l'état, & il donna des dignités à plusieurs.

Il ne manquoit plus au zèle de Théodose que d'édifier l'église par une pénitence publique.

Comme on préparoit des jeux à Theffalonique, le peuple de cette ville demanda un cocher du cirque qui avoit été mis en prison, se souleva contre le commandant qui le lui refusoit, l'assomma, & plusieurs autres personnes périrent encore dans cette sédition. L'empereur, qui avoit d'abord ordonné de punir les coupables, se laissa presque aussitôt fléchir aux prières de St. Ambroise, & promit de pardonner; cependant on lui représenta que l'impunité est en pareil cas d'une extrême conséquence; & on ne manqua pas de raisons d'état assez apparentes, dit Tillemont,



pour le lui persuader. *Assez apparentes* me paroît étrange ; sans doute cet écrivain parle ainsi, parce qu'il ne conçoit pas que les meilleures raisons puissent balancer l'autorité d'un saint ; mais St. Ambroise, aujourd'hui exempt d'erreur dans le ciel, n'approuve certainement pas ceux qui pensent qu'il a été infallible sur la terre.

Théodose devoit donc sévir ; mais ceux qu'il chargea de ses ordres abusèrent étrangement de sa confiance. Ce prince avoit fait grace à plusieurs personnes qui avoient conspiré contre lui, & avoit fait grace à la ville d'Antioche, où il y avoit eu une sédition violente. Est-il vraisemblable que ses ordres aient été d'assembler au cirque le peuple de Thessalonique, de l'envelopper de soldats, & d'égorger indistinctement tout ce qui s'offriroit ? C'est néanmoins ce qui fut exécuté.

Un prince répond de ceux à qui il confie ses ordres ; Théodose étoit donc coupable. St. Ambroise eut le courage de lui reprocher son crime. Cependant il sortit de Milan, parce que, dit Tillemont, *l'empereur trouvant mauvais qu'il sût les résolutions de son conseil, il étoit de la prudence qu'il s'éloignât de la cour, pour ne point apprendre des choses qu'il ne pourroit ni dire de peur d'exposer ses*



amis , ni taire parce qu'un évêque ne peut taire la vérité sans blesser sa conscience. J'avoue qu'il y a dans la conduite de l'évêque de Milan des choses que j'ai de la peine à comprendre. Car de quel droit avoit-il des espions dans le conseil du prince ? & comment allioit-il avec la religion , avec la probité , les trahisons qu'il faisoit commettre à ses amis ? Quoiqu'il en soit , l'empereur reconnut son crime , & se soumit à la pénitence publique , alors le seul moyen de se réconcilier à l'église. Il ne fut absous qu'après huit mois d'humiliation. Telle étoit encore dans ce siècle la discipline ; elle se relâchera dans la suite. Cependant les évêques continueront de fulminer des excommunications contre les souverains , vous verrez les abus qui en naîtront. Théodose , pendant sa pénitence , se dépouilla des ornemens impériaux ; un jour viendra où l'excommunication dépouillera les princes de toute autorité.

¶ Sous ce règne , les moines commençoient à devenir puissans ; répandus dans les villes , non-seulement ils faisoient une guerre ouverte aux païens , ils s'ingéroient encore dans toutes les affaires , ils suscitoient des disputes ; ils commettoient des violences , & ils excitoient des séditions parmi le peuple.



Théodose publia une loi, qui leur enjoignoit de se retirer dans les déserts, conformément à l'esprit de leur état. Quelques années après, ils eurent assez de crédit auprès de lui pour la lui faire révoquer; & depuis cette époque, leur puissance s'est toujours accrue.

Après un séjour de trois ans en Italie, Théodose repassa en Orient, & l'année suivante, Valentinien eut le sort de son frère. Un de ses généraux, le comte Arbogaste, Franc d'origine, le fit assassiner, & revêtit de la pourpre Eugène, qui avoit enseigné la rhétorique, & qui étoit secrétaire de Valentinien. Il comptoit gouverner sous le nom de cet empereur.

Pour se faire un parti, Eugène ouvrit les temples des idoles, où la foule se précipita. Théodose, à qui il avoit envoyé une députation, dissimuloit, & faisoit ses préparatifs. Deux ans après, vainqueur d'Aquilée, il fit trancher la tête à Eugène, Arbogaste se tua, & il n'y eut plus de sang versé. Il survécut peu à sa victoire. Il mourut au commencement de l'année suivante, la cinquantième de son âge & la seizième de son règne.

On lui a donné le surnom de grand. Il seroit difficile de l'apprécier. Dans ce siècle, l'ignorance commençoit à tout confondre,



& l'esprit qui dominoit n'étoit qu'un ramas d'idées contradictoires. C'étoit l'effet des disputes qui s'élevoient entre les sectes, & de la conduite inconfidérée des princes qui les avoient fomentées. Théodose ne paroît pas avoir eu assez de lumières pour se conduire à travers ce cahos.

## C H A P I T R E I I I .

*Depuis la mort de Théodose , jusqu'à la prise de Rome par Alaric.*

**T**HÉODOSE , le dernier prince qui ait été maître des deux empires , laissa deux fils , Arcadius , âgé de dix-sept ans , & Honorius , âgé de dix. Le premier régna , suivant ses dispositions , en Orient ; le second en Occident.

Voilà donc deux enfans qui vont gouverner , & leur enfance durera. Toujours foibles , ils ne seront capables ni d'acquérir des lumières , ni d'agir par eux-mêmes. Ils seront l'un & l'autre le jouet des intrigues de leur cour , & cependant ils régneront dans les tems les plus difficiles.

Les divisions intestines renouvelloient sans cesse les plaies qu'elles avoient faites , & une législation absurde les envenimoit. Les



barbares menaçoient de toutes parts , & l'empire n'avoit pour se défendre que d'autres barbares , qui l'avoient défendu sous Théodose. C'étoient des Goths , qui étoient commandés par des chefs habiles , & qui voyoient la foiblesse du gouvernement. Les ennemis étoient donc au-dedans & au dehors.

Théodose avoit donné pour ministre à l'aîné de ses fils , Rufin , Gaulois qui s'étoit élevé à la préfecture d'Orient par une suite de perfidies. Cet homme d'ailleurs n'avoit aucun talent.

Stilicon , Vandale d'origine , gouvernoit l'Occident sous Honorius. Général habile , il ne manquoit pas de lumières pour l'administration : mais il n'étoit ni moins injuste , ni moins ambitieux que Rufin.

Sous ces deux ministres , également avides , tout fut vénal , & les emplois se multiplièrent au gré de leur avidité. Ils n'ont remédié à aucun abus. Il paroît plutôt que voulant se rendre nécessaires , ils n'ont pensé qu'à faire durer les troubles. Leur méfintelligence suffisoit pour les entretenir & pour en produire de nouveaux.

Rufin craignoit l'ambition de Stilicon , qui se portoit pour tuteur des deux princes ; &



il avoit un autre rival dans Eutrope, eunuque qui prenoit de l'ascendant sur Arcadius, & qui devoit bientôt gouverner. Cet homme, pour qui tout moyen étoit bon, osoit aspirer aux premières dignités, abusoit insolemment de la foiblesse de son maître, & avoit la capacité des gens de son espèce.

Les Huns ravageoient l'Asie, & les Goths de Thrace se répandoient dans toutes les provinces situées entre la mer Adriatique & le Pont-Euxin. Ils se présentèrent aux portes de Constantinople, & ils se jetèrent sur la Grèce. Alaric, leur chef, avoit servi sous Théodose contre Eugène. Il se montrera bientôt en Italie. On veut que Rufin, pour ruiner Stilicon, ait imaginé d'appeler ces barbares dans les provinces qu'il gouvernoit lui-même. Cette conduite eût été bien mal-adroite. Il est plus naturel de penser que ces peuples n'inondoient l'Orient, que parce que Théodose n'étoit plus.

Stilicon, dont la prudence & le courage avoient mis les provinces occidentales à l'abri des insultes des barbares, marcha contre Alaric avec une armée composée des troupes de Théodose & de celles d'Eugène, & joignit les Goths dans la Theffalie. Il se disposoit à les attaquer, lorsqu'un ordre d'Ar-



arcadius lui enleva une partie de ses forces; Rufin avoit engagé son maître à rappeler l'armée de Théodose. Stilicon la renvoya, & chargea du soin de le venger, Gaïnas, capitaine goth, qui la conduisit à Constantinople; trop foible alors pour hasarder une bataille, il se retira.

Arcadius vint au-devant de l'armée. Rufin l'accompagnoit. Il comptoit sur les intelligences qu'il avoit ménagées parmi les troupes; & ce jour-là même, il se flattoit de partager l'empire avec son maître. Mais au signal que donna Gaïnas, des soldats se jetèrent sur lui, & le tuèrent aux pieds de l'empereur.

Eutrope le remplaça & en eut la dépouille. Ce nouveau ministre, qui n'ignoroit pas combien il étoit haï & méprisé, fit une loi qui condamnoit à mort tous ceux qui conspireroient contre un des conseillers du prince, ou qui en auroient formé le dessein; & on ne vit plus que des délations & des proscriptions. Cependant le ministre donnoit des fêtes à son maître.

Alaric, qui avoit conduit les Goths jusque dans le Peloponèse, leur livra la Grèce. Ils ruinèrent, sur-tout, les temples des idoles; & ce qui avoit échappé aux loix des empereurs, ne put échapper à leurs armes.



Ce sont les barbares qui achèveront la ruine de l'idolatrie.

Corinthe se défendoit encore , lorsque Stilicon marcha une seconde fois contre les Goths. Il eut des avantages dont il ne profita pas. Les uns le blâment , d'autres le justifient. Il est certain qu'Eutrope le traversa. Il le fit déclarer ennemi de l'empire , pour avoir attaqué les barbares dans le Peloponèse ; la cour de Constantinople fit même alliance avec Alaric , & lui donna le commandement dans la Grèce & dans l'Illyrie orientale. Ces deux provinces faisoient partie de l'empire d'Orient , depuis le partage que Gratien avoit fait avec Théodose.

Toujours jaloux de Stilicon , Eutrope tenta de le faire assassiner. Il sollicita les généraux d'Honorius à se soulever ; & il réussit à faire prendre les armes à Gildon , qui commandoit en Afrique , & à qui sa révolte coûta la vie.

Il gouvernoit l'Orient , & son ambition n'étoit pas satisfaite. Il vouloit réunir en lui les titres à la puissance. Il ne voyoit pas qu'il les aviliroit sans se décorer ; & son maître trop foible le fit consul. L'Orient en fut indigné , & l'Occident refusa de le reconnoître ; pour avoir voulu trop s'élever , Eutrope hâta sa perte.



Un Goth, qui commandoit en Phrygie, le comte Tribigilde, se soulève; & Gaïnas, qu'on ne favoit pas être d'intelligence avec lui, est chargé de le réduire. Celui-ci part. Arrivé en Phrygie, il exagère les forces du rebelle, il en fait craindre les progrès, & il conseille de traiter avec lui; ajoutant que Tribigilde n'a pris les armes que pour se foutenir contre Eutrope, & est prêt à les quitter, si on veut lui sacrifier cet ennuque.

Eudoxie, femme d'Arcadius, jalouse de gouverner, & d'ailleurs irritée contre Eutrope qui avoit menacé de la chasser du palais, se joignit à ses ennemis, & obtint de l'empereur un ordre de l'arrêter. Cet eunuque eut la tête tranchée, l'année même de son consulat. Il fit voir combien les favoris les plus puissans doivent peu compter sur un prince foible.

Eudoxie prit les rênes du gouvernement; & on peut tout se permettre sous cette femme, gouvernée elle-même par des eunuques. En effet, Gaïnas, qui se révolte, force l'empereur à lui livrer les victimes qu'il demande: il le force à venir à Chalcédoine pour traiter avec lui: il le force à lui conserver le titre de général; il obtient même les ornemens du consulat, & il entre dans Constantinople comme en triomphe.



Dans ce siècle il semble qu'il n'y avoit plus que le zèle de la religion qui pût donner du courage. Les Goths étoient ariens, & ils n'avoient point d'église. Gaïnas en demande une. St. Jean Chrysostôme, évêque de Constantinople, la refuse; également inflexible aux menaces de Gaïnas & aux instances de l'empereur. On prend les armes. Les Goths sont massacrés, & leur chef forcé à se retirer au-delà du Danube, y trouva les Huns, qui étoient toujours les ennemis des Goths, & perd la vie en combattant contr'eux.

L'Orient, jusqu'à la mort d'Arcadius, n'offre plus que des troubles, produits d'un côté par le zèle, & de l'autre par la persécution. St. Jean Chrysostôme vouloit réformer les mœurs, & Eudoxie persécutoit ce saint évêque, le plus vertueux & le plus éloquent de son siècle.

Pendant que ces désordres se passaient en Orient, l'Occident étoit plus que jamais exposé aux irruptions des barbares. Alaric, souverain en quelque sorte dans l'Illyrie où il commandoit, & proclamé roi par ses troupes, ravageoit les provinces qu'arrose le Pô, & menaçoit Rome. On n'avoit point d'armée à lui opposer. Stilicon entame une



382 HISTOIRE ANCIENNE:  
négociation, fait ses préparatifs, & tombe tout-à-coup sur les Goths. La bataille fut sanglante & indécise. Mais les enfans d'Alaric ayant été fait prisonniers, il fut obligé d'accepter la paix aux conditions qu'on lui offrit, & il se retira.

Maximien avoit établi son siége à Milan, afin d'être plus à portée de défendre les frontières. Honorius, qu'Alaric venoit d'effrayer, établit le sien à Ravenne, afin d'être plus à portée de s'enfuir; il pouvoit delà passer en Epire. La lâcheté de ce prince livroit donc l'Italie aux barbares.

Aussi les Goths reparurent bientôt; plus de deux cent mille hommes, conduits par Radagaïse, se jettent sur cette province, pénètrent jusqu'en Toscane, & mettent le siége devant Florence. Radagaïse étoit idolâtre, & il en paroïssoit plus formidable aux Païens, qui croyoient que la protection de ses dieux lui assuroit le succès de son entreprise. Leur aveuglement étoit même si grand, qu'ils se réjouissoient de cette invasion. Ils se flattoient que le moment étoit arrivé, où ils alloient relever les temples, & rétablir l'ancien culte.

Les barbares, ignorans dans l'art militaire, n'étoient propres qu'à ravager un pays



ouvert ; & s'ils tentoient une entreprise avec courage, ordinairement ils l'exécutoient avec peu de précaution. Stilicon lève à la hâte une armée composée principalement d'Huns, d'Alains & de Goths, surprend Radagaise & le défait entièrement. Ce chef, qui fut pris, perdit la vie. On fit une quantité étonnante de prisonniers ; & ceux qui échappèrent au fer du vainqueur, se dispersèrent dans les montagnes, où ils périrent presque tous. Pour perpétuer le souvenir de cette victoire, le sénat éleva un arc de triomphe qui fut le dernier.

Cette victoire, en effet, étoit le dernier effort d'un empire qui ne pouvoit plus se soutenir. Honorius va perdre toutes les provinces transalpines.

Un déluge de barbares inonde tout-à-coup les Gaules, & se répand sans obstacle jusqu'aux Pyrenées. Ce sont des Vandales, des Suèves, des Alains, des Huns, des Sarmates ; & bientôt après, les Francs & les Bourguignons suivent le chemin qui leur est ouvert.

Les troupes romaines qui étoient en Bretagne ne pouvoient plus attendre de secours, & cependant elles étoient exposées aux invasions des Pictes & des Ecoffois, peuples féroces qui habitoient le nord de l'isle. Elles



songèrent à leur défense. Après avoir nommé Auguste-Marc, qu'elles tuèrent, & Gratien, qu'elles tuèrent encore, leur choix s'arrêta sur un soldat, qui prit le nom de Constantin. Ce nouvel Auguste passa dans les Gaules dont il s'affura. Son fils Constant, qui de moine venoit d'être fait César, lui soumit l'Espagne, & Honorius fut forcé de le reconnoître.

Alaric menaçoit alors l'Italie, il paroît qu'il avoit fait des préparatifs pour une entreprise à laquelle Stilicon l'avoit invité, & qu'on avoit été obligé d'abandonner; & il demandoit en dédommagement une somme qu'on ne pouvoit pas lui donner, & qu'on lui promit.

Sur ces entrefaites, on apprit la mort d'Arcadius, qui laissoit l'empire à Théodose son fils, enfant de sept ans; on prétend que Stilicon songeoit à la tutelle de ce jeune prince, lorsqu'il périt par la perfidie d'Olimpius dont il avoit fait la fortune.

Olimpius l'accusoit d'aspirer à l'empire; & d'avoir appelé les barbares dans les Gaules. Cependant le foible Honorius balançoit à lui livrer sa victime. Alors, profitant de l'absence de Stilicon, il soulève l'armée contre les amis de ce ministre, & il les fait égorger. L'empereur ne balance plus : il auroit trop  
craint



crainit le ressentiment de son général. Il le fit donc arrêter, & on lui trancha la tête.

L'empire perdoit un défenseur. Cependant cette révolution lui enlevoit des soldats, & les armoit contre lui. Trente mille barbares, qui avoient servi sous Stilicon, & dont les femmes & les enfans avoient été massacrés dans le soulèvement, se réfugièrent auprès d'Alaric, lui offrirent leurs services, & lui demandèrent vengeance.

Le roi Goth traverse l'Italie sans obstacle, & vient jusqu'à Rome, qu'il assiège. Olimpius, qui s'étoit saisi du ministère, n'avoit pris aucune mesure pour l'arrêter : il étoit même hors d'état de donner aucun secours aux Romains ; & il venoit de répondre avec un mépris outrageant, lorsqu'Alaric avoit fait demander la somme qu'on lui devoit.

Rome, bientôt réduite à la dernière extrémité, n'eut pas assez d'or pour se racheter. Elle livra ce qu'il y avoit de plus précieux dans les temples des idoles ; & parce que cela ne suffisoit pas, elle s'engagea par un traité que l'empereur ratifia, & donna pour ôtages les enfans des principaux citoyens. Alaric se retira dans la Toscane, où il attendit l'exécution du traité.

On lui manqua de parole, & il reprit les



armes. Son armée étoit grossie des troupes d'Atolfe, son beau-frère, & de quarante mille esclaves qui s'étoient enfuis de Rome.

Olimpius venoit d'être disgracié, & avoit eu pour successeur Jovius, préfet du prétoire, un traître sans talens. Sous le premier de ces ministres, Honorius avoit porté des loix sanglantes contre les hérétiques & contre les Païens : sous le second, il leur accorda, aux uns & aux autres, une entière liberté de conscience.

Pendant que, remué uniquement par les intrigues de la cour, il ne fait que des démarches ou fausses ou contradictoires, Alaric force les Romains à le méconnoître ; & leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, fantôme qu'il revêt & qu'il dépouille tour-à-tour de la pourpre, suivant ses intérêts.

Sous prétexte de secourir Honorius, Constantin se proposoit la conquête de l'Italie, lorsque Géronce, qui commandoit pour lui en Espagne, se souleva : ce fut à cette occasion que les Vandales, les Suèves & les Alains passèrent les Pyrenées. Ils profitèrent de cette guerre civile pour s'établir en Espagne. Ils mirent d'abord tout à feu & à sang. Devenus plus humains lorsqu'ils furent pos-



seffeurs tranquilles , ils gouvernèrent les peuples avec douceur , mais cette révolution fit aux églises de cette province une plaie qui saigna long-tems : elle répandit l'arianisme , elle corrompit la discipline , & elle fit oublier toutes les loix ecclésiastiques.

Les barbares continuoient toujours de ravager les Gaules , & Constantin , qui portoit son ambition au-delà , n'y avoit pas encore assuré sa puissance. Chaque peuple étoit obligé de penser à sa sûreté. C'est dans cette conjoncture que les Armoriques , qui habitoient les côtes entre la Seine & la Loire , secouèrent le joug des Romains , & commencèrent à se gouverner en république. Honorius venoit alors de renoncer à toute souveraineté sur la Bretagne , & les peuples de cette isle recouvroient leur liberté.

Alaric traitoit avec la cour de Ravenne ; lorsque Sarus , capitaine goth , qui étoit au service d'Honorius , l'attaqua brusquement. Cette trahison le ramena sous les murs de Rome , & il livra cette ville au pillage. Cependant , parce qu'il professoit l'arianisme , il ordonna de respecter les lieux saints : il défendit sur-tout de faire aucune insulte à ceux qui se réfugioient dans les églises de St. Pierre & de St. Paul. Ces asyles sauvè-



rent un grand nombre de citoyens ; mais le fer & le feu firent encore de grands ravages. Ce conquérant mourut la même année , lorsqu'il méditoit la conquête de l'Afrique.

---

## C H A P I T R E IV.

*Jusqu'à la mort d'Honorius.*

**L**ES dernières années d'Honorius n'offrent plus que des troubles , qui se passoient principalement dans les Gaules. Nous les allons parcourir.

Constantin avoit franchi les Alpes dans le dessein de se rendre maître de l'Italie ; il comptoit sur Allobie , général d'Honorius. La mort de ce traître le força bientôt à se retirer.

Il venoit lui-même de perdre tout-à-fait l'Espagne , & il alloit perdre l'empire. Géronce , qui poursuivoit Constant , le surprit à Vienne , & lui fit trancher la tête. Il vint ensuite assiéger Arles , où Constantin s'étoit renfermé , & il donna la pourpre à Maxime.

Constantius , général d'Honorius , & le seul que ce prince n'eût pas choisi parmi les barbares , jugea cette conjoncture favorable pour recouvrer les Gaules. Il avoit servi sous Théodose , & il montrait des talens.



A peine eut-il passé les Alpes, que Geronce, abandonné de ses troupes, fut contraint de s'enfuir en Espagne où il périt. Maxime, qui l'y suivit bientôt après, eut le même sort; & Arles ouvrit ses portes. Les habitans obtinrent une capitulation avantageuse, & Constantius promit la vie à Constantin, qui fut ordonné prêtre. Mais Honorius le fit mourir, lui & son fils Julien. Alors Jovin, à la tête d'un corps de barbares, venoit de se faire proclamer auguste dans la Gaule ultérieure.

Atolfe envoya la tête de ce rebelle à l'empereur, ce qui fait juger qu'il avoit un traité d'alliance avec Honorius. Cette alliance ne dura pas, & il l'avoit prévu, sans doute: car il traînoit toujours après lui Attale, comme un épouvantail dont il pouvoit se servir. En effet, il lui rendit la pourpre, il ravagea les Gaules, & il en conquit une partie. Il épousa néanmoins une sœur d'Honorius, Placidie, qu'Alaric avoit fait prisonnière à Rome. Au reste, lorsqu'on le voit reparoître à la tête des Goths, on ne fait pas ce qu'il avoit fait depuis la mort de son beau-frère.

On rapporte à ce tems le premier établissement des Bourguignons dans les Gaules, où ils avoient fait plusieurs irruptions; ils se



390 HISTOIRE ANCIENNE.  
fixèrent dans la première Germanie, pays dont l'Alsace n'est aujourd'hui qu'une partie. Ils embrassèrent la foi catholique, gouvernèrent avec douceur les peuples conquis, & commencèrent à s'appliquer à l'agriculture & aux arts mécaniques.

Cependant Constantius recouvre une partie des Gaules. Les Goths, qu'il a vaincus, lui abandonnent cette province, & se retirent en Espagne, où Atolfe est tué; il a pour successeur Sigéric, son ennemi, qui fait égorger tous ses enfans, & qui lui-même est assassiné après avoir régné sept jours. Vallia, que les Goths choisissent alors pour chef, fait la paix avec Honorius: il lui rend Placidie, & il se charge de la guerre contre les Vandales.

Les courses des Goths qui, malgré leurs victoires, ne peuvent se fixer, prouvent combien ce peuple étoit encore barbare, & incapable d'être gouverné par des loix. Il n'y avoit que le tems qui pût enfin le dégoûter d'être par-tout en guerre, & de ne trouver la paix nulle part. Vallia avança ce moment. Après de grands avantages qu'il remporta sur les Vandales, il obtint de Constantius la seconde Aquitaine, où il s'établit. Cette province s'étendoit depuis Toulouse qui en de-



vint la capitale jusqu'à l'Océan. Elle comprenoit le Poitou, la Saintonge, le Périgord, le Bordelois, l'Agénois, l'Angoumois & la Gascogne.

Il y avoit dix ans que Constantius gouvernoit & défendoit l'empire, lorsqu'Honorius le prit pour collègue. Il mourut quelques mois après. Il avoit épousé Placidie, & il laissoit d'elle deux enfans, Valentinien & Honorius.

Placidie, chassée d'Italie par son frère, se retire avec ses deux fils à la cour de Constantinople, & Honorius meurt la même année. Ce prince a régné vingt-neuf ans.

## C H A P I T R E V .

*Jusqu'au tems où Attila commence à menacer l'empire.*

L'EMPIRE de Constantinople offre peu d'événemens, depuis la mort d'Arcadius jusqu'à celle d'Honorius. Il fut d'abord gouverné par Anthémius, préfet du prétoire, ministre éclairé, sage & vertueux, qui reprima les abus & qui fit respecter la puissance de son maître.

Il commençoit à rétablir l'ordre & la tran-



quillité dans les provinces, lorsque Pulchérie, sœur de Théodose, obtint le titre d'Auguste, parut à la tête des affaires, & prit son frère, en quelque sorte, sous sa tutelle. Elle se chargea sur-tout de son éducation.

Cette princesse, plus âgée que Théodose de deux ans, en avoit quinze, & quoiqu'elle gouvernât l'état, on ne dit point par qui elle étoit gouvernée. On lui donne des talens au-dessus de son sexe. On ne parle plus d'Anthémius. Il faudroit cependant, pour l'honneur de Pulchérie, qu'on nous eût appris la mort de ce ministre; quoiqu'il en soit, le règne de Théodose prouva que cette princesse a eu peu de talens ou peu d'influence.

Théodose avoit de la douceur, de la piété, du goût pour les arts & pour les sciences, & même assez d'intelligence pour y faire quelques progrès. Curieux de s'instruire, il donnoit beaucoup de tems à l'étude: il paroïssoit ne vouloir rien ignorer de ce qu'il est possible de savoir. Avec ces qualités, qui se montroient en lui dès son enfance, il se conduisit néanmoins comme un prince foible & ignorant.

Il y a deux sortes de curiosité. L'une nous fait dédaigner tout ce qui nous est étranger, pour nous porter aux choses qu'il est de no-



tre devoir de connoître. Elle ne se lasse point : elle ne quitte pas un objet qu'elle ne l'ait approfondi , & si elle trouve des obstacles , elle n'en fait que plus d'efforts. Cette curiosité , qui est le caractère des ames fortes , peut seul donner des connoissances vraies , solides & utiles.

Il y a une autre curiosité , qui se trouve quelquefois dans une ame lâche , lente & paresseuse : tout la dégoûte ; elle ne s'entretient qu'en changeant d'objet continuellement & sans discernement. Elle effleure tout : elle ne saisit rien : si elle s'arrête quelquefois , c'est sur des choses frivoles , qui ne demandent aucun effort de la part de l'esprit. Alors elle se laisse tomber avec le poids de son inertie , elle s'appesantit , & elle fatigue par des questions puériles ceux à qui elle croit demander des lumières.

Telle étoit la curiosité de Théodose ; ceux qui font son éloge le disent instruit dans tous les arts & dans toutes les sciences. Il étoit peintre ; il étoit sculpteur ; il avoit étudié la botanique ; il savoit la médecine ; il se piquoit de se connoître en pierres précieuses ; il se croyoit théologien.

Il étoit cependant peu instruit en tous genres , si nous en jugeons par ses connois-



394 HISTOIRE ANCIENNE.  
fances en théologie. Il avoit fait sa principale étude de cette science, & on admiroit surtout, dans cette partie, les progrès de son esprit.

Sa piété dégénéroit en foiblesse, parce que c'étoit la piété d'une ame foible. Il prioit sans cesse; il visitoit continuellement les églises; il les enrichissoit; il faisoit un monastère de son palais. Il savoit l'écriture par cœur. Il en avoit recherché & lu tous les commentaires. Il n'ignoroit aucune des questions qui troubloient l'église. Il connoissoit parfaitement toutes les pratiques religieuses. Enfin, il entretenoit, dit-on, les évêques, comme s'il eût vieilli dans le sacerdoce. Voilà ce qu'on louoit en lui. Un fait suffisoit pour nous faire juger de ses lumières. Un moine, à qui il avoit refusé une grace, eut l'insolence de lui dire qu'il le retranchoit de la communion des fidèles. A ce mot, l'empereur crut voir tomber sur lui tous les foudres de l'église. Non seulement il eut la simplicité de se croire excommunié, il crut encore devoir s'abstenir de toute nourriture jusqu'à ce que l'excommunication eût été levée par celui même qui l'avoit portée. En vain un évêque, en qui il avoit confiance, l'assura que tout le



monde n'avoit pas le droit de séparer ainsi de l'église; il ne put être rassuré que lorsque le moine même lui eut donné l'absolution. S'il y a souvent des princes aussi ignorans que celui-là, le facerdoce n'aura pas de peine à usurper l'empire. Aussi l'usurpa-t-il.

Théodose, dit Tillemont, avoit tout ce qu'il falloit pour devenir saint dans une vie particulière; &, selon l'expression de St. Augustin, il pouvoit être déifié en demeurant dans la solitude. Il avoit donc de la piété: mais sa piété étoit celle d'un moine, & cependant il avoit d'autres devoirs à remplir. Considérons-le comme souverain.

Autant sa curiosité paresseuse le portoit sur mille choses inutiles, autant elle l'éloignoit des affaires de l'empire. Incapable d'application, il laissoit faire; il approuvoit sans examiner; il signoit sans lire. Il avoit plus de vingt ans lorsqu'on lui fit signer un acte par lequel il abandonnoit sa femme pour être esclave. Pulchérie lui avoit elle-même tendu ce piège. Il parut honteux de sa négligence, & il ne se corrigea pas. Il eut trouvé trop de fatigue à veiller sur la conduite de ses ministres: il avoit plutôt fait d'abandonner sa confiance à qui la vouloit, & de laisser faire.



De tous ceux qui entourent un prince foible, les valets font les plus à portée de se faisir de cette confiance qu'il veut déposer quelque part. Les eunuques gouvernèrent donc sous Théodose. Ils l'occupèrent des jeux, & ils prirent pour eux les affaires. Au lieu de commander, il obéissoit : mais il se trouvoit foulagé.

Il falloit donc obéir aux eunuques, ou être traité comme rebelle au souverain, & ce fut une source d'injustices & d'atrocité. St. Isidore, qui vivoit sous ce règne, dit qu'on donnoit des héritiers à des hommes encore vivans ; qu'aux uns, on enlevoit leurs enfans ; à d'autres, leurs femmes, & qu'il y avoit peu de citoyens riches à qui on ne ravît les biens.

Parce que l'empereur manquoit de courage, les ministres achetèrent la paix. Aussitôt les barbares en firent commerce ; & comme ils étoient toujours en armes, elle étoit encore à vendre après qu'on l'avoit rachetée. Ce commerce devint ruineux pour l'empire. Les trésors qu'on livroit si souvent, en échange d'une paix qu'on montrait sans la donner, mirent dans la nécessité de surcharger les peuples ; & il arriva que l'excès des impôts, joint aux injustices les plus



criantes, chassoit de l'empire les meilleurs citoyens. On préféroit d'aller vivre parmi les barbares.

C'est sur-tout par son zèle pour la religion que Théodose paroît avoir mérité des éloges. Ce zèle néanmoins n'a pas toujours été favorable à la vérité. Il se porta pour juge dans les questions qui divisèrent l'église, ou plutôt il en fit juge ses eunuques. Ce n'est pas qu'il voulût s'arroger sur les évêques le droit d'en décider : mais, comme je l'ai dit, les eunuques étoient plus près de lui pour se saisir de sa confiance.

Il contribua encore par une piété peu éclairée aux déréglemens des ecclésiastiques. C'est ce que remarque Tillemont d'après St. Isidore. *La piété des princes religieux a fait voir ou même a causé l'irréligion des évêques*, dit ce saint. *Les honneurs extrêmes qu'ils leur ont rendus ont affoibli la piété de ceux qui recevoient ces honneurs ; & les grandes libéralités qu'ils leur ont faites leur ont donné occasion de vivre dans les délices & dans les excès du luxe.*

Cette piété, dont parle St. Isidore, ne contribuoit pas seulement à corrompre la discipline ecclésiastique ; elle entretenoit encore le fanatisme des idolâtres & des hérés-



tiques qu'elle faisoit persécuter. Théodose renouvela les loix portées contr'eux par ses prédécesseurs, & donna lieu aux plus grands désordres. Les villes furent exposées aux irruptions des moines, qui, se croyant par état les exécuteurs de ces loix sévères, sortoient en force de leurs déserts, tomboient sur les hérétiques, sur les idolâtres, sur les Juifs, soulevoient les peuples, insultoient les magistrats, & commettoient toutes sortes de violences. L'Egypte, où ils étoient en grand nombre, & dont le peuple avoit toujours le même fanatisme, a été plus d'une fois le théâtre de leurs séditions sanglantes. En 415, les Juifs furent chassés d'Alexandrie. On pilla leurs biens : on en massacra plusieurs ; & Hipatie, parce qu'elle étoit païenne, fut mise en pièces par le peuple. C'étoit la fille du géomètre Théon. Elle donnoit elle-même des leçons de philosophie. On faisoit cas de ses connoissances, & on respectoit ses mœurs. Il est fâcheux que le zèle, quelquefois trop impétueux de St. Cyrille, alors évêque d'Alexandrie, paroisse avoir contribué à ces malheurs. Théodose ne les punit pas. On n'en fera pas étonné.

En Perse, vers le même tems, le zèle inconsidéré d'un évêque fut la cause d'une



violente persécution contre les Chrétiens. On prétend qu'Isdegerde , roi de Perse , avoit conçu le dessein d'embrasser le christianisme lorsque l'évêque Abdas brûla un temple du pays. Cette violence le fit changer de résolution , & il devint persécuteur. La persécution , qui dura jusque sous Varenne son fils , forçoit les Chrétiens à se réfugier sur les terres de l'empire. Varenne les fit redemander : Théodose les refusa , & ce fut le sujet d'une guerre. La paix se fit l'année suivante , en 422.

A la mort d'Honorius , Théodose eût tenté de réunir les deux empires sous sa domination , si cette entreprise ne l'eût pas engagé dans une guerre. Mais Jean , secrétaire d'état d'Honorius , avoit été proclamé auguste , & il comptoit sur une armée de Huns , qu'Aëtius , son général , devoit lui amener.

Théodose se borna donc à l'Orient , reconnut Valentinien III pour empereur , & l'envoya en Italie avec Placidie sa mère. Il lui donna une armée commandée par Ardabure.

Jean étoit déjà décapité , lorsqu'Aëtius arrivoit à son secours avec un corps de Huns ; ce général qu'il importoit de gagner ,



passa au service de Valentinien, qui fut généralement reconnu ; & Placidie gouverna sous le nom de son fils, enfant de six ans. Il semble que l'empire fût condamné à n'avoir plus de chef.

Valentinien devoit principalement l'empire au courage & à la fidélité de Boniface, qui commandoit en Afrique. Aëtius, jaloux des droits que ce général avoit à la faveur, tenta de le rendre suspect à Placidie, & il y réussit. En même tems, il écrivit à Boniface qu'on l'accusoit d'une conspiration, & lui conseilla de veiller à sa sûreté.

Boniface, qui comptoit sur l'amitié d'Aëtius, ne douta point que sa perte ne fût arrêtée. Appelé à la cour, il refusa de s'y rendre, & il disposa tout pour se défendre dans son gouvernement. Placidie, que cette conduite confirmoit dans ses soupçons, crut voir dans Aëtius un sujet fidèle, & arma contre Boniface.

Celui-ci, trop foible pour résister aux troupes de Valentinien, appelle les Vandales, établis dans la Boetique depuis quelques années, & il leur fournit des vaisseaux pour passer le détroit. En moins de deux ans, Genseric, leur roi, capitaine hardi, prudent habile sur-tout à semer la division



parmi ses ennemis , se rendit maître de toute l'Afrique , à l'exception de Carthage , Hippone & Cirte : révolution qui ne fut pas moins funeste à l'église qu'à l'empire.

Placidie ayant enfin reconnu qu'Aëtius l'avoit trompée , rendit sa confiance à Boniface , qui tenta vainement de chasser les Vandales. Il perdit encore Hippone , & il fut battu.

A son retour , Valentinien lui donna le commandement des armées , & l'ôta ou voulut l'ôter à son rival. Mais Aëtius , qui étoit dans les Gaules à la tête des troupes , le conserva. Il faisoit alors la guerre aux Francs , qui s'établissoient dans la Belgique ; & il paroît qu'il leur céda par un traité les terres qu'ils avoient conquises.

Pour lui ôter le commandement , il falloit le vaincre. Boniface le vainquit. Cette victoire priva l'empire de deux grands généraux. Boniface mourut de ses blessures quelques jours après ; & Aëtius se retira chez les Huns , dans la Pannonie , où il leva une nouvelle armée.

Avec le secours de ces barbares , il devenoit formidable. Placidie traite avec lui : elle lui rend le commandement des armées : elle y ajoute le titre de Patrice ; & ce fut



encore un bonheur pour l'empire qu'Aëtius voulût le servir.

Telle étoit la foiblesse du gouvernement : il ne pouvoit punir un rebelle : il se voyoit contraint à le rechercher par des graces. Il autorisoit donc à tout oser ; & on peut juger des abus qui s'introduisoient dans ces tems de révolutions , où l'avarice le fanatisme & la férocité confondoient tous les droits. Exactions de la part des magistrats , soulèvemens de la part des peuples : voilà le tableau qu'offroient les provinces. Dans cet état déplorable , elles se réjouissoient en quelque sorte des invasions des barbares , qui n'ayant pas encore appris les vices des Romains , leur faisoient espérer un gouvernement moins odieux.

La plus grande partie des Gaules avoit été abandonnée aux Francs , aux Goths & aux Bourguignons. Valentinien conservoit peu de chose en Espagne , où les Suèves s'étoient emparés de la Bœtique , abandonnée par les Vandales. Il ne lui restoit en Afrique que Cirte & Carthage ; & l'Illyrie occidentale étoit moins à lui qu'aux barbares qui la vouloient ravager.

Par-tout où les barbares s'établissoient , ils portoient l'arianisme ou l'idolatrie ; & ils



s'armoient contre les catholiques qu'un zèle inconfidéré armoit contr'eux. Il sembloit qu'une persécution générale dût achever d'exterminer les peuples. C'étoit l'effet de l'intolérance des empereurs. Leurs loix étoient prises à la lettre, dans ces tems où les barbares, qui conservoient leur férocité jusque dans le sein du christianisme, ne cherchoient que des prétextes pour s'égorger. Je n'en donnerai qu'un exemple.

Sous le règne de Théodose le grand ; Ithace, évêque en Espagne, suscita une violente persécution contre les Priscillianistes ; hérétiques auxquels on reprochoit les erreurs des Gnostiques & des Manichéens. On leur enlevait leurs églises, on les chassoit des villes, on les dépouilloit de leurs biens, on les faisoit mourir dans les supplices. Ce fanatique, à la vérité, fut condamné dans plusieurs conciles. On fit schisme avec lui ; & on voit parmi ceux qui s'élevoient contre ses violences, St. Martin, St. Ambroise, & le pape Sirice. Il ne faisoit néanmoins qu'exécuter à la lettre les loix des empereurs.

Les Priscillianistes s'armèrent à leur tour contre les Ithaciens, lors de l'invasion des Vandales. Ils recouvrèrent leurs églises pendant les désordres qu'occasionna cette révo-



lation, & les évêques catholiques n'eurent plus la liberté de communiquer entr'eux. C'est alors que l'Espagne fut réduite à l'état le plus déplorable. La discipline se perdit, la foi s'altéra, les opinions se mêlèrent comme les peuples, on ne fut plus ce qu'on devoit croire, & cependant on s'égorgeoit toujours.

L'empire d'Orient étoit entier ou à-peu-près. Il comprenoit l'Illyrie orientale, la Thrace, le Pont, l'Asie mineure, la Syrie & l'Egypte. Les barbares n'avoient pu s'y établir nulle part, & il jouissoit de la paix qu'il avoit faite avec la Perse : mais l'église étoit troublée.

La nature humaine & la nature divine ne font en Jésus-Christ qu'une seule personne. Les Apollinaristes, pour expliquer ce mystère, imaginèrent que le Verbe est l'unique ame de Jésus-Christ. En combattant cette hérésie, on tomba dans une autre. On ne vit dans le Sauveur qu'une ame humaine : on nia que les deux natures fussent unies de manière à ne former qu'une seule personne ; & on dit que le Verbe habite dans l'homme comme dans un temple. Il s'en suivoit delà qu'un Dieu n'est pas né, n'a pas souffert, n'est pas mort pour nous.

Nestorius, évêque de Constantinople,



fut l'auteur de cette hérésie. Vain , présomptueux & violent , il se fit connoître dès le jour de son intronisation , lorsque prêchant devant l'empereur , il lui adressa ces paroles : *faites que la foi orthodoxe règne seule sur la terre , & je vous ferai régner avec Dieu dans le ciel ; aidez-moi à exterminer les hérétiques & j'exterminerai les Perses avec vous.* Il ne lui manquoit plus que de dire : *pensez comme moi , ou je vous exterminerai vous-même.* D'autres le diront.

Il ne tenoit pas à ce fanatique que le sang ne coulât de toutes parts. Il persécuta les hérétiques à l'abri d'une loi qu'il obtint de Théodose , & dans laquelle sont nommés les Eunomiens , les Valentiniens , les Montanistes , les Messaliens , les Marcionites , les Phoriniens , les Paulianistes , les Donatistes , les Audiens , les Manichéens , les Ariens , les Macédoniens , les Apollinaristes , les Novatiens , les Sabbatiens , les Priscillianistes , les Phrygiens , les Borboriens , les Euchites ou enthousiastes , les Hidroparastates , les Ascodrugites , les Marcellins. Il n'y est point fait mention des Pélagiens , parce que Nestorius leur étoit favorable. Il importe peu de connoître les erreurs de tous ces hérétiques : il suffit seulement de considérer leur nom.



bre, & on jugera des troubles que la persécution devoit produire. Elle commença à Constantinople contre les Ariens. En cinq jours, Nestorius les réduisit à un tel désespoir, qu'ils brûlèrent eux-mêmes leur église. Il fut surnommé l'incendiaire. L'incendie consuma plusieurs maisons.

Cet hérésiarque persécuteur souleva bientôt toute l'église. St. Cyrille, évêque d'Alexandrie, le combattit avec force. Nestorius lui répondit par des accusations calomnieuses; & il le fit condamner dans un concile qui se tint à Constantinople. Vous jugez qu'étant à la cour, il eut pour lui les eunuques, & par conséquent Théodose.

Cependant un synode de Rome le condamnoit, & le pape Célestin avoit chargé St. Cyrille d'exécuter en son nom la sentence portée contre cet hérésiarque. Un concile général parut alors nécessaire. Tous les évêques en desiroient la convocation, & Nestorius la demandoit lui-même: il comptoit sur son crédit à la cour. Ce concile, convoqué par l'empereur, s'ouvrit à Ephèse le jour de la pentecôte de l'année suivante.

Il ne vint à ce concile aucun évêque ni d'Afrique, ni d'Espagne, ni des Gaules. Il n'y avoit plus dans ces provinces de voitures



publiques : & d'ailleurs les chemins , infestés de gens armés , ne permettoient pas de s'engager dans de longs voyages.

Les évêques d'Egypte & ceux de l'Asie mineure , arrivés les premiers , condamnèrent & déposèrent Nestorius , le jour marqué pour l'ouverture du concile , & sans attendre les autres évêques. Les députés du pape , qui survinrent après le jugement , approuvèrent tout ce qui avoit été fait. Mais cette précipitation ayant offensé les évêques d'Orient , qui avoient Jean d'Antioche à leur tête , ils firent schisme , & ils déposèrent dans leur synode St. Cyrille d'Alexandrie & Memnon d'Ephèse.

Les deux partis sollicitoient à la cour. Théodose , mal instruit comme à son ordinaire , crut faire sagement d'approuver tout-à-la-fois la déposition de Nestorius , celle de St. Cyrille & celle de Memnon. C'est ainsi que se portant pour juge entre les deux partis , il les condamnoit & les approuvoit en même tems l'un & l'autre. A la fin , néanmoins , Nestorius , malgré ses intrigues , resta seul déposé. L'empereur rétablit St. Cyrille & Memnon sur leurs sièges ; & Jean d'Antioche abandonna l'hérésiarque. Mais l'hérésie ne fut pas éteinte.



En voulant prouver contre Nestorius que les deux natures en J. C. font une seule personne, St. Cyrille se servit quelquefois d'expressions qui paroissent confondre les deux natures en une : tant il est difficile à ceux qui combattent une erreur d'éviter jusqu'à l'apparence d'une erreur contraire.

Eutychès prit à la lettre les expressions de St. Cyrille. En convenant qu'avant l'incarnation la nature divine & la nature humaine étoient distinctes, il avança que par l'incarnation elles s'étoient confondues : & que, comme en Jésus-Christ, il n'y a qu'une seule personne, il n'y a qu'une seule nature.

Eutychès étoit un moine de Constantinople, qui avoit la protection de Chrysaphius, eunuque tout puissant à la cour. Théodose se déclara pour lui. Il eut pour sectaires tous les moines d'Egypte ; & il fut sur-tout soutenu par Dioscore, successeur de St. Cyrille. Cette hérésie n'éclata que quelques années après celle de Nestorius. Je les rapproche, parce que je préfère l'ordre des choses à celui des tems.

Les eutychéens accusoient les catholiques d'être nestoriens, & les catholiques accusoient les eutychéens d'être apollinaristes. De-là naquirent de longues dissensions & de  
grands



grands troubles. Observons la conduite de l'empereur : c'est à quoi nous devons nous borner.

Eutychès ayant été condamné à Constantinople dans un concile auquel présidoit St. Flavien , évêque de cette ville ; Chryfaphius, l'ennemi de Flavien , se plaignit à Théodose de cette condamnation ; il la lui représenta comme une injustice criante , & il l'assura que tous les pères du concile étoient autant de nestoriens. Aussitôt l'empereur fait venir l'évêque de Constantinople : il en exige une profession de foi ; & il convoque un concile à Ephèse pour le juger. Il ne parloit que d'extirper les restes du nestorianisme , & il devenoit le fauteur d'une nouvelle hérésie.

L'intrigue fit Dioscore président du concile , & lui donna main forte. Proclus , qui commandoit en Asie , eut ordre de marcher à Ephèse avec des troupes. Cette précaution ne fut pas inutile. Les soldats parurent lorsque Dioscore les demanda , & il fallut céder à la force. Ce conciliabule déclara Eutychès orthodoxe : il déposa St. Flavien ; & l'empereur exila les évêques qui ne voulurent pas souscrire à ces iniquités. On tenta vainement de lui dessiller les yeux. Tant qu'il vécut , Dioscore jouit de sa victoire pour



troubler l'Orient ; & ce n'est qu'après la mort de Théodose, qu'Eutychès a été condamné dans le concile de Chalcédoine. Son hérésie dure encore aujourd'hui.

Dans le tems que l'hérésie de Nestorius troubloit l'Orient, Attila & Bléda, chefs des Huns, menaçoient l'empire ; & Théodose achetoit la paix. Il s'engagea à ne donner aucun secours aux ennemis des Huns, à rendre tous les transfuges qui s'étoient retirés sur les terres de l'empire, & à payer tous les ans un tribut de sept cent livres pesant d'or. Après avoir fait ce traité, les Huns tournèrent leurs armes contre les nations septentrionales. Nous les reverrons bientôt

## CHAPITRE VI.

*Jusqu'à la mort d'Attila.*

**N**OUS avons vu des hérésies en Orient. En Occident, où l'on étoit plus barbare, on subtilisoit moins ; & nous n'y verrons que des guerres.

Pour obtenir la paix de Genferic, Valentinien lui avoit abandonné une partie de l'Afrique, & il lui restoit assez d'ennemis,



Il étoit alors en guerre avec Théodoric, roi des Goths établis dans l'Aquitaine; avec les Bourguignons, auxquels Aëtius fut même obligé de céder de nouvelles terres; & avec les Suèves, qui étoient maîtres de la plus grande partie de l'Espagne. Pendant que ces guerres occupoient les troupes, le gouvernement, tous les jours plus foible, livroit les côtes aux pirateries des barbares; & l'intérieur des provinces aux troupes des brigands qui les ravageoient.

Dans ce désordre, il sembloit que pour assurer ses biens & sa liberté, chacun eût recouvré le droit de sa propre défense, & que ce fût une nécessité de piller, pour n'être pas pillé soi-même. Tout le monde arma. Les payfans, rassemblés par troupes, sous le nom de *Baguades*, se soulevèrent principalement dans les Gaules; & ils commirent toutes sortes de violences, pour se soustraire aux vexations des riches & aux rapines des magistrats.

Ces troubles ouvroient l'empire aux ennemis. Genséric en profita. Il rompit la paix, prit Carthage, & fit une descente en Sicile. Aëtius étoit alors occupé dans les Gaules, & Littorius, autre général de l'empereur, avoit été défait & pris par Théodoric. Va-



lentinien permit à ses sujets de s'armer pour leur défense, & leur donna tout ce qu'ils pourroient prendre sur les Vandales. Il ne faisoit que montrer sa foiblesse.

L'Orient arma. L'eunuque Chrysapius, qui se propoisoit la conquête d'Afrique, épuisa l'empire pour équiper plus de mille vaisseaux. La flotte aborde en Sicile. Elle est à charge, sans être utile. Genferic amuse les généraux par de feintes négociations. L'armée dépérit; & Théodose est bientôt obligé de la rappeler pour défendre ses provinces, attaquées par les Perses, les Sarrasins, les Ismaures & les Huns. Genferic alors fit la paix, & resta maître de toute l'Afrique.

Attila & Bléda, après avoir répandu la terreur dans la Tartarie, jusqu'à la Chine, étoient revenus en Europe. Ils menaçoient l'Illyrie, & ils offroient de vendre encore la paix à Théodose. Pour cette fois, le conseil de l'empereur osa montrer de la fermeté. Ce fut la ruine de l'Illyrie, de la Mœsie & de la Thrace; & il fallut finir par acheter la paix. Elle coûta six mille livres pesant d'or, & deux mille qu'on s'engageoit à payer chaque année.

En faisant ces traités honteux, les em-



pereurs vouloient ne donner aux rois barbares , que le titre de généraux de l'empire ; & ils appeloient *igages* les tributs qu'ils étoient forcés de payer. Attila ne rejetoit ni n'acceptoit ce titre. Ce n'est pas pour des choses d'étiquette qu'un barbare fait la guerre. Mais il prétendoit avoir , parmi ses esclaves , des rois qui valoient les généraux des empereurs & les empereurs mêmes. *Mon maître & le vôtre* , disoient à Théodose les ambassadeurs de ce conquérant ; & Théodose faisoit de magnifiques présens à ces ambassadeurs. Lorsqu'Attila vouloit enrichir quelques-uns de ces esclaves , il les envoyoit en ambassade à Constantinople.

Attila fit mourir son frère , & régna seul sur les Huns. Il avoit subjugué toutes les nations de la Germanie & de la Scythie , & on prétend qu'il étendit son empire jusqu'à l'Océan oriental. C'est-à-dire , que la terreur de son nom se répandit dans le nord de l'Europe & de l'Asie , & pénétra bien au-delà des lieux où il porta ses armes. Les hordes qui erroient dans la Tartarie ont pu reconnoître sa domination , soit par crainte , soit pour se rendre elles-mêmes plus redoutables , mais il ne régnoit pas sur elles comme on règne sur des peuples



policés. L'opinion faisoit sa puissance, plutôt que la force; & quoiqu'il fit trembler les Romains, son vaste empire devoit tomber avec plus de rapidité qu'il ne s'étoit élevé.

On n'en jugeoit pas ainsi à Constantinople. Théodose, qui désespéroit de vaincre Attila, tenta de le faire assassiner. Ce fut Chrysa-phius, son ministre, qui lui en donna le conseil; & ce lâche eunuque l'assura du succès de cette perfidie. Mais tout fut découvert au roi des Huns, qui demanda que Chrysa-phius lui fût livré, & qui traita Théodose comme un esclave perfide envers son maître. L'empereur fut obligé de prodiguer ses trésors pour conserver son ministre.

Pendant qu'il ruinoit ainsi l'empire, c'est alors que, fauteur de l'hérésie d'Eurychès, il troubloit l'église. Il mourut l'année suivante dans la quarante-troisième année de son règne.

Il y avoit plusieurs années qu'Honorina, sœur de Valentinien, princesse que son frère avoit chassée du palais à cause de ses débauches, invitoit Attila à porter les armes en Italie, & lui offroit sa main. Le roi des Huns n'avoit paru faire aucune attention aux sollicitations de cette femme, lorsqu'après la mort de Théodose, il la demanda en



mariage à Valentinien, avec la moitié de l'empire. Il supposoit sans doute qu'elle y avoit des droits. On lui répondit qu'elle n'en avoit point.

Marcien, vieux soldat qui avoit succédé à Théodose, refusoit de payer le tribut. Il répondoit qu'il n'avoit que du fer pour les ennemis. L'Orient, sous ce nouveau prince, paroissoit donc pouvoir se défendre. L'Occident offroit une conquête plus facile. C'est ce que Genseric représentoit au roi des Huns, & il l'invitoit à conquérir les Gaules. Il vouloit sur-tout l'armer contre Théodoric, dont il étoit l'ennemi.

Attila s'engage dans cette guerre. Pour en assurer le succès, il négocie tout-à-la-fois avec Théodoric & avec Valentinien : il feint de rechercher également l'alliance de l'un & de l'autre : il tente de persuader aux Romains qu'il arme contre les Goths, & aux Goths qu'il arme contre les Romains : prêt à tomber sur celui des deux peuples qui se laissera surprendre. Il ne trompa personne : Aëtius ouvrit les yeux à Théodoric.

Sa promptitude parut d'abord le servir mieux que sa politique. A la tête de cinq cent mille hommes, il avoit déjà ravagé presque toute la partie des Gaules, qu'arrê-



sent le Rhin , la Moselle , la Marne & la Seine , & il assiégeoit Orléans , lorsqu'Aëtius arrivoit à Arles , où il n'avoit encore rassemblé que peu de troupes. Le roi des Visigots , Mérouée roi des Francs , les Bourguignons , & d'autres peuples viennent grossir l'armée de ce général. Il fait une marche forcée. Il surprend les Huns , il en fait un grand carnage , il les poursuit jusque dans la Champagne , où il remporte une victoire complète. Plus de cent soixante mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Théodoric fut du nombre des morts.

Le Nord ne produisoit que des soldats. Quelle que fût donc la perte d'Attila , il lui étoit facile de la réparer ; & dès l'année suivante , il porta l'effroi en Italie. Il prit d'assaut Aquilée , qu'il ruina entièrement ; il dévasta la Vénétie & la Ligurie , & il parut menacer Rome. C'est à cette occasion que les habitans de la Vénétie cherchant un asyle dans les isles du Golfe , jetèrent les fondemens de la république de Venise.

Attila , malgré ses succès , ne savoit encore s'il devoit marcher contre Rome. Il avoit à défendre ses états contre l'empereur d'Orient , qui lui déclaroit la guerre : son armée dépérissoit par les maladies ; & Aëtius,



à qui Marcien avoit envoyé des secours , venoit de remporter quelques avantages. Il craignoit sans doute ce général. Telle étoit sa position , lorsque le pape Saint Léon , envoyé par Valentinien , vint lui demander la paix ; il l'accorda. Mais les Romains se soumirent à un tribut. Il mourut l'année suivante.

L'empire d'Attila finit avec lui. Ses fils l'affoiblirent , parce qu'ils le partagèrent , & plus encore parce qu'ils ne succédèrent pas à la réputation de leur père. Les peuples , auparavant soumis , secouèrent le joug. Les Huns , presque toujours vaincus , se dispersèrent. Une partie se retira vers le Pont-Euxin , un grand nombre se confondit avec les autres barbares , quelques - uns se donnèrent aux empereurs d'Orient. Enfin , quinze ou vingt ans après la mort d'Attila , cette nation fut comme éteinte. Son nom ne paroît plus dans l'histoire.

Le grand talent d'Attila étoit sans doute de subjuguier les imaginations foibles. Fier , intrépide , hardi dans ses projets , il paroïssoit inspiré du dieu des combats. On croyoit même qu'il combattoit avec une épée que ce dieu lui avoit donnée , & on lui rendoit une espèce de culte. Les rois



qu'il traînoit à sa suite attendoient ses ordres sans oser l'envisager, & tous ses soldats trembloient devant lui. Cependant il n'est pas sûr qu'il ait été un grand capitaine. Il ne paroît pas avoir eu d'autres idées de conquêtes, que celles que se font tous les barbares. C'étoit assez pour lui de piller, de ravager, de se faire redouter. Il n'imagina jamais de former aucun établissement solide. Sa domination passagère fut l'effet de la foiblesse de ses ennemis, plutôt que de ses talens militaires.

Sans foi avec les peuples auxquels il faisoit la guerre, il se piquoit de rendre justice à ceux qui lui étoient soumis. Il ne souffroit pas qu'on les opprimât, & il punissoit les violences qui leur étoient faites. Avec un extérieur simple, il affectoit de se mettre au-dessus des rois par son mépris pour le faste. C'est sur une chaise de bois que les ambassadeurs de Théodose le trouvèrent assis; & dans le repas qu'il leur donna, il les fit servir en vaisselle d'or & d'argent, pendant qu'on le servoit lui-même en vaisselle de bois. On auroit dit qu'en dépouillant les Romains, il vouloit plutôt les appauvrir que s'enrichir lui-même. En effet, on ne voit pas le besoin que les Huns pouvoient



avoir d'or & d'argent ; & on auroit jugé , à leur genre de vie , qu'ils devoient au moins être exempts d'avarice. Mais la contagion des vices est si rapide , que les barbares devenoient avides des richesses , avant d'en connoître l'usage.

## C H A P I T R E V I I .

*Jusqu'à la ruine de l'empire d'Occident.*

**A**PRES la mort de Théodose le jeune , il semble que l'Orient devoit appartenir à Valentinien : car les deux empires se réunissoient lorsque l'un des deux empereurs ne laissoit après lui personne avec le titre de César ou d'Auguste. Heureusement pour l'Orient , il eût été impossible à Valentinien de faire valoir ses prétentions. Il n'y songea même pas , & on disposa de cet empire sans le consulter.

Je fonde uniquement ses droits sur ce qu'il étoit empereur d'Occident , & non sur ce qu'il avoit épousé Eudoxie , fille de Théodose. Car l'empire ne se régloit pas comme les autres successions : une fille n'en héritoit pas , & par conséquent elle ne pouvoit pas le porter à son mari.



Pulchérie vivoit encore. Il est évident que le nom d'Auguste n'étoit en elle qu'une dignité sans pouvoir, & non un titre qui donnât des droits : mais alors on ne faisoit pas ces distinctions. Il semble qu'elle ait cru que l'empire ne lui appartenoit pas, puisqu'elle n'osa pas s'en saisir, & il semble aussi qu'elle ait cru qu'il lui appartenoit, puisqu'elle en disposa. Elle s'imagina, parce qu'elle étoit Auguste, que celui qu'elle épouserait seroit Auguste comme elle; & quoique son entreprise fût sans exemple, elle ne trouva point de contradiction. Elle épousa donc Marcien, & elle lui donna l'empire. Elle y mit seulement pour condition, qu'il respecteroit sa virginité. Elle avoit cinquante-deux ans, & Marcien en avoit cinquante-huit. C'étoit un soldat de fortune, qui avoit été attaché au général Aspar, fils d'Ardabure.

Dès la seconde année de ce règne, on tint à Chalcédoine le quatrième concile œcuménique, où l'empereur & l'impératrice assistèrent, & montrèrent leur zèle pour la foi catholique. Ce concile condamna l'hérésie d'Eutychès, fit plusieurs canons sur la discipline, & donna le second rang au siège de Constantinople, quoique jusqu'alors Alexandrie & Antioche eussent eu la préémi-



nence. Le pape St. Léon refusa son consentement à ce dernier décret. C'est depuis ce concile qu'on a donné le titre de patriarche aux évêques de Rome , de Constantinople , d'Alexandrie , d'Antioche & de Jérusalem.

Sous les empereurs , les persécutions venoient souvent à la suite des décisions d'un concile. Marcien fut plus sage. *Il appuya de toute son autorité & par un grand nombre d'édits , dit Tillemont , les décrets du concile de Chalcedoine. Mais ce fut sans y mêler aucune violence qui pût rendre la vérité odieuse. Car il n'ordonna jamais qu'on forçât personne à avouer & à signer quoique ce fût malgré lui , ne voulant point faire entrer les hommes dans le chemin de la vérité par des menaces & des violences.*

Je rapporte les expressions de Tillemont , parce que , s'il loue la modération de Marcien , il a plus applaudi encore aux loix violentes de Théodose le grand. Ceux qui , comme lui , font des compilations , sont exposés à se contredire , parce qu'ils pensent d'ordinaire d'après différens écrivains , & rarement d'après eux-mêmes (1).

---

(1) Je ne prétends pas diminuer le mérite de l'ouvrage de ce savant. Au contraire , je déclare que j'y ai puisé le fond de tout ce que je dis sur l'histoire ecclésiastique des premiers siècles.



Quoique Marcien fût monté sur le trône dans les tems orageux, son règne fut tranquille. Les barbares, après la mort d'Attila, furent trop occupés de leurs dissensions pour former des entreprises sur les provinces romaines. Les Perses ne purent rompre la paix, parce qu'ils étoient eux-mêmes attachés par les Huns, qu'on nommoit Cidarites. Les Sarrasins, les Blemmies & d'autres peuples du midi, firent à la vérité des invasions: mais ils furent bientôt repoussés & contenus.

Marcien donna l'exemple de l'économie, ce qui suffisoit pour réprimer bien des abus, au moins à la cour: il en réprima par sa vigilance dans les provinces. Il avoit peu de lumières, mais il fut juste. Il mourut dans la septième année de son règne.

Deux ans auparavant, Valentinien avoit été assassiné lorsqu'il venoit lui-même de poignarder Aëtius, que l'eunuque Héraclius lui avoit rendu suspect. Ce prince lâche, qui vivoit dans la débauche, avoit déshonoré la femme de Maxime, personnage puissant, qui, pour assurer sa vengeance, trâma la perte d'Aëtius & se saisit de l'empire.

Sous le règne de Valentinien, le pape St. Léon obtint une loi qui soumettoit à la juridiction du saint siège tous les évêques de



l'empire. Elle leur défendoit de rien innover sans y être autorisés par le pape, & elle leur ordonnoit de comparoître à son tribunal, toutes les fois qu'ils seroient cités. Cette prérogative faisoit du pape un monarque qui pouvoit abuser de sa puissance, & il en naîtra bien des abus.

En vertu d'une loi d'Honorius, les évêques étoient devenus juges sans appel en matière civile, & tout plaideur étoit autorisé à porter sa cause devant eux. Environ quarante ans après, Valentinien abrogea cette loi. On en voyoit déjà les inconvéniens.

Maxime ne régna que trois mois. Il fut massacré à Rome, par le peuple, à l'approche de Genferic, qu'Eudoxie, veuve de Valentinien, avoit appelé. Le roi des Vandales pilla cette ville pendant quatorze jours. Il emmena avec lui un grand nombre de captifs, entr'autres Eudoxie & ses deux filles, & il refusa ces princesses à Marcien.

Un Gaulois, général de Maxime ( Avitus ) se saisit de l'empire, & après avoir régné un peu plus d'un an, il tombe entre les mains de Ricimer, qui s'étoit soulevé, & qui le fait sacrer évêque de Plaisance.

Nous avons déjà vu Constantin dans les Gaules être ordonné prêtre, lorsqu'il fut fait



prisonnier par Constantius. Ce sont là les moyens que les barbares imaginoient pour rendre un homme incapable de l'empire. Dans la suite, ils feront moines les princes qu'ils déposeront.

Le général Ricimer, Suève d'origine, n'osant ou ne pouvant prendre la pourpre, vouloit au moins en disposer, & il laissa l'empire sans chef pendant dix mois.

En Orient, on voyoit à-peu-près les mêmes scènes. Le général Aspar y dispofoit du trône & n'y pouvoit monter. Il le donna, après la mort de Marcien, à Léon qu'il comptoit gouverner, lorsque Ricimer le donnoit à Majorien qu'il comptoit gouverner également.

Majorien avoit fervi sous Aëtius. Il paroiffoit capable de retarder la chute de l'empire. Il s'occupa des moyens de rétablir l'ordre & de foulager les peuples. Il vainquit les Vandales, qui avoient fait une defcente dans la Campanie; & il força Théodoric II, roi des Goths, à quitter les armes.

Ricimer ne vouloit pas d'un prince qui fe gouvernoit par lui-même. Il le fit affaffiner, & lui donna pour fucceffeur Libius Sévérus, qui fut tel qu'il le vouloit. Egidius, tout-à-la-fois général des armées romaines dans les Gaules, & chef des Francs qui avoient chaffé



Childéric fils de Mérouée & père de Clovis , prit inutilement les armes pour venger la mort de Majorien.

Aspar n'étoit pas auffi maître en Orient , que Ricimer en Occident. Mais Léon n'avoit que des vices. Son avidité infatiable ruinoit les provinces, & armoit son bras contre les citoyens dont il vouloit la dépouille. Les Grecs néanmoins lui ont donné le furnom de grand , parce qu'il parut vouloir protéger la religion. Ils le louoient sur-tout de préférer les affaires de l'église à celles de l'état. Il me semble pourtant que dans un tems où tout préparoit la ruine de l'empire , il étoit de l'intérêt de la religion même , qu'un souverain ne donnât pas moins de soins aux affaires de l'état qu'à celles de l'église.

Anthémius , petit-fils de ce sage ministre qui avoit gouverné sous Théodose le jeune , commandoit les troupes , & venoit de se distinguer dans une guerre contre les Goths de Pannonie , lorsque par la mort de Sévère , l'empire d'Occident se trouva fans chef , & que Ricimer , qui n'osoit prendre aucun titre , gouvernoit en tyran depuis plusieurs mois. Léon donna pour empereur ce général aux Romains , qui lui avoient envoyé une députation à cet effet ; & Ricimer, forcé d'y con-



sentir, rechercha l'alliance d'Anthémius, qui lui donna sa fille en mariage.

Alors l'empereur d'Orient crut devoir prendre la défense de l'empire d'Occident, & il déclara la guerre aux Vandales. Il en donna la conduite à trois généraux, Basilisque son beau-frère, Héraclius & Marcellin. Ce dernier eut ordre d'attaquer la Sardaigne, dont il se rendit maître sans beaucoup de peine. Héraclius ayant ramassé les troupes de l'Egypte, de la Thébaidé & de la Cyrenaïque, fondit tout-à-coup par mer sur la Tripolitaine, battit les Vandales, prit Tripoli & marcha par terre à Carthage. Basilisque parut alors avec une flotte formidable, & la perte de Genseric paroïssoit assurée. Mais le Vandale feignit de vouloir traiter de la paix : il obtint une suspension d'armes ; & pendant qu'on négocioit, il surprit la flotte & la brûla. Ainsi finit cette entreprise. Basilisque, accusé d'avoir trahi l'état, fut exilé.

En recevant l'empire, Léon avoit promis de déclarer César un des fils d'Aspar, & il n'en avoit rien fait. Aspar néanmoins sembloit devoir être ménagé. Il avoit un corps de troupes à lui, & plusieurs généraux lui étoient attachés. Pour se faire un appui contre ce sujet trop puissant, l'empereur rechercha



l'alliance des Ismaures, peuple brigand qui avoit souvent ravagé l'Asie; & il appela un de leurs chefs à sa cour, Zénon, homme sans vertus, sans talens, qu'il prit pour gendre, qu'il fit consul, & auquel il donna le commandement des armées. Alors la jalousie d'Aspar ayant éclaté, Léon, qui feint de vouloir l'appaiser, tient enfin la parole qu'il lui avoit donnée. Mais bientôt après il le fait assassiner avec ses deux fils, Ardabure & Patricius. Celui-ci néanmoins ne fut que blessé

En apprenant la mort d'Aspar, Ricimer crut voir le sort qui le menaçoit. Il leva l'étendard de la révolte, & il vint assiéger Rome, où Anthémius s'étoit renfermé.

Léon envoie Olibrius au secours de l'empereur d'Occident. Ce traître se réunit à Ricimer: il se fait proclamer auguste: Rome est prise, livrée au pillage; & Anthémius est égorgé. Ricimer mourut de maladie quelques jours après, & Olibrius ne régna pas trois mois.

Glicerius prit la pourpre, & ne la porta qu'un an. La cour de Constantinople ne le reconnut pas; & Julius Népos, envoyé par Léon, & proclamé à Ravenne, le surprit, le força d'abdiquer, & le fit ordonner évêque de Salone en Dalmatie.



Sur ces entrefaites, Léon étoit mort, & avoit laissé l'empire à son petit-fils, Léon fils de Zénon.

Sous ce règne, il y eut un grand chambellan qui se fit moine, & qui continua néanmoins d'être grand chambellan & d'en faire les fonctions. Il y eut aussi un moine consul qu'on reconduisoit solennellement à son monastère, où il reprenoit son habit de moine. Ces choses sont d'autant plus étranges, que Léon avoit fait une loi qui défendoit aux moines de fortir de leurs couvens & de se répandre dans les villes. On voit combien les barbares brouilloient toutes les idées.

Sous le jeune Léon, âgé de cinq ans, Zénon eut la régence, & se trouva maître de l'empire quelques mois après, par la mort de son fils. Il le perdit l'année suivante, & s'enfuit en Isaurie. Ce prince, aussi odieux que méprisable, fut déposé par les soldats.

Basilisque, qui avoit été exilé sous Léon I, fut alors proclamé. Il donna les titres de César & d'Auguste à son fils Marc. Il souleva les Catholiques, parce qu'il se déclara pour l'hérésie d'Eutychès; & il fit un grand carnage des Isaures qui étoient à Constantinople. Zénon, à qui cette conduite forma un parti, recouvra l'empire deux ans après s'être



enfui. Il relégua Basilisque en Cappadoce , où il le laissa mourir de faim , & Marc fut fait lecteur dans une église. Pendant ces troubles , l'empire d'Occident finissoit.

Népos n'avoit régné qu'un an. Oreste , son général , auparavant secrétaire d'Attila , l'avoit chassé , & avoit donné l'empire à son propre fils , Romulus Augustus , qu'on nommoit Augustule , à cause de sa jeunesse , ou par mépris.

Pour faire cesser ces révolutions , les barbares , qui remplissoient l'empire , & qui par conséquent en étoient les maîtres , n'avoient qu'à déclarer qu'ils ne vouloient plus d'empereur. C'est ce qui arriva. Odoacre assiégea Pavie , où Oreste s'étoit enfermé , prit cette ville d'assaut , fit trancher la tête à ce général , laissa vivre Augustule , qu'il ne craignoit pas , subjugua l'Italie , & régna avec le titre de roi. C'est ainsi que finit l'empire d'Occident , dans la cinq cent septième année depuis la bataille d'Actium , & dans la douze cent vingt-neuvième depuis la fondation de Rome.





---

 CHAPITRE VIII.

*Conclusion de l'histoire romaine.*

DANS cette conclusion, je me propose, Monseigneur, de faire un tableau des différentes formes que les circonstances ont fait prendre au gouvernement. Nous mettrons ces choses dans un nouveau jour, en les renfermant dans un espace plus resserré.

Les Romains n'ont jamais eu la liberté de se faire des loix. Ils se sont élevés, & ils sont tombés par la force des circonstances. Leur situation ne leur permettoit pas de subsister par le commerce; les arts étoient peu connus en Italie; & d'ailleurs un ramas de pâtres & de vagabonds étoit peu fait pour les cultiver. Il fallut enlever des femmes & envahir des terres; & pour défendre ce qu'ils avoient pillé, ils furent dans la nécessité de piller encore. Sous Romulus, ils étoient donc, & ils ne pouvoient être que brigands.

Ainsi Rome naissante devoit périr ou s'agrandir: telle étoit sa constitution. Elle parut d'abord en changer sous Numa. Les victoires, qui rendoient les Romains redoutables, furent des circonstances favorables aux vues paci-



riques de ce prince. On dit qu'il adoucit par ses loix les mœurs du peuple ; & ce fera avec raison , s'il est vrai que les mœurs puissent devenir plus douces lorsque l'esprit ne s'éclaire pas sur les devoirs de l'humanité. Pour rendre les Romains fidèles à leurs engagements, il fit une divinité de la foi ; il en fit une autre d'une pierre , pour empêcher chaque citoyen d'usurper sur les champs de ses voisins. En un mot, il ne les contint que par la crainte de quelque dieu , & il ne leur donna aucune idée de justice. Ou plutôt il ne les contint pas ; car on ne voit pas que les Romains aient été fidèles à leurs engagements , ni qu'ils aient cessé d'usurper les uns sur les autres. Ils continuèrent donc d'être brigands , & ils furent seulement plus superstitieux.

Numa ne leur parla pas d'une autre vie. Il ne se mit pas en peine de leur expliquer ce qu'ils devoient craindre , s'ils déplaisoient aux dieux. Il étoit bien sûr que ces imaginations grossières craindroient quelque chose , & c'étoit assez.

Il laissa les dieux auxquels on croyoit , & il en imagina d'autres auxquels on ne pouvoit manquer de croire. Il ne raisonna ni sur leur nature , ni sur leur origine. Il ne les représenta pas jaloux de fouiller dans le cœur , pour



punir jusqu'aux pensées. Ils paroissoient, ainsi que le législateur, ne juger que des actions extérieures.

Toute la religion ne consistoit qu'en cérémonies. On étoit fort exact à n'y rien changer. Elles se faisoient avec magnificence, & la plus grande partie du culte rendu aux dieux étoit des fêtes pour le peuple. L'appareil des cérémonies remuoit l'imagination; l'exactitude à les observer les faisoit respecter; & les spectacles qui les accompagnoient attiroient le concours de tous les citoyens. Voilà comment les Romains se préparoient à ne s'occuper que de jeux, lorsque la guerre qui se feroit au loin ne laisseroit dans Rome qu'une populace désœuvrée.

L'unique dogme qui se soit introduit parmi eux, c'est que les dieux s'intéressoient à l'agrandissement de Rome. Il en résulroit deux choses: l'une, que le seul moyen de leur plaire étoit de servir la patrie; & l'autre, que l'utilité de la république étoit la seule règle de conduite. Par-là, tout tenoit à l'agrandissement des Romains, & l'on peut ajouter que tous les moyens d'y contribuer devoient paroître également légitimes. Avec cette façon de penser, ils commettoient des injustices, sans se croire injustes, &



& la superstition sembloit faire une vertu de leur férocité même.

Cette religion les a bien servis , précisément parce qu'elle n'a pas adouci leurs mœurs. Elle leur a laissé leur premier caractère : ils étoient brigands par état , elle les fit brigands par superstition. Il ne s'agissoit pas de s'affurer de la justice d'une entreprise : il suffisoit de consulter les augures , dont l'intérêt public étoit toujours l'interprête , & le soldat ne doutoit pas qu'il n'obéit aux dieux.

Dès que les Romains n'étoient pas capables d'être conduits par la lumière , Numa eût mal fait de raisonner avec eux : il ne pouvoit employer que la superstition. Mais ses institutions ne corrigeoient pas le caractère du peuple : elles le dirigeoient seulement vers le bien public ; & ce bien public n'étoit & ne pouvoit être qu'un brigandage. Tout citoyen religieux fut donc un soldat qui se croyoit tout permis avec les ennemis , c'est-à-dire , avec les peuples voisins. Si Numa , comme on le dit , & comme en effet il le paroît , a cru faire des Romains un peuple pacifique , il s'est prodigieusement trompé.

Quand je rapporte des institutions à Romulus & à Numa , ce n'est pas que je veuille



affurer qu'ils en font les auteurs. Mais la tradition, qui les leur attribue, prouve qu'elles sont anciennes, plusieurs même remontent plus haut que la fondation de Rome, en quelque tems qu'on la suppose. Avant Romulus, la religion des peuples d'Italie avoit pour base toutes les superstitions des augures. C'étoit une conséquence que chacun d'eux crût être l'objet des dieux qu'il consultoit. Or, les Romains ayant été par les circonstances plus soldats que les autres, ont eu plus de succès, & par conséquent, plus d'occasions de persuader que les dieux protégeoient particulièrement leur ville. Voilà pourquoi cette religion a eu plus d'influence à Rome qu'en Etrurie, d'où les Romains l'avoient tirée.

Le gouvernement, d'abord mixte, devint despotique sous Tarquin le superbe; & les rois ayant été chassés, la république commença. Mais si les Romains étoient capables de faire une révolution subite, ils ne savoient pas prendre avec la même promptitude les mesures convenables à la position où ils se trouvoient. Une idée vague de liberté faisoit desirer à tous de ne pas obéir, tous auroient voulu commander. Delà, naissoit une inquiétude qui devoit les agiter sans inter-



ruption, & qui ne pouvoit s'éteindre que lorsqu'ils porteroient des fers. N'ayant point eu de législateurs, ils ont été réduits à suivre les anciens usages, ou à ne faire des réglemens qu'après coup, & d'ordinaire avec peu de prévoyance. Toujours forcés par les conjonctures, toujours remués au gré des dissensions, il ne leur a pas même été possible de se faire une idée exacte de la liberté qu'ils cherchoient.

Après l'expulsion des Tarquins, le gouvernement de Servius Tullius se conserva sous les consuls, & ce fut une source de dissensions, parce que les riches ou les patriciens se trouvèrent seuls souverains.

Je dis *les riches ou les patriciens*; & en effet, ce devoit être la même chose: car d'un côté, les Romains ne pouvoient s'enrichir que par des conquêtes; & de l'autre, les patriciens ont toujours eu, sous les rois mêmes, la plus grande part des terres conquises. Aussi les historiens remarquent ils que, lorsqu'on établit les consuls, toute l'autorité se trouva entre les mains des patriciens, & cependant les réglemens de Servius Tullius la donnoient aux riches.

Avant Servius Tullius, & lorsque les assemblées se tenoient par curies, les plébéiens



avoient la principale autorité , parce qu'ils étoient en plus grand nombre , & que le plus grand nombre faisoit les loix. Ils étoient souverains dans les comices : car leur volonté avoit son effet , sans le consentement comme avec le consentement des patriciens.

Mais les souverains avoient un frein dans les usages établis. Ils ne pouvoient pas , ou du moins ils n'imaginoient pas , pouvoir confier le gouvernement à des magistrats pris indifféremment dans l'un ou l'autre des deux ordres. Ils les choisissoient toujours parmi les patriciens.

Ceux-ci , d'ailleurs , étoient seuls en possession du sacerdoce. Maîtres des augures , ils les trouvoient favorables ou contraires à eux-mêmes , & ils avoient tiré ce parti de la religion , qu'elle sembloit n'être faite que pour eux , & qu'elle les mettoit infiniment au-dessus des plébéiens. Le sacerdoce leur confirma de plus en plus ces avantages , lorsqu'après l'établissement du consulat , les comices par centuries réunirent en leur personne la souveraineté aux distinctions.

Alors le gouvernement fut une aristocratie héréditaire. La souveraineté , retenue comme de droit par les patriciens , passa de père en fils , & les familles plébéiennes ne purent plus y avoir aucune part.



Cette aristocratie crut ne pouvoir se maintenir que par la tyrannie. On jugea que plus les plébéiens seroient misérables, plus ils seroient dans la dépendance, & tout contribuoit à les rendre misérables. Car la guerre, qui étoit à Rome le seul moyen de s'enrichir, n'enrichissoit que les patriciens, qui se faisoient de toutes les terres conquises, ou qui les acquéroient bientôt par des usures, s'ils avoient été obligés d'en céder.

A la vérité, les magistratures passèrent dans les familles plébéiennes : mais cette révolution ne fut favorable qu'au plus petit nombre. Aussitôt qu'un plébéien avoit part à la souveraineté, il prenoit la façon de penser des patriciens, & la multitude qui l'avoit élevé, trompée dans son attente, restoit dans la sujétion & dans la misère. Voilà pourquoi Rome, devenue la capitale d'un vaste empire, renferma un peuple pauvre, oisif & inutile.

Lorsque le peuple se fut retiré sur le mont sacré, les patriciens, trop avares pour abandonner des richesses acquises par des usurpations ou par des usures, aimèrent mieux lui donner des protecteurs pour l'avenir que de lui faire justice sur le passé. On créa donc les tribuns; & parce qu'on ne leur accorda



que le droit de s'opposer à ce qu'ils jugeroient contraire aux intérêts des plébéiens, on ne prévit pas combien ils seroient redoutables. Ils ne tardèrent pas néanmoins à donner des preuves de leur puissance, puisque trois ans après ils bannirent Coriolan. Comme le titre de protecteur du peuple emportoit le droit de réprimer toute vexation, il n'étoit pas naturel qu'ils s'en tinssent scrupuleusement à prononcer leur *veto*. Ils devoient porter continuellement de nouveaux coups à la puissance des patriciens, & la ruiner par conséquent tôt ou tard.

Pour bannir Coriolan, les tribuns avoient pris sur eux de convoquer le peuple par tribus; & c'est l'époque où ils furent véritablement magistrats. Car à la tête de ces comices, qu'ils assembloient sans consulter les augures, & d'où ils excluoiient les patriciens, ils pouvoient déjà balancer la puissance des consuls. Alors commença la démocratie, ou, pour parler avec plus d'exactitude, il y eut alors deux républiques dans Rome, l'une composée des patriciens, & l'autre des plébéiens. C'étoient deux souverains, qui, toujours divisés dans la paix, ne pouvoient se réunir que contre un ennemi commun.



La loi agraire , proposée par S. P. Cassius , l'an de Rome 297 , fut une source intarissable de dissensions , parce que cette loi ne pouvoit jamais s'exécuter. Aussi ce ne fut qu'un appas que les tribuns présentèrent au peuple pour se faire un appui contre les patriciens , & pour s'élever aux dignités.

Ce qui leur fut sur-tout favorable , c'est qu'on changea la forme des comices par centuries , pour leur faire prendre en partie celles des comices par tribus. Il n'est pas possible , à la vérité , ni de marquer le tems où se fit ce changement , ni d'expliquer exactement en quoi il consistoit. Mais il est certain que le droit de prérogative fut transporté aux comices par centuries. Or , par-là , celle qui renfermoit le plus de plébéiens pouvoit voter la première , & cela suffisoit pour faire passer , au moins quelquefois , toute l'autorité dans le second ordre. Car le suffrage de la prérogative entraînoit d'ordinaire tous les autres ; le sort qui l'avoit déclarée , faisant présumer que les dieux manifestoient par elle leur volonté.

Alors , dans les comices par centuries , les patriciens & les plébéiens luttoient , pour ainsi dire , & empiétoient tour - à - tour les uns sur les autres. Les patriciens pouvoient



diviser le peuple, parce qu'ils entraînoient de leur côté une partie de leurs cliens; & le peuple pouvoit aussi diviser les patriciens, parce qu'il y en avoit toujours qui prenoient ses intérêts, soit par justice, soit par ambition. Ainsi les deux souverains qui partageoient la république étoient toujours dans une espèce de guerre, & avoient toujours aussi des intelligences réciproquement l'un chez l'autre.

Dans cette confusion, les patriciens & les plébéiens cessèrent peu-à-peu de faire des corps distincts. On ne remarqua plus que le sénat & le peuple, & ce furent alors ces deux ordres qui se disputèrent la souveraineté. Le sénat attiroit dans son parti les plus riches citoyens: mais le plus grand nombre, les plus ambitieux sur-tout, étoient dans le parti contraire.

Une chose soutint l'autorité du sénat sur son penchant: c'est le respect du peuple pour ce corps; respect dont il s'étoit fait une si grande habitude, qu'il fut long-tems avant d'oser tout ce qu'il pouvoit. Aussi y eut-il un intervalle où le sénat & le peuple, les comices par centuries & les comices par tribus, les tribuns & les consuls, maintenoient dans la république un équilibre presque parfait. Cet intervalle fut court, parce que



l'équilibre ne tenoit qu'à l'opinion. On n'y étoit parvenu que par les diffensions qui avoient élevé les plébéiens : il ne pouvoit manquer de se détruire , lorsque par de nouvelles diffensions les plébéiens s'élèveroient encore.

Ces diffensions furent infiniment avantageuses , parce qu'elles entretenrent l'émulation , & firent naître les talens à l'envi dans les deux ordres : les uns ne voulant pas perdre les magistratures , & les autres les voulant obtenir. C'est une fermentation qui produisit continuellement d'excellens citoyens , & qui rendit les Romains toujours plus redoutables.

Les effets les plus funestes naissent des mêmes causes , comme les plus avantageux : il suffit seulement que les circonstances viennent à changer. Les diffensions ne furent point sanglantes , tant que le sénat put suspendre les entreprises des tribuns , en leur cédant de nouveaux honneurs. C'est ce qu'on remarque pendant plus de deux siècles. Les grandes & longues guerres qui survinrent ensuite , permirent à la république d'être assez tranquille au-dedans. Après la ruine de Numance , les troubles recommencèrent.

Les tribuns s'étoient ouvert & frayé un

T 5



chemin aux dignités : ils n'avoient plus rien à desirer à cet égard. Leur inquiétude désormais ne pouvoit donc avoir pour cause que l'ambition de devenir les tyrans de la patrie, ou le dessein de soulager les pauvres, en réduisant les riches dans les bornes prescrites par les loix agraires. Il est évident que ces deux projets devoient également diviser les citoyens en différens partis, & les armer, soit pour conserver leurs biens, soit pour défendre leur liberté. Ce n'étoit plus le tems de ces dissensions, que le sénat appaisoit par le sacrifice de quelques magistratures. Les factions commençoient, & le sang devoit couler. Le sénat arma le premier, & dès qu'il eut donné l'exemple de la violence, les tribuns, à la tête du peuple, ne furent plus que des factieux. Alors le gouvernement ne fut ni aristocratique, ni démocratique : ce fut une anarchie.

Dans ce désordre, les esprits se disposent peu-à-peu à plier sous le joug d'un maître ; on commence à dire que la république a besoin d'un chef ; & les citoyens courageux luttent vainement pour défendre la liberté expirante ; en croyant sauver la république, ils la plongent dans de nouveaux malheurs. Cependant les factions qui se formoient dans



Rome ne pouvoient produire que des tyrans passagers : c'est la grandeur de l'empire qui devoit enfin assujettir les Romains pour toujours.

En effet, la grandeur de l'empire occasionnoit dans les comices un désordre favorable aux citoyens qui aspiroient à la tyrannie. C'est ce qu'il faut expliquer.

Au commencement de la république, les tribus & les centuries pouvoient s'assembler facilement, parce que le territoire de Rome étoit borné. Mais lorsqu'après la prise de Véies, les tribus se multiplièrent, & que plusieurs se trouvèrent éloignées de Rome, il ne fut plus facile à tous les citoyens de se trouver aux comices. On a lieu de présumer que, parmi ceux qui n'étoient pas à portée de s'y rendre, plusieurs n'y venoient qu'autant qu'ils y étoient appelés par des intérêts particuliers, & que par conséquent, ils ne conservoient pas le même amour de la patrie, ou que même ils s'accoutumoient insensiblement à la façon de penser des peuples dont ils étoient voisins.

Cet inconvénient fut encore plus sensible lorsqu'on eut donné le droit de cité à tous les peuples d'Italie. Tant de citoyens ne pouvoient se rassembler à Rome, & ce-



pendant il n'y en avoit que trop encore. Comme ils y arrivoient avec des vues différentes, ils se divisoient, ils formoient des partis, & la république étoit sacrifiée.

Pour diminuer l'influence des nouveaux citoyens qui par leur nombre se feroient rendus maîtres des comices, le censeur les accumuloit dans un petit nombre de tribus, & il avoit encore la précaution de les inscrire dans les tribus dont ils étoient le plus éloignés. C'étoient ordinairement les tribus de la ville, ou quelques-unes des tribus rustiques de Servius Tullius.

Alors les anciens citoyens ne voulant pas être confondus avec les nouveaux dans les mêmes tribus, desirèrent de passer dans les tribus consulaires; & l'usage s'introduisit de les rétablir dans différentes tribus, sans avoir égard aux lieux qu'ils habitoient.

Si les tribus avoient continué d'être comme sous Servius Tullius, une division purement locale, le grand nombre des citoyens qui pouvoient venir aux comices, n'auroit pas permis de s'assurer de la tribu à laquelle chacun d'eux appartenoit. La chose étoit encore moins praticable, depuis que les tribus étoient devenues une division politique: car il auroit fallu prendre un à un tous les



citoyens qui se présentoient , & consulter les registres. Or , c'est une précaution qu'on ne prenoit pas , & qu'on ne pouvoit pas prendre , sur-tout dans les derniers tems de la république , où les comices convoqués à la hâte se formoient tumultuairement. Ces assemblées n'étoient donc qu'une multitude confuse de gens qui se distribuoient comme ils le jugeoient à propos , & de la manière la plus conforme à leurs vues. Voilà pourquoi on voyoit des plébiscites que le peuple ne favoit pas avoir faits. Tels sont les désordres qui se trouvoient dans les comices depuis que la république avoit trop multiplié le nombre de ses citoyens.

Il est facile de juger comment , au milieu de ces désordres , les ambitieux gagnoient les uns , intimidotent les autres , & séduisoient la multitude. Mais c'étoit toujours à recommencer , parce qu'après avoir exercé les magistratures , on redevenoit simple particulier , & qu'il falloit briguer de nouveau pour les obtenir une seconde fois. Le tems n'étoit pas encore arrivé , où l'on se serviroit du peuple pour avoir des légions , & des légions pour soumettre le peuple.

Il a été un tems où les généraux ne pouvoient pas abuser de leur puissance , parce



que les soldats auxquels ils commandoient étoient autant de citoyens jaloux de leur liberté, ou du moins à qui le nom de tyran étoit odieux. On ne pouvoit donc pas craindre qu'alors les légions s'armassent pour leur chef contre la république; elles se seroient au contraire soulevées contre lui, pour peu qu'elles l'eussent soupçonné d'aspirer à la tyrannie. Il n'y auroit eu, par conséquent, que de la témérité dans un pareil projet, & cette seule considération en écartoit jusqu'à l'idée.

Cependant la république auroit pu être ruinée plutôt qu'elle ne l'a été. Elle se soutint moins par sa propre constitution que par la force des préjugés. Il y a dans l'esprit de chaque peuple une certaine allure, que tout le monde suit long-tems avant que personne pense à porter la vue au-delà. Or, parce que les Romains s'étoient fait une habitude de regarder les magistratures comme le comble de l'ambition, il arriva que ceux qui les avoient obtenues n'imaginoient rien de mieux que de les obtenir encore. Le corps des citoyens pensoit ainsi par haine pour la tyrannie, & cette façon de penser se communiquoit par imitation à chaque particulier. Marius n'eût désiré que d'être toujours con-



ful, & Sylla se vit maître de Rome sans en avoir formé le projet.

Ce fut alors que les ambitieux ouvrirent les yeux, & que les généraux, déjà souverains dans leurs gouvernemens, découvrirent que les légions étoient à eux, & qu'ils pouvoient commander dans Rome. Voilà les circonstances où César, qui, un siècle plutôt, eût été bon républicain, projeta de donner des fers à sa patrie. C'est la tyrannie de Sylla qui lui en fit naître le dessein, & il forma le plan avant même d'avoir passé par aucune magistrature. Il réussit, & peut-être n'eût-il pas été assassiné, si, content de la puissance, il n'eût pas ambitionné de dompter jusqu'à l'imagination des Romains, en s'obstinant pour de vains titres.

Enfin toutes les circonstances se réunissent pour la ruine de la république, & Auguste règne. La fin tragique de César fut une leçon pour ce tyran, qui eût continué d'être cruel, s'il n'eût pas craint pour sa vie. Il parut peu redoutable, & ce fut la cause de ses succès. Il dut l'empire à la trop grande confiance du sénat, au désespoir précipité de Cassius & de Brutus, & aux extravagances d'Antoine. Il y a des hommes qui naissent bien à propos. Auguste, dans tout autre



tems, eût été honteusement chassé de sa légion.

Toutes les circonstances étoient pour lui. Le cri de la liberté ne se faisoit plus entendre depuis que les plus fiers républicains étoient ensevelis sous les ruines de la république. On avoit long-tems gémi au milieu des désordres : toutes les familles se ressentoient des guerres qui avoient déchiré l'empire. Si l'on n'osoit demander un maître, on sentoit au moins le besoin qu'on avoit d'un chef ; & la paix sembloit devoir tenir lieu de liberté. Auguste, se conformant à cette disposition des esprits, s'offrit pour chef, & donna la paix.

Ce repos fut un moment délicieux pour les Romains. Trop heureux d'être sortis de l'anarchie, ils ne portent point leur vue dans l'avenir, ils ne voient que le présent : c'est le sénat qui gouverne avec un prince qui le consulte & qui le respecte. Le peuple s'assemble : c'est lui qui fait les loix, c'est lui qui nomme aux magistratures. En un mot, la république frappe seule les yeux : on ne perce point jusqu'à la puissance cachée qui la dirige, on ne la craint pas. Qu'importe, en effet, quand on est heureux, de savoir si on est libre ? C'est ainsi, Monseigneur, qu'ont



pensé tous les peuples. Ils aiment moins la liberté, qu'ils ne haïssent la tyrannie; & lorsqu'ils se soulèvent, c'est contre les tyrans. Observez donc la conduite d'Auguste: comparez-la donc avec celle de ses successeurs, & voyez qui vous devez imiter.

Auguste fut, pour son bonheur & pour celui des Romains, entretenir l'illusion du peuple. Il ramena l'abondance: il affecta de donner des marques de considération aux citoyens qui avoient l'estime publique: il éleva aux magistratures des républicains zélés, & ménagea jusqu'à ceux qu'il fut obligé d'exclure du sénat: enfin, il assura la paix & il donna des spectacles.

Il refuse le titre odieux de dictateur. Il n'accepte que les magistratures qui s'associent avec les idées de liberté. Il refuse quelquefois le consulat, pour ne pas devenir suspect en le rendant perpétuel dans sa personne. Il feint de vouloir se retirer au moment du plus grand enthousiasme. Il ne consent à gouverner encore la république que pour obéir aux desirs du sénat & aux ordres du peuple. Enfin il ne s'engage que pour dix ans ou pour cinq. Par cette conduite, il intéresse tous les citoyens à son sort, & on accumule insensiblement sur lui toutes les



magistratures. Le peuple, que les malheurs précédens avoient dégoûté d'user de son pouvoir, chérit un joug dont le poids ne se fait pas sentir.

Auguste n'étoit que le ministre de la république. Il n'étoit que ce qu'avoient été avant lui ces magistrats que le peuple avoit jugés plusieurs fois; & son gouvernement fut modéré, parce qu'il parut toujours prendre le peuple pour juge. En un mot, il vouloit n'être, ou du moins ne paroître qu'un administrateur, qui tenoit tous les pouvoirs du peuple & du sénat qui leur en devoit compte, & qui ne les avoit reçus que pour un tems limité. Cependant cette conduite modérée n'étoit qu'un effet de sa politique; & l'ordre qu'il avoit établi ne forçoit pas ses successeurs à se conduire avec la même modération. Cet ordre même ne pouvoit subsister, parce qu'il dépendoit uniquement de la volonté du souverain; il devoit donc dégénérer en despotisme.

De l'anarchie, qui avoit étouffé tout amour de liberté, les Romains avoient passé brusquement sous la domination d'un maître, qui leur avoit fait aimer leur esclavage. Le caractère du peuple avoit donc changé tout-à-coup. Ces ames, autrefois fières, coura-



geuses , républicaines , s'étoient faites subitement une habitude d'obéir ; & toute leur lâcheté devoit se montrer aussitôt qu'un tyran oseroit les traiter en esclaves. Telle étoit la disposition des esprits lorsque Tibère parvint à l'empire.

Ce prince la connut sans doute , & il ne craignit point de s'écarter du plan d'Auguste. D'ailleurs il étoit naturellement trop méfiant pour tenir une conduite qui paroïssoit montrer de la confiance. Il dissimula , tant il craignit un concurrent. Il essaya peu-à-peu sa puissance. Il s'enhardit enfin , & il régna en despote. Il ne conserva quelque autorité au sénat que pour en faire l'instrument de sa tyrannie ; & il ôta les comices au peuple.

Les progrès du despotisme sont naturellement rapides. Cependant un prince aussi inconfidéré que cruel étoit fait pour les hâter. Tibère faisoit au moins accuser ceux qu'il vouloit condamner , & le sénat les jugeoit. Caligula n'eut besoin ni des délateurs ni du sénat. Dans ses insomnies , parce qu'il ne dormoit pas , & que les citoyens exilés dormoient , il ordonnoit de leur ôter la vie & on les égorgeoit.

Ce qui étoit décidé dans le conseil d'Auguste avoit la même forme que ce qui avoit



été arrêté dans le sénat. Claude pouvoit user de ce droit ; mais ce vieil enfant , imbécille , se laissa conduire au despotisme par ses valets. Il jugea sans conseil ; il voulut que ses affranchis jugeassent comme lui , avec la même autorité ; & ses procureurs , répandus dans les provinces , devinrent des espèces de souverains. Il ne fallut que quatre empereurs pour faire passer la puissance du peuple au sénat , du sénat au prince , du prince aux valets. Voilà la route que prit le despotisme , & son dernier terme.

Néron fit voir combien il est difficile à un despote de laisser la patience d'un peuple corrompu & avili. Comment ne se feroit-il pas enhardi à toutes les indécences & à tous les attentats , puisqu'il étoit toujours assuré des applaudissemens du peuple , de ceux du sénat , de ceux de Burrhus même , qui applaudissoit malgré lui , à la vérité ; mais enfin qui applaudissoit.

Le luxe , qui avoit commencé dans les derniers tems de la république , avoit toujours fait des progrès ; & il devoit croître sous des princes despotes , dont l'intérêt n'est pas de les réprimer. Les besoins qu'il ne cesse de multiplier achèvent l'affervissement des peuples. Néron donna l'exemple , & le luxe fut



porté aux derniers excès. Alors il n'y eut plus d'ambition, il n'y eut que de l'avidité. Othon desira l'empire pour réparer une fortune ruinée; & Vitellius, pour assouvir la débauche la plus crapuleuse.

C'est inutilement qu'on amassoit les richesses; les profusions du luxe ne permettoient pas de s'enrichir, & on n'en devenoit que plus avide. Cette avidité fut contagieuse. Elle corrompit tous les ordres de l'état, & sur-tout les soldats, qui étoient trop nécessaires au despote pour ne pas partager avec lui les dépouilles des citoyens. Voilà ce qui ruina la discipline.

Pendant la république on donnoit des gratifications aux soldats, mais peu considérables; ce n'étoit qu'une partie du butin fait sur l'ennemi. Dans les guerres des deux triumvirats, on leur en fit de grandes, & on les prit sur les biens des citoyens mêmes.

Claude acheta la faveur des gardes préto-riennes. Néron, qui ne se contenta pas de l'acheter une fois, ne cessa de leur faire des largesses. C'étoit une nécessité, que chaque despote sentît le besoin de les ménager toujours davantage, c'est à-dire de les corrompre par de plus grandes profusions.

Les gardes préto-riennes pouvoient se con-



tenter des largesses d'un prince qui étoit reconnu aussi-tôt qu'elles l'avoient fait. Mais quand les armées disposèrent de l'empire, elles eurent bien plus d'avidité. Obligées de marcher pour l'assurer à leur général, elles regardèrent les richesses de l'Italie & de Rome comme un butin qu'on devoit leur livrer, & c'est ce qui acheva de ruiner la discipline. Après la mort de Néron, le défaut de subordination produisit les plus grands désordres.

L'ordre qui se rétablit sous Vespasien & sous Titus, fit voir que toute la force du gouvernement étoit dans la sagesse du prince; & que les loix, toujours méprisées sous les tyrans, sont respectées quand le prince les respecte. Mais Titus, les délices des Romains ne fit que paroître; & sous la tyrannie de Domitien, tout rentra dans l'avilissement & dans la confusion. Passons au plus beau siècle de l'empire, & nous nous convainçons de plus en plus que la sagesse du souverain faisoit toute la force du gouvernement.

Narva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle, quels princes, Monseigneur! Je suis fâché que les vices d'Adrien fassent une tache à ce tableau: je reproche même à



Trajan ses conquêtes. Mais Antonin , mais Marc - Aurèle ne laissent rien à desirer. Que sentez-vous quand vous lisez leurs règnes , après avoir vu ceux de Tibère , de Caligula , de Claude , de Néron & de Domitien ?

Sous ces empereurs , le sénat reprend sa considération , les loix sont en vigueur , la discipline rétablit la subordination dans les troupes , les citoyens recouvrent leur liberté , & la république renaît : ce sont les magistrats qui gouvernent , & le despotisme est banni de l'empire. Mais Commode règne , & le bonheur des Romains ne paroît qu'un songe.

C'est en observant la conduite des princes éclairés & vertueux que vous apprendrez , Monseigneur , quelle est la puissance légitime d'un souverain. Marc-Aurèle, sur-tout , vous fera voir quelle en est l'étendue , & quelles en sont les bornes. Bien loin de se juger au-dessus des loix , il ne se croyoit digne de commander qu'en donnant l'exemple de l'obéissance ; il ne se regardoit que comme le ministre de la république ; & au lieu de dire , *tout est à moi ; je n'ai rien en propre* , disoit-il au sénat ; *la maison même que j'habite est à vous*. Souvenez-vous donc que rien



456 HISTOIRE ANCIENNE.  
n'est au prince. Mais la flatterie vous tiendra  
un autre langage.

Les soldats qui avoient été contenus n'en devinrent que plus audacieux sous Commode ; & après que ce monstre eut été égorgé , l'empire fut offert à quiconque voulut être l'esclave des légions , pour devenir le tyran du peuple. Alors les attentats qui se multiplient , creusent des précipices sous les pieds de ces tyrans. La plupart ne font que passer ; & dans ce désordre , les meilleurs princes périssent par le fer.

Tel est le sort des souverains , lorsque le peuple n'est rien à leurs yeux , & qu'ils ne comptent que sur la faveur des soldats. Cette faveur coûte cher ; & elle coûte tous les jours davantage , parce que l'avidité croît d'autant plus qu'on tente de l'affouvir par de plus grandes largesses. Il vient donc un tems où le despote n'est pas assez riche. Alors l'état se ruine , & la vie du tyran n'en est pas plus assurée.

Commode fut la première cause de ces désordres. Sévère les accrut par le relâchement de la discipline , & Caracalla par les profusions immenses qu'il fit aux soldats. Il fut assassiné , & après lui , Macrin , Héliogabale , Alexandre , les deux Maximins , les deux



deux premiers Gordiens, Philippe, Decius, Gallus, Emilien, Valérien livré par trahison aux Perses, & Galien son fils; celui-ci égorgé après avoir partagé l'empire avec une multitude de tyrans, qui osèrent prendre le titre d'Auguste, & qui périrent presque tous de mort violente. Si quatre grands hommes qui se succédèrent, Claude, Aurelien, Tacite, Probus, parurent dignes de commander, les trois derniers furent assassinés; & après eux, Carin & Numérien eurent le même sort.

On ne prévoyoit pas quelle seroit la fin de ces désordres. Car les soldats qui avoient vendu l'empire, vouloient toujours le vendre; & le tyran qui l'achetoit les armoit bientôt contre lui, parce qu'il avoit contracté une dette qu'il ne pouvoit acquitter. Il s'agissoit donc de leur ôter le pouvoir de vendre l'empire. Dioclétien le leur ôta. Le plan néanmoins qu'il se fit souffroit dans l'exécution de grandes difficultés, & entraînoit de grands abus. On n'imagine pas comment il pouvoit se flatter de contenir ses collègues; & s'il eût échoué, nous le regarderions comme le plus imprudent des hommes. Mais vingt ans de succès font son éloge;



fur-tout quand on pense au caractère de Maximien Hercule & à celui de Galère.

C'est ici le lieu de considérer comment les ressorts du gouvernement se compliquent & s'affoiblissent à mesure que l'empire s'étend, & que la corruption générale des mœurs en défunit les parties.

Quand la république commença, la souveraineté se trouvoit dans les comices par centuries, & les consuls étoient tout-à-la-fois les magistrats du peuple & les généraux des armées. Ce systême simple auroit pu subsister si les praticiens n'avoient pas abusé de l'autorité. Mais leur avarice souleva les plébéiens, & servit de prétexte à l'ambition des tribuns. Il y eut bientôt deux sortes de comices, deux espèces de souverains, & les magistratures se multiplièrent.

Voilà déjà les ressorts qui s'embarraissent, & les troubles croissent avec les dissensions. Mais les ennemis qui pressent de tous côtés rapprochent les parties qui tendoient à se défunir, & la république agit au dehors avec toutes ses forces. On prévoit donc qu'elle ne se soutiendra qu'autant que les parties qui se divisent seront contenues par les forces étrangères : mais parce que ces forces diminueront à mesure qu'elle s'étendra elle-



même , on prévoit encore qu'elle doit enfin se dissoudre. Les dissensions , qui ont été le principe de sa grandeur , feront donc la cause de sa ruine.

En effet , les consuls ne suffisant pas pour gouverner la capitale & les provinces , il fallut créer des proconsuls ; & bientôt après , il fallut continuer ces nouveaux magistrats , & leur donner le tems de finir les guerres qu'ils avoient commencées. Or cette nouvelle magistrature devoit un jour être funeste à la république. Les proconsuls ne pouvoient manquer de devenir plus puissans que les consuls mêmes ; puisqu'ils avoient toujours une armée , qu'ils étoient plus long-tems en charge , & qu'éloignés de Rome , ils étoient plus indépendans.

Cependant les factions , qui continuoient dans la capitale , entraînoient des abus d'autant plus grands , que la puissance des factieux s'étoit accrue avec celle de la république. Mais quelque sanglantes qu'elles fussent , ce n'étoit encore que des émeutes , où le sénat & le peuple , tour-à-tour vainqueurs & tyrans , s'arrachent la souveraineté , sans pouvoir se donner un maître. Il falloit donc faire marcher les légions. Elles seules pouvoient réprimer les factieux , comman-



der dans Rome , & de Rome à tout l'empire ; Ainsi à l'approche de Sylla , Marius s'enfuit ; & Pompée s'enfuit encore dès qu'il apprit que César avoit passé le Rubicon.

Il n'étoit plus possible de simplifier le gouvernement : l'empire étoit trop vaste pour être gouverné par un petit nombre de magistrats. Auguste suivit le plan qui se trouvoit établi. Il ne fit d'autre changement que de rendre les armées sédentaires , & de faire du corps des soldats un ordre différent de celui des citoyens ; par cela seul , le gouvernement fut compliqué. Il eût sans doute été plus simple & plus avantageux pour la liberté , que chaque Romain eût continué d'être citoyen & soldat. Mais ce n'étoit pas l'intérêt du prince : & à la longue , d'ailleurs , ce plan fût devenu impraticable. Ainsi par la nature des choses , & par les vues cachées du souverain , les armées étoient autant contre les peuples de l'empire que contre les ennemis ; & si elles pouvoient défendre les citoyens , elles pouvoient encore plus facilement les faire plier sous le joug de la tyrannie.

Les entreprises des soldats après Néron , après Commode , & qui ayant recommencé après Caracalla , ne cessèrent que sous



Dioclétien , font moins un gouvernement qu'une anarchie militaire qui préparoit la dissolution de toutes les parties de l'empire. Il n'étoit plus possible , avec le plan d'Auguste , de corriger des abus si multipliés : c'est ce plan même qui les avoit amenés. Ce fut donc une nécessité à Dioclétien de compliquer encore le gouvernement , non qu'il pût se flatter d'en corriger tous les vices : mais il y avoit des abus auxquels il falloit apporter un prompt remède , & il les réprima.

C'est toujours une preuve de décadence , quand un gouvernement a besoin d'être compliqué. S'il acquiert de nouvelles forces , il ne les conservera pas long-tems , & de nouveaux abus naîtront de la complication même. Il ne seroit pas facile d'imaginer ceux qu'entraîneroient quatre princes , quatre cours , quatre grandes armées , & la multitude d'emplois que chacun de ces souverains créoit dans leurs départemens. On vit tous les défauts de ce gouvernement , quand Dioclétien ne l'anima plus.

L'empire fut aussi-tôt divisé , & les guerres civiles qui recommencèrent ne finirent que lorsque toutes les provinces furent réunies sous un seul chef.



Quand un bâtiment tombe en ruine, on l'étaye comme on peut. C'est proprement ce que fit Dioclétien, & on lui doit la justice de n'avoir fait que les changemens auxquels il parut forcé. Il n'en est pas de même de Constantin. Impatient de tout changer, il changea tout sans nécessité. Il précipita même ses entreprises, & donna à tout ce qu'il fit aussi peu de solidité qu'aux murs de Constantinople.

Quoiqu'avant Constantin l'empire tendît à sa dissolution, il y avoit cependant encore quelque liaison entre ses parties. Le préjugé ne permettoit pas même de penser qu'il pût être divisé, & un général soupçonné de vouloir s'établir souverain dans une seule province, eût été abandonné de ses troupes. Ce préjugé subsistoit même au tems de Gallien : car alors, quoique chaque Auguste fût cantonné dans un coin de l'empire, aucun d'eux ne renonçoit à l'empire entier.

Mais lorsqu'il y eut deux capitales, il parut y avoir deux empires ; & en effet, il y en eut bientôt deux : ils eurent des intérêts séparés, & ils ne furent plus les parties d'un même tout. Il est vrai qu'il reste toujours quelques traces de l'ancien



préjugé. On voit que les empereurs se regardoient comme collègues, que d'ordinaire les loix, quoique faites par un seul, étoient publiées au nom des deux; que des deux consuls, l'un étoit élu en Occident & l'autre en Orient, & qu'ils avoient besoin d'être reconnus dans les deux empires. Cet usage, qui a souffert quelques exceptions, prouve le pouvoir du préjugé.

L'empire auroit eu besoin d'un réformateur. Je ne dis pas qu'il fût possible de ramener les mœurs à l'ancienne simplicité: mais au moins pouvoit-on les corriger en quelque chose. Constantin n'y pensa pas. Lui qui vouloit tout changer, il transporta dans la nouvelle capitale tous les abus de l'ancienne. Il crut qu'il étoit de la grandeur du souverain d'être entouré d'une populace immense, qui ne subsisteroit que par ses largesses; & il ajouta la fierté asiatique au luxe qu'il falloit réformer.

Dans les tems de la république, les mêmes citoyens, tout-à-la-fois magistrats & généraux, rendoient la justice, & commandoient les armées. Cet usage subsista sous Auguste & sous plusieurs de ses successeurs; & ce fut dans le troisieme siècle de l'ère



vulgaire que les fonctions militaires & les civiles commencèrent à être réparties à des citoyens différens. Constantin voulut achever cette révolution, & il l'acheva. Son dessein étoit de diviser pour affoiblir, & d'affoiblir pour jouir lui-même d'une puissance arbitraire & sans bornes.

Il divisa donc l'empire en quatre préfectures, les préfectures en diocèses, & les diocèses en provinces. Dans chaque préfecture, il mit un préfet du prétoire; dans chaque diocèse, un vicaire du préfet, & dans chaque province, un magistrat subordonné au vicaire du diocèse, dont elle faisoit partie. Tous ces gouverneurs n'étoient que des officiers civils, dont la puissance ne pouvoit faire ombre. Cependant pour se perfectionner contre les préfets du prétoire, dont le nom seul sembloit faire peur au souverain, Constantin imagina d'instituer le patriciat, & de mettre cette dignité sans fonctions au-dessus de la préfecture.

Il créa deux maîtres de la milice, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie. Ils avoient l'inspection sur les troupes, & c'étoit à eux de régler tout ce qui concernoit la discipline. Mais pour élever une barrière à leur ambition, il ne leur donna le rang



qu'après les consuls, les patrices, les préfets du prétoire, le préfet de Rome & celui de Constantinople. Il y avoit encore des généraux, qu'on nommoit ducs ou comtes, & qui commandoient les troupes d'une province. Ce second titre étoit alors supérieur au premier, & se joignoit à bien des emplois.

Dès qu'une fois il y eut des titres sans fonctions, on les multiplia, parce que le souverain se flattoit d'amuser l'ambition par de vains honneurs. On vit des *perfectissimi*, des *egregii*, des *clarissimi*, des *spectabiles*, des *illustres* & des *nobilissimi*. On ne se saluoit plus qu'en se donnant de l'excellence, de la révérence, de la magnificence, de la grandeur, de l'éminence, de la sublimité, &c. Cette politesse barbare se répandoit à mesure que le mérite devenoit plus rare.

Gallien avoit exclus des armées les sénateurs romains : Dioclétien leur avoit enlevé les provinces, dont ils avoient le gouvernement depuis Auguste. Enfin, humiliés sous chaque despote, ils venoient d'achever de perdre toute leur considération par le transport du siège de l'empire à Constantinople. Ils devoient encore se voir insen-



siblement enlever toutes les dignités. Constantin leur préféroit les barbares, dont il croyoit n'avoir rien à redouter. Il se trompa, parce qu'on se trompe toujours quand on veut établir le despotisme. Depuis cet empereur, dont la famille nombreuse fut bientôt exterminée, l'empire se précipita vers sa ruine; & il est évident que ce fut l'effet d'une politique qui changea tout, qui ne forma rien, & qui fut une source de nouveaux abus.

Je ne m'arrêterai pas sur les successeurs de Constantin. Les longs règnes des princes foibles, lorsque l'empire avoit le plus besoin d'un chef, n'offrent que des désordres qu'il suffit d'avoir parcourus. L'ignorance, qui fit des progrès rapides, confondoit toutes les idées. On ne savoit plus ce qui donnoit des droits à l'empire; nous avons vu des femmes en disposer, parce qu'elles portoient le titre d'Auguste. Ce n'est pas la seule erreur où l'on tomba.

L'an de l'ère vulgaire 457, Léon reçut le diadème des mains d'Anatole, patriarche de Constantinople. Il est évident que cette cérémonie pieuse, qui se faisoit pour la première fois, supposoit l'empereur déjà fait, & ne donnoit point au patriarche le



droit de s'opposer, ni de concourir à l'élection. Cependant en 401, Anastase, successeur de Zénon, ayant été proclamé par le sénat & par l'armée : Euphème, alors patriarche de Constantinople, ne consentit à lui donner le diadème qu'après que l'empereur, qu'il soupçonnoit d'être eutychéen, eut signé une profession de foi, & eut promis de protéger les décrets du concile de Chalcedoine. Cette prétention ne parut pas même extraordinaire : car le sénat, qui pouvoit aller en avant, ne l'osa. Au contraire, il ne négligea rien pour engager le patriarche à lever son opposition. Or, si on pensoit déjà qu'un hérétique ne peut pas être élu à l'empire, pourquoi ne penseroit-on pas un jour qu'un empereur hérétique peut être déposé ?


Telle est la confusion qu'il y avoit dans le gouvernement & dans les idées, lorsque les peuples du Nord, qui depuis long-tems se contentoient de piller les frontières, furent poussés par les Huns ; & que, forcés de chercher de nouvelles terres, ils s'établirent de gré ou de force dans les provinces romaines, & subjuguèrent enfin l'empire d'Occident. Comme toutes les circonstances



s'étoient réunies pour l'agrandissement des Romains , elles se réunirent aussi pour leur ruine ; & les disputes de religion , & les guerres civiles , & la corruption des mœurs , & la perte de la discipline militaire , & les vices du gouvernement , & la multitude des ennemis.

*Fin du Tome dixième.*





T A B L E  
D E S M A T I E R E S.

---


LIVRE QUATORZIEME.

---

C H A P I T R E P R E M I E R.

*Nerva & Trajan.* Pag. 1.

ON comprend difficilement que Rome pût être long-tems bien gouvernée. Nerva est vertueux, mais trop foible. Il connoît le besoin qu'il a d'un appui, & il adopte Trajan. Sa mort. Trajan est digne du trône. Ce prince à la tête de ses troupes. Ses guerres contre les Daces. Ses conquêtes en Orient. Sa passion pour les conquêtes est blâmable. Son attention à faire respecter les loix par son exemple. Ses soins pour le bonheur des peuples. Son économie & sa vigilance. Sa simplicité. Il ne se croyoit que le magistrat d'une république libre. Il connut l'amitié & la fit connoître. Sa mort.





---

## C H A P I T R E I I.

*Adrien.* Page 8.

Proclamation d'Adrien. Il abandonne les conquêtes que Trajan avoit faites sur les Parthes. Sa libéralité. Il voyage dans toutes les provinces pour foulager les peuples & pour réprimer les abus. Comment il voyageoit. Peu jaloux de ses titres, il étoit populaire jusqu'à oublier son rang. Son amitié n'assuroit pas sa confiance. Quelquefois cruel avec les grands, il étoit toujours humain avec le peuple. Il paroissoit avoir étudié toutes les sciences. Il protégeoit les savans & les artistes, & il en étoit jaloux. Sa mort. Choix qu'il fait de ses successeurs. Il est triste qu'il ait eu des vices.

---

## C H A P I T R E I I I.

*Antonin.* Pag. 15.

Tems peu féconds pour l'histoire. Le vertueux Antonin mit son bonheur à être aimé. Il n'avoit rien à lui. Avec quelle simplicité il jouissoit des avantages de son rang. Sa conduite avec les gouverneurs des provinces. Trait



qui la caractérise. Il étoit respecté des nations étrangères. Choix qu'il fait de Marc-Aurèle. Sa mort. Le nom d'Antonin devient un titre auguste.

---

## CHAPITRE IV.

*Marc-Aurèle. P. 19.*

La famille de Marc-Aurèle. Nom que lui donnent les historiens. La secte des stoïciens dominante sous les empereurs. Pourquoi Marc-Aurèle adopte la morale de cette secte. On ne peut l'excuser d'avoir associé à l'empire L. Verus. Les ennemis arment contre l'empire. Plusieurs fléaux retiennent à Rome Marc-Aurèle. Conduite de Verus en Orient. Par son imprudence la peste ravage l'empire. Les nations germaniques prennent les armes. Triste conjoncture où cette guerre commence. Les deux Augustes marchent contre les peuples de Germanie. Mort de Verus. Les peuples de Germanie ne connoissoient d'autre droit que celui du plus fort. Marc-Aurèle les force à la paix. Révolte de Cassius. Lettre de Marc-Aurèle à Verus, à qui Cassius paroïssoit suspect, & qui demandoit la mort de ce capitaine. Clémence de Marc-Aurèle, lors de la révolte de Cassius. Marc-Aurèle en Orient. Nouvelle guerre en Germanie. Marc-Aurèle magistrat plutôt que souverain. Sa mort.



---

 C H A P I T R E V.

*Premier livre des réflexions morales de Marc-Aurèle. Page 30.*

---

## C H A P I T R E V I.

*Depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à celle de Caracalla. Page 40.*

La flatterie a fait un monstre de Commode. Faustine sa mère a contribué à le rendre vicieux. Fautes de Marc-Aurèle au sujet de son fils. Commode achète la paix des barbares. Trafic qu'il fait des emplois. On conspire contre lui. Sa mort. Pertinax lui succède. Sous le règne précédent les désordres s'étoient tout-à-coup reproduits. La sagesse de Pertinax soulève ses gardes, & il est égorgé. L'empire à l'enchère. Il est adjugé à Didius. Mécontentement du peuple. Trois Augustes proclamés par leurs troupes. Niger, Albinus, & Sévère qui marche à Rome. Didius est abandonné & exécuté. Sévère casse les prétoriens & crée une nouvelle garde. L'Orient & l'Occident arment contre Sévère. Niger est vaincu & tué. Albinus est vaincu & se tue. Politique ruineuse de Sévère. Plautien a toute sa confiance. Mort de ce



ministre. Papinien préfet du prétoire. Mort de Sévère. Caracalla égorge son frère Géta & fait mourir Papinien. Mort de ce monstre.

---

## CHAPITRE VII.

*Jusqu'à l'avènement de Valérien. Page 50.*

Objet qu'on se propose dans cette histoire jusqu'à Dioclétien. Macrin, successeur de Caracalla, mécontente les troupes. Mœsa fait donner l'empire à son petit-fils Héliogabale. Mort de Macrin. Mœsa opine dans le sénat. Sa puissance est mal-affermie. Elle cherche un appui dans Alexien qu'elle fait adopter. Mort d'Héliogabale. Gouvernement de Sévère Alexandre. Fin de l'empire des Parthes, & commencement du nouvel empire des Perses. Les Perses font la guerre aux Romains. On ne fait pas les évènements de cette guerre. Sévère Alexandre marche contre les Germains. Sa mort. Maximin empereur. Les deux Gordiens créés Augustes. Trois Augustes élus par le sénat. Mort de Maximin, de Maxime & de Balbin. Sort des empereurs pour s'être mis dans la dépendance des soldats. Règne de Gordien. Il est assassiné par Philippe qui lui succède. Mort de Philippe & de deux autres Augustes. Mort de Decius, de Gallus & d'Emilien. Valérien, proclamé empereur, s'affocie son fils Gallien.



---

 C H A P I T R E V I I I .

*Jusqu'à l'avènement de Dioclétien. Pag. 59.*

Valérien oppose ses généraux aux barbares. Il marche contre les Perses & il est fait prisonnier. Etat déplorable de l'empire sous Gallien. Circonstances qui retardent la chute de l'empire. Odonat prince de Palmyre. Mort de Gallien. Claude lui succède. Zénobie maîtresse de l'Orient. Deux Augustes, Tetricus & Auréolus. Mort d'Auréolus. Défaite des Goths. Mort de Claude. Aurélien qui lui succède est le restaurateur de l'empire. Il triomphe des barbares. Zénobie. Aurélien l'arme contre elle. Ses succès. Zénobie faite prisonnière. Ruine de Palmyre. Aurélien maître de tout l'empire. Quoique toutes les provinces fussent réunies sous un seul chef, l'empire étoit foible par lui-même. Mort d'Aurélien. Ordre qui survit à Aurélien. Règne de Tacite. Probus élu empereur. Ses qualités. Son règne. Sa mort. Carus & ses deux fils, Carin & Numérien. Avènement de Dioclétien.





## CHAPITRE IX.

*Depuis l'avènement de Dioclétien jusqu'en 325, que Constantin, seul maître de l'empire, donna la paix à l'église. Pag. 68.*

Quel est Dioclétien. Il s'affocie Maximien. Objet du plan qu'il formoit. Guerres qui troublent l'empire. Dioclétien & Maximien créent Césars Galère & Constance. Partage des provinces entre ces quatre princes. Ce plan vicieux se soutient par le génie de Dioclétien. Circonstances où ce prince abdique l'empire. Il est heureux dans sa retraite. Ce qui a fait la puissance des Romains depuis Auguste jusqu'à Marc-Aurèle. Leur foiblesse depuis Marc-Aurèle jusqu'à Dioclétien. Depuis Dioclétien l'empire s'épuise de plus en plus. Les empereurs sont réduits à prendre les barbares à leur solde. Sous Galère & sous Constance l'empire est divisé. Sévère & Maximin Césars. Constantin succède à Constance. Maxence proclamé Auguste. Mort de Sévère. Galère en Italie. Licinius créé César. Mort de Maximien Hercule. Licinius maître de tout l'Orient. Mort de Maxence. Constantin seul maître de l'empire. Pourquoi on s'arrête à cette époque.





---

## LIVRE QUINZIEME.

*Considération sur les progrès de la religion dans les trois premiers siècles. P. 79.*

DANS quel esprit on doit étudier la religion. Quelles doivent être à cet égard les études d'un prince. Quelle doit être sa piété. Protection qu'il doit à l'église.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Etat des Juifs sous les princes Asmonéens & sous Hérode. Page 84.*

Sous Simon les Juifs devinrent indépendans. Sous Jean Hircan ils font des conquêtes, mais ils sont troublés par la haine réciproque des Pharisiens & des Sadducéens. Aristobule prend le premier le titre de roi & règne en tyran. Et sous Alexandra qui ne montre que de la foiblesse. Hircan, qu'elle a choisi pour successeur, est forcé de céder à Aristobule son frère. Pompée rend la couronne à Hircan. Nouveaux troubles. Antoine donne la couronne à Hérode, qui croit s'affermir en répandant le sang. Les prophéties s'accomplissent.



## CHAPITRE II.

*Des opinions des philosophes païens avant Jésus - Christ. Et dans les trois premiers siècles de l'église. Page 92.*

Sous Alexandre , les sectes de la Grèce se répandent en Asie. Elles s'établissent en Egypte sous Ptolémée - Soter. Sous Philadelphe , qui bâtit le Musée. Sous les successeurs d'Evergète les philosophes fuyent. A leur retour l'Egypte devint le centre de toutes les sectes. Origine du Sincrétisme. Ignorance & superstition des Egyptiens. Conduite de leurs prêtres qui veulent tout concilier. Toutes les sectes. Origine de l'Eclectisme. Chef de cette secte. Objet que se propoisoient les Eclectiques. Leur enthousiasme. Leurs principes absurdes. Ils défendent l'idolatrie par des allégories. Ils emploient contre la religion chrétienne le mensonge & l'imposture. L'éclectisme n'étoit qu'un sincrétisme absurde.





---

 CHAPITRE III.

*Des opinions qui se sont introduites parmi les Juifs 300 ans environ avant Jésus-Christ.*  
Pag. 107.

Quand & pourquoi les Juifs d'Alexandrie adoptent le sincrétisme. Commencement de la vie ascétique parmi les Juifs. Comment les Esséniens & les Thérapeutes adoptent des idées pythagoriciennes. Les Juifs d'Egypte portent en Judée leurs usages. Manière de vivre des Esséniens. Ils éprouvoient ceux qu'ils recevoient. Combien ils étoient attachés à leurs superstitions. Leur doctrine. Les Thérapeutes plus contemplatifs que les Esséniens & plus enthousiastes. Cette vie ascétique a été admirée avec peu de fondement. Les Pharisiens ont embrassé la philosophie mystérieuse & symbolique. Ils ont surchargé la loi d'œuvres surrogatoires. Leur doctrine. Ils subsistent encore sous le nom de Rabins. Les Sadducéens rejetoient les allégories & les interprétations, & s'en tenoient à la lettre de l'écriture. Ils tomboient dans des erreurs afin de ne pas penser comme les Pharisiens. La secte des Caraites étoit la plus raisonnable. Les sectes des Juifs étoient unies de communion.



---

## CHAPITRE IV.

*Des obstacles qui s'opposoient à l'établissement de la religion chrétienne. P. 125.*

Obstacles qui s'opposoient à la propagation du christianisme. Premier. Les sectes qui divisoient les Juifs. 2<sup>e</sup>. Les caractères de ces sectes. 3<sup>e</sup>. Les préjugés des Juifs. 4<sup>e</sup>. L'idée fausse que la plupart se faisoient du Messie. 5<sup>e</sup>. Les faux dieux dont le culte étoit cher, principalement aux Romains. 6<sup>e</sup>. Les imposteurs alors fort communs. 7<sup>e</sup>. Le peu d'étonnement que caufoit le courage des martyrs. 8<sup>e</sup>. La prévention contre les Juifs. 9<sup>e</sup>. Le mépris des Juifs pour les chrétiens. 10<sup>e</sup>. Les philosophes intéressés à combattre le christianisme. En un mot, tous les préjugés qui régnoient.

---

## CHAPITRE V.

*Considérations sur le premier siècle de l'église.  
Pag. 133.*

Combien la raison est insuffisante pour éclairer les préjugés. Des hommes ignorans étoient destinés à les éclairer. Jésus-Christ. Ses miracles font des démonstrations à la portée de tous.



Premières prédications dans la Palestine. Simon le magicien. Source de ses erreurs. Son système. Ses impostures. Que les Romains ne l'ont pas mis au nombre de leurs dieux. Autre fait qu'on rapporte avec aussi peu de fondement. Les Gnostiques ont puisé dans la même source que Simon. Leurs erreurs. L'église fait des progrès. Mœurs des premiers chrétiens. La conversion des Gentils donne lieu à une question & au premier concile. La charité régnoit parmi les églises. Des imposteurs troubloient la paix. Persécution sous Néron. Sous Vespasien les Juifs restent sans temple & sans sacrifice. Les chrétiens sont enveloppés dans la persécution que Domitien fait aux Juifs. Prévention générale contre les Chrétiens. Les prêtres du paganisme calomnient l'église.

---

## C H A P I T R E VI.

*Idée générale des événemens dans le second siècle de l'église. Page 154.*

Sous Nerva les Chrétiens goûtent la paix. Ils sont persécutés sous Trajan. Mais on ne fait quels crimes leur imputer. Pourquoi la persécution est plus grande sous Adrien. Premières apologies. La persécution diminue. Les Juifs sont entièrement chassés de Jérusalem. Commencement de la doctrine des deux principes.



ciques. Conversion de St. Justin. Les persécutions qu'elles n'ont pas empêchées redoublent sous Marc-Aurèle. Autres écrits pour la défense de la religion. Montan, faux prophète. Erreurs des Montanistes. Hérésie des Eucratites ou continens. Pourquoi les persécutions cessent sous Commode. Ouvrages de St. Irénée contre les hérétiques. Question sur le jour que la pâque doit être célébrée. Les hérésies & les persécutions dans le deuxième siècle n'ont pas empêché les progrès de l'église.

## CHAPITRE VII.

*Considérations sur le second siècle. Page 170.*

Dans le premier siècle l'évangile étoit prêché avec la plus grande simplicité. Dans le deuxième il attire l'attention des savans & des philosophes. Alors les sectes de philosophie tomboient dans le mépris. Les hommes les plus éclairés se convertissoient. Ils combattoient toutes les sectes de philosophie. Quelquefois ils en corrigeoient le langage, & revendiquoient les vérités qu'elles enseignoient. C'est sous différens points de vue que les pères du deuxième siècle louent & blâment les sectes. Ils rejetoient Aristote. Ils faisoient cas de Platon. Ils ne croyoient penser comme lui que parce que selon eux



Platon avoit pensé en chrétien. Par - là ils se rapprochoient des philosophes , qui quelquefois se rapprochoient aussi des Chrétiens. Et on entreprend de faire voir que ce que la religion enseigne s'accorde avec ce que les philosophes ont dit de mieux. On parloit quelquefois de la religion comme si elle n'eût été qu'une philosophie plus saine. Il y avoit du danger à vouloir la concilier trop avec la philosophie. Il en nâquit des hérésies.

---

### C H A P I T R E V I I I .

*Depuis le commencement du troisième siècle jusqu'en 325, que Constantin donna la paix à l'église. Page 183.*

L'éclectisme étoit la philosophie du troisième siècle. Dangers de cette philosophie ténébreuse. Les Eclectiques se piquoient d'être gens de lettres, & sur - tout orateurs. Les pères de l'église, qui se prêtent au goût du siècle, s'appliquent à toutes les études des Grecs, & s'éloignent de plus en plus de la simplicité des apôtres. Sous Sévère une persécution excite le zèle de Tertullien. Objet de Tertullien dans son apologie. Erreurs où tombe Tertullien. Dans les tems de paix, les Chrétiens étoient persécutés par les jurisconsultes. Zèle des Chré-



tiens & leurs écoles. St. Clément d'Alexandrie prend la défense de la religion. Source des erreurs où il est tombé. Origènes célèbre de bonne heure & persécuté par Démétrius évêque d'Alexandrie. Il a formé un grand nombre de disciples. Il a fait quantité d'ouvrages. Il est tombé dans des erreurs. Persécution sous Maximin, assassin d'Alexandre Sévère. Les Chrétiens avoient alors des églises publiques. Leurs mœurs se corrompent, parce qu'ils sont long-tems sans être persécutés. Cruelle persécution. Grand nombre de Chrétiens succombent. Beaucoup aussi souffrent le martyre. La persécution ayant cessé, on demande si l'église pouvoit absoudre les apostats. Erreurs de Novatien à ce sujet. Novatien est le premier anti-pape. Il est condamné. Après quelques persécutions la paix est rétablie dans l'église. Dispute sur la validité du baptême des hérétiques. Munès. Il établit deux principes. Persécution sous Dioclétien. Lâcheté de ceux qu'on nomma traditeurs. Schisme des Donatistes. Commencement de l'Arianisme.





---

## C H A P I T R E I X.

*De la discipline des trois premiers siècles.*  
Pag. 214.

Pourquoi la discipline a varié dans les trois premiers siècles. Usages généraux. Lieux où l'on s'assembloit. Peu de cérémonies. Jours solennels. Comment les Gentils étoient reçus dans l'église. Pénitence publique. Ce que l'église exigeoit dans ses ministres. Subordination qui s'établit parmi eux. Usage des excommunications. La célébration de l'Eucharistie. Les jeûnes des Chrétiens. Les opinions qu'on avoit sur le mariage portoient au célibat. Commencement de l'ordre monastique.

---

## C H A P I T R E X.

*Conclusion de ce livre. Page 225.*

Les apôtres étoient convaincus de la vérité de l'évangile qu'ils prêchoient. L'accomplissement des anciennes prophéties, premier motif de leur conviction. Les miracles de Jesus-Christ, second motif. L'accomplissement des prophéties de Jesus-Christ, troisième motif. Comment les



apôtres convaincus ont donné de nouveaux motifs de conviction pour les hommes éclairés qui se sont convertis dans le second siècle. Motifs de conversion dans le troisième siècle.

---

## LIVRE SEIZIEME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*La conduite de Constantin par rapport à l'église.*

Pag. 238.

IL suffit de considérer Constantin sous deux points de vue. Constantin fait triompher la religion. Il répare les maux que la persécution avoit faits. Il accorde des exemptions au clergé. Inconvéniens de ces exemptions. En voulant remédier à ces inconvéniens, Constantin en occasionne d'autres. Il consacre le dimanche à la prière. Il autorise le célibat en croyant faire respecter la virginité. Il permet de faire les affranchissemens dans les églises. Il permet de laisser aux églises telle part de bien qu'on jugera à propos. Il confie l'administration de la justice aux évêques. Moyens de Constantin pour abolir le culte des idoles. Sa conduite avec les Donatistes. Faux jugement de Constantin sur la doctrine d'Arius. Concile de Nicée. Conduite de Constantin avec les Ariens. Sa conduite avec les Catholiques.

X 3



---

## CHAPITRE II.

*La conduite de Constantin par rapport à l'empire. Pag. 251.*

Rome croit trouver un libérateur dans Constantin. Constantin veut tout changer. Il ôte le commandement aux préfets du prétoire. Quelle avoit été la puissance des préfets du prétoire. Pour assurer leur despotisme, les empereurs s'étoient donnés des maîtres dans leurs préfets. Cependant il ne falloit pas casser les gardes prétoriennes. Conséquences qui en devoient résulter. Constantin partage l'empire en quatre gouvernemens, & croit assurer sa puissance. Il croit encore l'assurer en créant des grands avec des titres sans autorité. C'est aussi par cette raison qu'il porte le siège de l'empire à Constantinople. Mort de Constantin.

---

## CHAPITRE III.

*De l'état de l'empire vers les tems de Constantin. Page 263.*

Epuisement de l'empire hors de la fondation de Constantinople. Accroissement du luxe. Haine mutuelle des sectes, qui arment tour-à-tour le



fouverain contre les fujets. Quels étoient anciennement les droits du sénat. A quoi se bornoient ceux de l'empereurs. Les bons empereurs ont reconnu des bornes à leur puissance. La flatterie même, contenue par l'opinion publique, a été forcée à respecter ces bornes. Comment le sénat perd ses droits. Combien les droits du sénat de Constantinople étoient différens. Cette confusion permit à Constantin de regarder l'empire comme son patrimoine.

---

#### CHAPITRE IV.

*Digression sur les grands empires & sur les peuples qui environnent l'empire romain après la mort de Constantin. Page 273.*

Pourquoi il importe de considérer la chute des empires qui se sont précipités les uns sur les autres. Fausses idées que les Romains se faisoient de leur empire. Les anciens empires ne sont connus que par des traditions vagues. Quelle idée on peut se faire de l'ancien empire d'Assyrie. De celui de Sésostris. Commencement des Parthes. Le Nord & le Midi occupés par des nations bien différentes. Flux & reflux de ces nations. Combien toutes ces nations se confondoient. Des peuples du nord de l'Asie & de leur genre de vie. Pourquoi ils ont fait & pourront faire encore de grandes révolutions dans les pays policés.



Invasions des Scythes, lorsque les Médes secouoient le joug des Assyriens. L'empire des Assyriens détruit par les Médes & les Babylo-niens, qui succombent sous les Perses. Empire d'Alexandre, auquel plusieurs monarchies succèdent. Empire des Parthes, qui se rendent redoutables aux Romains. Nouvel empire des Perses sur les ruines de celui des Parthes. Combien les peuples de l'Europe sont différens des peuples de l'Asie. Nations policées dès les siècles les plus reculés. Cette différence entre les nations de l'Asie est la cause des révolutions fréquentes. De l'étendue des monarchies de l'Asie. Du despotisme de ces monarchies. Par où les peuplades ont passé d'Asie en Europe. Genre de vie des premiers habitans de l'Europe. Pourquoi les parties occidentales de l'Europe se civilisent les premières. Il s'y forme des cités. Esprit de ces cités. Usages des Germains pour maintenir l'égalité. Les Grecs cultivent les arts & n'en sont pas moins jaloux de leur liberté. Chez quelles nations se trouve davantage l'amour de la liberté. Effet de cet amour. Les arts passent d'une nation à l'autre, & les amollissent successivement. Les Germains ne s'amollissent pas. Les Germains au tems de Tacite. Depuis Tacite les nations germaniques se font connoître sous de nouveaux noms. Au tems de Constantin deux vastes empires, qui se craignoient & qui devoient être envahis par des nations barbares qu'ils ne craignoient pas.



## C H A P I T R E V.

*Depuis la mort de Constantin jusqu'à celle de Jovien. Page 310.*

Les dispositions de Constantin occasionnent le massacre d'une partie de sa famille. Ses trois fils méritent peu d'être connus. Guerre de Constance avec la Perse. Défaite & mort de Constantin son frère. Pourquoi Constance est favorable aux Ariens. Constance protège les Catholiques. Magnence lui ôte l'empire & la vie. Constantine, sœur de Constance, donne la pourpre à Vétranion. Népotien prend la pourpre & périt. Conduite de Magnence. Constance se prépare à la guerre. Il arrive dans la Thrace & entre dans l'Illyrie. Vétranion est relégué en Bithynie. Magnence perd deux batailles & se tue. Constance donne sa confiance aux délateurs. Il est le jouet de ceux qui l'entourent. Multitude de ses valets. Leur avidité. Les grands avoient la même avidité. Les eunuques commencent sous Constance à s'élever aux grandes charges. L'intrigue faisoit tout. Gravité ridicule de Constance. Gallus, gouverneur de l'Orient. Education de Gallus & de Julien. Mort de Gallus. Silvain, forcé à se soulever, périt par la trahison d'Urficin. Les Gaules ouvertes aux barbares. Constance donne

X 5



à Julien le commandement des Gaules. Il entretient les disputes de religion. Il fait un formulaire. Il persécute pour la faire recevoir aux Catholiques. Cependant les Catholiques lui ont donné des louanges. Les Ariens le méprisoient & lui résistoient ouvertement. Insolence d'un évêque arien. Elle est approuvée par Constance. Ce prince changeoit continuellement de sectes. Grand tremblement de terre. Conciles de Séleucie & de Rimini. Les évêques catholiques signent une profession arienne. Ils reviennent de la surprise qu'on leur a faite. Les Ariens ne peuvent s'accorder. Succès de Julien. Il est proclamé auguste. Constance meurt & Julien est reconnu. Sa vie mérite d'être étudiée. Cause de ses erreurs. Sa mort. Court règne de Jovien. Barbares qui ont attaqué l'empire pendant le règne de Constance.

---

## LIVRE DIX-SEPTIEME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Depuis la mort de Jovien jusqu'à Théodose.*

Pag. 343.

COMBIEN les disputes de religion étoient funestes à l'empire. Tolérance dont Jovien forma le projet. C'est aux circonstances à déterminer



ce que la tolérance exige des souverains. Nous ne pouvons pas nous en instruire en observant la conduite des premiers empereurs chrétiens. Valentinien est élevé à l'empire. La tolérance le rend suspect d'indifférence. Son caractère. Il prend pour collègue Valens son frère. Procope aspire à l'empire & périt. Les barbares tombent de toutes parts sur l'empire. Trahisons des Romains. Schisme à Rome. Mort de Valentinien. Les Huns & les Alains. Les Goths. Les Goths s'établissent dans la Thrace. Valens, par avarice, s'expose à manquer de soldats. Soulèvement des Goths. Valens perd la bataille & la vie. En Occident Gratien avoit pour collègue son frère Valentinien II. Sa foiblesse le rend incapable de soins & lui fait commettre des injustices. Défaite des Allemands. Gratien, reconnoissant qu'il ne peut défendre l'empire, s'associe Théodose.

## CHAPITRE II.

*Théodose. Pag. 356.*

Les Goths obtiennent des terres. Ils servent dans les armées sous des chefs de leur nation. Maux de l'église. La modération de Théodose est blâmée. Situation embarrassante de ce prince. Loix qu'il fait contre les hérétiques. Loix contre les idolâtres. Défauts des loix de Théodose. Concile œcuménique de Constantinople. Théo.



dose fait conférer ensemble les chefs de secte & la dispute les aigrit. Gratien devenu odieux, perd l'empire & la vie. Maxime, qui a fait périr Gratien, arme contre Valentinien, & a la tête tranchée. L'armée de Théodose étoit presque toute composée de barbares. St. Ambroise empêche de punir les incendiaires d'une synagogue. Conduite de Théodose avec les idolâtres pendant son séjour en Italie. Pénitence publique de Théodose. Puissance des moines. Valentinien. Il perd l'empire & la vie. Eugène, qui usurpe l'empire, a la tête tranchée. Mort de Théodose.

---

### CHAPITRE III.

*Depuis la mort de Théodose jusqu'à la prise de Rome par Alaric. Page 375.*

Théodose avoit partagé l'empire entre ses deux fils, Arcadius & Honorius. Foiblesse de ces deux princes. Etat de l'empire. Rufin ministre d'Arcadius. Stilicon, ministre d'Honorius. Ces deux ministres ont entretenu les troubles. L'eunuque Eutrope. Irruption des barbares dans l'empire d'Orient. Stilicin, traversé par Rufin, est forcé de faire retraite devant Alaric. Gaïnas le venge. Mort de Rufin. Eutrope lui succède. Les Goths ravagent la Grèce. Stilicon marche contr'eux; il est traversé par Eutrope. Eutrope excite des soulèvemens en Occident. Il est fait consul. Trame

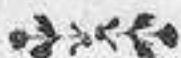


de Gaïnas contre Eutrope. Eutrope a la tête tranchée. Gaïnas se révolte. Il perd la vie dans un combat contre les Huns. L'Orient n'offre que des troubles. Alaric en Italie. Honorius établit son siège à Ravenne. Défaite de Radagaïse. Invasion des barbares dans les Gaules. Constantin maître des Gaules & de l'Espagne est reconnu par Honorius. Alaric menace l'Italie. Mort d'Arcadius & de Stilicon. Trente mille barbares, qui avoient servi dans les armées romaines, passent dans le camp d'Alaric. Rome assiégée par Alaric. Elle capitule. Alaric reprend les armes. Honorius fait des loix pour & contre les payens. Alaric donne & ôte tour-à-tour la pourpre à Attale. Les Vandales s'établissent en Espagne. Les Armoriques secouent le joug des Romains. Rome est prise par Alaric. Mort de ce conquérant.

## CHAPITRE IV.

*Jusqu'à la mort d'Honorius. Page 388.*

Constantin assiégé dans Arles. Honorius le fait mourir. Atolfe dans les Gaules. Les Bourguignons s'établissent dans les Gaules. Révolutions parmi les Goths. Ils s'établissent dans la seconde Aquitaine. Mort de Constantius. Mort d'Honorius,





## C H A P I T R E V.

*Jusqu'au tems où Attila commence à menacer  
l'empire. Page 391.*

Anthémius gouverne l'empire d'Orient. Pulchérie se saisit des rênes du gouvernement. Goût de Théodose le jeune pour les sciences. Sa curiosité ne pouvoit ni se fixer ni se régler. Il se croyoit instruit dans tous les genres. Il s'appliquoit sur-tout à la théologie ; mais sans succès. Fait qui le prouve. Sa piété étoit celle d'un moine. Son ineptie dans les affaires. Il abandonne ses affaires aux eunuques. Injustices sous son règne. Ses ministres achetoient continuellement la paix. Ils se portoient pour juges en matières de foi. Les bienfaits de Théodose ont été funestes à l'église. Les loix en faveur de la religion occasionnent de grandes violences. Persécution contre les Chrétiens, & guerre occasionnée par le zèle inconsidéré d'un évêque. Jean proclamé auguste après la mort d'Honorius. Théodose envoie Valentinien III en Italie. Valentinien est reconnu en Occident. Placidie, trompé par Aëtius, force Boniface à la révolte. Boniface livre l'Afrique aux Vandales. Rentré en grace, il défait Aëtius, à qui on a ôté le commandement, & il meurt de ses blessures. Aëtius se fait craindre & reprend le



commandement des armées. Etat de l'empire d'Occident. Provinces qu'il a perdues. L'intolérance armoit tous les peuples. Exemple de cette intolérance. Etat de l'empire d'Orient. Hérésie de Nestorius. Caractère de cet Hérésiarque. Ses persécutions. Un concile de Constantinople lui est favorable. Un fynode de Rome lui est contraire. Un concile d'Ephèse, tenu à ce sujet. Conduite de Théodose entre les deux partis. Hérésie d'Eutychés. Théodose en devient le fauteur. Traité honteux avec Attila & Bléda, chefs des Huns.

---

## CHAPITRE VI.

*Jusqu'à la mort d'Attila. Page 410.*

Guerres en Occident. Les Bagaudes. Genferic arme contre Valentinien III, & Théodose arme sans succès contre les Vandales. Attila & Bléda attaquent l'Orient. Fierté d'Attila, humiliation de Théodose. Empire d'Attila. Théodose veut faire assassiner Attila. Mort de ce prince. Demande d'Attila à Valentinien. Aëtius défait Attila. Attila en Italie. Sa mort. Son empire finit avec lui. Ce qu'on doit penser de ce barbare.





## C H A P I T R E VII.

*Jusqu'à la ruine de l'empire d'Occident.*

Pag. 419.

Droits de Valentinien III à l'empire d'Orient. Pulchérie dispose de l'empire en faveur de Marcien. Concile de Chalcedoine. Conduite modérée de Marcien. Le règne de Marcien a été tranquille. Mort de Marcien. Mort de Valentinien, à qui Maxime succède. Loi de Valentinien favorable au St. Siège. Abrogation d'une loi qui faisoit les évêques juges en matière civile. Maxime est égorgé & Rome est pillée par Genferic. Avitus, qui lui succède, est déposé, & on lui donne l'évêché de Plaisance. Interrègne en Occident. Léon en Orient. Majorien est assassiné. Sévère lui succède. Léon n'a que des vices. Anthémius, après un interrègne, succède à Sévère. Léon arme sans succès contre Genferic. Il fait assassiner Aspar. Ricimer arme contre Anthémius. Mort d'Anthémius, d'Olibrius qui lui succède, & de Ricimer. Glicerius prend la pourpre & la perd. Julius Népos. Mort de Léon. Un moine chambellan, & un moine consul. Léon II. Zénon & Basilicus. Népos est chassé. Auguste lui succède. Odoacre règne en Italie avec le titre de roi.



## CHAPITRE VIII.

*Conclusion de l'histoire romaine. Page 430.*

Objet de cette conclusion. Les Romains brigands sous Romulus. Sous Numa, sans cesser d'être moins brigands, ils deviennent plus superstitieux. Numa ne leur parle pas d'une autre vie. Ses dieux sont l'ouvrage de l'ignorance la plus grossière. Sa religion toute en cérémonies. Dogme qui s'introduit. Effets de la superstition sur les Romains. Elle ne les portoit pas à la paix. Pourquoi les mêmes superstitions ont eu plus d'influence à Rome qu'en Etrurie. Les Romains n'ont jamais pu avoir une idée de la vraie liberté. Après l'expulsion des Tarquins les patriciens sont seuls souverains. Auparavant les plébéiens avoient une autorité que les usages limitoient. Autorité que le sacerdoce donne aux patriciens. Après l'établissement du consulat, le gouvernement est une aristocratie héréditaire & tyrannique. Le tribunat devoit tôt ou tard ruiner cette puissance. Peu après l'établissement du tribunat, il y eut deux républiques dans Rome. La loi agraire ne servit qu'à l'élévation des tribuns. Les changemens faits dans la forme des comices par centuries leur furent sur-tout favorables. Comment les patriciens & les plébéiens ces-



fant de faire deux ordres, on ne distingua plus que le sénat & le peuple. Pendant un tems l'autorité du sénat se maintint par le respect que le peuple avoit pour ce corps. Effets avantageux des dissensions. Comment les dissensions dégénèrent en factions & produisent l'anarchie. Cette anarchie prépare les citoyens à plier sous le joug d'un maître. Combien les désordres, qui s'introduisent dans les comices, deviennent favorables aux citoyens ambitieux. Sylla est l'époque où les ambitieux aspirent à la tyrannie. Circonstances qui achèvent la ruine de la république. Conduite d'Auguste pour assurer sa puissance. Il accoutume le peuple à l'esclavage. Le despotisme se décèle sous Tibère. Il se montre à découvert sous Caligula. Sous Claude il met toute l'autorité entre les mains des affranchis. Sous Néron il ose tout. Avidité qui croît avec le luxe. Cette avidité ruine la discipline militaire. Alors la sagesse du prince faisoit seule toute la force du gouvernement. C'est de l'usage que les princes justes font de l'autorité que nous devons apprendre quels sont les droits des souverains. Sort des despotes qui mettent toute leur confiance dans les soldats. Dioclétien ôte aux soldats le pouvoir de vendre l'empire. Comment le gouvernement de Rome se complique, à mesure que l'empire s'étend & que la corruption générale des mœurs en



TABLE DES MATIERES. 499

défunit les parties. En changeant tout, Constantin a précipité la ruine de l'empire. Sur la fin de l'empire, l'ignorance confond toutes les idées. Tout concourt à la ruine de l'empire.

*Fin de la Table du Tome dixième.*









am<sup>o</sup> CR<sup>o</sup>.

150















COURS  
D'ETUDE

10.

ISTITUTO  
ALFONSO X  
EL SABIO  
BIBLIOTECA

2(IX)